



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

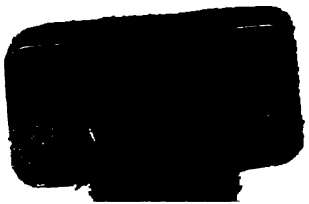
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



By the way



BCU - Lausanne



1094226485

LES NUITS
DE PARIS ;

OU

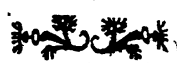
L'OBSERVATEUR
NOCTURNE.

PAR M. RÉTIF DE LA BRETONE ;

*Auteur des Contemporaines , du Paysan
& de la Paysane pervertis.*

Nox & Amor, Vinumque nihil moderabile suadent ;
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. *Ovid.*

CINQUIÈME PARTIE.

J. B. Goussier


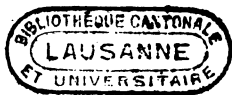
AA 3031/5-6

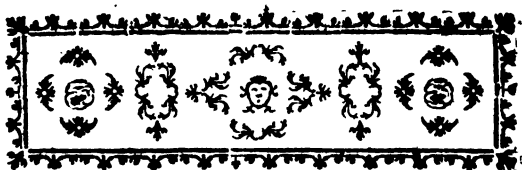
A LONDRES,

Et se trouve

Chez les principaux Libraires de France

1789.





L E S
NUITS DE PARIS,
O U
L'OBSERVATEUR NOCTURNE.

LXXXIII. NUIT.

LE PROJET D'ASSOCIATION.

A Ma sortie, j'allai droit rue Saint-Anastase, pour y trouver le jeune homme, dont le manuscrit m'avait vivement intéressé. Je frappai. J'ignorais le nom : mais dès que j'eus ouvert la bouche, le portier me parut instruit. Il me dit, que son maître était absent, & me remit un autre cahier : — Mon maître (ajoutait-il) ne veut pas que votre peine soit perdue. Je me retirai sur-le-champ, pour aller lire le tout à mad. de M***.

Il n'était que dix heures : cependant je fus admis dès que je me présentai. Je commençai ma lecture par le premier cahier du jeune homme, ainsi conçu :

» Je n'avais que seize ans, & je commençai à

A 2

jour de toute ma liberté , malgré mon extrême jeunesse , quand je devins éperdument amoureux d'une blonde incomparable , qui sortait à peine de l'enfance. Je la vis plusieurs fois , sans parvenir à la connaître ; & lorsque j'eus tout arrangé pour la faire suivre , elle ne reparut plus. Il faut dire , qu'à cette époque de ma vie , j'avais encore ma mère , la meilleure des femmes , & pénétrée des principes de J. J. Elle m'avait dit , aussitôt qu'elle m'avait vu raisonnable : — Je vous déclare , mon fils , que vous êtes parfaitement libre , & que je ne veux plus être que votre amie : ainsi désormais je ne vous contrarierai en rien , même pour le mariage : faites tout ce qui vous plaira : si vous avez des vertus , elles seront à vous : si vous montrez des vices , ils dévoileront la perversité de votre cœur : mais du-moins vous sçez vous-même. De ce moment vous êtes votre maître , & je ne me réserve que le droit de conseil : vous m'écouteriez même si vous le voulez ; vous êtes votre maître absolu. Je remerciai ma mère de sa bonté. J'étais ravi , à cause de ma nouvelle inclination , & parce qu'à tout cela elle ajoutait la libre disposition de mon revenu , qui est considérable. Dès ma première jeunesse , j'avais un penchant très-vif pour les femmes ; mais l'inexpérience & la timidité m'avaient retenu. J'avais en outre de la délicatesse , & je voulais non-seulement être intéressé par le cœur , mais par un objet qui m'honora à mes propres yeux , comme à ceux des autres ; je voulais moins une femme , qu'une divinité , qui me dispensât le bonheur. Je croyais l'avoir trouvée dans ma belle inconnue.

» Il y avait six mois que j'étais en pleine liberté , sans en avoir abusé le moins du monde , lorsqu'un soir me trouvant au parquet de la comédie française , à côté d'un homme d'un car-

tain âge, & d'une figure heureuse, nous liâmes conversation : — Je viens ici, me dit-il, & je m'adosse au parterre, pour mieux juger de l'effet d'une pièce. — Je me place également auprès de la balustrade, pour causer avec le parterre, & connaître toutes les classes de la société. — Vous êtes un jeune philosophe ? — Non pas autrement : mais je veux m'instruire, pour ne point être dupe ; & je tiens d'un homme de mérite, qui vient quelquefois chez ma mère, que pour connaître une condition, il faut en être. J'espère les connaître toutes par ce moyen : aussi, je me propose d'aller quelquefois au parterre. Ce discours plut infiniment au vieillard, qui me promit de se placer toujours à ma portée. Nous nous vîmes ainsi fort souvent : mon vieil ami avait la complaisance de venir de bonne heure, à cause de moi ; mais il me laissait causer avec les parterriens, & il se contentait de me répondre, lorsque je lui adressais la parole. Je pris beaucoup d'estime pour le vieillard, & il s'attachait à moi ; nous nous fîmes des confidences ; je ne lui cachai rien de ma conduite & de mes dispositions ; enfin je lui détaillai ma façon de penser relativement à l'amour. Ce fut alors que transporté de joie, cet honnête homme me dit : — Vous m'inspirez le plus tendre intérêt, & je veux enfin vous le témoigner efficacement : venez chez moi ce soir,

» A la sortie du spectacle, l'honnête vieillard me pressa de l'accompagner. Il demeurerait tout proche, c'est-à-dire dans la rue des Orties. — Mon ami, me dit-il, je vais vous montrer ce que j'ai de plus cher au monde, ce que j'aime le mieux, ce que j'estime davantage, ma fille unique. Il la demanda, lorsqu'une espèce de femme-de-chambre lui eut donné son bonnet de nuit & ses pantoufles. La jeune personne ac-

courut. Jamais rien de si beau ne frappa ma vue : c'était la plus belle des blondes ; c'était mon inconnue.

» Combien de fois n'avais-je pas fait , à son sujet , une chimère de bonheur ! Et ce qui va vous surprendre , c'est que cette chimère était précisément ce qui m'arrivait. Je m'étais plu à me figurer , que je trouvais le père de cette charmante personne au spectacle ; que nous fissions connaissance , & qu'il me disait : — Mon ami , j'ai un trésor , capable de faire le bonheur d'un honnête homme ; venez que je vous le montre : il est à vous , s'il vous plaît autant que je l'espère !... Voilà quel avait été mon château en Espagne. Jugez combien je fus enchanté de le voir se réaliser !... Je témoignai toute mon admiration ; je marquai de la joie & de la reconnaissance ; on voyait que j'étais dans le ravissement. Le vieillard s'applaudissait , & je redoublai son contentement , en lui faisant part de ma chimère. Je dis ceci devant la belle Eléonore , qui rougit. On me retint à souper , & mon amour s'accrut encore , par mille charmes qui m'étaient inconnus.

» Depuis ce moment , je révis tous les jours le vieillard & son adorable fille. Je la fis connaître à ma mère , & cette incomparable femme applaudit à mon choix , quoiqu'Eléonore ne fût que la fille d'un riche roturier. Cette conduite indulgente lui attira l'improbation de la famille de mon père , qui l'accusait de me perdre par son aveugle complaisance , & l'entière liberté qu'elle me laissait.

» Deux années s'écoulèrent. J'aimais toujours également Eléonore , qui faisait les délices de ma mère. On nous trouvait trop jeunes pour nous marier , & l'innocence de notre conduite m'obligeait pas à se presser. Mais à cette épo-

que, je fus très-étonné de me sentir un goût fort vif pour une belle brune du voisinage d'Éléonore, sans moins aimer celle-ci : au-contraindre, je devenais jaloux, même sans cause, & j'aurais été au désespoir de perdre son cœur : j'étais également heureux auprès d'elle, & par elle : mais j'éprouvais le même plaisir auprès de la belle brune, que je priai ma mère de voir & de traiter comme Éléonore. On ne me fit aucune observation ; j'étais parfaitement libre. J'étais jaloux à la fureur, dès qu'un homme parlait à la belle aurore : je tâchai de toucher son cœur, & j'y parvins. Alors, je me crus heureux : ma mère témoignait un égal attachement aux deux belles, & les rendit amies comme deux sœurs. Je fus dans cette nouvelle situation pendant six mois.

» Un jour que j'en cherchais philosophiquement la cause, & que je me félicitais de l'avoir trouvée dans un goût égal pour les blondes & pour les brunes, je vis une 3^{me} beauté aux cheveux châtain, qui m'inspira le plus vif intérêt. J'en devins amoureux à la fureur, sans cesser d'aimer les deux autres. Que dirai-je ! sans pouvoir m'en empêcher, j'en aimai trente également !... Ma mère, qui les connut toutes, en était entourée, comme d'une famille nombreuse & chérie.

» Cet fut alors que me voyant en âge d'être marié, elle me tint ce discours : — Mon ami, la raison & la décence m'obligent à te donner un conseil prudent : il faut te choisir une épouse dans mes trente filles, & chercher un parti convenable à chacune des 29 autres : le mariage & les enfants t'attacheront à ton épouse : le mariage & ses suites t'éloigneront des femmes des autres. — Je ne puis renoncer au plaisir de les voir toutes, au bonheur de leur tenir par quel-

que lien ? Ma mère rêva un moment ; ensuite elle me dit : — Je crois entrevoir le moyen de te satisfaire : fais ton choix , & qu'une association de table & de fortune réunisse les 29 autres jeunes personnes & leurs maris dans une même maison , avec ton épouse & toi ? Cette idée me parut bonne , & le plan qu'elle indiquait , le seul praticable. Je choisis Eléonore ; & ma mère , transportée de joie , me dit , qu'elle allait faire rédiger le plan d'association , chercher des partis , & m'assurer une petite domination , par mes richesses & mes bienfaits. Ce dernier point de vue me détermina , parce que je devais être le protecteur , le défenseur de jeunes personnes que je chérissais. Voici quel fut le plan de ma mère.

RÈGLEMENT D'ASSOCIATION.

» I. Les 30 associés posséderont tout en commun : il n'y aura qu'un hôtel , une masse , une cuisine , une table , une direction d'affaires , sous la suzeraineté du marquis de B... , qui fait lui seul les trois quarts des fonds : pourquoi lui seront dues révérence & considération. II. Chacun aura son emploi particulier dans la société , dont il s'acquittera fidèlement , & dont il rendra compte. III. Il y aura un comité , ou conseil , auquel chaque membre s'adressera , pour les comptes à rendre , & les demandes à faire. IV. Les épouses des associés auront également chacune leur emploi , l'une pour le pain , l'autre pour la viande ; celle-ci pour le linge ; celle-là pour l'achat des étoffes ; le bois , la bougie , la chandelle , les liqueurs , les confitures , tout ce qui regarde la table & l'ameublement , sera , pour chaque partie , dirigé par une des associées. V. La manière de se mettre des épouses sera uniforme , & les essais de goût seront approuvés par le comité féminin , avant d'être

tre portés. VI. Les repas communs seront présidés par tour ; c'est-à-dire , qu'un homme & une femme , qui ne seront pas époux , en feront les honneurs , chacun une semaine , durant laquelle ils auront la direction des amusements de la société. VII. Les égards & les attentions réciproques seront une loi sacrée , sur-tout celle de la considération pour les femmes. VIII. Jamais aucun associé ne pourra entretenir en particulier l'épouse d'un autre , que sur une permission spéciale de la société , demandée par le mari. IX. La désunion ne sera possible , que du consentement des 30 associés. X. Ce règlement sera homologué , afin qu'il ait force de loi. Ainsi soyions-nous tous réunis contre les maux de la vie ! Ainsi jouissions-nous d'une compagnie sûre & toujours agréable , qui nous dispense d'aller au-dehors chercher des amusements ruineux ! Fait trentuple entre nous , le... 17...
Signé.

» Ce règlement n'était qu'un projet abrégé , qu'on s'était proposé d'étendre : mais je perdis alors ma mère.... la meilleure des mères , malgré tout le mal qu'en disaient mes parents paternels , & tout resta en suspens.

— Voilà qui est singulier ! dit la marquise ; je serais curieuse de savoir ce que tout cela deviendra !

LE PRODIGE.

En m'en revenant , je m'occupais de ce que je venais de voir & de lire. Un carrosse sortait d'une maison de grande apparence , aux environs de la Place-royale. Je me dérangeai pour le laisser passer. Un jeune homme , qui était dedans , ouvrit la portière , & me proposa de me remettre chez moi. Je le remerciai. — Pourquoi ! il n'est pas agréable d'être à pied dans les rues à l'heure qu'il est ? — Je vous de-

mande pardon ; c'est un grand plaisir pour moi ! Je plains les riches , emprisonnés dans leurs équipages , ne voyant rien ! Je les plains davantage encore d'être emmaillotés dans leur luxe & leurs richesses , dont ils ne peuvent se dégager ! c'est un pénible esclavage , que celui d'être accablé sous le poids de sa fortune ! A ces mots , que je croyais d'une excellente morale, le jeune homme saute hors de sa voiture , & vient se jeter à mon cou : il m'embrassa deux ou trois fois. — Ha ! voilà le premier philosophe que je rencontre ! J'ai bien vu ceux qu'on renomme dans le monde ; mais je me suis toujours aperçu que ma fortune était ce qu'ils estimaient davantage en moi : vous , vous , mon ami , vous me consolez ; vous m'affermissez dans mes résolutions. Hélas ! je vous l'avoue , l'immense fortune de mon père fut un fléau pour moi ! Elle m'a tourné la tête ; elle m'a rendu fou... du-moins je passe pour tel dans le monde : aidez-moi à m'en débarrasser ! — M'en préserve le ciel ! Vous êtes né riche , & vous seriez souverainement malheureux , si vous deveniez pauvre. — Quoi ! vous me conseillez de garder mes richesses ? — Oui ; pour donner avec modération , & en secret , quand il le faut , comme lorsqu'on oblige un ami ; en public , quand il s'agit de monuments publics , ou de pauvres , qui n'ont pas d'honneur factice ni de crédit à conserver. — Je suis le *** : acceptez quelque chose , pour faire du bien ? — Qui vous répond , que je ne serai pas tenté de le garder ? Je suis né pauvre ; je resterai pauvre volontiers : mais j'ai , comme un autre , désiré les richesses : quoique j'en connaisse les inconvénients , je ne me crois pas au-dessus de leur séduction. Donnez vous-même aux malheureux , & n'ayez point d'aumônier : soulagez les artisans , les artistes même ; aidez un

marchand prêt à trébucher ! Mais n'enrichissez personne ! Ne donnez pas aux favoris avides ; c'est le crime ordinaire des rois & des grands. Soyez généreux , & non prodigue , ou vous finirez par être misérable , si vous n'y prenez garde ! Si je recevais de vous , ce serait pour vous le rendre un jour. — Ha ! je vais vous donner la moitié de ma fortune. — Je l'accepterais , si j'étais sûr qu'elle ne changeât pas mes mœurs. Ecoutez-moi , monsieur le marquis : si j'acceptais , peut-être que demain , dans un an , je pourrais devenir amoureux d'une femme : alors , on ne voit , on ne désire que les avantages de celle qu'on aime ; je serais enivré ; & dans mon ivresse , je pourrais violer votre dépôt. Ne vous fiez qu'à vous. Ne me tentez pas ; ce serait en-vain. Je m'éloignai. Il me rappelait ; je fis la sourde oreille , & son carrosse , qui l'emmailotait , l'empêcha de me suivre.

LXXIV. NUIT.

LES MARQUES.

A L'entrée de la rue Macon , je vis deux hommes qui se quittaient : — Tu iras par-là ; moi , par-ici. Ces mots me frappèrent. Je suivis celui qui prenait la rue de la Vieille-bouclerie : au coin du carrefour , il y avait une boutique de fourbisseur ; l'homme y fit une marque , & passa. Il prit par le quai des Augustins , circula par la rue Dauphine , & rejoignit à l'entrée de la rue Sainte-Marguerite l'homme qu'il avait quitté. Ils se parlèrent bas , & se séparèrent encore ; l'un prit par la rue des Boucheries , l'autre par celle du Four. Je suivis ce dernier , c'est-à-dire , toujours le même. Il circula par la rue Cherche-midi , jusqu'à celle du Vieux-columbier. Les deux hommes se rejoigni-

rent auprès de Saint-Sulpice , & s'affirent. Un quart d'heure après , deux autres parurent , qui leur parlèrent. Ils convinrent de la marque à faire , si quelqu'un d'eux allumait, c'est-à-dire , découvrait. Ces marques , à ce que je compris , se faisaient toujours à des angles de rue en face pour les venants. Tous quatre se séparèrent. Je suivis le même. Je le vis se trémousser à la rencontre d'un homme : il fit une marque. Je la regardai : c'était un A. Il suivit l'homme , faisant toujours un A aux angles , à la hauteur de la ceinture : je vis alors un autre des quatre : il passa auprès du suiveur sans le saluer , sans le regarder ; mais dès qu'il fut passé , il courut. J'abandonnai mon homme , pour suivre ce dernier. Je n'allai pas loin. Il siffla. Aussitôt , je vis les deux autres accourir ; ils furent renforcés par trois autres , & ils marchèrent rapidement , en suivant les marques qu'ils trouvaient aux angles. Enfin ils joignirent le suiveur. Ils se concertèrent. L'homme ne fut pas arrêté ; mais il fut suivi , dans toutes ses démarches , jusqu'au moment où il ne sortit plus.

J'allai chez la marquise , & je repris ma lecture des *Fautes* , après mon récit.

§. 9.

Amancour avait entrée dans la maison d'un musicien de l'opéra , dont la fille aînée , jeune personne d'une très-jolie figure , alors âgée d'environ 13 ans , dansait dans les Enfants comme figurante. Amancour avait conçu pour cette fille une passion aussi ardente que peu délicate ; il ne désirait que de la séduire , ou même sans la séduire ni la toucher , que d'assouvir avec elle une passion qui allait jusqu'au délire. Depuis long-temps , il cherchait les occasions ; mais trop d'empressement effraya une

enfant : elle l'évitait. Amancour irrité ne s'occupa plus que des moyens d'employer la surprise. Il dissimula , feignit l'indifférence , & guetta les occasions. Enfin , un matin , que les parents étaient sortis , il parut tout-d'un-coup dans la chambre d'Aglaé Th*** , alors absolument seule. Il demanda , fut refusé , devint furieux , tira un poignard , & se porta aux plus grands excès. La jeune fille céda , par la crainte de la mort. Amancour satisfit sa passion atroce , & sortit avant le retour des parents. Mais dès qu'ils furent arrivés , leur fille échevelée , au désespoir , leur présenta un tableau effrayant. Ils firent constater son état. On avait vu sortir Amancour : l'affaire était grave ; les parents indignés... J'allai les trouver , & moyennant d'excellentes raisons , & des sacrifices , je les engageai au silence. Tel fut le premier crime d'Amancour , auquel l'état de la jeune fille empêcha qu'on ne fit assez d'attention : car il est certain que si elle eût été dans tout autre , M. Amancour n'en aurait été ni moins audacieux , ni moins criminel.

Cependant je pressais mon union avec Celeste. J'ignorais , qu'un frère barbare s'étant aperçu de l'attachement de sa sœur pour moi , avait déclaré , qu'il s'opposait à ce mariage , & qu'il me provoquerait au combat , dès qu'il serait arrêté. On me donnait des raisons , pour différer ; on me recevait bien ; trois personnes chéries , le père , la mère & mon amante adoucis-
 faient des retards , dont on me déguisait la cause... Cependant plusieurs fois le père fut prêt à me confier ses motifs ; mais la faiblesse qu'il avait pour son fils , l'en empêcha. Enfin , il arriva un horrible malheur...

Amancour aimait , à sa manière , une jeune fille du bas étage , dont la mère-corruptrice vou-

lait vendre l'innocence. Cette femme couvrait sa
 fille des yeux , pour la préserver du sort d'A-
 glé , qu'elle connaissait doublement , c'est-à-
 dire avec ses suites : elle savait qu'après s'être as-
 souvi , Amancour (dont j'emploie les expressions
 ignobles) aurait craché dessus ; elle voulait donc
 être chèrement payée. Aucun autre moyen ne
 fut praticable pour Amancour ; lorsqu'il vou-
 lait trop s'émanciper , la mère de Nannette , ou
 Annette (car elle était Nannette pour sa mère ,
 & Annette pour Amancour) , la mère de Nan-
 nette faisait le coup de poing avec lui , & ils
 se battaient tous deux , à se mettre hors d'ha-
 leine. Cela n'empêchait pas qu'ils ne se vissent
 tous les jours , & que la mère de Nannette ne
 mit exactement en ligne de compte tout ce qu'elle
 recevait. Cette femme , contre l'ordinaire des
 scélérats , profanait une vertu , c'était l'écono-
 mie , dont elle avait fait l'avarice ; elle ménageait ,
 & continuait à travailler comme auparavant ; elle
 voulait , avant de livrer sa fille , lui voir dix
 mille écus , qu'elle se proposait bien de placer
 sur sa tête , en s'en réservant l'usufruit. Telles
 étaient ses vues : Amancour , avec toutes ses
 ruses , tous ses emprunts , tous ses vols à la
 maison paternelle , & sur-tout à sa sœur , n'a-
 vait encore donné que douze mille francs : on
 lui déclara , qu'on voulait finir , & qu'il fal-
 lait , sous quinze jours , apporter les dix-huit
 autres. Amancour dont les passions étaient vio-
 lentes , ne vit que la satisfaction de la sienne. Il
 vint trouver sa sœur , osa lui déclarer tout ce
 que je viens de raconter , & lui signifia qu'il
 n'y avait qu'un moyen de le faire consentir à son
 mariage avec moi ; c'était , n'importe comment ,
 de lui trouver dix-huit mille livres. Celeste ,
 ferme pour la première fois , lui déclara , qu'elle
 aimerait mieux mourir , que de me les deman-

der, non-seulement pour un emploi comme celui qu'il voulait en faire, mais encore pour tout autre : que c'était une bassesse, qu'elle trouvait impossible, comme de lui donner la lune, s'il la lui demandait : enfin, elle lui ôta toute espérance de son côté : elle ajouta cependant : — Si je les avais, à moi, vous connaissant comme je vous connais, je crois que je vous les donnerais ; car je vous crois capable du plus grand des crimes, pour vous les procurer. Amancour lui mit le couteau sous la gorge, en lui disant : — Si tu dis un mot à mon père ou à ma mère de tout ce que tu viens d'apprendre, je commettrai le crime que tu crains ; car je te poignarderai. Il fortit, en achevant ces mots.

Trois jours après, le misérable se procura des bijoux pour la somme exigée, & au-delà : il avait demandé peu de temps : on ignore s'il avait eu celui de remplir ses vues criminelles sur la petite Nannette : le marchand bijoutier se présenta, pour réclamer ses bijoux ou leur valeur. Amancour n'avait plus les premiers, & il ne pouvait faire la seconde. Un abyme, dit un sage, en appelle un autre : au désespoir, craignant de passer pour escroc, de manquer surtout un prétendu bonheur, pour lequel il avait tout sacrifié, le malheureux... crut tout gagner, s'il parvenait à faire disparaître son créancier !... Si le crime raisonnait, on ne le commettrait jamais. Cet homme n'était pas isolé : sa démarche auprès de son débiteur était connue de tout le monde : sa famille savait où il était allé, en sortant ; mais Amancour ne raisonna pas : accoutumé à tout voir céder à ses passions indomptées, le barbare se jeta sur celui qui le pressait.....

Je n'arrêterai point vos regards sur cette horrible catastrophe. *

Le croiriez-vous ! ce ne fut pas l'amant de Celeste qui l'abandonna , ce fut cette fille généreuse , qui le força de s'éloigner , par un sentiment sublime de générosité , autant que de raison ; elle ne voulait pas qu'il partageât sa honte , & elle frémissait , en songeant qu'elle exposerait ses enfants , si elle venait à en avoir , à rougir de leur existence. Son amant la quitta désespéré : l'infortuné sentait au fond de son cœur qu'il ne pouvait aimer que cette fille , & qu'elle était seule digne de le fixer.... Mais il lui reste un moyen , pour la forcer à lui donner la main , & il a résolu de l'employer. Elle a une sœur : il peut la lui ôter ; & voici comment.

§. 10.

Quelque temps après le malheur , ma petite sœur Julie mourut ; on était dans le trouble : c'était moi qui avais tiré les deux enfants de nourrice , pour les mettre chez une seveuse , qui ne les connaissait pas : réfléchissant , que la petite Julie Amancour était pauvre ; que la tache de son frère rejaillirait sur elle , je pris la résolution de m'exposer au sacrifice de la moitié de ma fortune , en faisant passer Julie pour ma sœur : ce fut en conséquence le nom de la petite Julie Amancour , qui fut mis sur le registre mortuaire : de sorte qu'aujourd'hui , je puis la réclamer , en prouvant qu'elle est ma sœur : si l'on m'objecte , que je l'ai laissée à Celeste , pendant 12 ans , je répondrai , que je l'ai fait exprès , pour lui pro-

* On s'aperçoit , en lisant cette histoire , de quelques légères répétitions ; mais la voilà telle qu'elle m'a été donnée.

eurer l'excellente éducation que pouvait lui donner Celeste , & qu'elle lui a effectivement donnée. Je dirai cependant tout bas à madem. Bellardier , faux nom qu'elle porte : — Donnez-moi votre main , & je vous rends votre sœur. Voilà quelle est la résolution que je me propose d'exécuter à mon arrivée à Paris.

Tel fut le récit de Dorfeuil au capitaine Nougans. — Vous venez de me dire , répondit celui-ci , que votre Celeste se nomme Bellardier ? — Oui. — Je connais une dem. Bellardier , fille ou femme estimable , à laquelle j'ai confié une pupille que j'ai à Paris , nommée Adélaïde , sœur d'un joueur enragé , qui l'a ruinée , ainsi que lui-même : Celeste a une sœur , qui se nomme Julie : elle est grande ; elle a sur-tout de grands yeux , où se peint la plus belle ame. — C'est elle ! c'est elle ! (s'écria Dorfeuil , sans songer que par cet aveu il révélait un secret dangereux.) Il s'en repentit ensuite ; mais il était trop tard. Nougans ne lui parla plus de Celeste , & Dorfeuil crut qu'il oublierait ce qu'il en avait dit.

Ce fut dans ce même voyage qu'en arrivant à Pondichery , Nougans trouva son pupille lieutenant dans la marine royale. Ce jeune homme retournait en France à la paix. Une rencontre aussi heureuse leur causa la joie la plus vive. Mais Dorfeuil ne vit pas M. d'Anglesei : l'amant de madem. Amancour s'était avancé dans l'intérieur des terres , pour commercer avec les Indiens , & tâcher de se procurer des marchandises précieuses & du meilleur débit. A son retour auprès de Nougans , le jeune officier avait déjà fait voile pour l'Europe. Le vaisseau de Dorfeuil partit pour l'Amérique , parce que sa cargaison était plus à l'usage des colonies anglaises que de l'Europe : là , il se dési-

Partie V.



de ce qui était plus recherché ; ensuite il envoya son navire en France , avec un chargement convenable.

Ce fut pendant le séjour qu'y fit Nougans , qu'il conduisit d'Anglesei chez Celeste , comme on l'a vu. Il n'eut pas de peine à reconnaître cette vertueuse institutrice , pour celle dont lui avait parlé Dorfeuil. Mais cette découverte ne le refroidit pas : au-contraire , après s'être assuré de deux choses , que c'était bien réellement madem. Amancour , sous le nom de Bellardier , & que dans le quartier qu'elle habitait , la funeste aventure de son frère était parfaitement inconnue , il ne vit qu'un avantage de plus à en faire sa connaissance particulière.

Je n'ai pas dit , que lorsque Nougans avait eu trouvé Adélaïde , il cacha d'abord son aventure à d'Anglesei : mais le soir qu'il avait rencontré cette jeune personne , il paraissait hors de lui-même ; ce qui le fit interroger par son pupille , auquel il raconta le trait , comme d'un étranger. Le jeune homme plein d'ardeur , & naturellement vertueux , se récria sur le bonheur de celui qui avait trouvé l'occasion d'obliger une jeune personne charmante , & malheureuse : — Si c'était à moi qu'elle fût tombée , ajouta-t-il , je la regarderais comme l'épouse que le ciel & la nature m'envoient , & je croirais commettre un sacrilège , que de ne pas l'épouser. Nougans lui dit qu'il la connaissait : d'Anglesei témoigna le plus grand désir de la voir. Le capitaine , qui pensait comme son pupille , s'aperçut que la beauté d'Adélaïde avait touché son cœur : il esquiva long-temps les demandes répétées que lui faisait le jeune d'Anglesei , de le mener chez madem. Celeste. Mais enfin , ayant vu Julie , il la trouva si belle , quoiqu'il en aimât une autre , qu'il ne craignit plus que son

ami devint son rival : il lui vanta Celeste comme une institutrice célèbre , qui élevait avec une prudence éclairée plusieurs jeunes personnes de religion différente , à l'égalé satisfaction de tous les parents. Il enflammait ainsi d'avance l'âme vertueuse d'un jeune homme passionné pour tout ce qui est honnête : ce que Nouglans faisait du secret de l'infortunée famille Amancour , loin de l'arrêter , fut au-contraire ce qui le rassura : il vit qu'il pouvait procurer à son pupille une inclination vertueuse , & sans danger pour ses mœurs , pendant l'âge des passions & des folies. Il lui promit de le mener.

Il semblait que d'Anglesei se doutât de ce qu'il allait trouver chez mesdem. Amancour , sous le nom de Bellardier ; son impatience & sa joie étaient extrêmes. Il est vrai , que c'était la manière dont Adélaïde avait été rencontrée par un inconnu , qui excitait sa curiosité ; mais Nouglans lui avait aussi parlé de Celeste , & d'une jeune sœur qu'elle avait : tout cela se confondit dans l'esprit d'un jeune homme ardent , & un peu romanesque : il voyait dans Celeste une illustre infortunée , dont il ignorait les malheurs ; car Nouglans avait pour maxime , de ne jamais dire le mal sans nécessité : d'ailleurs , comme il voulait procurer à son jeune ami une société , qui ne pût nuire à son établissement futur , il se réservait la découverte du secret , pour un temps plus convenable. Mais dans l'intervalle au jour fixé pour mener d'Anglesei chez Celeste , il tâcha de connaître plus particulièrement l'état du cœur de son jeune ami. D'Anglesei , franc & sincère , comme tous les hommes vertueux , était bien aise d'avoir une occasion de parler de lui-même , quand il se croyait sûr d'intéresser. Il répondit :

B a

» — Vous savez que j'ai perdu trop tôt la plus excellente des mères : sa tendresse pour moi était excessive , & quelquefois elle irritait mon père , dur comme un vrai marin. J'en avais toujours été traité avec rigueur. Cependant je ne l'aimais pas moins. Mais quand nous eûmes perdu ma mère , il changea tout-à-coup , s'imaginant que sa conduite envers moi l'avait chagrinée , & avancé ses jours. Telle a été la cause de l'indulgence outrée , qui vous a quelquefois surpris. Il s'aperçut que je désirais de voir la capitale , & il m'y amena lui-même. C'est à ce voyage que je vous connus. Je me rappelle , que dès les premiers jours qui suivirent notre arrivée , il me conduisit chez un parent assez proche , qui se nommait M. Amancour de Vassi , homme estimé , qui avait un fils beaucoup plus âgé que moi , & dont mon père ne me dit pas de bien. Ce fut par cette raison qu'il m'interdit la maison de ce parent , dont il n'accepta pas le dîner. Mad. de Vassi m'avait fait un accueil flatteur , & elle appelait sa fille pour nous saluer , quand mon père sortit brusquement. Je désirai vivement de revoir M. & Mad. de Vassi ; mais les ordres de mon père me retenaient : je les perdis de vue : & lorsque dernièrement je les ai voulu chercher , je ne les ai plus retrouvés. Mon père mourut , & vous fûtes le dépositaire de ses derniers sentiments & de ses dernières volontés.

» J'eus alors une distraction puissante : je donnai dans la littérature , & je voulus me faire un nom : quelques essais assez heureux m'encouragèrent. Mon genre était l'étude de la nature : je voulus faire un système de physique comme je la concevais : je mis mes idées sur le papier ; j'étudiai les anciens & les modernes ; je fis des expériences , enfin , je rédigeai mon ouvrage : je vous le montrerai quelque jour. Mais la guerre

s'étant déclarée , je m'examinai soigneusement , & je conclus de ma position dans la société , de ma fortune , &c. que j'étais obligé de voler à la défense de ma patrie. Je me conformai aux intentions de mon père , & aux vôtres , en servant dans la marine : j'ai voyagé ; j'ai vu le monde , les nations , les différents climats , & la réalité m'a confirmé dans mes conjectures sur la véritable physique.

» Cependant comme tout s'achemine à la paix , il me vient à présent une autre idée : c'est que si j'ai été obligé de servir comme gentilhomme , comme distingué dans la société , qui me fait jouir des prérogatives pour lesquelles je lui dois de la reconnaissance ; je suis également obligé , comme homme , comme citoyen , de me marier , de remplir les devoirs d'époux & de père. Il existe dans le monde une femme qui m'attend , à laquelle je me dois : quelle est-elle ? je l'ignore ; mais elle existe , & je dois la chercher convenable , par sa condition , sa fortune , son honneur , sa beauté , afin qu'elle soit également honorable pour son mari & pour ses enfants. Voilà mon histoire , & ma façon de penser. Vous , que mon père a chargé de veiller à mon bonheur , songez à le faire , & soyez sûr que votre prudence me sera plus chère qu'une indulgence aveugle. «

Cette conclusion avait enhardi Nougans , & achevé de le déterminer. — Votre façon de penser est excellente , mon ami ! (avait-il répondu :) mais les événements de la vie vous prouveront peut-être malheureusement , qu'on se trompe souvent dans le choix de la femme qu'on préfère ; l'amour est aveugle , à moins qu'il ne soit éclairé par le flambeau de la raison. Il n'en avait pas dit davantage , & se croyant sûr de son pupille , il n'avait plus hésité à introduire chez

mesdem. Bellardier un homme , qu'une sagesse prématurée devait préserver des folies de la jeunesse & de l'amour. Il s'était tranquilisé au sujet d'Adélaïde , persuadé que si elle charmait son ami , d'Anglesei aurait assez de force , de générosité pour surmonter sa passion ; & que si c'était Julie Bellardier , l'honneur tout-puissant sur son ame l'obligerait à fuir , à la découverte du malheur de la famille Amancour.... Il ignorait qu'une multitude de circonstances rendraient impossible , un jour , cette victoire , qu'il regardait comme assurée.

§. II.

En voyant Julie , non-seulement le jeune d'Anglesei l'avait trouvée la plus aimable personne qu'il eût jamais vue , mais je ne sais quoi lui dit au fond de son cœur , que c'était l'épouse qui lui convenait. Le premier coup d'œil décida son penchant pour jamais. En parlant à Julie presque tous les jours , il connut son caractère , & il en fut enchanté : c'était la naïveté , la candeur , l'ingénuité la plus touchante , unie à la pureté de mœurs la plus respectable. Rien n'était apprêté dans cette jeune personne ; elle disait ce qu'elle pensait , avec politesse , avec une franchise si aimable , qu'elle enchantait. Mais pour en donner une idée , il faut rapporter une conversation entr'elle , sa sœur Céleste , d'Anglesei & la jeune Adélaïde ; elle ne date que de quelques jours avant l'arrivée de Nouglans , de son dernier voyage d'Amérique , le même où il ramena son ami Dorfeuill en Europe. D'Anglesei voulait faire expliquer sa maîtresse , devant sa sœur & sa jeune amie , afin d'en prendre occasion de connaître les dispositions de Céleste , qui n'accueillait pas , avec

autant d'empressement qu'il le désirait , sa proposition de mariage.

D'Anglesei (arrivant) : Ha ! vous voilà toutes trois à la petite table ! (Il faut savoir qu'il y en avait une grande pour toutes les élèves , & une particulière , à laquelle était la maîtresse , & en son absence , celle qui la remplaçait :) J'ai à vous parler à toutes trois : je vous dirai d'abord , que M. de Nouglaens arrive ce jour-ci , & que je l'attends avec impatience. Il me marque qu'il désire beaucoup de revoir Adélaïde !... Cela ne me surprend pas : à sa place... ; éloigné comme il l'est... , je ne supporterais qu'avec la plus grande peine , l'absence d'une jeune personne... que je considère infiniment , & celle d'une autre... , qui m'est plus chère que ma vie.

Celeste. Je vous félicite de l'arrivée de votre ami.

D'Anglesei. C'était l'ami de mon père , quoiqu'il ne fût pas de son âge ; & depuis que je l'ai perdu , M. de Nouglaens m'en a servi. Sans être mon parent , il a bien voulu être mon tuteur : Adélaïde & moi , nous sommes comme ses enfants : nous sommes le frère & la sœur.

Julie. Mais il est vrai !

Adélaïde. J'ai un aimable frère ! sur-tout il est... bien estimable !

Julie. Ho ! oui !

D'Anglesei (vivement) : Quel mot charmant dans votre bouche !

Julie. Mais c'est la vérité !

Celeste. Ma sœur a raison , & je pense comme elle.

D'Anglesei (lui prenant la main) : Qu'il est doux d'être loué par la beauté , l'innocence & l'amitié !

Celeste. Oui , nous vous aimons toutes ! jamais jeune homme de votre âge ne réunir tant de qua-

lités essentielles ; la modestie , la bonté , la franchise aimable , & sur-tout la pureté de mœurs.

D'Anglesei (lui baisant la main) : Peut-on être autrement , quand on voit tous les jours la vertu !.... Ma digne amie ! la pureté du cœur (car je conviens que le mien est pur) a deux causes en moi ; je vous ai dit la première.

Julie (naïvement) : Et quelle est la seconde ?

D'Anglesei. Vous ne la devinez pas ?

Julie. Mais.... non !... Cependant , vous avez dit que la première était la vue journalière de ma sœur ; la seconde ne peut être qu'en vous-même.

D'Anglesei. Cela est charmant ! mais ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Adélaïde. Si-fait , monsieur ; la seconde cause , ou plutôt la première , c'est la droiture de votre cœur , la justesse de votre esprit : M. de Nouglans m'a dit souvent , que la justesse d'esprit était précisément ce qui mettait la différence entre l'homme vertueux , & le méchant.

D'Anglesei. Nouglans a dit-là une incontestable vérité ; mais vous ne me devinez pas ? Demandons-le à la vertu ?

Celeste. C'est moi que vous interrogez , par ce beau nom ! ha ! monsieur d'Anglesei , ne le prodiguez pas.

D'Anglesei. Modeste & bonne comme elle , si vous n'êtes pas la vertu personnifiée , descendue parmi les humains dépravés , vous êtes sa parfaite image : devinez-moi.

Celeste. Je ne ferai pas la fine & la pénétrante : je connais bien des causes de l'excellence de votre cœur , & la première de toutes , c'est un don précieux de la Divinité ; c'est ensuite un effet de votre éducation soignée , des bons exemples de vos parents , des soins de votre ami tuteur ; car c'est un homme vertueux : vous avez fait entendre , que nous influions un peu sur
votre

vosre conduite ; mais c'est parce que vous êtes bon , que vous aimez notre société.

D'Anglesei. Tout ce que vous me dites , m'inspire de la confiance : vous m'estimez , & c'est la chose au monde qui me flatte le plus , celle qui est la plus essentielle pour mon bonheur.

Julie (à sa compagne) : En vérité , ma chère Adélaïde , il dit aussi ce que je pense ; son estime est essentielle à mon bonheur...

Celeste (à sa sœur) : Ma chère Julie ! il ne faut pas trop mettre son bonheur hors de soi : on peut le perdre , & tomber dans le désespoir , au moment où l'on s'y attend le moins !

D'Anglesei. Je vous entends !... Belle Julie ! ce que vous dit votre sœur est raisonnable , comme tout ce qui sort de sa bouche : cependant , j'ose vous répondre , que vous ne courez aucun risque , si vous mettez votre bonheur dans la solidité des sentiments , de l'attachement sincère , de l'estime inaltérable...

Celeste. Je ne fais pourquoi nous nous sommes éloignés du sujet de la conversation !

D'Anglesei. J'y revenais , madame.

Celeste. Les attachements humains sont exposés à bien des revers !... Je voudrais que , s'il était possible , on se vit sans conséquence , comme cette foule qui se presse continuellement dans les rues. Voyez avec quelle indifférence elle se heurte , se renverse quelquefois , & court sans vous tendre la main pour vous relever ! On blâme cette indifférence ; mais elle est nécessaire : si dans une grande ville comme Paris , on s'intéressait à tout le monde , il faudrait renoncer aux affaires.

D'Anglesei. Quoi ! c'est vous qui tenez ce langage ?

Celeste. Oui , le plus grand des malheurs , pour une ame sensible , c'est un attachement... Il est

Partie V.

C

Au-tout des êtres infortunés , qui doivent le redouter ! Il ne peut que les exposer à l'abandon , & ce qui fait frémir , au mépris , à la honte !...

D'Anglesei. Oui , quand l'objet de l'attachement est un de ces hommes du jour , de ces hommes perdus , sans ame , sans principes...

Celeste. Il est des infortunées qui doivent encore plus redouter les hommes vertueux , qui ont des principes.

D'Anglesei. Vous m'étonnez aujourd'hui ! Quel paradoxe !

Celeste. Ce qu'on regarde comme paradoxe , faute de connaître les causes , paraîtrait une incontestable vérité , si elles étaient dévoilées... Ha ! quels douloureux sacrifices la raison exige quelquefois !... Il en est un qu'il faudra faire bientôt .. qui peut-être devrait déjà...

D'Anglesei. Vous ne m'effrayez pas ! mon cœur me rassure... (à Julie) : Vous ne voulez pas deviner ma pensée ; je vais la découvrir : la seconde cause , que personne n'a pu , je devrais plutôt dire , n'a voulu deviner ; c'est... l'amour... Oui , un véritable amour épure les mœurs ; il rendrait vertueux , comme son objet , si on ne l'était pas... C'est qu'il remplit le cœur tout entier , pour n'y plus laisser de place au vice , aux passions basses ; il les étouffe toutes : tel est celui qui règne dans le mien... Il est digne de l'objet innocent & pur qui l'inspire...

Celeste. Peut-être allez-vous trop loin , monsieur ! Changeons de matière , je vous prie ! Attendons le retour de votre ami : j'ai à lui parler ; nous verrons ensuite. Si nous étions seuls , vous & moi , je vous écouterais , & je vous répondrais ; mais voilà ma sœur & sa jeune compagne : vous parlez avec feu ; les autres élèves peuvent nous entendre : ces sortes d'entretiens ne sont pas faits pour elles.

D'Anglesei fut obligé de se taire ; car Celeste avait quelque chose d'imposant dans l'air , qui la faisait obéir , malgré qu'on en eût ; mais il sortit plus amoureux de Julie , qu'il ne l'avait encore été. On voit que Celeste voulait lui faire entendre , qu'elle & sa sœur ne pouvaient compter sur aucun attachement solide , à cause du crime de son frère , qui les avait dégradées : mais elle ne pouvait s'expliquer d'une manière plus claire.

Enfin , Nouglans arriva. D'Anglesei , qui l'attendait avec impatience , fut surpris qu'il ne fût pas d'abord venu le voir , & de le rencontrer inopinément chez Celeste ! Il n'en fut pas moins charmé de le voir , & courant à sa rencontre :

— Mon ami ! (lui dit-il) ta venue est un double bonheur pour moi !... Comment t'es-tu porté ? Les affaires ont-elles été bonnes ?

Nouglans. Bonne santé , bonnes affaires : j'arrive avec un homme que je veux te faire connaître.

D'Anglesei. Quel homme est-ce ?

Nouglans. Il est mon ami.

D'Anglesei. Il sera le mien.

Nouglans. Tu es bien assidu dans cette maison ?

D'Anglesei. Les maîtresses m'enchantent ! Il n'est pas jusqu'à madame Thibaut , qui ne soit une excellente femme , une femme respectable.

Nouglans. Oui : Celeste est vertueuse , exemplaire ; Julie est la pudeur & la beauté même ; mon Adélaïde est charmante ! mad. Thibaut est estimable ! son fils est parisien , mais bon , contre l'ordinaire des laids. Et toi , qu'es-tu ?

D'Anglesei. Le plus amoureux des hommes : j'aime , j'adore Julie.

Nouglans (éclatant de rire) : Tant mieux !

morbleu ! tu ne pouvais trouver une meilleure occasion d'user le sentiment !

D'Anglesei. Le mariage ne l'usera pas.

Nouglans. Je le crois bien ; car tu ne l'épou-
seras jamais !

D'Anglesei. Je l'épouserai... à moins qu'elle
ne soit princesse , & que sa haute naissance...

Nouglans (ironiquement) : Oui ! c'est cela :
sa haute naissance ne permettra jamais qu'un sim-
ple gentilhomme comme toi l'épouse. J'ai re-
marqué dans les commencements d'amour , que
la maîtresse est toujours une déesse : mais après...

D'Anglesei (bonnement) : Voilà qui est mal-
heureux ! Il fallait donc me prévenir , en m'in-
troduisant !

Nouglans. Je savais que le mariage était impos-
sible ; mais je ne suis pas fâché que cette incli-
nation honnête te contienne , dans l'âge , ... je
ne dirai pas des folies , tu es sage , sensible ;
mais dans l'âge romanesque ; & jamais personne
fut aussi romanesquement généreux que toi.

D'Anglesei (réfléchissant) : Mon mariage
avec Julie impossible !... C'est ce qu'il faudra
voir...

*Celeste , Julie & Adélaïde (arrivant de de-
hors) :*

Celeste. Ha ! messieurs !... monsieur de Nou-
glans est arrivé !... Je suis charmée de vous
voir ; monsieur ! la mer en furie ne respecte pas
toujours les hommes utiles !

Adélaïde. Je revois mon père ! (elle reçoit
son embrassement).

Nouglans. Elle est encore embellie !

Julie. Vous verrez quelque chose qui vous
flattera davantage encore !

Nouglans. Et quoi donc , déesse de la candeur !

Julie (souriant) : Vous le verrez ; c'est moi
qui vous le dis.

Nouglans (à Celeste) : Que verrai-je !

Celeste. C'est une enfant ! vous l'écoutez ?

D'Anglesei. Mille vertus ; voilà ce que tu verras : la belle Adélaïde est ici à la source , & elle y puise avidement.

Julie. C'est cela : mon aïeule est encore plus douce , plus tendre , plus complaisante ; elle est plus éclairée , plus laborieuse , plus attentive , & sur-tout elle m'aime encore davantage.

Nouglans. Ha ! petite enchanteresse ! (à Celeste) : Il faut nous donner cette journée : je renais , en voyant ma pupille : d'ailleurs , nous avons à nous parler.

Celeste. Il est juste , monsieur , que je vous rende compte de l'éducation d'Adélaïde. Mais la voilà grande , la voilà formée ; je suppose que vous allez bientôt l'établir ; &... quand elle le fera , j'oserai vous faire une petite observation : c'est que... vous voilà deux hommes , qui venez d'habitude ici... Je ne sais , mais il me semble que cela n'est pas tout-à-fait dans les règles , pour une maison comme la mienne ?

Nouglans. Vous avez raison , mademoiselle ! & j'aurais dû faire cette observation plutôt. (bas) Aussi-bien , je crois qu'il est temps d'éloigner d'Anglesei : Julie est charmante !

Celeste. C'est une enfant ; mais vous m'effrayez !... vous avez raison...

D'Anglesei (à Julie & Adélaïde) : Je ne sais ce qu'ils disent-là tout bas ? mais , à leurs regards , je n'en suis pas content. Au-reste , si j'ai le cœur de ma Julie , que m'importe ?

Julie. Vous avez sur-tout besoin de l'estime de ma sœur : méritez-la , comme vous avez toujours fait.

Adélaïde. Persévérez , & surmontez sa délicatesse par la vôtre.

Nouglans (à Celeste) : Cependant restons en-

semble aujourd'hui : j'étudierai d'Anglesei : étudiez Julie ; & comme ils ne se conviennent pas , nous verrons ce qu'il faudra faire.

Celeste. Personne ne fait mieux que moi qu'ils ne se conviennent pas , monsieur ; mais vous ?

Nouglans. Je le sais aussi : c'est un effet du hasard.

Celeste. Ce mot surprend ! mais je ne vous en demande pas l'explication.

Nouglans. Je ne vous la donnerais pas : cela n'est aucunement nécessaire.

§. 12.

D'après cet entretien , il fut décidé , qu'on passerait ensemble , mais à la maison , & sans sortir , cette dernière journée. Elle fut délicieuse pour les deux amants , Julie & d'Anglesei : elle le fut même pour Nouglans & pour Adélaïde. Celeste souffrait , & de ce que Nouglans venait de lui dire , & de la résolution sérieuse qu'elle prenait d'éloigner d'Anglesei dès le lendemain ; mais elle se proposait de le faire avec tous les ménagements qu'il méritait : elle craignait d'ailleurs de trop affliger Julie. Les deux hommes restèrent seuls pendant quelque temps : soit parce que dans cette maison , tout le monde mettait la main à l'œuvre pour les préparatifs , soit parce que réellement on n'avait pas de domestiques , soit pour se former au gouvernement du ménage , science trop négligée , & pourtant si nécessaire ! Ce fut pendant ce tête-à-tête , que d'Anglesei , qui s'était déjà expliqué , mit son ame à nu devant son ami. Nouglans ne put douter alors que la résolution d'épouser Julie ne fût très-ferme : il aurait pu l'instruire sur-le-champ , puisqu'il savait tout ; mais outre qu'il ne voulut pas empoisonner les plaisirs d'une si belle journée , il avait dans l'ame un

fonds de générosité , qui lui faisait désirer d'éloigner d'Anglesei , par le moyen de Celeste , sans l'instruire du malheur de cette famille infortunée. Il se tut donc : il parut seulement froid & sérieux à tout ce que lui disait d'Anglesei , & se contenta de lui faire quelques observations générales. Enfin on se mit à table pour dîner , & de ce moment , les deux amis n'eurent plus d'entretien particulier. On s'amusa le reste de la journée , à causer , à chanter , sur-tout à causer , les amants ne tarissent jamais ! Nouglans laissa le temps à Julie & à d'Anglesei de se dire tout ce qu'ils voulaient , parce que lui-même trouvait un plaisir infini à causer avec Adélaïde , & à lire dans son jeune cœur. Dans d'autres occasions , le capitaine de navire parlait à Celeste , à mad. Thibaut : la première avait des lettres à écrire ; les jours de fête étaient les seuls où elle eût du temps de reste. Mais il faut rapporter ici trois conversations de cette journée , qui fut la dernière des amours de Julie & du tendre d'Anglesei. La première sera celle de Nouglans avec Adélaïde.

Nouglans. Je vous trouve formée de toutes manières , mon amie ! vous êtes une charmante fille !

Adélaïde. C'est l'ouvrage de mon excellente maîtresse , si je suis telle que vous le dites.

Nouglans. Et l'effet de votre bon naturel. J'ai bien de choses à vous demander ! Je vous tiens lieu de père , vous le savez ; & c'est avec le plus grand plaisir que j'en remplirai tous les devoirs , jusqu'au mariage inclusivement : nos intérêts sont les mêmes ; vous me devez une confiance sans bornes !

Adélaïde. J'ai encore la plus vive reconnaissance : parlez , monsieur ! c'est un père , c'est un protecteur généreux que je vois en vous. — Je

me propose d'arranger mes affaires demain : on ne fait pas ce qui peut arriver : j'ai formé la résolution de vous retirer d'ici , pour vous mettre à la tête d'une maison que vous gouvernez. — Mais... je suis... fille. — Tant mieux ! d'une fille , on peut en faire une femme heureuse ; & d'une femme malheureuse , qu'en fera-t-on ? — Fille , je me trouve heureuse... Il est vrai , que je vous le dois : — Si vous avez du plaisir à me le devoir... — Ho oui , monsieur... — Moi , j'en ai mille fois davantage à faire ce qui vous rend heureuse... Mais je suis triste : d'Anglesei m'afflige. — Ne vous affligez pas ! Il est fort bien dans l'esprit de Julie , qu'il aime !... — Il l'aime ? — Ha ! plus que sa vie. — Je le sais. Mais d'Anglesei n'est pas , comme moi , un officier de fortune : il lui faut un parti qui l'assortisse. Un père... expirant dans mes bras... me le recommanda... Telle est , outre notre amitié , la cause première de l'intérêt que je prends à lui. — Mais si Julie le rend heureux , n'est-ce pas un parti convenable?... Et je n'en saurais douter : il l'adore , ... il en est aimé. Ce n'est pas tout , Julie est charmante , comme vous voyez : mais à cette beauté touchante , elle ajoute toutes les vertus de notre sexe : si j'étais homme , & que je connusse Julie , fusse-je... roi , je ne voudrais pas d'autre épouse. — Vous m'effrayez ! ma chère Adélaïde ! — Je croyais vous rassurer ! — Non , vous m'effrayez ! D'Anglesei ne saurait épouser Julie. — Est-elle donc sa sœur?... Vous me faites envisager un mystère effrayant. — Je ne puis vous l'éclaircir... Mademoiselle Adélaïde , vous m'êtes bien chère ! Cependant , si c'était vous... qu'aimât d'Anglesei... les mêmes obstacles ne subsisteraient pas. — Moi !... ce n'est pas moi qu'aime votre ami : & quand ce serait moi , cela serait inutile. — Que voulez-vous dire ? expli-

quez-moi ce mystère. — Je ne puis vous l'éclaircir. — Vous me répondez par mes propres paroles ; & peut-être vos raisons , quoique différentes , valent-elles les miennes. — J'ai les meilleures ! — Je pourrais en dire autant , ma fille ! Mais cela est inutile en ce moment. — Cependant , vous estimiez Julie ; vous honoriez sa sœur ? — J'estime encore Julie , & j'honore sa sœur , autant qu'avant mon dernier voyage. — Cependant vous avez changé , depuis que je vous connais ? — Ce n'est la faute ni de Celeste , ni de sa sœur. — Ha ! vous me rassurez par ce mot-là. — C'est à cause de mon ami , que je me trouve obligé de vous retirer. — Ceci me chagrine ! — C'est pour vous établir. — Un établissement m'effraie. — En ce cas , mademoiselle... — Vous vous fâchez ! — Non ; mais je suis affligé : une fille honnête & sage ne doit pas refuser de se marier. — C'est suivant le parti. — Auriez-vous une inclination ?... Vous rougissez !... Je croyais mériter votre confiance !... Allons ; je vois que je vous ai peut-être laissée trop long-temps ici... — Vous savez qu'il n'y vient personne que vous , &... votre ami. — Personne... que moi... , & mon ami !... Jeune , romanesque , généreuse... Adélaïde ? vous aimez d'Anglesei , & vous le cédez ? — Oui , je l'aime comme votre ami , & l'amant de Julie ; ... mais je ne le cède pas...

Pendant cette réponse d'Adélaïde , Julie vint auprès d'eux en riant : elle gronda Nougans de ce qu'il rendait Adélaïde sérieuse , & l'emmena : Nougans se mit à lire des lettres & à écrire des notes au crayon.

Celeste , de son côté , causait avec d'Anglesei , qui cherchait à la faire consentir à un mariage prochain. Il ignorait que Celeste eût un amant aimé. Il en avait été si bien accueilli , que

dans certaines circonstances , il avait craint d'en être aimé comme amant. Il attribuait quelquefois la manière dont elle recevait ses instances , pour obtenir Julie , à un penchant secret. Mais d'autres fois , il changeait absolument d'idée : ce jour-là , il voulut sonder ses dispositions , & les connaître clairement , s'il était possible.

D'Anglesei. Tandis que Julie est avec Adélaïde , je vais profiter de la liberté qu'elle nous laisse... Mademoiselle Celeste ! vous lisez dans mon cœur... Mais je ne lis pas dans le vôtre , & c'est un malheur pour moi !... Vous savez combien vous m'êtes chère ! combien je vous honore... Parlez-moi sincèrement : je serai vrai , vous pouvez en être sûre ?

Celeste. Je vous parlerai sincèrement , monsieur.

D'Anglesei. Si... vous étiez... l'objet de ma tendresse , & que je vous demandasse... votre main , me trouveriez-vous un parti convenable ?

Celeste. Un jeune homme tel que vous ne me conviendrait pas.

D'Anglesei. Je ne vous conviendrais pas , mademoiselle !

Celeste. C'est-à-dire , que je ne me croirais pas un parti pour vous.

D'Anglesei. Cependant... j'ai un choix à vous proposer : Ou vous , ou votre sœur... Je n'épouserai qu'elle , ou vous ?

Celeste. Monsieur , si le mariage était un état pour moi , ce ne serait pas vous qui me le feriez prendre. — Je vous parais donc bien peu... — Vous avez le plus grand mérite ! mais ni ma sœur , ni moi , sur-tout , n'avons pas ce qu'il faut pour monsieur d'Anglesei , jeune , aimable , riche , noble & vertueux. — Pour moi , je vous trouve , à toutes deux , ce qui me convient ; & l'un de ces jours , il faut que je vous en parle. Vous êtes belle... — Ne parlons pas de moi ,

monsieur , je vous en prie ! — Vous n'accepteriez pas un mari , dont... vous feriez le bonheur ? — Le mariage... Vous me faites frémir !... Dans ma situation... — Je vous ai crue sensible ! — Sensible ! — Pour moi ? — Oui , je le suis , pour vous ; je vous souhaite le bonheur. — Et moi , je vous l'offre. — Il ne serait pas en votre pouvoir de me le donner. — Avez-vous aimé ? — Oui , dans des temps plus heureux. — Vous aimez donc encore ? — Je ne fais : ma pensée ne s'arrête jamais sur ce sentiment ; je tremble de l'y arrêter... Mes devoirs seuls m'occupent... Mais laissons cela. — Vous avez aimé... Pardon ! mais fûtes-vous quittée ? — Je vous pardonne : oui , je fus quittée. — Quel homme était-ce donc ? — Un homme vertueux. — Et vous en dites du bien ! — Je n'ai que du bien à en penser , à en dire. — Un traître... un ingrat !... — D'où vient l'injuries-vous ! Il ne fut ingrat , ni traître. — Il fut un monstre... Ha ! s'il avait eu mes yeux & mon cœur ! — Il avait & votre cœur , & vos yeux. — Vous me faites injure ! — C'est le plus bel éloge que je puisse faire de vous. — Il était vertueux ! — S'il respire , il l'est encore. — Femme généreuse ! — Pour lui , je ne suis que juste. — Et il vous a quittée !... Quelle raison en eut-il donc ? — Une bien honorable ! le respect pour mon malheur. — Il respecta votre malheur , en vous abandonnant ! — Il eut la délicatesse de ne pas me forcer à rougir. — A rougir !... Ha ! je vois que vous l'aimez toujours , puisque volontairement vous vous chargez de ses torts ! — Il n'en eut jamais ! sa conduite noble & généreuse fut couronnée par son absence : il y a douze ans que je ne l'ai vu , & que je n'ai reçu de ses lettres. — Il n'a pas écrit ! — Je ne dis pas cela ! — Un mot ! 6

vous consentiez au mariage, lequel de lui, ou de moi, pourrait espérer.... — Ni l'un, ni l'autre. — Mais supposons ? — Ce ne serait pas vous. — Ce mot est décisif. — Il n'est pas convenable : je ne fais comment vous avez prolongé cet entretien, que j'ai voulu rompre !... Parler de mariage, moi ! — Puisque vous ne pouvez... songer qu'à... un autre ; je... m'occuperai donc... uniquement... de Julie ? — Je ne vous le conseille pas ! — D'où vient ? — Nous sommes sans fortune, sans considération ; nous n'avons ni les alliances... convenables, ni l'honneur que... doit avoir l'épouse... d'un gentilhomme... Faites un autre choix, croyez-moi. — Je suis décidé : j'ai tout examiné, tout considéré ; c'est après un mûr examen que je me suis décidé : vous allez en juger, mademoiselle. J'adore Julie ; mais si tendrement, si purement, que s'il n'y avait pas eu moyen d'être son mari, j'aurais voulu devenir son beau-frère : ce que je viens de vous dire n'était donc pas une épreuve insultante : si, par des raisons que je ne pénètre pas, il avait fallu, pour votre bonheur & le sien, que je vous épousasse, je l'aurais fait avec empressement ; je vous aurais chérie ; j'aurais aimé Julie en frère, en père, ne pouvant l'aimer comme époux. Je viens de voir, que je n'ai pas d'obstacles de votre part : je suis content ; je me fixe à jamais, & vous saurez bientôt comme je suis ferme dans mes desseins ! — Ma sœur est encore bien jeune, monsieur ; vous aussi ! Je vous conseille de songer à votre avancement. Ne serait-il pas utile pour vous d'accompagner votre ami dans son prochain voyage, pour vous faire à la mer, & acquérir de l'expérience ? Vous vous trouveriez, en cas de guerre, un officier formé, certain d'un avancement rapide. — J'admire la prudence de vo-

pre conseil ! je le suivrai : le titre de voyageur ne compromettra pas un officier de la marine royale... Mais je connais la mer ; j'ai déjà servi ; & avant de m'exposer de nouveau , je veux avoir un héritier , deux , peut-être trois , afin de prévenir le malheur d'anéantir ma race & mon nom , en laissant ma fortune à des collatéraux. J'ai des principes différents de ceux des autres jeunes gens : ma perspective , pour le mariage , a toujours été de faire la fortune de mon épouse , supposé que je rencontraisse la plus aimable des femmes , à mes yeux , dans un état médiocre. Avec la résolution où je suis , de chérir ma femme uniquement , & comme épouse , & comme une fille tendrement aimée , je suis bien aise qu'elle soit certaine , que je ne l'ai point prise par intérêt , ni par un motif d'ambition : je ne veux pas qu'elle doute , que c'est elle seule que j'ai aimée , chérie , préférée : c'est une satisfaction pour moi , au-delà de toute expression , & la seule à laquelle je sois sensible. — Je vous écoute avec le plus grand plaisir , monsieur ! Que vous êtes estimable ! & que ma sœur serait heureuse , si elle était... faite pour vous !... Mais , je vous le répète , il ne faut pas y songer , ni ma sœur , ni moi , ne devons y consentir : évitez , homme honnête , évitez de lui donner de l'amour ! Vous vous en repentiriez , & sa douleur ferait votre supplice !

D'Anglesei (souriant) : Que j'aime ces craintes généreuses ! Mais c'est à moi de les anéantir !... Laissez-moi tout faire , mademoiselle : je ne serai pas négligent.

Celeste. Hé que voulez-vous faire ? attendez ! attendez ! Votre ami vous sert de père : ne faites rien sans son conseil.

D'Anglesei. Il me sert de père , mais il ne l'est pas , & je suis mon maître.

Celeste. Quand l'amitié est d'accord avec la raison, il faut écouter ses conseils.

D'Anglesei. Ceux de l'amour ne sont pas à négliger.

Celeste. Ni Julie, ni moi, ne les écouterons, que de l'aveu de M. de Nougans. Que penserait-il de nous, si nous profitions...

D'Anglesei. Vous faites dépendre de lui mon bonheur !

Celeste. Ce n'est pas de lui ; c'est de la raison ; c'est de votre père : vous êtes jeune, vertueux, généreux ; & moi, j'aurais du scrupule de faire tourner à notre avantage toutes vos vertus.

Julie & Adélaïde avaient été auprès de mad. Thibaut, n'osant troubler l'entretien de Celeste avec d'Anglesei, parce qu'elles se doutaient bien que celui-ci parlait de ses affaires de cœur. Mad. Thibaut voyant les deux jeunes personnes à sa disposition, & présumant que la présence de son fils les gênerait, lui avait donné une commission, pour l'écarter. Ce jeune homme, ordinairement très-docile, ne s'était pas éloigné sans peine ; mais un regard encourageant de sa mère l'y avait déterminé. L'entretien allait sans doute devenir intéressant entre ces trois personnes, lorsque Nougans serrant tout-d'un-coup ses lettres & son crayon, fit signe à mad. Thibaut de venir auprès de lui. Les deux jeunes filles se trouvant seules, allèrent enfin auprès de Celeste & de d'Anglesei : cependant Nougans interrogeait la marchande.

Nougans, Madame Thibaut, parlez-moi net ? Compte-t-on que d'Anglesei épousera Julie ! — Mademoiselle est très-embarrassée ! Elle le voudrait & le craint. — Je conçois qu'elle le voudrait. Mais vous & moi, nous savons que c'est l'impossible. — Ho ! monsieur ! l'impossible !

Il est garçon ; elle est fille. — Ne tergiversons pas , madame ! J'en fais autant que vous , & vous en savez autant que moi. — Que fais-je donc ? monsieur ! — Ne faites pas l'ignorante... Vous savez aussi bien que moi le sort funeste d'Amancour le frère. — Le sort... — Vous pâlissez ! Allez , je suis instruit. Je vous signifie donc , que d'Anglesei , un gentilhomme , dont le père mourant me remit son autorité , que d'Anglesei noble , riche , bien apparenté , ne peut jamais se donner pour compagne... Julie... Amancour : dites à Celeste que je suis instruit , & qu'elle prenne garde !... Je lui dois beaucoup , pour ce qu'elle a fait envers Adélaïde ! Mais je ne lui dois pas mon honneur , encore moins l'honneur de mon ami... — Je vous écoute , monsieur , avec étonnement !. . On est toujours environné de mauvaises langues , qui parlent à tort à travers. — Ne soupçonnez personne de votre voisinage : je suis au fait d'une autre manière , & si je vous nommais l'homme qui m'a instruit , vous ne pourriez douter que je ne le sois bien... Je vous dis , ce que je ne veux pas dire à Celeste ; parce que je fais combien vous êtes unies. Je n'entre pas dans vos raisons. — Mes raisons , monsieur , c'est l'honneur que me fait madem. Celeste ! c'est l'amitié qu'elle a pour moi ; c'est le dévouement que j'aurai toujours pour elle ! Je suis depuis vingt-cinq ans l'unique domestique de la famille , moi , qui n'étais pas faite pour l'être... Mais ce n'est pas devant un homme comme vous , qu'une pauvre femme comme moi doit raconter son histoire : il me faut des auditeurs moins relevés... — J'ai fini , madame. Vous parlerez à Celeste , je n'en doute pas ; sinon , je parlerai moi , à d'Anglesei. Je retire Adélaïde , mais pour l'établir ; je respecte ses mœurs , & je ne voudrais pas donner l'apparence du blâme à sa réputation.

Nouglans , en cessant de parler , se leva , & dit qu'il se retirait. D'Anglesei ne crut pas devoir rester après lui. Son ami lui avait paru embarrassé , en lui parlant ; & il voulait tâcher de le pénétrer. Il sortit avec lui ; mais en annonçant , qu'il ne tarderait pas à le ramener.

Mad. Thibaut était dans une grande inquiétude. Pour donner le change , il lui vint en idée de faire son histoire , qui ne serait pas inutile dans la circonstance : car son fils Thibaut aimant Julie depuis l'enfance , elle n'avait jamais désespéré de l'unir à cette charmante personne : mais prudemment , elle voulait attendre que cette proposition fût une marque de son parfait devouement. Son fils étant revenu , elle allait réunir tout le monde , dont elle voulait être entendue , pour commencer : une observation que lui fit tout bas madem. Amancour l'aînée , l'obligea de remettre son récit , & ce ne fut que le surlendemain , que Celeste , Julie , Adélaïde , la petite Celine , & tous les hommes , l'entendirent de sa bouche ; mais vous ne l'aurez pas moins en cet endroit , madame , c'est le moyen de vous faire connaître parfaitement tous les personnages. Je dirai seulement , que mad. Thibaut eut pour motif principal , de montrer à Nouglans , que son fils n'était pas indigne d'obtenir la main de Celine.

HISTOIRE DE MADAME THIBAUT.

§. 13.

Je suis fille d'un marchand drapier , dont la boutique , l'une des plus belles de la rue Saint-Honoré , faisait le coin de celle des Prouvaires. Ma mère était une grande & belle femme , que mon père , fils cadet & chéri de M. d'Auboin ,
avait

avait épousé malgré son frère aîné. Mon oncle fut toujours très jaloux de mon père, & jamais il ne put aimer sa belle-sœur. Je vins au monde la troisième année de ce mariage. Un frère que j'avais eu, ne vécut pas, & je ne fis que de naître, quand je perdis ma mère. Mon père ne put supporter la privation d'une compagne chérie ; peu de temps après la mort de ma mère, je devins orpheline.

J'avais alors tout au plus trois mois. Mon oncle paternel devint mon tuteur. Mais... je n'ose presque vous dire quelle fut sa conduite à mon égard ! Je vais narrer tout bonnement les faits, tels qu'ils m'ont été racontés.

On dit, mais j'ai de la peine à le croire, que mon tuteur, envisagea la possibilité d'assurer toute ma fortune à ses enfants. Et pour y parvenir, voici comme on prétend qu'il s'y prit. La cuisinière de mes parents eut une fille naturelle ; on la mit en nourrice avec moi : cette enfant vint à mourir ; on la fit inhumer sous mon nom. D'après cet arrangement, je fus élevée sous celui de la fille du nommé Saintgermain & de la cuisinière Anne Duru. Cependant mon oncle ne m'abandonna pas à toute la rigueur de mes sort ; je demeurai chez lui pendant mon enfance ; mais j'étais regardée comme la fille de la domestique : on m'assujettit aux ouvrages les plus bas ; ni mon oncle, ni ma tante ne daignaient être mes maîtres ; c'était leur cuisinière qui me commandait. On me donnait par charité quelques vieilles hardes de mes cousines. On ne daigna pas me montrer à lire, car le peu que je fais, c'est chez le père & la mère de madam. Celeste que je l'ai appris. Je passai toute ma première jeunesse dans cet état d'humiliation.

A quinze ans, on me mit en service, en

Partie V.

D

recommandant de ne pas me laisser m'écouter , parce que j'étais douillette & paresseuse. Heureusement pour moi , que je fus chez le père & la mère de mademoiselle qu'on me plaça. En très-peu de temps ils m'aimèrent , & s'attachèrent tellement à moi , qu'ils me regardèrent comme leur fille : ils portèrent la bonté jusqu'à dire quelquefois entr'eux , & même devant moi , tant ils étaient contents de ma conduite & de mon caractère : — Ha ! si Monique était ce que nous avons souvent soupçonné , elle seule serait l'épouse qui conviendrait à notre fils !... C'est que ce jeune homme m'aimait , quoique brutalement. Cette bonté sans exemple de mes maîtres n'eut pas d'effet... par bien des raisons , que je mirai !... Ils en eurent doublement regret , dans la fuite , d'après les événements... Qu'eût-ce été , s'ils eussent été certains de ma véritable origine ?

Il y avait trois ans que j'étais chez mes bons maîtres , quand mon oncle , qui ne voulait passer que pour mon protecteur , me fit demander en mariage par son emballeur , gros garçon , d'un bon caractère , mais grossier comme ses pareils. J'étais si accoutumée à respecter M. d'Auhain , que je ne me trouvai pas la force de résister. Une dot de mille livres récompensa ma prompt obéissance. J'épousai Thibaut , à condition néanmoins , que je ne quitterais pas mes bons maîtres. M. & mad. Amécour m'approuvèrent fort d'avoir pris cette précaution ! & quelque temps après , mon mari ayant voulu me mettre en chambre , à côté de la demeure de mon oncle , il fut sévèrement réprimandé par lui , tandis que de mon côté , je m'y étais vivement opposée. J'étais grosse néanmoins , je mis au monde mon fils dans la maison de mes maîtres , & mon mari mourut six mois après.

Je demeurai dans le veuvage pendant six années, sans me douter de ce que j'étais. Un jour, le fils de mon maître étant à dîner en ville, dans la rue des Bourdonais, il entendit parler de moi & de ma naissance. Il rendit compte à son père, en rentrant, de ce qu'il venait d'apprendre. M. Amancour m'appela : — Monique, écoutez-moi : en voudriez-vous à quelqu'un, qui vous aurait fait beaucoup de mal ? par exemple, qui vous aurait ôté votre état, votre fortune ; qui vous aurait mariée à un homme du commun, pour vous avilir, & vous empêcher de vous reconnaître un jour ? — Hélas ! monsieur, que me dites-vous ? Cela n'est pas vrai de moi ? — Si cela l'était ? — Hé bien, monsieur, je n'en voudrais pas à l'homme qui aurait fait la chose que vous dites ; car je n'ai pas été malheureuse. — Bonne femme ! excellent cœur !... On soupçonne M. d'Auboin d'être votre oncle, & d'avoir fait tout cela : il a dû perdre ses deux enfants ; il est à l'article de la mort, & il paraît agité. S'il voulait vous reconnaître pour sa nièce ? il fait son testament. Je vais lui écrire, & vous signerez ? J'étais remuante. Je signai, lorsqu'il eut fini. M. Amancour me dit alors : — Mademoiselle, seriez-vous la fille d'une femme charmante, qui ne se doutait guère du sort qui vous attendait ? Cependant je n'ai pas à me reprocher de vous avoir manqué de considération. Si je ne voyais pas en vous la fille d'une amie de mon épouse ; d'une femme que j'ai honorée, j'y voyais la bonté d'âme, & une vertu sans tache ; l'un vaut bien l'autre. Vous savez, mademoiselle, que j'ai voulu vous donner mon fils ; mais je n'ai pas été assez content de lui ; j'ai craint qu'il ne fût votre malheur, & que sa passion pour vous ne fût qu'une brutale effervescence des sens. Et

c'était la vérité : — Amancour (reprit-il) m'a causé autant de chagrins , que Celeste me donne de contentement. J'ai su tout ce qu'a osé mon fils , pour vous séduire femme ; c'est qu'il ne vous aimait pas sincèrement étant fille. Cependant , vous voilà veuve ; peut-être êtes-vous destinée à le changer : mademoiselle d'Auboin-du-Monceau ne serait plus la petite Monique : j'espère en vous , madame. (Il me nomma ainsi , sans être sûr , le cher bon monsieur , par le grand désir qu'il avait de mon avantage.)

M. Amancour alla chez mon oncle ; mais il ne put rien obtenir. Cependant mon second mariage allait se faire : j'aimais si tendrement mes maîtres , je me trouvais si honorée de leur alliance , qu'eussé-je été sûre d'être malheureuse , je l'aurais agréé , pour avoir l'honneur de les nommer père & mère ; mais au moment où tout était conclu... Dispensez-moi de raconter un horrible malheur...

M. & mad. Amancour (c'est le vrai nom du père & de la mère de Celeste) consentaient au mariage d'un fils , dont les dispositions les épouvantaient , quand cet infortuné mit le comble à ses forfaits... Il était alors dans un endroit respectable , & son avancement était assuré ; mais son libertinage ne lui permettait pas de faire honneur aux dettes les plus sacrées... Vous savez son malheur.

On ne saurait trop punir un assassin ; mais la mort est assez , & l'augmentation de douleur , n'est qu'une barbarie , qui viole la majesté de la justice : si l'on croit la peine de mort nécessaire (ce qui n'est pas universellement reconnu) qu'on l'inflige gravement , sans cruauté ; car fut-elle donnée par l'opium , elle n'effrayerait pas moins ; la roue ne fait que rendre les assassins plus cruels , quand ils volent sur le grand

chemin ; sachant ce qu'ils auront à souffrir , ils se vengent d'avance sur leurs victimes , & c'est la barbarie de la loi qui cause d'affreux tourments à l'infortuné , que des brigands n'eussent pas daigné tuer , si la loi était plus douce ! N'est-ce pas une inconcevable folie , par exemple , qu'un coupable , qui arrête sur le grand chemin , avec un faux pistolet , pour se faire donner quelque argent , soit puni du même supplice que celui , qui déchiquète sa victime , & mange son foie grillé ! Le dur P** , & ses pareils , peuvent seuls avoir approuvé une loi semblable ; P** seul a pu trouver du plaisir à la mettre en exécution !... Mais revenons aux parents du malheureux Amancœur.

A la première nouvelle de son crime , son père , homme plein d'honneur , demeura sans sentiment. Il ne dit que ces mots : — Ha ! l'on va m'accuser de l'avoir mal élevé ! Il fondit en larmes ; & quand on s'approcha pour le consoler , il se mit à genoux , en demandant grâce. On s'aperçut alors que la violence du coup avait ébranlé sa raison , & renversé son jugement. Mad. Amancœur fut faisie : elle vécut tant qu'elle espéra d'éviter à son fils l'infamie du supplice ; mais au moment même où il le subit , cet affreux supplice , à l'heure même , à chaque coup , qu'elle n'entendait pas , elle poussa un cri , & mourut au dernier , comme son fils , qui expira , en le recevant.

On avait conseillé à ce malheureux d'éviter l'infamie publique , par le suicide : il s'y était refusé , non par lâcheté ; des sentiments de vertu étaient rentrés dans son cœur : il avait passé les trois jours entre son emprisonnement & l'exécution dans des prières continuelles , & il avait été à la mort avec joie , la regardant comme l'expiation personnelle de son forfait. Il fit dire à

sa sœur, de donner un jour à la famille de l'horloger toute sa portion héréditaire, non confisquable, parce qu'elle ne lui appartenait pas au moment du crime, ni de la punition. Ce fut dans ces sentiments qu'il mourut ; (Je le fais ; car j'ai pénétré jusqu'à lui...) Exemple terrible pour les enfants indisciplinés, qui se livrent à leurs passions ! Tous ne sont pas conduits par elles à l'échafaud ; mais ils ont d'autres peines, qui, pour être moins funestes, n'en sont pas moins terribles, par leur continuité.

Celeste avait alors dix-huit ans ; elle était grande & belle. Un jeune homme estimé, riche, petit-fils d'un négociant des Bordeaux, ennobli par une municipalité, l'avait obtenue : le mariage devait être célébré le jour même, qui vit le supplice horrible du frère... M. Dorfeuill, le prétendu, n'abandonna pas sa promesse ; au contraire, il lui donna les marques du plus tendre & du plus sincère attachement. Il demeura auprès d'elle, auprès de son père... Hélas ! au même instant qu'on exécutait son fils il eut des mouvements convulsifs & furieux, qui ne se calmèrent que trois jours après.... Ce fut ce jour-là qu'on rendit les derniers devoirs à la mère....

M. Dorfeuill ne quittait plus Celeste, depuis son malheur : madem. Amancour accablée, ne lui répondait pas un mot ; elle ne parlait plus. M. Dorfeuill craignit alors pour sa raison. Il ne la contraria pas, lorsqu'elle lui dit : — Laissez-moi, monsieur, je suivrai vos conseils ; je changerai de nom ; je placerai mon père, non pour m'en débarrasser, mais pour tâcher de suspendre sa douleur, en l'éloignant des objets qui la lui rappellent ; jamais, suivant votre sage avis, ma jeune sœur ne saura notre infortune ; mais éloignez-vous & je ne puis soutenir l'idée, que

je ferois une tache à votre honneur !... M. Dorfeuill lui demanda seulement la permission de lui rendre quelques services ; comme de placer son père ; de changer sa jeune sœur de pays , en la mettant en sevrage , pour faire perdre ses traces. Celeste y consentit , & M. Dorfeuill enchanté de la voir en pleine raison , ne désespéra pas de l'amener au mariage. Il fut plusieurs jours à exécuter tout ce qu'il avait proposé. Il vint lui rendre compte de ses démarches & de leur succès. Ensuite , il voulut dire un mot pour lui-même ; mais Celeste donna quelques signes d'aliénation , sans doute causés par l'excès de la douleur , & elle répondit à Dorfeuill d'une manière qui l'effraya ! Cet homme généreux préféra de s'éloigner , à troubler la tête d'une infortunée qu'il adorait. Il ne reparut plus ; mais il s'informait d'elle tous les jours. Enfin , apprenant que rien ne pouvait la faire consentir à le voir , il partit , pour laisser opérer au temps une cure , que sa présence ne pouvait que retarder.

Celeste ne renvoya le portrait & les présents à M. Dorfeuill , qu'après son départ ; de sorte qu'il l'ignora , comme Celeste ignorait de son côté , qu'il sût parti. Insensiblement sa douleur se changea en mélancolie de caractère : elle donna aux parents de l'horloger la portion de son frère & la sienne , ne se réservant , de tous les biens dont elle était devenue dépositaire , que la portion de sa sœur Julie. Cet acte volontaire pé- nétra de reconnaissance toute cette famille : ils voulurent remettre à Celeste une partie de ce qu'elle leur donnait ; mais ils ne purent la trouver : cachée sous le nom que M. Dorfeuill lui avait donné , ne sortant jamais , si ce n'est le matin , avant que tout le monde sût levé , pour aller à l'église , elle était invisible à tous les yeux.

Nous étions deux personnes, qui nous regardions comme les enfants de la maison, depuis les alliances projetées, c'était M. Dorfeuill & moi. Nos sentiments n'étaient point affaiblis par la honte. M. Dorfeuill, qui avait été tout prêt d'épouser madem. Amancour, n'ayant pu obtenir son consentement, après le malheur, il avait fait, en faveur de Celeste, avant de s'éloigner, un testament, par lequel il lui laissait tout; car il venait de perdre une sœur unique, de l'âge de madem. Julie. » — Ma chère dame Thibaut (m'écrivit-il) Celeste est mon épouse, puisque j'ai eu son consentement & celui de ses parents; le mien, qui s'y est joint, a fait le mariage: ainsi, je me regarde comme lié. Je vais vous confier ce que j'ai fait: cela n'est peut-être pas solide, d'après nos lois; mais, cela est louable, d'après mon cœur & mes intentions. Ma petite sœur est morte: Julie, quand elle sera grande, pourra trouver un excellent parti, qu'on ferait obligé de refuser, à cause de l'accident arrivé: j'ai fait inhumer ma sœur sous son nom: c'est un faux, mais voyez-en tous les avantages. Un crime n'est crime, que par le mal qu'il fait à la société; il cesse de l'être, quand il produit un grand bien! Quelle est votre opinion? » Je lui répondis, que je pensais comme lui; mais que Celeste ne souffrirait pas l'échange. Une autre fois, il m'écrivit encore: » — Qu'il allait au loin, dans la vue de rendre à Celeste & à Julie tout ce qu'elles avaient perdu de leurs biens. «

Dès son premier voyage, il rencontra M. de Nouglans, homme plein de mérite, qu'il avait connu au collège, & ils se lièrent d'intérêt & d'amitié.

— Je

— Je vais, madame (dis-je à la marquise) vous faire l'histoire de ce brave marin, afin que vous connaissiez tout son mérite.

HISTOIRE DE NOUGLANS.

Le vrai nom de cet officier, est Feauveau : ses parents étaient pauvres, quoique nobles : ils avaient depuis long-temps vendu la petite terre de Nouglans, dont ils portaient le nom. Abatus par leur malheur, sans ressources pour subsister, ils avaient résolu de faire apprendre un métier à leur fils, qui paraissait fort, & n'annonçait pas alors beaucoup d'esprit. Le jeune de Nouglans quitta donc le collège ; mais le jour même qu'il devait entrer en apprentissage chez un boutonnièr, un ami de la maison, qui l'était aussi de M. d'Anglesei père, se trouva par hasard chez les parents du jeune homme, & on ne lui cacha pas la résolution qu'on avait prise. — Je me charge de votre fils (s'écria-t-il) : je suis dans la marine royale ; les emplois y sont trop recherchés & trop rares ; je vais trouver à votre fils de l'emploi dans la navigation marchande ; je veillerai à son avancement, & je ne vous négligerai pas vous-même. Vous en serez privé pendant bien des années ! Embrassez-le, & faites-lui vos adieux ; je l'emmène à l'instant. En effet, il l'emmena, & le fit partir pour Bordeaux, avec une lettre de recommandation pour M. d'Anglesei père. Le jeune homme entra d'abord sur un vaisseau comme mousse, pour ne pas faire de jaloux ; son mérite le fit bientôt passer au grade d'écrivain : au voyage suivant, il fut sous-lieutenant : il monta ainsi de grade en grade, se distinguant toujours par son mérite & son exactitude.

Il ne revit ni sa famille, ni la capitale : aussitôt arrivé, il repartait. Ce ne fut qu'au bout de vingt

Partie V.

E

ans, qu'il revint à Paris. Il avait écrit à ses parents, sans recevoir de réponse : c'est que sa mère était morte quelques années après son départ, & que son père, qui subsistait des bienfaits de l'ami de M. d'Angleterre père, fut bien aise que son fils ignorât ses démarches. Ce vieillard (car il avait près de 50 ans) était devenu amoureux de la fille d'un menuisier, jeune & jolie blonde, à laquelle il offrit le titre d'épouse, & une sorte d'aisance. La jeune fille accepta ; mais elle avait un amant, qui lui-même avait conseillé le mariage, croyant M. Beauveau de Nougians très-riche. Il fut trompé dans son espérance ; sa maîtresse & lui devinrent furieux, & peu de temps après avoir donné le jour à une fille, l'infortunée fut assez abandonnée de la raison, pour attenter aux jours de son mari. Elle ne réussit pas : M. Beauveau de Nougians avait surpris quelques mots ; il s'était délié ; mais il ne croyait pas son épouse coupable ; il imaginait que le galant n'était de complot ; qu'avec une grande cuisinière fort jolie. Dans cette persuasion, & pour se garantir du danger qui le menaçait, au-lieu de se mettre à table, il alla chercher un médecin de sa connaissance, qui vint bien accompagné. On examina les mets ; on fit l'analyse, & le poison fut reconnu. M. Beauveau ne voulait pas faire punir les coupables ; mais le médecin les dénonça. Le galant & la servante furent arrêtés ; on déclara leur maîtresse ; mais la cuisinière était innocente. Ce fut un coup terrible pour M. Beauveau, qui adorait sa jeune épouse ! Il en mourut de faiblesse & de douleur : la jeune femme fut bannie & renfermée ; l'homme, qu'elle s'efforça de disculper, fut envoyé aux galères pour sa vie, & la fille, unique fruit de ce mariage malheureux, se trouva orpheline.

Une dame de la connaissance de l'amî de M. d'Anglefei le père s'en chargea. Avant que cette enfant eût l'usage de la raison, l'on délibéra, si on la mettrait aux *enfants-trouvés*, pour la laisser à jamais s'ignorer elle-même, ou si on la ferait élever : il y eut plusieurs avis pour le premier parti. On craignait que cette petite infortunée ne tint des dispositions de sa mère ; mais enfin, le premier avis fut rejeté ; l'on fit élever la petite Celine, comme fille de M. Feauveau. En effet, il vaut mieux se connaître, quand on appartient à une famille honnête, quoiqu'il s'y trouve une tache, que de s'ignorer à jamais, en se croyant sorti de ce que les dernières classes ont de plus vil, & souvent de plus criminel. (L'événement a prouvé qu'on avait sagement fait ; car cette jeune personne annonce les plus heureuses dispositions !...) Ce que je raconte-là, c'est Dorfeuil qui vient de le découvrir ; car Nougans ignore encore que la petite Celine est sa sœur... Revenons à Dorfeuil, dont je vais seul finir l'histoire.

Il se fait, avec son ami Nougans, le commerce des esclaves : tous deux désapprouvaient ce commerce, que cependant ils entreprenaient. Dorfeuil en donnait d'excellentes raisons. — L'opinion d'un seul homme ne peut changer un usage général, qu'autorisent le besoin & la cupidité. Que reste-t-il à faire au citoyen honnête homme, qui veut cependant être utile à cette même classe d'hommes, qu'il ne veut pas vendre comme des bêtes de somme ! C'est de les acheter lui-même, & de les transporter dans les contrées où ils sont utiles, pour les y placer d'une manière plus conforme à l'humanité. A leur arrivée en Afrique, que le capitaine Nougans connaissait déjà, par deux voyages précédents, ils examinèrent quelle était la con-

dition des naturels , & ils la trouvèrent très-malheureuse ! Ils en engagèrent plusieurs volontairement , & ils convinrent avec eux du traitement qu'on leur ferait : ils achetèrent sans scrupule les prisonniers de guerre , destinés à la mort , ou à la dévirilité , cruauté familière aux roitelets de quelques hordes mahométanes , qui en avaient donné l'idée à leurs voisins , afin de fournir des eunuques pour les harems de Perse & de Turquie : quand les roitelets ont vaincu quelques villages , ils se plaisent à en rendre nuls tous les mâles , & ils accordent à leurs favoris la jouissance des femmes & des filles de ces malheureux , depuis l'âge de huit ans jusqu'à dix-huit ; les autres femmes plus âgées sont laissées à des demi-eunuques , qui sont les hommes qui n'avaient pas pris les armes. La population des *kraas* ou villages n'en souffre presque pas , les filles & femmes livrées aux courtisans du roi , ont d'autant plus d'enfants , que ces hommes bassement avarés , ne cherchent qu'à les rendre mères : ils laissent dans le *kraas* autant d'habitants qu'il y en avait lorsqu'il fut pris , & ils vendent tout le reste , chaque père recevant le prix des enfants & des femmes , qui lui ont été assignées , & qu'il a fécondées , ou fait féconder par ses fils , ou par ses esclaves. Ce fut à ces *kraas* fort reculés dans les terres , que les deux amis firent particulièrement leurs achats : souvent ils achetèrent les mâles d'un village entier , qu'ils garantirent ainsi de la mutilation ; d'autres fois ils achetaient tous les enfants d'un *kraas* , dont les femmes avaient été réduites en servitude. Avant les achats des Européens , ces petits malheureux étaient massacrés par les vainqueurs , des nations cruelles des *Jaggas* , & autres , qui détaillaient ces infortunés enfants à la boucherie comme des ani-

maux : ceci a fait donner le missionnaire *Demanet* dans une erreur aussi grande que ridicule : il assure , dans son histoire de l'*Afrique française* , des *Jaggas* & de leurs voisins les *Anzikos* , que ces peuples tuent leurs enfants , & les pilent dans un mortier , pour les manger. On croit d'abord , & le compilateur *Contant-Dorville* a osé l'affirmer , que ces deux peuples tuent tous leurs enfants ; mais la vérité est , que les *Jaggas* tuaient autrefois , & mangeaient les enfants faits par eux-mêmes aux femmes des *kraas* réduits en esclavage ; ces infortunées étaient réduites à la condition des bêtes ; on tuait leurs petits ; on se fait usage de leur lait comme de celui des vaches ou des chèvres ; elles étaient obligées de se traire elles-mêmes , de fournir tant de laitage , & le reste. C'est ainsi qu'en examinant plus soigneusement les coutumes des peuples , en vivant avec eux , on trouve leurs usages , non moins cruels , non moins horribles , mais beaucoup moins insensés : ils ne sont pas destructifs du peuple qui les a ; ils se rapprochent de la barbarie européenne , qui traite ces mêmes noirs à-peu-près comme les *Anzikos* & les *Jaggas* traitaient & traitent encore leurs prisonniers. Ce sont les liqueurs fortes , si préjudiciables d'ailleurs , qui ont porté les *Jaggas* & les autres hordes féroces à vendre leurs prisonniers , leurs esclaves , & leurs enfants serfs , au-lieu de les exposer à la boucherie. *Dorfeuille* & *Nouglans* traitèrent de ces misérables avec les roitelets nègres plus voisins des établissemens européens : ils pénétrèrent ensuite jusque chez les *Jaggas-Anzikos* , en remontant la *Zaire* & la *Deude* , rivières des royaumes de *Congo* & d'*Angola* : ce fut par humanité qu'ils achetèrent des infortunés destinés à périr.

[Ici , la marquise m'interrompit , pour me

prier de lui lire le lendemain , ce que les voyageurs disaient des *Anzikos* & des *Jaggas*. Je promis d'en faire un extrait abrégé , ainsi que de l'histoire des *Congo* & des *Angoles* leurs voisins. Je remplis cet engagement ; mais on sent que ce morceau d'histoire serait ici déplacé : je le renvoie à la fin de l'ouvrage , si la place le permet ; dans le cas opposé , j'en indiquerai un tableau raccourci , bien fait , dans un autre de mes ouvrages.]

§. 15.

Comme on leur vendait rarement des femmes , ils trouvèrent un moyen de s'en procurer ; car ils se faisaient une loi de n'emmener ces malheureux , que par couple mâle & femelle , afin de leur adoucir les horreurs de la transportation. Ils achetèrent , pour des liqueurs fortes , les filles vouées , autrement les *abeterés* , avant qu'elles eussent commencé l'exercice de leur dévouement : il ne laissait pas que d'y en avoir un grand nombre , chaque femme un peu riche se faisant un devoir , en mourant , de laisser une somme , pour en vouer plus ou moins , suivant ses facultés. C'était aux roitelets & aux chefs des kraas qu'ils s'adressaient , & le grand usage que ces chefs pouvaient faire des liqueurs , pour exciter leurs sujets au combat , les leur rendait si précieuses , qu'ils sacrifiaient tout le reste , même leur religion. Le négociant Dorfeuille & le capitaine Nonglans tâchèrent aussi d'acheter des petites filles non encore nubiles , dans les maisons où il y en avait beaucoup : ils en prenaient le plus grand soin , par eux-mêmes & par le moyen de douze vieilles noires veuves , rachetées de l'esclavage le plus dur ; car elles avaient été vendues , à la mort d'un roitelet , à un de ses ennemis. Ces femmes , qui jouissaient de l'inesti-

mable liberté , servaient avec zèle les deux Européens , & secondaient leurs vues. Aucun esclave n'était maltraité : ils travaillaient , soit à des ouvrages du pays , soit à la terre , sur leur propre sol , en attendant leur départ. Sur le navire , ils étaient aussi bien qu'il était possible , sans compromettre la sûreté de l'équipage : on les visitait ; on les appropriait : on leur faisait prendre l'air sur le pont tour-à-tour & par bandes : ils étaient alors liés quatre à quatre , mais traités doucement : on les faisait même danser ; on les déliait un à un , & on leur accordait la jouissance de leurs femmes , dans des espèces de huttes formées avec de vieilles voiles.

Arrivés au lieu de leur destination , Dorfeuill & Nouglans , qui avaient acheté des friches considérables dans la Floride , y mettaient une partie de leurs nègres , sous la conduite de cultivateurs européens , & ils vendaient les autres à des colons bien connus , apportant infiniment plus d'attention à les bien placer , que ne fait une bonne femme de Paris , obligée par la nécessité , de céder un chien & un chat qu'elle chérit. Ils s'informaient souvent , dans leurs différens voyages , des noirs qu'ils avaient vendus , & il leur est arrivé quelquefois d'en racheter , qui se trouvaient mal chez leurs maîtres , pour les établir dans des terres à eux , à tâche , ou sous des cultivateurs humains , qui devaient les former.

Les deux amis ne s'enrichirent pas vite à ce commerce raisonnable ; mais il fut sûr & presque toujours exempt de pertes : & ce qui avança tout-d'un-coup leur fortune , c'est l'heureuse occasion qu'ils eurent de rendre à l'état un important service , pendant la guerre : tandis que les troupes françaises défendaient les nations alliées , Dorfeuill & Nouglans trouvaient un

moyen de tirer parti de la Guyane, en établissant des colons sur le bord des fleuves & dans les autres parties basses, sans que personne s'y opposât, parce que cette opération se faisait sans bruit; ils sûrent se concilier l'amitié des sauvages voisins; ils en étaient chéris, parce qu'ils leur faisaient du bien; Tout ce que les émissaires anglais entreprirent pour les exciter contre les familles dispersées, ne produisit pas la moindre fermentation. Cet important service préserva les provinces intérieures, & peuplées: Dorfeuille & Nougans reçurent les louanges qu'ils méritaient, pour leurs excellentes dispositions, mais ils refusèrent toute autre espèce de récompense, que la décoration militaire de S. Louis, parce que leurs établissements les enrichissaient au-delà de leur ambition.

Ils revinrent à Paris à la paix; mais Dorfeuille ne vit pas Celeste. Il partit pour l'Afrique, où il était appelé par un agent qu'il y avait laissé: cet homme avait ramassé environ mille noirs, tous condamnés, soit à la mort, soit à la mutilation. Dorfeuille vola plutôt au secours de ces malheureux, qu'il n'était appelé par le gain. Il les trouva occupés à travailler à la culture du riz, suivant qu'il l'avait recommandé. Ils le virent comme leur libérateur, & il n'y en eut pas un qui ne quittât avec plaisir la terre natale, où il n'avait que des malheurs & des souffrances à espérer, pour aller en Amérique, cultiver des terres, dont il serait le colon; & la douceur du maître leur donnait à tous l'assurance des promesses qu'on leur avait faites en son nom. Il les maria presque tous; il embarqua des petites filles pour les plus jeunes, & il les laissa libres sur quatre vaisseaux, qui les conduisirent dans ses possessions. Là, il leur donna pour inspecteurs, pendant trois ans, les anciens noirs leurs

compatrioté ; ensuite ils devaient cultiver librement à leur tour , élever leurs familles , & suivre le même régime que les nègres des quakres de Pensilvanie.

Tandis qu'il était occupé de ces soins dignes d'un homme , Nouglans avait fait seul un voyage en France. Ce fut en ce temps qu'il introduisit d'Anglesei chez Celeste. Nouglans , à son retour , ayant su , par le papier que lisait cette demoiselle , que son vrai nom était Amancour de Vassil , il fut instruit par ce nom seul , de ce qu'on cherchait à cacher avec tant de soin. Il s'informa : la vérité lui fut bientôt certifiée ; mais il n'en parla pas clairement à Celeste ; il se contenta de lui recommander de l'attention aux sentiments de Julie pour d'Anglesei. Quant à ce dernier , Nouglans lui rappela ce qu'il lui avait dit , lorsqu'il l'avait présenté chez Celeste , que cette maison ne pouvait être dangereuse , parce que jamais il ne pourrait épouser Julie.

§. 16.

J'ai dit que Nouglans était sorti avec d'Anglesei : le premier avait conduit son pupille chez Dorfeuil. Les deux amis le trouvèrent dans un logement superbe , qu'il venait de faire arranger , aux environs du palais royal. — Pour un garçon (lui dit le capitaine) cet appartement est trop vaste : il me conviendrait , à moi , qui vais me marier ! — Si tu veux (lui répondit Dorfeuil) je t'en ferai arranger un tout pareil près d'ici ; mais je garde le mien , parce que je vais aussi me marier. — Ha ! tu as fait une inclination bien rapidement ! — Je n'ai pas encore revu ma future , qui est celle dont je t'ai parlé. A ce mot Nouglans , qui allait s'ouvrir à son ami , se refint. Il réfléchit , que si Dorfeuil persistait dans le dessein d'épouser Celeste ,

il était naturel qu'il favorisât la passion du jeune d'Anglesei pour Julie. Il se tut donc , & même il parut froid : Dorfeuill le crut piqué , de ce qu'il refusait de lui céder son logement , & il l'en plaisanta. Nouglang le quitta bientôt , sans avoir rempli la promesse faite à d'Anglesei , de les lier ensemble , & ils revinrent chez Celeste.

Le capitaine parut sombre à souper. Il commençait à craindre sérieusement Julie , qu'il observa soigneusement. Elle lui parut adorable , & sans les engagements sacrés , qui l'obligeaient à préserver le fils de son ami , de toute union déshonorante , il aurait lui-même approuvé ce mariage. Mais d'Anglesei était gentilhomme ; Nouglang homme d'honneur , & connu , devait-il donner le sceau à une alliance , qui... pouvait flétrir les enfants d'un gentilhomme ? Il frissonna , & résolut de tout employer le lendemain , pour rompre la liaison que lui-même avait formée. Il voyait l'amour le plus tendre briller dans les yeux de son pupille ; mais il le savait plein d'honneur : ce qui l'inquiétait , n'était pas le succès de son dessein , mais la douleur violente , & peut-être le désespoir , qu'il allait porter dans une ame sensible... Il était loin de soupçonner sa fermeté !

Dès qu'on fut sorti de table , Nouglang parut pressé de se retirer. Il n'aurait pas été décent que d'Anglesei restât seul ; il suivit son ami , quoiqu'à regret , en lui reprochant la perte d'une agréable soirée. — La décence le demande (répondit le capitaine) ; il n'y a que des femmes dans cette maison. D'ailleurs , il faudra se faire une raison , bientôt. — Je fais quelle raison il faut que je me fasse (répondit d'Anglesei) : je crois entrevoir que tu vas épouser Adélaïde. — Ne traitons pas un pareil sujet ce soir , il est

trop tard. Demain , je t'ouvrirai mon cœur sans réserve... J'ai fait un songe la nuit passée ; je fais que tu ne crois pas aux rêves ; je n'y donne guère plus de foi : cependant j'ai vu là-dessus des choses extraordinaires parmi nos matelots : il en est qui m'ont prédit la terre , & des événements sur les îles où j'ai débarqué , d'après leurs rêves , racontés deux , trois , & quelquefois huit jours avant l'événement. Je rêvais donc cette nuit , que nous étions sur mer , dans les parages de l'île de Gorée. Qu'une belle sirène s'est montrée , & qu'elle te faisait des signes d'amitié. Tout le monde s'est empressé autour de toi , pour t'avertir du danger de l'écouter ; mais en-vain : elle ne t'a pas eu plutôt parlé deux ou trois fois , que tu as sauté dans la mer , pour aller à elle. La sirène t'a recueilli dans ses bras , & t'a porté , comme en triomphe , autour du vaisseau ; mais tu sentais déjà ses griffes ; & tu nous tendais tes mains suppliantes. Un instant après tout a changé ; il me semblait que j'étais à Paris ; que tu venais d'y épouser , malgré moi , une jeune & jolie personne , que nous ne connaissions pas. Tout le monde admirait sa beauté , lorsqu'un homme mal mis s'est avancé , en vous disant : — Cachez-la ! cachez-la !... C'est la fille du... Et il a montré par un geste , ce qu'il n'osait prononcer. Nous avons tous frémi : tu as repoussé ta nouvelle épouse , qui s'est jetée à tes genoux... Et je me suis éveillé. — Julie ne saurait être.... — Non , elle n'est pas ce que j'ai rêvé... Mais la connais-tu suffisamment ? Connais-tu sa famille ? — Son père était un digne homme. — Je le crois ; mais il faut s'informer , quand on se marie , & c'est ce que je ferai demain. J'ai besoin de repos. Adieu. Ils se séparèrent.

Nougans ne voulait par-là que jeter un com-

mencement de doute dans l'ame de son jeune ami, & ce tour aurait été fort adroit avec un provincial à préjugés. On voit d'après cela, que c'est demain que va commencer la journée la plus dramatique, & la plus terrible.

Mad. Thibaut l'avait pressenti, dès le soir, par quelques mots qu'elle avait entendu prononcer à Nouglaens. Ne doutant pas que l'orage ne fût prêt d'éclater, elle eut la prudence d'empêcher les élèves de venir. C'était l'usage que ces jeunes personnes, dont trois étaient Juives, & quatre Protestantes, ce qui faisait plus de la moitié des douze, allassent, les premières, dès le vendredi à quatre heures, les autres le samedi soir, chez leurs parents, pour y rester jusqu'au lundi matin : comme elles étaient filles de riches marchands des rues Saint-Denis & de la Ferronnerie, elles allaient à la campagne avec leur famille pendant l'été ; en hiver, elles montaient leurs coiffures, soignaient leurs habits, & le reste. Le motif que mad. Thibaut donna aux parents, c'est qu'une affaire importante était survenue à l'institutrice. Le matin du lundi, Julie & Adélaïde entrèrent ensemble dans la salle de travail, & elles n'y trouvèrent personne, si ce n'est la soigneuse madame Thibaut, qui serrait les cartons : Adélaïde avait la commission de les mettre, le dimanche soir, à la place de chacune des élèves, avec l'ouvrage du lendemain..... *

J'interrompis ici ma lecture, pour faire à mad. de M*** quelques récits intermédiaires. Je repris la suite du dernier trait que j'avais raconté (les marques), & je remis le dénouement des *Fautes*, à la nuit suivante.

* On a fait, du dénouement des *Fautes*, une action dramatique en cinq actes, imprimée à la fin du III volume des *Parisiennes*.

Je revins dans le quartier des marques. J'aperçus deux marqueurs, qui me considéraient beaucoup. Je m'éloignai, je circulai ; enfin, à 7 h. du matin, l'homme sortit de chez lui ; & fut saisi. C'était pour dettes. J'avais cru d'abord que c'était un criminel ; je n'aurais pas attendu, pour voir prendre un débiteur. J'allai me reposer.

LXXXV. NUIT.

CONCLUSION DE LA PELISSE BLEUE.

Pendant les nuits qui s'étaient passées sans que je visse Eustoquie, d'Aubésilve & sa sœur, Julienne avait rendu de fréquentes visites à la nouvelle changée, dont elle était très-contente ; & pour abrégier les préliminaires, elle lui avait avoué, qu'elle était instruite. Ces deux jeunes personnes s'achevèrent leurs confidences, & leurs aveux mutuels les rendirent sûres l'une de l'autre. Je les revis la soirée suivante, & je les trouvai déjà étroitement unies par les liens de l'amitié. L'homme sage ne dédaigne rien. Que les infames calomniateurs ne viennent donc pas répandre leurs poisons sur mes récits ! Car je pourrai leur faire une sublime réponse, dont voici le sens : Qui voulait-on que je cherchasse, pour exercer la bienfaisance de la généreuse marquise ? des heureux & des vertueux ? Ils n'avaient pas besoin de son secours : *Ce ne sont pas les sains qui ont besoin de recourir à la médecine.* Eustoquie & Julienne, m'intéressaient autant que si elles avaient eu la naissance & les mœurs de l'adorable marquise de M*** ; c'étaient des femmes. Je les félicitai ; je me félicitai moi-même ; & je les encourageai à suivre un plan de conduite, qui leur méritât l'estime publique. J'allai, ce même soir, visiter Cécile & sa sœur ;

mais auparavant , je vais terminer ce qui regarde Eustoquie , afin de ne pas trop morceler les récits. Je n'anticipe que de quelques nuits.

J'avis dirigé les préparatifs : aucun obstacle ne pouvait se présenter , puisqu'à défaut de parents sur les lieux , on avait nommé tuteur des enfants de l'infortuné d'Auberville père , le jeune homme , amant de sa fille. Pour Eustoquie , j'avais écrit au curé de ses parents , & je l'avais engagé , par les plus pressants motifs , à me faire donner l'autorisation nécessaire , pour la marier à un gentilhomme , que je nommais. Je faisais en même temps l'éloge de la jeune personne ; mais j'assurais , qu'elle ne se présenterait chez ses parents que mariée. On s'était empressé de me satisfaire. Dès que j'eus l'autorisation , nous nous présentâmes chez le notaire pour le contrat , & de-là chez le curé , que je mis au fait de ce qu'il devait savoir. J'eus lieu d'être content ; il ne fit aucunes difficultés ; au contraire , il seconda notre empressement. Le matin , à 5 heures , Eustoquie & d'Auberville furent mariés. Je les reconduisis chez eux , avec Richecœurs , l'amant de Julienne.

SUITE DES FAUTES , &c.

L'histoire intéressante que j'avais lue à la marquise , m'avait donné une haute opinion de Celeste ; ainsi , lorsque j'allai chez les deux sœurs le dimanche soir , je les abordai avec un sentiment profond de vénération. Je compris que j'étais recommandé , sans quoi je n'aurais pas été reçu. Celeste était dans un grand trouble ! C'était le jour fatal , qui devait décider son sort & celui de sa sœur ; mais qu'est-ce que notre prudence , lorsqu'elle n'est fondée que sur les convenances humaines ! La nature recouvre inmanquablement ses droits imprescriptibles. Ge-

leste , en ce moment , ne pouvait me demander conseil : elle me pria de revenir le lendemain.

LA MARQUISE.

En allant de chez Celeste à l'hôtel de la marquise , j'eus occasion de voir un de ces traits révoltants , qui font frémir. Dans la rue du Roi de Sicile , j'aperçus à une porte d'allée une jeune fille de 14 à 15 ans , qui n'osait entrer. Je lui demandai , ce qu'elle faisait là seule ! — Au lieu de me répondre , elle rentra précipitamment. J'entendis une femme , qui lui criait dans l'escalier : — Je t'ai vue parler à un homme ! — Je crus qu'on badinait , & je passai. Mais en chemin , je songeai à la jeune fille , & je me reprochai de ne m'être pas informé dans le voisinage. Cependant , je ne pus me résoudre à revenir sur mes pas. J'entrai chez la marquise , que j'entretiens de l'histoire de Celeste & de Julie.

A mon retour , je ne manquai pas de passer devant la porte , où j'avais vu entrer la jeune fille. Je la reconnus , parce que je l'avais remarquée. Je tâchai de l'ouvrir , & j'y réussis. Je m'avançai au fond de l'allée ; j'entendis marcher dans l'escalier. J'eus des doutes , & presque une certitude , qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Je montai sans précipitation , posément , & quand j'ouis respirer , j'adoucis le son de ma voix , pour dire : — Est-ce vous , ma jeune voisine ? Mon Dieu ! que je vous plains ! Je tenais ce langage au hasard. — Ha ! je suis bien malheureuse ! Elle me fait coucher sur l'escalier , & sans souper , quand mon père n'y est pas ; & elle trouve toujours des excuses auprès de lui , quand il est arrivé ! — Tenez , ma petite voisine , mangez. (C'était le reste de mon souper de chez la marquise ; on sait que je n'emportais.) La jeune fille mangea de que je lui

présentai : elle me donnait le nom de monsieur Labrie. — Voulez-vous entrer chez moi ? (lui dis-je fort bas , pour l'éprouver). Ho non ! je serais perdué. Et puis , je ne veux pas que ma belle-mère ait pareille chose à me reprocher !... — Allons donc ; bonsoir ! Mais cela me fait bien de la peine de vous voir là ! — Ho ! & à moi aussi ! Je ne fais quand ça finira ; ce ne sera qu'avec ma vie. Ce petit colloque fut interrompu ; la porte s'ouvrit brusquement , & la belle-mère parut un flambeau à la main. — Ha ! coquine ! te voilà donc avec l'homme à qui je t'ai vu parler tantôt ! La jeune fille , en ne trouvant en moi qu'un inconnu , poussa un cri : pour moi , sans me déconcerter , je pris la fille par la main , & j'entrai avec elle. Je m'assis , & prenant un air sévère : — Vous avez trouvé votre maître , madame : je suis au fait de votre conduite , & madame la marquise de M... ici près , rue Païenne , va en être instruite !... Ha ! vous faites coucher une grande fille sur l'escalier ! Vous lui refusez de la nourriture , quand son père est absent ? Votre but , je le fais , est de la faire mourir , ou qu'elle fasse quelque folie... Mais je vous ferai punir , & dès demain !... Ma fille , allez vous mettre dans le lit où vous couchez , lorsque votre père y est ; & si cette marâtre vous touche , demain je lui ferai porter la peine de sa méchanceté ! Comme j'achevais ces mots , parurent deux voisines presque en chemise , une chandelle à la main : — Ha ! monsieur , vous êtes envoyé de Dieu , pour secourir cette pauvre petite ! Si vous saviez tout ce qu'elle a souffert & tout ce qu'elle souffre ! Les yeux de la belle-mère étincelaient. Je voyais qu'elle se mourait d'envie de m'injurier ; mais elle était retenue par une crainte vague , que lui inspiraient ses torts & mon air de

de fermeté. Cependant elle éclata : — Je vous trouve bien hardi de venir me faire la loi chez moi ! — Je n'ai rien à vous dire (lui répondis-je) ; demain j'agirai ; ou... dès ce soir... Allons chez un commissaire : il est tard ; mais je saurai l'engager à se lever. A ce mot , qui fut applaudi par les voisines , la belle-mère épouvantée fléchit , & promit d'en bien user avec la fille de son mari. Je me retirai , en chargeant les voisines d'appeler du secours , au moindre bruit qu'elles entendraient.

L X X V I. N U I T.

CONCLUSION DES FAUTES.

J'Appris , le soir du lundi , les choses étranges qui étaient arrivées dans la journée à mesdemoiselles Amancour ; le mariage de Julie ; la découverte flatteuse qu'elle était parente de d'Anglesei ; celui projeté de Dorfeuil avec Celeste elle-même , & l'assurance donnée à mad. Thibaut , pour son fils , de la main de Celine , reconnue sœur de Nougans.

Julie , en entrant le matin , avec Adélaïde , dans le salon de travail , était... tranquille & gaie !... elle exprima son ravissement à son amie , en lui rappelant la délicieuse journée de la veille. Mais à chaque mot , mad. Thibaut répondait par un soupir & une exptession douloureuse. Les deux jeunes personnes remarquèrent superficiellement sa tristesse , & coururent dire bonjour à Celeste.

Cependant Dorfeuil parut , & madame Thibaut le reconnut avec transport : il la pria de pressentir adroitement Celeste sur son compte , se fit instruire de ce qui se passait , attendu que Nougans avait eu de la réserve , & se retira , pour aller servir Celeste & Julie. ¶ D'Anglesei , instruit que Celeste ne recevrait plus volontiers des

visites d'hommes , prit le parti d'écrire clairement à Julie. Cette lettre acheva d'enchanter la jeune personne , qui ne le cacha pas à son aînée. Celeste sentit qu'il était temps de commencer à lui faire entendre , que son mariage avec M. d'Anglesei était impossible. Julie ne la comprit pas. ¶ Nouglans arriva : il prit Celeste en particulier , & lui dit fort durement , qu'il ne souffrirait pas le mariage de son pupille avec Julie : mademois. Amancour lui répondit avec douceur & fermeté : elle hésita si elle devait découvrir à sa sœur la honte dont leur nom était couvert ; mais elle ne put s'y résoudre. C'était cependant le seul moyen d'obliger Julie à renoncer à d'Anglesei. ¶ Nouglans & son ami eurent un entretien : ce dernier demeura ferme dans la résolution d'épouser Julie ; & le premier , qui ne croyait pas que son pupille , majeur depuis huit jours , eût tout préparé pour se marier le matin même , différa de l'instruire , ne voulant le faire qu'à la dernière extrémité. Il était d'ailleurs si généreux , qu'il forma le dessein de provoquer plutôt d'Anglesei à un combat , qu'il devait rendre sans danger , que de l'informer de la tache que le crime d'un frère imprimait sur Julie. Il ignorait , que sa sœur , une jeune infortunée , cette Céliane , qu'on venait de donner pour élève à Celeste , était stérile , comme elle , par l'opinion ; il ignorait jusqu'à son existence : il fit un testament en faveur d'Adélaïde seule. ¶ Mais s'apercevant bientôt qu'il fallait s'expliquer , il écrivit à d'Anglesei le crime du frère de Julie. ¶ Nouglans ignorait que Celeste employât tout pour engager d'Anglesei à changer son plan de mariage avec Julie , & qu'elle avait été jusqu'à faire paraître son père , espérant qu'un mot échappé à cet infortuné suffirait pour annoncer à l'amant de sa

feut, les puissants motifs de son opposition. Mais le contraire arriva ; le malheur du père attaché davantage aux filles le généreux d'Anglesei. ¶ Un instant après avoir envoyé sa lettre, Nougians comprit quelle douleur cet écrit allait causer à son pupille, & il courut à son secours. D'Anglesei furieux, lui demanda seulement, s'il connaissait le malheur de Jolie ; lorsqu'il l'avait introduit ? Et sur l'affirmative, il le traite de lâche. Nougians l'avait prévu ; Dorfeuill était même instruit de son dessein. Il présenta deux pistolets, & sortit pour se battre avec son pupille. ¶ Dorfeuill suivit les deux amis. ¶ Le fils de mad. Thibaut avait entendu les derniers mots de la querelle de Nougians & de d'Anglesei : il vint jeter l'alarme : Celeste au désespoir, voyant que sa sœur allait être instruite, redoutant qu'elle ne le fût d'une manière qui lui causât la mort, se détermina enfin à lui tout découvrir. — Viens (lui dit-elle, en voyant ses larmes, en l'entendant s'écrier : que l'incertitude était le plus affreux des supplices), viens être aussi malheureuse que ta sœur !... ¶ Cependant Nougians & d'Anglesei se battaient au pistolet. Mais le généreux Nougians, qui avait eu son dessein, ne les avait chargés qu'à poudre. Il seignit d'être frappé ; il tomba. D'Anglesei effrayé, voulait le secourir ; mais ayant aperçu Thibaut & un inconnu qui accouraient, il re-commanda le silence au premier, le chargea de prendre soin du prétendu mort, & courut retrouver Julie. ¶ Tout était prêt pour le mariage ; il l'entraîna aux autels ; elle l'y suivit, plutôt vaincue par ses raisons, que par son amour. Le mariage se fit malgré les cris de Celeste, qui voulait retenir sa sœur. ¶ Nougians arriva pendant la cérémonie, & au moment où Thibaut, témoin de tout, venait de raconter à sa manière

le combat & la terrible catastrophe. Epouvanté de l'apparition du capitaine, qu'il prenait pour un revenant, il voulait fuir. Nouglang, instruit par Celeste de ce qui se passait, courut à l'église. D'Anglesei était marié ! Il montra pour lors toute la générosité de son caractère ; il embrassa son pupille ; il déclara qu'il allait le soutenir, le défendre, & donner, en épousant Adélaïde, une compagne à Julie devenue mad. d'Anglesei ; — J'ai fait ce que j'ai pu, afin de t'éviter un repentir : je n'ai pas réussi ; mon rôle est à présent de montrer à mon ami marié un dévouement sans réserve. ¶ On revint : tout le monde se trouva reuni, même le père de Celeste, à qui le bonheur de ses filles rendit la raison. ¶ Dorfeuill avait découvert Celine dans la cour de Nouglang : il employa ce motif pour consolider l'union de toute la société. Un soir de d'Anglesei révéla, que ce parent, dont son père l'avait éloigné, après une seule visite, M. Amançour de Vassé, était père de Celeste, & que Julie était sa parente ; il ne s'en trouva que plus heureux de l'avoir dérobée à la tyrannie du préjugé. Nouglang épousa la jeune Adélaïde : Celeste, pour obéir à son père, accepta, enfin la main de Dorfeuill, & Celine fut promise à Thibaut. ¶ Depuis ce moment Celeste & Julie sont heureuses, & leurs noms, cachés par ceux de leurs maris, laissent ignorer leur infortune.

Je fus très-satisfait de ce dénouement, & j'allai voir la belle-fille de la marâtre.

Cette dernière s'était contrainte ; mais elle avait été plusieurs fois sur le point de s'échapper, & la jeune fille tremblait. Comme j'avais acquis sa confiance, par la manière dont j'avais parlé à sa marâtre, la nuit précédente, elle consentit que je la menasse chez la marquise. La belle-mère voulut s'y opposer ; mais je me fis

accompagner par les deux voisines , & nous partîmes malgré elle. J'instruisis mad. de M*** , qui envoya chercher la mauvaise femme. On la trouva devant la porte. On la força d'entrer. Elle était furieuse. Mais la vue de la marquise lui fit impression. Cette dame garda la jeune fille , pour jusqu'au retour du père , & l'on renvoya la marâtre , qu'un domestique reconduisit. Elle fut très-intimidée par les discours de ce garçon , qui vanta le pouvoir de sa maîtresse , & elle voulait revenir faire des excuses ; mais on ne le lui permit pas. Au retour du père , la jeune fille fut placée hors de la maison paternelle : ce fut l'avis de la marquise , auquel cet homme se conforma respectueusement.

SUITE DU LAPINISTE.

En m'en revenant , je trouvai le lapiniste , qui m'apprit un trait singulier , dont il avait été témoin oculaire.

Un laquais avait formé le projet de voler son maître , en toute sûreté , c'est-à-dire , sans lui faire de mal , & sans pouvoir être reconnu. Il avait remarqué le lapiniste. Il donna des soupçons sur lui ; — Cet homme est un espion : voyez comme il va la nuit sous prétexte de ramasser des herbes !... C'est un voleur , disait-il , une autre fois... On en entendra parler quelque jour , ou plutôt quelque une de ces nuits... L'occasion s'étant présentée de faire son coup , parce qu'on avait fait des paiements considérables à son maître , l'infidèle valet abusa de la confiance , prit vingt-quatre mille livres en or , & déguisé sous des habits tout semblables aux miens , il sortit mystérieusement la nuit ; mais par ses précautions , & par les avis qu'il avait donnés , il fut aperçu. Il s'enfuit , dès qu'il n'en put douter ; il cacha l'argent , revint par une porte de derriè-

re , & se mit au lit. Cependant le laquais son camarade , qui l'avait vu , avait été éveiller son maître , qui compta son argent , & vit combien on lui avait volé. Il fit appeler le fourbe , qui feignit de s'éveiller , & qui jeta les hauts cris contre moi. On le crut. L'ordre de m'arrêter fut obtenu. Rien n'était plus naturel. Je ne fais pas trop ce qui me fût arrivé , puisque deux témoins avaient vu sortir un homme habillé comme moi ; mais je n'eus pas ce malheur : la fille du portier , grande & jolie blonde de 18 ans , avait un amoureux , d'une condition au-dessus d'elle , qui venait toutes les nuits lui parler à une fenêtre grillée. Cette fille avait entendu quelque bruit , & craignant que ce ne fût son père ou sa mère , elle avait été regarder dans la cour. Elle avait vu le valet déguisé ; elle l'avait reconnu , & elle avait cru qu'il était là pour l'épier , parce qu'il était fort épris d'elle , fort jaloux , & qu'il l'avait assurée , qu'il voulait absolument devenir riche pour l'épouser. Elle dit à son amant : — Mon Dieu ! monsieur , retirez-vous bien vite ! voilà Saint-Alexis qui rôde , déguisé comme le ramasseur d'herbes ; il va sortir , pour vous examiner ! L'amant se retira donc ; mais il vit sortir le valet par la petite porte ; il fut où il allait , & il le vit revenir. Quand Saint-Alexis fut rentré , l'amant frappa doucement à la fenêtre , & sa maîtresse revint causer avec lui , jusqu'au bruit que fit le vol. Alors on sortit : on aperçut l'amoureux , qui ne voulant pas être reconnu , se mit à s'enfuir si vite , qu'on ne put le joindre. On ne douta pas que ce ne fût le voleur , ou son complice. Le valet fut bien content ! sur-tout de ce qu'on n'avait pas attrapé l'homme , dont les réponses auraient prouvé l'innocence. On vint chez moi. Je n'étais pas sorti cette nuit-là , pour une colique.

Les voisines qui m'avaient assisté l'assurèrent ; & cela bien prouvé devant le commissaire , je fus laissé chez moi. Dans la journée , ce trouble nocturne fit du bruit : l'amant de la blonde revint le soir , & sa craintive maîtresse lui dit ce qui était arrivé , en l'engageant à se retirer. — Je fais à présent quel est le voleur ! (dit l'amoureux) : demain nous verrons. Et il s'éloigna fort à propos ! car on faisait le guet autour de la maison. Il fut cependant arrêté , mais sans compromettre sa maîtresse. On le mena devant le commissaire. Il dit , qu'il n'était pas le voleur ; mais qu'il savait où était le vol , & qu'il allait conduire au dépôt. Saint-Alexis était présent ; il pâlit. — Assurez-vous de cet homme (dit le galant.) On s'en saisit : l'on alla dans sa chambre ; l'hôte reconnut le valet pour son locataire : les 24 mille livres furent trouvées cachées dans la petite chambre , & Saint-Alexis convaincu , fut mis en prison. Il y est mort avant le jugement. On trouva dans sa poche ce billet : » L'amour pour » Euphrasie m'a fait chercher à m'enrichir ; l'a- » mour , la honte & la jalousie me déterminent » à mourir !

LXXXVII. NUIT.

LE VOLEUR DES FILLES.

IL est impossible d'imaginer , combien ceux qui ne veulent pas travailler , ou qui regardent un travail utile comme au-dessous d'eux , inventent , à Paris , de moyens bizarres de subsistance. Mais , & je le dis avec certitude , il n'en est point , pour la tranquillité , qui égale le travail , lorsqu'on est sans fortune. Depuis 1755 , jusqu'en 1767 , c'est-à-dire , pendant 12 années , j'ai vécu à 50 sous & à 3 liv. par jour. Depuis la dernière époque , j'ai vécu de mes

ouvrages ; mais il est des gens qui ne veulent pas travailler : j'ai rendu mon travail plus amusant que leur fainéantise , & j'ai subsisté en bon citoyen , en me rendant utile de plus d'une manière : car je pensais : — On doit toujours faire ce qu'il ferait bien que tout le monde fit. Et avant d'agir , je me suis toujours dit : — Serait-il à propos que tout le monde fit ce que je fais faire ? Et si ma conscience répondait *oui* , je le faisais ; & si elle répondait *non* , je m'abstenaïs. Un travail utile , & prescrit , remplit mes journées ; les promenades nocturnes , qui étaient mon plaisir , ont toujours été utiles , ou j'ai du-moins toujours cherché à les rendre telles.

Tout le monde ne me ressemblait pas , dans les hommes avec lesquels j'ai vécu ! Combien d'ames basses , crapuleuses , atroces ! Parmi ceux avec lesquels je vivais en 1757 & 58 , dans une imprimerie de factums fort connue , il en était un , que je rencontraï 15 ou 16 ans après , se promenant sur le pavé de Paris , la canne à la main , & ne travaillant plus. Je fus surpris ! Mais je crus que cet homme avait un emploi. Je ne m'informai pas. Enfin à la soirée où nous en sommes , étant sorti sur les 8 heures , pour faire ma tournée chez mes nouvelles connaissances) je vis Dubois devant moi , rue Saint-Honoré. Il avait une redingote de travail. Je ralentis mon pas uniquement , pour ne point être abordé de cet homme , dont la compagnie m'aurait distrait. Tout près de la rue d'Orléans , à deux boutiques au-dessous de celle de la belle Laurens , qui vivait encore , Dubois se glissa dans une allée de filles. Je ne vis là rien d'extraordinaire , sinon que cet homme était encore libertin un peu tard. Je pensai ensuite que peut-être y avait-il dans le fond de cette maison une imprimerie clandestine... Ces idées me rendirent curieux :

curieux : j'entrai légèrement. La porte des filles était ouverte ; elles étaient deux à la fenêtre : il y avait sur le lit une robe & une jupe. Je regardais d'un fond obscur : j'aperçus Dubois : il prit la robe & la jupe , mit le tout sous sa redingote , & sortit. Il me heurta dans l'escalier , sans me voir. Je fus surpris ; mais je ne comprenais pas encore. Je le suivis néanmoins. Il entra dans une autre allée ; au-dessous de la rue d'Orléans , où il prit un mantelet. Plus bas encore , il mit dans sa poche des souliers neufs. Je me disais en moi-même : — Cet homme a-t-il une commission particulière pour rendre les filles soigneuses ? Il arriva ainsi à la porte d'Eustoquie. Je fus surpris de voir qu'il montait. Il trouva la porte fermée , & redescendit. Je le quittai. Je frappai. Eustoquie vint m'ouvrir ; elle était avec son furur. Je lui dis ce que je venais de voir. — Ha ciel ! c'est un voleur. Je laissais ma porte ouverte , lorsque j'étais à la fenêtre ; on est entré deux ou trois fois ; la première , on m'a pris des boucles d'oreille sur la commode , à côté de la fenêtre ; la seconde , un mantelet ; la troisième , une chemise que j'avais préparée. Depuis ce moment , j'ai tenu ma porte fermée le soir , & même le jour. Je retrouvai Dubois , qui rôdait dans le quartier. Il m'aperçut alors , & disparut un instant après. Je le crus caché quelque part , & j'attendis , mais en-vain.

Il me prit alors fantaisie d'aller dans les maisons où il s'était introduit. Dans la dernière , on ne s'était pas encore aperçu du vol ; mais on se rappela que ce n'était pas le premier. Dans la maison de la robe & de la jupe , on accusait une jeune malheureuse , & j'entrai pour la disculper. Par-tout on se proposa de rendre des piéges au voleur.

Partie V.

G

Il était tard , j'allai chez la marquise , & je racontai l'anecdote de ma soirée.

En m'en revenant , je trouvai le lapiniste , qui m'avait pris en amitié , & qui m'attendait. Je lui parlai de Dubois. — Ha ! je le connais ! (me répondit-il) ; mais je ne savais pas ce qu'il faisait. Je l'ai cru un trouveur. Qu'est-ce qu'un trouveur ? Le lapiniste me dit ce qu'il entendait par-là. Mais comme j'ai vu cet homme par moi-même , on aura son article dans la suite. Je me retirerai plutôt que de coutume ; il n'était pas encore trois heures.

LXXXVIII. NUIT.

S U I T E.

DANS la journée , le danger que courait Dubois m'avait effrayé pour lui. Je sortis dès les sept heures , pour le devancer. Nous étions au commencement de septembre , & la nuit était close. Je ne savais trop où l'attendre , ignorant sa demeure. Je me tins au bout du Pont-Henri , portant mes regards par-tout. Dubois parut bientôt. Je le suivis , cherchant un à-propos pour lui parler. Il marchait en assurance , examinant tout. Je vis qu'il n'était pas instruit. Nous allâmes jusqu'au milieu de la rue de la Monnoie. Là il fit une inflexion , pour monter dans une allée ; il m'envisagea , & parut chercher à m'éviter. Je le regardai fixement. Il s'approcha de moi , & me salua. — Que faites-vous (lui dis-je) : on dit que vous ne travaillez plus ? — Non ; j'ai trouvé autre chose. — Le travail est mieux que toute autre chose (repris-je) ; & n'en eût-on pas besoin , on devrait encore travailler ; parce que c'est le seul produit réel. — Toujours d'une morale sévère ? (me dit-il en riant) : Autrefois , vous ne buviez , ni ne fessiez de parties

avec nous : aujourd'hui , vous vous érigez en fermoneur.... Mais cette morale est-elle bien au fond de votre ame ? — Je vis que j'avais affaire à un malhonnête homme très-effronté , qui voulait me sonder. Je crus que la dissimulation pourrait être utile , pour tirer des aveux , & le corriger plus efficacement. Je souris donc , & je répondis , que , dans ma position , mon langage devait être celui que je lui tenais. Alors cet homme m'apprit à moi-même la manière dont j'étais regardé par mes anciens confrères : on faisait courir sur mon compte des bruits étranges ; quelques-uns d'entr'eux m'avaient suivi , dans le temps que je faisais mes observations. A tout ce que me disait Dubois , je répondis vaguement : j'avais des moyens sûrs de le confondre. Me croyant alors à-peu-près son égal , du-moins par les sentiments , il me dit que j'avais ma manière , & qu'il avait la sienne ; mais qu'il tiendrait son secret , comme je tenais le mien. Nous avançons cependant : vis-à-vis la rue du Jour , il me dit : — Séparons-nous : vous allez à vos occupations , comme moi je vais aux miennes : je m'applaudis de ce que je fais , comme vous vous applaudissez de ce que vous faites , & nous travaillons tous deux contre le vice , chacun à notre manière : vous le dénoncez , vous le décriez , vous en inspirez de l'horreur ; moi , je le punis. — Oui ! lui dis-je alors ; (car il était temps de me découvrir) , mais par le crime !... Qu'avez-vous fait hier , malheureux , en tels , tels , & tels endroits !... Vous êtes découvert ! les filles sont averties , elles ont porté plainte contre vous à leur inspecteur ; vous êtes signalé ! vous êtes perdu ! si vous ne changez de conduite , & si vous repàraissez jamais dans ces quartiers , ou dans tel autre , où vous avez volé les filles...

Quelle bassesse ! Ces malheureuses tirent, du vice une subsistance précaire , & vous , plus vil que leurs vils souteneurs , vous les volez ! vous jouissez , par un crime , du produit du vice ! Tâchez , ce soir , de vous introduire vis-à-vis la rue de l'Oratoire , à l'entrée de la rue de Grenelle , ou de celle d'Orléans ! vous y êtes attendu , & vous serez arrêté ! C'est pour vous avertir que je suis dans ce quartier : je vous ai attendu au bout du Pont-Henri , parce que notre ancienne confraternité m'a fait conserver pour vous un sentiment d'humanité. Mais changez ! dès demain reprenez votre travail , ou je vous dénonce ! Je me tus. Dubois interdit , tremblant , me considérait. Il baissa la vue. — Ne me perdez pas ! Et il s'éloigna rapidement. J'ajoute ici , que le lendemain il reprit son travail , & qu'il m'attendit le soir à ma porte , pour me l'annoncer : & ce fut alors que je l'encourageai , en lui montrant de la compassion.

J'allai chez la marquise à laquelle je rendis compte de ce que je venais de faire.

LES MEDECINS.

Je voulais gagner par la rue Saint-Martin , en sortant ; vers le milieu de la rue Michel-le-Comte , je trouvai deux hommes , qui marchaient vivement. — Je ne crois pas plus à la médecine que d'autres (disait l'un) ; mais quel bruit , si je la laissais mourir , sans consulter personne ? C'est un impôt qu'il faut payer à la superstition. Je ne crois pas à la médecine , telle qu'on la pratique (répondit l'autre) ; mais je suis loin d'en nier l'utilité ! Voici quels sont ses incontestables avantages. Le médecin-pratique voit les maladies , il en connaît les symptômes : il a l'expérience des indications qui peuvent soulager ; il empêche les recettes superstitieuses &

charlatanes. Ce n'est pas tout ; un médecin , fût-il charlatan , est encore utile ; pourvu qu'il ait la prudence de n'ordonner qu'un régime salutaire , & point des remèdes : c'est qu'il calme l'imagination du malade. Il serait à souhaiter que tous les hommes eussent une aveugle confiance dans la médecine , par cette seule raison : c'est un malheur , que nos lumières actuelles empêchent cette confiance , si pourtant la mort est un vrai mal : ce qui est plus que douteux ; car il est presque démontré que la mort n'est rien , & que la peur que nous en avons , n'est que l'effet d'un instinct naturel & conservatif ; que la nature a donné à tous les animaux , sans exception : vivre au-delà de cinquante à cinquante-cinq ans , pour la plupart des hommes , ce n'est pas vivre , c'est mourir longuement.

A ce discours , qui ressemblait si fort à la doctrine des anciens prêtres d'Égypte , j'abordai les deux hommes : — Messieurs , je me félicite de vous avoir entendus ! Qui êtes-vous , afin que je conserve de vous un souvenir respectueux ! Car vous êtes deux philosophes estimables. — Je suis le docteur Guilbert de Preval , me dit l'un. — Et moi , je suis Goldoni , me dit l'autre , qui vient chercher le docteur , pour ce pauvre Carlin , qui s'est trouvé mal , pendant notre partie de piquet , faite après souper. — Vous êtes le docteur de Preval ! N'est-ce pas vous qui avez trouvé un remède efficace , & très-facile , contre la syphilis ? — C'est moi-même. — Vous êtes un homme respectable... N'est-ce pas vous (dis-je à l'autre) qu'on nomme le Molière d'Italie ? — C'est à moi que l'on fait cet honneur. — Je vous estime , je vous honore... Docteur , (m'adressant au médecin) dites-moi votre sentiment sur un point de physique ? Est-il vraisemblable que les hommes renaissent tous les

uns des autres , de manière qu'il n'y ait qu'une certaine quantité de substance humaine , qui roule continuellement , & qui est toujours la même ? A cette question , le Molière d'Italie prévint la réponse du docteur , pour me dire : — Ce point ne peut se décider ici ; & quel que soit le sentiment du docteur , je le prie de suspendre sa réponse , parce que nous sommes pressés.

LXXXIX. NUIT.

LE CONVOI.

LE soir , en sortant , je voulus passer par la rue des Bernardins. Un convoi que le peuple nommait superbe , me ferma le passage , & je fus obligé de rétrograder , pour prendre la rue de Bièvre , cette rue qui me fut si chère depuis , mais encore ignorée. Lorsque je fus parvenu sur le quai de la Tournelle , je n'en fus pas moins arrêté par le convoi : plus de 300 pauvres caparaçonnés d'étoffe , précédaient le corps : une double bande de prêtres & de chœurs marchait sur deux lignes , armée de cierges. Le chant était agréable , & en faux-bourdon. Toute la cérémonie avait l'air d'une pompe ; aussi l'appelait-on pompe funèbre : les rues étaient remplies , & tout le monde était aux fenêtres. Je me rappelai le chariot des morts. — Ainsi , jusqu'au dernier moment subsiste la différence entre le pauvre & le riche ! Mais à quoi sert-elle ? Que signifie cette pompe , pour porter , non pas dans son tombeau particulier , mais dans un amas renfermé de cadavres décomposés , ce nouveau cadavre ! Prétend-on honorer le défunt , ou témoigner la joie de la succession qu'il laisse ? Quelle est cette stupide curiosité du peuple , qui se foule , pour voir mener au sépulcre un riche qui lui ferait horreur , s'il était décou-

vert ? Une seule chose conviendrait , en ce cas ; des porteurs en deuil , une famille , ou des amis en pleurs , accompagnant le corps d'un père ou d'un ami , porté dans un champ isolé , proche de la ville , ou dans un jardin , où il serait inhumé ; c'est-à-dire , enterré couvert d'un linceuil , & recouvert de terre végétale. Voilà ce que disent la nature & la raison. Pourquoi chacun n'a-t-il pas son tombeau isolé ? Les Egyptiens , en embaumant les corps , n'avaient pas raison ; un faux respect les portait à retenir la partie ligneuse & sablonneuse des corps , sans dissolution , par respect pour un individu vertueux , dont ils voulaient conserver le simulacre : ne réfléchissant pas , que d'après leurs propres principes , ils retardaient le retour à l'animation des parties composantes. Mais cette doctrine n'étant pas la même pour nous , toujours est-il certain , que le seul usage , vraiment sensé , consisterait à rendre le plus promptement possible , à la dissolution végétale , ce qui lui appartient , & dans des endroits séparés , non dans une fosse commune , & dans un terrain , où des millions d'hommes dissous , depuis des siècles , doivent répandre des miasmes mortels sur les villes , à proportion de leur étendue ! C'est une des principales causes de l'insalubrité de Paris pour les femmes enceintes ou nourrices , & sur-tout pour les enfants : ces exhalaisons continuelles qui sont nulles pour des corps vigoureux , formés ailleurs , qui peut-être les fortifient ; ou qui tout-au-moins donnent à leur vie une qualité expansive à l'excès , qui dégénère souvent en libertinage ; ces exhalaisons continuelles accablent la faible enfance , & l'obstruent ; elle devient rachitique , & périt. Ce qui redouble la cause du mal.

Les convois devraient se faire modestement & sans luxe ; il y est scandaleux ; ces pauvres ras-

semblés , sont détournés de leurs occupations ; ils remplissent ensuite les cabarets , & y dépensent plus qu'ils n'ont reçu. Les convois ne sont utiles qu'aux enfants de l'hôpital , auxquels ils font prendre l'air , & dont ils suspendent les opérations meurtrières : c'est une sorte de fête indécente & coûteuse , contraire à son objet , qui dérange en-vain de leurs études une foule de jeunes ecclésiastiques , arrache les chantres à leurs professions : la manière légère dont se font les convois affaiblit encore la religion dans l'esprit du peuple... Tandis que ces réflexions m'occupaient , je vis une jeune fille de mon voisinage , parler avec beaucoup d'action à un jeune homme. Je m'approchai derrière eux : — Je profite de cette occasion (dit la petite personne) pour vous répondre de bouche ; c'est la seule que j'aie de sortir le soir. — Les riches du moins , en mourant , favorisent l'amour , que l'intérêt contrarie (répondit le jeune homme.) — Observez tout de l'œil , & convenons de nos démarches : je me suis séparée de ma mère & de ma tante , comme pressée par la foule. — Ecartons-nous ? (reprit tout bas le jeune homme.) — Ho non ! ma mère pourrait s'en apercevoir ! — Elle pourrait plutôt nous apercevoir , si nous restions. Vous direz que vous avez été séparée par le reflux. Il l'entraîna moitié gré , moitié douce contrainte. Ils allèrent jusqu'à la pointe orientale de l'île Saint-Louis : je n'osais les suivre pas-à-pas , de peur d'être reconnu ; mais j'eus tort. Je passai par la rue de Bretonvilliers , afin de les joindre à la pointe , sans affectation : la solitude était absolue ; le beau convoi avait tout attiré après lui. Comme j'approchais , les cherchant des yeux & de l'oreille , j'entendis un petit cri , & comme des pleurs. Je marchai alors sans précaution... J'arrivai trop

tard.... La jeune personne était en désordre , & son inexpérience venait de la perdre.... Je ne le fus qu'en leur parlant. Elle me reconnut , & vint auprès de moi. Elle était en larmes. Son amant , peu délicat , n'avait rien ménagé. Je lui parlai fermement. Il se fâcha.... Que faire ! Je pouvais nuire à la jeune personne ; je me retirais. Elle voulut me suivre , & je la ramenai jusqu'à sa porte , en lui conseillant de tout avouer à sa mère. Elle le fit. Le jeune homme , loin de réparer ses torts , les aggrava , & résista même à ses parents , qui voulaient le mariage. La jeune personne sentit alors toute l'étendue de sa faute , qui n'eut pas les suites qu'on en devait craindre. Je ne fus tout cela que dans le temps ; mais je finis.

J'allai chez la marquise.

FILLE PERDUE.

J'étais attristé par ce que j'avais vu dans la soirée : je m'en revenais triste , malgré les assurances que m'avait données la marquise , d'être utile à la jeune imprudente , qui était de la bonne bourgeoisie. Je m'écartai dans le Marais , & je me trouvai dans la rue Pastourelle. Parvenu dans l'endroit le plus solitaire de la rue du Chaume , j'admirais le silence profond qui régnait , lorsque j'entendis soupirer & marcher. J'allai au-devant des pas de femme , qui frappaient mon oreille. Je vis une fille d'environ 14 ans , d'une charmante figure. C'était une petite ouvrière de la place Maubert , que je remis tout-d'un-coup. Elle eut peur de moi. Je la rassurai , en lui disant que j'étais son voisin. En-effet , elle reconnut mes traits. — Hé ! pourquoi (lui dis-je) une jeune personne comme vous est-elle dans les rues à pareille heure ? — On m'a envoyée porter de l'ouvrage , rue Notre-Dame de Nazareth :

je ne connais pas ce quartier , quoique je sois de Paris. On m'a retenue un peu tard à essayer , à découdre & recoudre quelque chose ; à la robe , au jupon. Je ne reconnaissais pas du tout mon chemin : j'ai demandé à une boutique de pâtissier : deux garçons m'ont apparemment exprès mal enseigné : ils m'ont fait prendre une rue qui m'a menée sur les Boulevards. J'étais désolée ! je me suis informée à la première femme que j'ai rencontrée , qui m'a fait reprendre le chemin que je quittais. J'ai trouvé deux laquais à une porte cochère , qui m'ont dit... des... polissonneries , & qui m'ont fait prendre encore une rue toute opposée.. J'ai trouvé une autre femme , qui me voulait emmener... Je n'ai plus osé demander , & je marche au hasard depuis trois heures , que toutes les boutiques sont fermées. — Je ne vous enseignerai pas votre route (lui dis-je) mais je vais vous remener à votre porte , que je connais très-bien. La jeune fille n'était pas sans défiance : elle ne m'avait jamais parlé , elle ne me connaissait que de vue. Je la rassurai de mon mieux , en l'entretenant de choses honnêtes. Elle m'apprit que ses parents , qui tenaient une espèce de messagerie , & qui étaient à leur aise , lui faisaient apprendre le métier de couturière pour l'occuper , & pour qu'elle sût tenir l'aiguille ; qu'elle mangeait & couchait à la maison paternelle , & qu'on devait être bien inquiet !... Elle se reconnut , lorsque nous fûmes au Pont-Marie , & je m'aperçus alors que j'acquerrais sa confiance. — Je trouverai à présent mon chemin (me dit-elle) ; mais je vous en prie ! accompagnez-moi jusque chez nous ! Tant que je ne me suis pas reconnue , je n'avais peur que d'une chose , c'était de ne pas me retrouver : je ne craignais pas même les mauvaises rencontres ; je ne songeais qu'à mon chemin ; mais à

présent que je me reconnais , il me prendrait , si j'étais seule , une frayeur ,... que je ne saurais vous dire ! — Je me garderai bien de vous laisser ! (lui dis-je) ; il est à propos que j'apprenne à vos parents , comment je vous ai trouvée. Elle me remercia ; & moi , la voyant un peu rassurée , je lui fis observer , en traversant le Pont de la Tournelle , la grande ourse & l'étoile polaire : je lui dis que , si j'étais égaré , la nuit , dans les rues d'une ville inconnue , ou bien dans une grande forêt , pourvu qu'avant de sortir je me fusse orienté , je reviendrais tout près de ma demeure : au-lieu que , pour elle , les rues étaient un vrai labyrinthe pendant la nuit. Je tâchais ainsi de la distraire. Elle m'écoutait ; mais elle était tremblante , & elle fut obligée de s'appuyer sur mon bras , qu'elle avait d'abord refusé. Je sentis , qu'il lui fallait du ménagement. Nous arrivâmes. Les parents étaient en l'air : ils rentraient ; on venait de la chercher... — Du calme ! (leur dis-je) : il n'est rien arrivé à votre fille ; je vous en répons ; mais elle est tremblante ; & la moindre chose lui causerait un saisissement mortel. La petite Louissette était adorée ; sa mère l'embrassa ; Louissette pleura : on la mit au lit ; on lui donna un bouillon ; puis un peu de vin , & elle s'endormit. On se promit bien de gronder la maîtresse , qui envoyait si loin une jeune fille de cet âge , & de cette figure , à la nuit tombante. Ces bonnes gens m'ont toujours aimé depuis.

XC. NUIT.

LA FILLE HONTEUSE.

IL n'est pas d'être dans la nature , qui ne soit méchant : tout individu aime à faire du mal , à détruire son semblable , & les autres êtres.

Les herbivores même ne sont pas innocents ; ils frappent , ils mordent , ils écrasent. L'homme aime à détruire , pour détruire : mille fois je me suis senti le cruel désir de tuer une belle grosse mouche à miel noire ou bourdon , qui venait sucer à ma fenêtre les fleurs des pyramidales , & j'avais besoin de la réflexion , pour m'en empêcher. Quelle est donc là cause de ce sentiment destructeur , qui est naturel à tous les êtres ? Est-ce la conservation personnelle , aux dépens des autres existences ? Est-ce une impulsion de la nature , qui , en même temps qu'elle vivifie tout , veut que tout cesse , & met autant de moyens de destruction , que de production ? Il faut le croire. Qu'est-ce donc que la vertu dans l'homme social ? C'est l'effet d'un sentiment moral & factice , fondé sur la réciprocité , qui nous fait continuellement surmonter la nature , pour faire du bien aux autres. Est-ce uniquement le goût du plaisir , ou le désir de la propagation , qui fait que tant d'hommes cherchent à dégrader les filles , les femmes ? Non : dans le régime social , c'est un sentiment d'ogre , un sentiment oppressif , qui porte des êtres cruels à plonger dans la prostitution dégradante , à perdre , pour la société , une jeune infortunée , qui d'abord excita leur admiration , puis leurs désirs brutaux...

A ma sortie du soir , je passai dans la rue d'Orléans-Saint-Honoré , cherchant la suite d'anciennes aventures , & sur-tout à revoir ce quartier-chef , que j'ai nommé le cerveau de la capitale & du royaume. J'avais , en réfléchissant sur les deux rencontres de la veille , lorsque j'aperçus à l'entrée de la boutique d'un épiciers , une jeune fille assez mal mise , qui venait d'acheter une bougie. Elle ne rentra pas ; elle vâgâ un peu. Une femme du commun l'observait : — Bon ! Rosette ! tu es honteuse ! Il ne

faut pas l'être ! Continue , va ! tu auras bientôt toute honte bue ! Ces mots firent éloigner la jeune fille , que je suivis . Elle s'en aperçut , & ralentit sa marche , observant néanmoins , si on ne la regardait pas . Elle me fit un signe , & se glissa dans une allée . Je crus que c'était sa demeure . Non : la jeune infortunée , ... corrompue par des hommes peu délicats , se comportait dans les allées , comme les filles des jardins publics... — Ma fille ! (lui dis-je avec douceur) vous êtes jeune , vous êtes fraîche encore ; vous êtes d'une jolie figure : quel malheureux métier commencez-vous-là ? Qu'espérez-vous devenir par le libertinage ? Il n'a que des maladies , la dégradation & l'hôpital à vous présenter , non pas dans le lointain , mais tout près de vous ! Avez-vous donc un éloignement insurmontable du travail ? — Du travail ! Non ; mais de celui qu'on me fait faire ; je n'aime pas un métier où l'on ne gagne plus de quoi vivre . — Quel est ce métier ? — Couturière : j'ai voulu épiler des chapeaux : le maître... n'a pas été content de mon ouvrage , & il m'a dit , que je n'étais bonne qu'à être comme les filles de la rue Saint-Honoré ! Il m'a fait beaucoup endêver ! & moi voyant que tout le monde rebutait mon ouvrage , défolée , j'ai... j'ai... — Ma fille ! quel état voulez-vous ? — Ho ! les modes . — Venez avec moi ; je tâcherai , s'il est possible , de vous procurer ce que vous désirez ? Ce ne fut pas sans difficulté qu'elle consentit à me suivre . Cependant elle vint . En route , elle me raconta différents assauts , qu'elle avait essuyés de la part de ses voisins , des maîtres & des compagnons chapeliers , en un mot de la part de tous ceux qui connaissaient sa misère : il semblait que tout le monde se fit un jeu de la plonger dans l'abyme , & y trouvât un grand avantage !...

C'était cependant , de la part de plusieurs , une méchanceté purement gratuite , comme celle des mauvais fujets , qui se moquent d'une insensée , pour la mettre en fureur ; car ils n'auraient pas osé lui *toucher* , de peur de s'en repentir... Je l'écoutais avec une douloureuse indignation.

Nous arrivâmes chez mad. de M*** , & je laissai la jeune Fanchette avec la femme-de-chambre , tandis que j'expliquais à la plus généreuse des femmes , ce qui se passait. Mad. de M*** ne crut pas devoir mettre une jeune fille de cette espèce en apprentissage de modes , du-moins tout-de-suite : elle la vit sans en être vue , & la fit conduire dans une maison de travail , gouvernée par deux veuves sages ; on la tint à part les premiers jours , en la compagnie de deux femmes instruites & prudentes , dont l'emploi était d'épurer les élèves , avant de les mettre avec les autres.

Je m'en revins seul , l'âme libre & joyeuse : — Combien ne dois-je pas à l'adorable marquise ! (pensais-je) pour les jouissances qu'elle me donne ! Comme elle élève mon être ! Je suis pauvre ; je ne puis rien ; & par elle j'ai de la puissance ! Je n'envisage plus le malheureux avec le désespoir de ne pouvoir le soulager ! Je ne suis pas forcé , comme autrefois , de m'endurcir par impuissance ! je dois à la marquise une existence nouvelle & délicieuse !... O femme ! il n'est pas d'homme dans le monde , qui ait ton excellent cœur , ta généreuse sensibilité ! Tu es pour moi le premier des êtres , & l'image de la Divinité même !

Je ne rencontraï , en revenant , qu'un ouvrier allemand , ivre & battu , pour avoir mal parlé des Français devant des Provençaux : je le ramenai dans la rue de la Tisseranderie , où il logeait ; je fus obligé de le déshabiller & de le coucher.

LE XIV SEPTEMBRE.

C'était le second anniversaire de ma visite à Victoire, rue Saintonge. A huit heures moins un quart, je sortis de chez moi, rempli d'un sentiment douloureux, mais non sans douceur. Victoire était toujours à Sainte-Aure, & dans la journée même j'avais eu de ses nouvelles. Je passai sous les fenêtres de son couvent, & je fis entendre ma voix, en la portant au dessus le plus élevé. Dès que j'eus cessé de chanter, j'entendis qu'elle me répondait par un couplet de la romance de Gabrielle de Vergi, que nous avions chantée ensemble deux années auparavant. Lorsqu'elle eut fini, j'exprimai le plus mélodieusement possible : » Je vais pleurer à la rue » Saintonge. « J'y arrivai à 9 heures. Je lus ma date 14 septembre 1769. (Elle a été ôtée par une réparation, au mois d'Auguste 1787.) Je me concentrai ensuite : je repassai dans mon esprit les événements arrivés depuis deux ans !... Qu'ils étaient multipliés ! Ces nuits ne sont pas les mémoires de ma vie : j'avais pensé mourir en 1770 ; tout avait été interrompu : je n'avais pas été chez la marquise, depuis le 17 avril jusqu'au 8 septembre ; mais je lui avais quelquefois écrit... Mes larmes coulèrent ; je m'affligeai, à la vue de mes malheurs ; les biens qui me restaient, & qui m'élevaient encore en ce moment au-dessus des deux tiers des hommes, me consolèrent ; ma douleur devint douce, & mes larmes coulèrent plus facilement. Je mélodiais en pleurant, tout ce que me suggérait mon cœur trop rempli.

LES CENDRES DE LA FILLE UNIQUE.

Tandis que j'étais dans cette situation, une

femme , belle encore , s'approche , & m'écoute en silence... Je ne rapporterai pas ce que je chantais , ne l'ayant point écrit.

Lorsque j'eus fini de chanter , elle m'adressa la parole : — La mort ne vous a peut-être pas enlevé celle que vous pleurez ! Il vous reste quelque espérance ! — Aucune : j'étais mort pour elle , avant qu'on nous séparât : je la regrette plus librement , que je n'aurais osé l'aimer : je ne la reverrai jamais !... — Vous me paraissez estimable : qui êtes-vous ? — L'observateur nocturne : par goût , je ne fors presque jamais que la nuit. — Ha ! j'ai entendu parler de vous ! Venez ! venez ! que je vous montre le sujet d'une éternelle douleur ! — Je suivis la dame , à laquelle une espèce de vieille femme-de-chambre donnait le bras , & nous arrivâmes dans une demeure charmante , par son heureuse situation. Elle me fit entrer dans un cabinet , qui ressemblait à une bibliothèque : j'y vis tous les êtres que la dame avait aimés , depuis qu'elle existait : papillons , oiseaux , écureuils , chats , chiens , tout y était par ordre , & admirablement conservé ; tout semblait respirer. — Je n'ai rien perdu pour la vue (me dit-elle en soupirant) : voilà tous les êtres que j'ai connus , & dont j'ai pu disposer ; voici leurs enfants vivants (ajouta-t-elle) en me montrant dans une autre pièce : je m'attache à ce qui m'aime , & je ne suis pas une divinité qui puisse donner l'immortalité ! jugez combien je suis malheureuse !... Mais ce n'est pas tout ! Vous n'avez pas vu le plus grand de mes biens.... & de mes maux !... Au même instant , elle tira un rideau , & je vis , sous un grand bocal , une... fille charmante , l'air riant , les couleurs vives , animées , tenant sur son doigt un joli serin , auquel elle semblait apprendre à parler. Je fis un cri d'admiration. Je me retournai pour regarder la dame ;

me ; elle était tombée évanouie sur un sofa. — Toutes les fois qu'elle montre sa fille , voilà ce qui lui arrive (me dit la femme-de-chambre) & cependant il ne se passe guère de jour qu'elle ne la montre. Il nous est défendu de la secourir , & elle espère cesser de vivre enfin , dans un de ces évanouissements. J'éprouvai un sentiment profond de tristesse. J'examinai encore un instant la fille , & je me ressouvins d'avoir vu ce chef-d'œuvre de beauté , il y avait quelques années. Mais considérant que si la mère revenait à elle-même , elle retomberait en voyant sa fille , je tirai le rideau. Je vis , comme chez le malheureux ami d'Eléonore , tout ce que l'aimable fille avait laissé d'habits , sous le verre autour de la pièce , préparés , comme si elle devait les mettre. Je me rapprochai ensuite ; la dame reprit ses sens , & nous sortîmes , pour retourner dans le cabinet des animaux. Je quittai la douloureuse mère , le plutôt qu'il me fut possible ; je souffrais auprès d'elle en l'admirant. Lorsque je fus sur la porte , elle me donna un cahier cacheté , qu'elle prit dans une armoire , où il y en avait beaucoup d'autres pareils , & elle me le remit , en me disant : — Je vous demande votre parole d'honneur , que vous ne l'ouvrirez qu'après ma mort ! Je la donnai ; je sortis , & je me crus délivré d'un poids énorme ! La douleur trop profonde & trop exprimée , nous accable : ce que j'avais admiré ; cette ingénieuse manière de se ressouvenir de tout , de vouloir tout conserver , ne me parut plus qu'une dangereuse maladie , & je plains celle qui en était attaquée.

J'arrivai chez la marquise , auprès de laquelle je respirai... Ha ! qu'elle était différente de tout ce que je connaissais , de tout ce que je rencontrais , cette femme charmante , que la bienfaisance avait ranimée.

Partie V.

H

En m'en retournant , je passai par la rue Saint-Honoré , pour revoir l'aveugle éclairé , auquel je demandai des nouvelles. — Eustoquie est mariée ; elle est contente (me dit-il) : c'est votre ouvrage ; mais j'y perds : cependant qu'elle soit heureuse... Vous avez sûrement fait sauver l'homme , qu'on nommait le *Solitaire* ! Il avait des enfants ; soit. Mais si j'avais de la pitié comme vous , ce ne serait pas tant mieux pour les honnêtes gens.

XCI. NUIT.

L'ANCIEN PALAIS-ROYAL.

Pendant une semaine entière , je me rendais tous les soirs dans ce jardin , par la cause que voici. J'étais entré dans la seconde cour pour traverser le passage de la rue de Richelieu. Je voulais , ce soir-là , m'arrêter un instant devant la maison qui fait le coin de la rue Traversière , pour voir ce qu'étaient devenues deux sœurs , dont l'une était adorée du malade d'amour. Je fus distrait de ce projet par une jeune & jolie personne , qui entra dans le jardin. Je ne savais que penser sur son compte , & je la suivis par instinct. Elle s'arrêta vers la grille du jardin particulier , où étaient alors quelques oiseaux étrangers , qu'on entrevoyait. Elle me parla la première , & m'en demanda le nom. Je lui répondis , que c'étaient différentes variétés du canard d'Amérique , qui languissaient dans nos climats. Le jardin était fort solitaire ; ce n'était pas jour d'opéra. Elle quitta la grille , & je l'accompagnai , en causant avec elle. Nous allâmes sur le bord du grand bassin , où étaient encore les deux cygnes , avant qu'on y mit les poissons rouges & dorés des Chinois. Nous parlâmes du cygne qui ne chante pas , mais la

belle personne me dit , qu'il y avait une opinion , pour soutenir que certains cygnes du Pô , en Italie , dont l'espèce était apparemment détruite , avaient mélodieusement chanté. A ce mot , je changeai d'opinion sur ma compagne , que j'avais regardée comme une chauve-souris un peu plus distinguée que les autres. Nous quittâmes le bassin , & nous vinmes dans l'allée solitaire du méridien : nous parlâmes physique , astronomie : je me trouvai ici un peu plus savant que la dame , & elle m'écouta. Nous fîmes trois fois le tour du jardin. Au quatrième commencé , à dix maisons du jardin particulier , & grillé du prince , la belle personne (car elle était charmante) tira une clef de sa poche , ouvrit une porte de treillage , me fit un léger salut , & rentra. Je restai presque immobile. J'avais pensé qu'elle sortirait du jardin avec moi , & que j'aurais encore quelque temps le plaisir de causer avec elle : je me voyais déçu de mes espérances. J'en fus amplement consolé , par l'assurance de l'honnêteté de celle avec qui je venais de causer. J'attendis , pour voir , si je l'apercevrais à une croisée. Je ne vis rien. Je remarquai bien la maison , en les comptant depuis le café de Boi , & depuis le jardin grillé ; je fis le tour , & j'allai dans la rue de Richelieu. Je vis la porte cochère : je demandai au Suisse , quelle était la dame qui venait de rentrer par le Palais-royal ? — Qu'est-ce que cela vous fait ? Puis , sans me parler , il dit à un domestique : — N'est-ce pas madame la duchesse de *** , qui vient de traverser la cour ? — Oui (dit le laquais) en robe couleur de tabac : son carrosse l'attendait. — Voyez , me dit le Suisse , à son hôtel , rue. . .
 De me retirai , profondément étonné.

Je me rendis chez la marquise ; mais je ne crus pas devoir parler encore de la rencontre du Palais-royal.

LE CHERCHEUR.

En m'en retournant, je trouvai un homme, une petite lanterne à la main, qui regardait par-tout, avec une attention scrupuleuse : ce qui me frappa, c'est qu'étant parvenu sur le quai du Louvre, où il y avait alors des charrettes, à cause des chantiers, il se glissa dans les endroits les moins propres, examinant tout. Je ne fus que penser ! Il traversa le Pont-royal, prit la rue Dauphine, en suivant un des côtés ; il revint de l'autre, avec la même attention, prit le Pont-neuf, qu'il parcourut des deux côtés : je le laissai pour lors, présumant que c'était un homme qui avait perdu quelque chose, & qui le voulait retrouver. On connaît cet homme par la fuite.

LE MARIAGE CACHÉ.

Je m'en revins par le quai des Orfèvres. Au milieu de la rue Saint-Louis, je vis une porte s'ouvrir : c'était celle d'une maison où demeurait une charmante personne ! Il en sortit un homme bien mis ; il monta dans une voiture, qui l'attendait à l'entrée de l'ancienne rue de la Barrillerie, & s'éloigna. Les personnes qui le reconduisaient m'aperçurent, & parlèrent entre elles : — Voilà un homme qui l'a vu !... Est-il du voisinage ? On vint me regarder sous le nez, sur le Pont-Saint-Michel, où j'étais déjà. — Non ! (dit-on en s'en retournant.) Je ne pus savoir alors ce que tout cela voulait dire.

XCIII. NUIT.

SUITE : LES SINGES.

C'était jour d'opéra : j'espérai que je pourrais trouver la dame de la veille au Palais-royal. J'y fus dès huit heures : il faisait la plus belle

soirée. Je fis rapidement le tour : j'aurais voulu avoir dix corps , pour être sûr que la duchesse n'était pas dans le jardin : j'attendis à la porte. Une voiture arriva dans la cour des Fontaines. Je fus attentif , & ma peine ne fut pas inutile ; j'en vis sortir avec transport la dame de la veille. Elle s'avança de pied , & seule , tandis que la voiture allait sans doute rue de Richelieu. Je ne savais trop comment l'aborder ! Il fallait me composer un air qui n'annonçât pas ma découverte , & qui cependant ne fût pas trop libre. Je me présentai ; je saluai sans ouvrir la bouche , & l'on ne me dit rien. Je pris alors la parole , le plus désintéressément qu'il me fut possible , en proposant de parler physique. — Ha ! c'est vous !... Je suis bien aise de vous retrouver. (Ce mot me rassura.) On dit qu'il existe des espèces de singes , qui approchent beaucoup de notre espèce ! Mais ces animaux me font horreur , & je n'ai pu me déterminer encore à voir les deux , mâle & femelle , qui sont dans cette allée : (celle du méridien) : approchons-nous-en ; je ne ferai que les entrevoir. — Mademoiselle , lui répondis-je , la nuance de l'homme au singe , est presque insensible. Je ne vous parlerai pas du singe-pongo , qui est un homme poilu , qui a notre taille , & une force extraordinaire ; mais simplement du singe-longuemain. Il existe dans le nord de l'Amérique , un homme nain , & véritablement homme , reconnu pour tel , qui , de même que le singe-longuemain , a les bras aussi longs que le corps. Il existe aussi au Cap de Bonne-Espérance , un homme poilu , à pieds plats , que les Européens prenaient pour un singe ; mais les habitants du pays prouvèrent que c'était réellement un homme , malgré la conformation de ses jambes & de ses pieds ; les premières paraissant un bâton dans une planche qui

forme les seconds. Le passage du nègre au singe , est presque insensible ; mais ce n'est que dans les climats où les singes habitent , qu'on peut voir la proximité de ce passage. Les singes sont réellement une espèce différente de la nôtre ; ils ne sont pas cosmopolites , comme nous ; & je ne crois pas que les deux que voici , mâle & femelle , produisent jamais en Europe. Je les ai vus plusieurs fois ; j'ai examiné leurs mœurs : le mâle est terrible ! il exerce sur sa femelle une autorité sans bornes , & non tempérée par l'amour. Tandis qu'il saute , qu'il se balance à l'espèce d'escarpolette qu'on lui a donnée , la femelle se tient timidement immobile dans le fond de la loge : j'ai vu souvent le mâle lui donner des soufflets , auxquels elle ne répond que par un petit cri plaintif. — Ha ciel ! (dit la dame) éloignons-nous de ce vilain animal ! Mais que dis-je un animal ! je serais tentée de croire , à ce trait de ressemblance avec les hommes , qu'il en est une espèce ; il en a le peu de délicatesse & la brutalité ! Nous nous éloignâmes. Ces deux singes étaient de l'espèce sans queue , qui a le siège pelé : la taille du mâle était de trois pieds & demi à quatre pieds : la femelle était un peu plus petite. Je le fis remarquer à la dame. Sur quoi elle dit , en se parlant à elle-même. — C'est donc la vérité ! Elle n'ajouta pas un seul mot : elle fit quatre pas en arrière moi. Je vis un beau jeune homme , à ce qu'il me parut , traverser devant nous , avec une élégance , que je crus reconnaître , pour une jeune & célèbre danseuse de l'opéra. La dame ne me dit plus rien : elle alla droit à la porte du grillage , qu'elle ouvrit. Elle me fit cependant une légère révérence , & monta rapidement. J'allai chez la marquise. Je ne parlai pas encore de la duchesse , de peur d'être indiscret.

Je réfléchissais , en m'en retournant , sur l'intérêt que la belle dame du Palais-royal avait pris à l'homme qui était avec la danseuse : — Est-ce son mari ? Je le crois : elle me paraît trop sensée , pour avoir un amant , outre son mari. Ensuite , comme une idée en amène une autre , je songeai à la dame qui conservait tout ce qu'elle avait eu. — Cette femme (pensai-je) ressemble aux Egyptiens , qui embaumaient les corps , pour les conserver des siècles : c'était une amitié-mal-entendue ; c'est à la prompte décomposition , que tend la nature , & il faut la seconder , au lieu de la contrarier. Tandis que ces idées m'occupaient , j'aperçus le chercheur de la veille. Pour le coup je m'approchai de lui , afin de lui demander , ce que signifiait sa conduite ? Il me regarda ; & sans me répondre , se remit à fureter par-tout. Je le laissai. Je n'avais pas fait vingt pas dans la rue des Lombards , où nous étions alors tous deux , que je le vis se baisser , & ramasser ; en disant : Ha ! — La crainte de le contrarier , fit que je ne m'approchai pas. Je continuai mon chemin. Dans la rue Saint-Denis , je vis briller quelque chose. Je m'approchai. C'était une montre d'or. Je la ramassai. Une idée me vint , qu'elle pourrait être à l'homme singulier , qui portait une lanterne. Il me suivait. Je la lui montrai. — Certainement , elle m'appartient ! (me dit-il.) Je la lui donnai , content d'avoir mis fin à ses recherches. Car je m'imaginai que cet homme était une espèce de tète-mal réglée , qui perdait souvent , & cherchait ensuite. J'arrivai chez moi , sans autre rencontre.



XCIV. NUIT.

SUITE : L'ALLÉE DES MARRONIERS.

LE Palais-royal m'attira encore malgré moi. Je me comportai comme la veille ; mais je n'eus pas le même bonheur. Je me promenais néanmoins, attentif à tous les carrosses qui arrivaient. Dans un moment où j'étais sous le couvert des tilleuls que borde l'allée du méridien, je crus entrevoir la belle dame, qui passait rapidement. Je courus à elle, en lui coupant le chemin : je la rencontrai face-à-face, & je reconnus avec chagrin que je m'étais trompé : la jolie personne que je venais d'aborder était plus jeune, & je crus remettre ses traits, que je cherchais à me rappeler. Elle gagna l'allée des marronniers, dont l'obscurité m'empêcha d'éclaircir mes doutes. Une femme qui l'accompagnait, lui dit fort bas : — Voilà un homme qui vous regarde ; est-il de votre connaissance ? — Non : je l'ai remarqué ; il n'en est pas. — En ce cas, votre santé exige que vous preniez l'air, restez ; mais ne vous promenez qu'ici. J'écoutais, en marchant doucement, & sans respirer. — Vous n'avez rien à craindre ! (pensai-je) ; au-contraindre, je voudrais pouvoir vous servir !... Je suivais toujours. Dans un moment, la jeune personne tira son mouchoir, & laissa tomber un morceau de papier, que je ramassai. J'allai m'approcher pour le lui rendre. Le temps que je fus à me baisser, elle disparut. Je vis une autre femme devant moi, à-peu-près de sa taille, & ce fut ce qui me la fit manquer ; car je m'étais bien proposé de la voir rentrer : cette erreur de personne m'empêcha de la chercher assez vite. Je fis encore quelques tours ; mais je ne la vis plus.

plus, qu'il n'us je regardasse toute le nez toutes les femmes qui passaient.

— Tandis que j'étais occupé à cette recherche, j'entendis une grande belle femme, qui disait à une autre : — Cette alicé est charmante ! Quel ombrage de quelle agréable obscurité ! — Je recon- nus sa voix : c'était la duchesse. Elle continuait à se promener avec un homme qui m'avait parlé deux soirées de suite ! Je n'en avais pas entendu un mot de son discours ! Et en effet, dans sa présentation, instruit : il paraissait prendre du plaisir à ma compagnie ; il m'a même fait deux ou trois compliments assez délicats ; mais il les jetait plutôt là, qu'il ne se les adressait. Je voudrais le retrouver. A ces mots je me présentai. — C'est vous ! Allons, nous allons passer dans un endroit plus éclairé. Nous traversâmes les allées des tilleuls, & nous côtoyâmes un des côtés de gazon. La dame qui accompagnait la duchesse, me regardait cependant : elle lui parla bas : je m'aperçus qu'on s'éloignait ; & par discrétion j'ajustai mes yeux sur la duchesse. On disparut, & depuis je n'ai plus rencontré la dame. Je présume que l'inconnue, qui peut-être n'était que la femme des chambres, m'avait pris pour un autre, & qu'elle avait cru me reconnaître. A présent je suis sûr que ce qu'était la belle dame, ce n'est même pas la nommée, & la désignant à la marquise. La belle dame vertueuse par ce trait, en allant ces nuits, qu'on l'a trompée sur son compte. Ce n'est pas la seule fois qu'on m'a pris pour ma ressemblance.

A mon arrivée chez moi, je tirai le papier que j'avais ramassé à la rencontre inattendue de la belle dame me ; j'avais fait oublier en route ; & chez la marquise. Ce papier était ouvert ; je vis une adresse, & j'y lus quelques mots dont

je ne compris pas le sens, mais que je vais rapporter.

« Je vous félicite, mademoiselle, du parti que vous avez pris : votre sort était d'autant plus incroyable, que vous paraissiez adorée. Au reste, vous savez tout ce qui s'est passé depuis : l'ostentation est au comble, & vous tenez votre place dans la ménagerie. « L'adresse était : » A mademoiselle Pulqueris.

Je me proposai de montrer cette lettre le lendemain à la marquise.

XCV. NUIT.

SUITE : L'ARBRE DE CRACOVIE.

Je retournai le soir à l'ancien Palais-royal, quoique je n'espérasse plus y revoir la belle dame. Ce n'est pas que je fusse certain alors qu'on m'eût desservi dans son esprit ; mais j'en avais comme un pressentiment. J'allai sous l'allée des marronniers. Je fis cinq à six tours, sans donner beaucoup d'attention à un groupe d'hommes singuliers, qui se tenaient toujours sous le même arbre ; tandis que j'allais & que je venais, observant de mon mieux toutes les femmes qui avaient la taille de la duchesse, je revis, à l'instant où je m'y attendais le moins, la jeune personne de la veille. — Je hais cette obscurité ! (dit-elle à la femme qui l'accompagnait) ; passez un peu dans les autres allées : je me plais auprès du bassin. Je les suivis en me cachant ; mais la duègne m'aperçut, & parla bas à la jeune personne. — J'ai si peu dessein de vous contraires, quoique je ne vous connaisse pas (dit-je à la première) que je vais rentrer sous le hêtre des marronniers. Je me retirai aussitôt, & je les laissai résolu de chercher la duchesse par tout le jardin, sans m'arrêter un instant.

Mais on ne fait pas toujours ce qu'on a résolu.

J'étais renché sous le berceau des marronniers. En approchant du groupe qui se tenait toujours sous son arbre, j'entendis prononcer le nom de la duchesse. — On dit qu'elle vient ici tous les soirs, & qu'elle s'y promène avec une seule femme, pour surprendre elle-même son mari, nouvellement amoureux de la petite T... de l'opéra. Ce n'est pas qu'il n'aime plus sa femme ; il la préférerait à la jolie danseuse, s'il fallait opter ! Que la duchesse lui donne de la jalousie, il reviendra bientôt à elle ! On assure, qu'hier elle l'a vu traverser avec sa maîtresse l'allée du méridien. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il y avait un homme avec elle : on croit que c'est le marquis de *** son frère, déguisé : d'autres prétendent que c'est un inconnu, à qui le hasard avait fait lier conversation avec la duchesse, & que la femme-de-chambre, qui le connaît, a fait entendre à sa maîtresse, qu'il fallait s'en défier : on dit, en un mot, que c'est un exempt, dont l'entretien avait plu ; mais avertie, hier soir, elle l'a planté là. — Il n'est pas étonnant (dit un autre) que la jalousie fasse venir une femme, duchesse ou princesse, seule dans ce jardin : j'ai quelque chose de plus extraordinaire à vous apprendre : c'est qu'une jeune personne, belle comme un ange, ayant une très-mauvaise mère, qui la faisait mourir de douleur, par le conseil d'une tante paternelle, a feint de mourir dans une maladie qu'elle a eue, il y a quelques années : on a trompé si bien la mère, qui, pendant la maladie, marquait la plus grande sensibilité, qu'on a emmené la fille dans ce quartier, fort éloigné du sien, & qu'on lui a substitué un corps véritablement mort. On dit, que cette mère est un être si complètement insupportable, que ni mari, ni

enfants, n'ont jamais pu soutenir ni sa tendresse, ni ses humeurs : elle a fait fuir son mari, mourir son fils d'excès de soins, & forcé sa fille à consentir à une démarche aussi extraordinaire, que celle de feindre de mourir. Dès que sa fille n'a plus été sous ses yeux, cette femme singulière s'est attendrie ; elle l'a regrettée, pleurée : elle l'a fait faire en cire par Comus, d'après son portrait ressemblant ; elle est sous verre, habillée, comme si elle était vivante, & si parfaitement calquée, que les gens qui l'ont connue, croient la voir encore... Elle vient ici fort souvent le soir, prendre le frais.

Après ce récit, on parla d'autre chose. Pour moi, je m'applaudis d'être parfaitement instruit, au sujet de deux personnes que je désirais fort de connaître ! Je comprenais, pourquoi la duchesse venait seule au jardin, déguisée en bourgeoise ; & je devinais parfaitement, que la belle fille était celle de la dame, qui m'avait montré sa ménagerie, & tout ce qu'elle avait aimé depuis son mariage, si bien conservé. Je résolus de servir la jeune personne ; & car je prenais parti pour elle contre sa mère, je ne sais pourquoi. Il ne manquait au bonheur de cette femme, que d'avoir là le portrait de son mari ; mais il vivait encore ! .. J'allai du côté du bassin. — Un mot ! (dis-je à la duègne) : que je vous dise ce que je viens d'entendre à votre sujet, sous un certain arbre, qui est au milieu du l'allée des grands marronniers. — C'est l'arbre de Cracovie (me répondit la vieille.) — Soit ; mais voici ce que je viens d'entendre. Je ne doute pas que mademoiselle ne soit la fille de mad. de ** ; mais je ne sais qu'on me dispose pour elle : je vous avertis donc, que votre aventure n'est plus secrète pour tout le monde, & qu'il faut prendre des précautions. — La vieille

se mit à rire : — Bon ! bon ! nous vous sommes bien obligés ! Oui , oui , nous prendrons des précautions ! Et elle riait , en parlant à la jeune personne. Je fus tenté de croire , que je m'étais trompé. Cependant , comme j'avais quelque défiance de ce rire affecté , je ne m'éloignai qu'avec précaution. Dès que j'eus disparu sous le couvert des tilleuls , je revins au grillage , & j'entendis la vieille qui disait : — Allons-nous-en. On se leva , & l'on passa tout près de moi. J'étais collé à un arbre. La vieille dit (car elle était bavarde) : — J'ai bien joué mon rôle ! Il ne se doute de rien. — Mais vous le jouez mal à présent (lui répondis-je) : cependant , comme je n'ai voulu que vous obliger , profitez de mes avis. Je ne m'approchai pas. Je les laissai. Elles traversèrent le passage du café de Foi , & je les vis entrer dans une maison de la rue de Vantadour : il n'y avait pas encore de N^{os} ; je me contentai de la bien remarquer.

J'allai chez la marquise , sans que dans ce long trajet , il s'offrit rien d'extraordinaire. Je lui fis part de tout ce que je voyais à l'ancien Palais-royal , depuis quelques jours , & sur-tout du récit de l'arbre de Cracovie. Elle fut très-surprise du trait de la jeune personne ! Pour la duchesse , elle me parut au fait.

CONCLUSION DE VICTOIRE.

C'était l'anniversaire de la disparition de Victoire. Je passai par la rue Saintonge. A la fenêtre , coiffée comme elle était le 14 septembre 1769 , je vis une jeune fille , qui se retira , lorsqu'elle m'entendit approcher. Arrivé vis-à-vis , je m'arrêtai. Je chantai , suivant mon usage. La fenêtre était fermée. — C'est une illusion ! (pensais-je.) Pendant que je réfléchissais , la porte s'ouvrit , & je vis la même personne :

c'était elle ! c'était Victoire !... Je ne pouvais en croire mes yeux. Je m'approchai. — Montez, me dit-elle : nous venons de souper en ville ; mon frère est mort ; — je suis mariée : j'avais tant de goût pour cette rue & cette maison, que j'ai voulu qu'elle fût ma première demeure. Mon mari vous connaît ; il vous verra, soyez-en sûr, avec plaisir. Il n'est pas prévenu par moi : il vous a entendu chanter ; il écoute, & ne fait pas que je suis descendue. En achevant ces mots, elle me donna la main, & je montai. Je trouvai son mari. C'est un fort bel homme. Il me reçut bien : — Vous êtes l'ami, & non l'amant de ma femme ; ainsi vous serez mon ami. Votre sensibilité pour ses malheurs ne doit point m'offusquer ; j'en connais la source. Je répondis quelque chose, je crois, à ce discours du mari. Je réfléchis ensuite où j'étais. Ho ! quelle situation délicieuse, si Victoire n'avait pas été mariée !... Cependant ma raison l'approuvait. Mais le charme de la rue Saintonge était détruit. Je quittai les deux époux le plutôt qu'il me fut possible : dehors, je trouvai la rue Saintonge une rue ordinaire : la date, la terrasse ne dilataient plus mon cœur. Je m'en retournai triste. Depuis, cependant, je vois encore avec plaisir cette rue ; son charme revient, à mesure que le temps efface les impressions intermédiaires, & reconsecre les anciennes. Mais les paroles du chant ont changé : » Lieux en- » chantés ! vous me charmez encore, même après » que je ne l'aime plus ! « L'amour se glisse donc par-tout, jusque dans le cœur d'un hibou !



SUITE : LE CARRÉ DE GAZON.

LE jardin du Palais-royal avait un charme qui m'attirait : si est vrai que les événements semblaient s'y multiplier pour moi ; cette semaine ; depuis , je ne les y retrouvai presque plus. J'étais dans un état d'engourdissement depuis la rencontre de Victoire : je l'avais aimée ; je ne le sentais que trop ! mais je n'ai jamais osé occuper ma pensée d'une femme qui est dans les bras d'un autre ; si ce n'est.... Mais c'était une exception si extraordinaire !.... Colette n'était pas une femme comme les autres.

J'arrivai dans le jardin , dans l'espérance de servir une des deux personnes dont j'ai parlé , ou peut-être toutes deux. Je pris l'allée du milieu ; j'allai jusqu'au bassin , où je m'arrêtai , pensant que c'était un point de réunion , où l'on passerait. Je pris une chaise ; je m'adossai à l'un des arbres en boule , & je me tins immobile. Un petit bruit , que j'entendis derrière moi , me fit tourner la tête , pour regarder dans le carré oblong & gazonné. C'était une jeune fille de 15 à 16 ans , qui faisait jouer deux chiens dans l'herbe. Un aide-Suisse vint avec un fouet , & les chassa , malgré les pleurs de la jeune fille. Un homme mit l'épée à la main contre le chasseur-chiens. On siffla : les Suisses y répondirent : tout le monde courut aux portes , & le jardin resta vide. Je ne sais pourquoi je n'y allai pas : je donnai la main à la jeune fille , pour la faire sortir du carré : elle appela ses chiens , qui se retrouvèrent , & elle resta tremblante auprès de moi , de la peur qu'on ne les tuât. Je les pris tous deux sous mon manteau , non sans lui faire quelques petites remontrances sur son goût excessif pour

revenant ; mais je ne pus jamais m'en inspirer le courage. Je regagnai le quartier du Palais royal ; je passai devant la porte de la grand'mère ; je traversai la place des Victoires ; & j'allai jusqu'à celle de Vendôme ; où j'avais autrefois rencontré la femme d'ivrogne : je revins par la rue Saint-Honoré ; je passai devant la boutique des marchandes de tabac : je vis l'aveugle très-bien éclairé ; je pris la rue des Poulies ; & j'entrai ; je ne fais pourquoi , dans la petite rue Jean-Tison. Environ au tiers de cette rue , j'entendis quelque chose en l'air. Je levai la tête , & je vis une grande perche , qui sortait d'une fenêtre , pour aller à une autre vis-à-vis. Je ne savais ce que cela signifiait : enfin , après quelques mouvements , j'entendis tomber à mes pieds un gros lièvre !. Je le ramassai , en remarquant bien la porte de la maison , d'où on le décrochait , & j'allai me mettre à couvert sous un porche enfoncé. Trois minutes après , un jeune homme vint , cherchant le lièvre ; c'était un des décrocheurs : je le laissai chercher. Ils revinrent deux avec de la lumière. Rien !. J'essayai , après leur retraite , si la porte des volés avait un secret. Je le trouvai : je montai au troisième ; c'était chez un vieux tailleur , qui avait une fille fort jolie ! & une femme encore coquette. Je frappai ; jusqu'à ce qu'on me répondit : — Qui est-ce ? — Votre lièvre. — Comment , mon lièvre ? — Oui votre lièvre , qui est sauté de votre fenêtre dans la rue. — Ha !. La femme parla pour lors , ainsi que la fille. Avant de m'ouvrir , on alla regarder à la fenêtre. Rien. Le mari tira les verroux , tourna lentement la clef : j'entendis alors la jeune fille , dire : — Mon père , il faut allumer la chandelle ! si c'étaient des voleurs ! — Tu as raison ! (dit le père.) J'attendis un peu longuement. Enfin la porte s'entrouvrit ; &

j'aperçus la jolie fille d'un côté, la mère de l'autre, l'une un couperet à la main, l'autre la pelle-à-feu. Je présentai le lièvre en riant. — Je suis charmé d'avoir sauvé votre lièvre ! Heureusement que j'ai vu, d'où il tombait ; car j'aurais été forcé de le garder. On me remercia en hésitant, & l'on referma la porte. J'entendis qu'on disait : — Oui ! c'est bien lui ! c'est bien lui !... — Mon mari ! (dit la femme) voyez si ce ne serait pas la peau remplie ? — Non, non, c'est lui en chair & en os... Ma foi, c'est un honnête homme ! Moi, si je l'aurais trouvé, je ne l'aurais pas rendu. — Monsieur ! (lui criai-je) cela n'est pas bien ! mais ne le remettez plus à votre fenêtre. Je partis. Arrivé dans la rue, je vis le vieux tailleur, éclairé par sa fille, raccrocher le lièvre avec un nouveau clou. Je demeurai à l'écart. Dès que la lumière fut éteinte, les trois gaillards de vis-à-vis recommencèrent leur jeu. J'espérais leur escamoter encore le lièvre ; & le reporter au tailleur : cela aurait été fort plaisant ! Mais il fut puni d'avoir eu la pensée de ne le pas rendre, s'il l'avait eu trouvé. Le lièvre donc, au lieu de tomber, glissa sur la longue perche, & tomba entre les mains des adroits escamoteurs. Je m'étais proposé de rapporter le lièvre ; mais ne l'ayant pas, il me parut amusant de monter encore. Je frappai rudement : — Votre lièvre, pour le coup, est parti tout-debon : voyez à votre fenêtre. Le tailleur sauta du lit, pendant que je descendais : il ouvrit sa fenêtre, comme j'arrivais dans la rue : il fit un ha douloureux. Un instant après, je vis sa femme & sa fille avec de la lumière : leurs gestes & leurs mines étaient vraiment risibles. Je ne crus pas, que pour un vol aussi peu considérable, je dusse donner lieu à un grand trouble, en déclarant les escamoteurs. Je me tus. Le tailleur

& la famille descendirent ; mais ils ne sortirent dans la rue qu'avec les plus grandes précautions. Ils cherchèrent ; & au moindre petit bruit , les deux femmes , sur-tout , se précipitaient dans l'allée , en appelant le tailleur. Presque tout le voisinage mit la tête à la fenêtre : on fut instruit de ce qui se passait , & il parut fort extraordinaire ; que le lièvre s'en fût allé deux fois ! On exhorta le tailleur à se coucher , en lui donnant l'assurance , que le lendemain , en s'éveillant , il reverrait son lièvre.

XCVII. NUIT.

SUITE DU LIÈVRE.

A Huit heures , j'allais au Palais-royal , lorsqu'au coin de la rue Jean-Tison , je fus abordé par un horloger de la Charité-sur-Loire , mais avec lequel j'avais demeuré autrefois à Paris , rue des Poulies. Il me parut enchanté de la rencontre. — Je vous trouve d'autant plus à propos , que je vais souper chez trois de nos compatriotes , qui demeurent ici près , rue des Poulies (me dit-il) ; ils seront charmés de vous voir ; car ils m'ont souvent parlé de vous. Mais on ne vous trouve pas ! Venez !... venez !... Je demandai la permission d'aller jusqu'au Palais-royal , en promettant de revenir à dix heures. L'horloger me montra la porte , & je partis. Je traversai le jardin , examinant curieusement , si je trouverais la belle dame , la jeune morte , ou la danseuse. Je ne vis personne. Je courus dans la place des Victoires : j'y aperçus la jeune fille de la veille , qui promenait ses chiens. J'appris d'elle qu'une grande dame était venue dans la journée chez sa grand'mère , & qu'on avait parlé d'arrangements , auxquels l'aïeule consentait. Je retournai ensuite rue des Poulies.

Je trouvai l'horloger , avec trois de mes compatriotes , jeunes gens qui demeuraient ensemble. On servit à souper. J'e refusais d'en être : mais il est une manière d'inviter , à laquelle on cède toujours : c'est lorsque les gens vous accusent de fierté , d'indifférence pour la patrie. Je demurai donc. On servit une moitié de lièvre rôti ; une autre en civet , avec une volaille , sans doute commandée depuis mon invitation. Je songeai au lièvre de la veille : je regardai par la croisée : je reconnus celle du tailleur , & le tailleur lui-même avec sa fille. Je dis , sans rien ajouter : — Voilà un homme que je connais : je vous prie , mes chers compatriotes , de me permettre de l'inviter , lui , sa femme & sa fille , à partager votre souper ? Un pareil discours parut les surprendre beaucoup ! Je déclarai , que je ne pouvais , en conscience , souper avec eux , sans ces bonnes gens. Alors , ils y consentirent. Je descendis , j'allai chez le tailleur , & je l'invitai à venir souper chez ses voisins vis-à-vis. Il fut aussi surpris de l'invitation , que l'avaient été ceux au nom de qui je la faisais. Je pressai vivement & poliment. Le tailleur céda enfin ; la fille mit un bonnet , une petite robe fort propre : elle se chaussa , & suivit sa mère , qui était toujours élégante. Nous arrivâmes , au moment , où l'on allait me venir chercher. La jeune personne fit accueillir les parents. On fut charmé de l'avoir. On soupa gaiement. On s'aperçut , que je ne connaissais pas le tailleur , qui ne me remettait pas , ne m'ayant qu'entrevu : & l'étonnement redoubla. On s'expliqua des deux côtés : le tailleur dit , qu'il était venu , parce qu'il pensait , que j'étais , me de ses anciennes pratiques , & qu'il m'invitait. Je lui dis , que je n'étais pas cet homme-là. Mes compatriotes me questionnèrent à leur tour : je leur dis , que je m'expliquerais , avant

de les quitter. Cependant un d'eux marquait les attentions les plus délicates à la jeune Cécile ; il se félicitait du bonheur de sa connaissance ; & les parents crurent que j'avais agi à la sollicitation de mon ami. Ils s'en tiennent à cette idée. Le souper fini, je ramenai le tailleur ; le jeune amoureux nous accompagna. De retour auprès des deux autres, je leur dis : — Vous avez hier pris le lièvre à ces bonnes gens ; il était tombé la première fois, & je le leur avais rapporté de telle manière ; à la seconde fois, je les ai avertis. Aujourd'hui, le hasard fait que vous m'invitez à en manger ma part ; je ne pouvais, en conscience, accepter, que les vrais propriétaires n'en mangeassent aussi. Voilà quelle a été la cause de toute ma conduite dans cette soirée. A présent, vous êtes justes ; & vous ne l'étiez pas avant souper. Ce propos les fit rire. L'horloger gronda cependant les jeunes gens. Dans la suite, celui qui avait marqué de l'intérêt à Cécile, l'a épousée ; car cette fille avait pour dot deux maisons à Paris.

J'arrivai de bonne heure chez la marquise, & je lui fis l'histoire de mon souper, qui parut l'amuser beaucoup.

L'HOMME ÉCHAPPÉ AU SUPPLICE.

En m'en revenant, je longuai jusqu'à la rue Montmartre ; je réfléchissais tout haut à Celeste & à Julie, & je me disais à moi-même : — C'est une cruelle situation, que celle de se trouver sous la sétriffure des lois, sans l'avoir mérité ! — C'en est une bien plus cruelle, d'avoir sétri sa famille, en se méritant ! (dit une voix qui venait d'une fenêtre au-dessus de ma tête.) Je m'arrêtai interdit. Un homme sort de la maison, & vient à moi. — N'êtes-vous pas l'observateur nocturne ? — Qui. — J'ai entendu parler de vous.

— Le comment ne me fait rien ; mais cela m'étonne. — C'est au fond d'un sacot. — Que me dites-vous ? — Je dis la vérité. J'y étais ; je l'avais mérité. Un enchaînement de circonstances heureuses a rendu la preuve impossible ; je suis forti. Mais je ne ressemble pas à ceux qu'on hardit l'impunité ! Je frémissais aujourd'hui du danger que j'ai couru... J'ai accompli 48 ans. — Je suis marié. A l'âge du développement de la raison, j'ai méprisé ceux qui m'avaient élevé ; parce que c'étaient des hypocrites ; je méprisai la religion. Et les lois, & je n'eus plus de frein ; mon intérêt fut ma loi suprême ; je fis une infinité de choses méchantes & répréhensibles ; je ne craignais plus rien ; je n'avais attention qu'à me cacher. Je volais. Je vous le dis, parce que je vous connais ; vous avez sauvé le solitaire ; vous êtes un homme éclairé, mais bon. Comment l'êtes-vous ? — Par réflexion ; jamais depuis longtemps, je ne fais rien que je ne me demande : *Que voudrais-je qu'on me fit ?* Et souvent, après cette demande, j'agis contre mes principes ; c'est-à-dire que je suis égoïste pour les autres sans remords ; car je fais ce que je sens que je voudrais qu'on me fit, si j'étais à leur place ; & souvent cela n'est pas absolument juste ; mais cela est bon : ce qui n'est pas la même chose. La réciprocité, pour qui ne croit rien, n'est-elle donc pas un bien suffisant ? Si tu fais mal, les autres ont, comme toi, la pensée, des mains, des bras, des pieds, & ils te feront mal : où en serons-nous ? Si au contraire nous faisons bien, c'est un excellent excitatoire que nous donnons aux autres. Voilà quelle serait la doctrine à prêcher ; car toute doctrine religieuse, en vient là par ses détours. — Observateur stoïcien, elle dit : *Montre-moi comment de jeter dans mon âme un trait de lumière.* Oui, je ferai bon, afin qu'on le soit

à mon égard. — Sois juste ; & ne prétends pas à être bon ; tu ne le mérites pas ; tu as été méchant ; mais sois juste ! L'homme s'arrêta ; me regarda. — Qu'est-ce qu'être juste ? — C'est partager avec les autres tout ce que tu as au-delà de ton nécessaire, & leur rendre tous les services qui dépendent de toi. — C'est n'être que juste ! — Non. — O observateur nocturne ! j'ai donc été bien injuste. — car j'ai souvent fait ce que je n'aurais pu souffrir qu'on me fit. — Tu aurais donc amené sur la terre la guerre & le malheur ! Tu as fait tout ce qui était en toi, pour perdre le genre humain. Je... Mais non... Je me mets à ta place, & je serai juste envers toi, en te faisant ce que je voudrais qu'on me fit ; que veux-tu de moi ? — Que tu me recommanides à la marquise. — & que tu ne me trahisses pas. — que tu me serves. — Mais que je devienne juste ? — Nous te servirons ; du moins je l'espère ; mais vois, combien nous serons au-dessus de toi ! — Voilà ma demeure (dit l'homme) ; j'y résiderai tranquillement avec confiance ; qui a sauvé le soldat, ne me perdra pas. — Je me perdrais aussitôt moi-même. — L'homme se retira. Il fut servi ; & il est devenu juste.

X C V I I I. NUIT.

SUITE DE LE BASSIN.

J'avais été trop content de mes deux entrevues avec la duchesse, pour ne pas désirer de la revoir ; je courus au Palais-royal, dès que la nuit fut close ; c'est-à-dire, avant huit heures. Je pris part à l'assemblée du bassin. Scrupuleux, j'y avais dû revenir adhérent, j'espérais voir arriver la dame, si elle venait. Je voulais céder de justes paroles, & lui apprendre ce que j'avois entendu dire, sous l'arbre de Cécrovie. Je marchai ; je m'assis

m'assis plusieurs fois. A la dernière , deux femmes vinrent se mettre assez proche de moi , apparemment sans m'avoir vu. Elles s'assirent , & me tournèrent le dos. Elles parlaient fort bas , & avec action. Il me vint dans l'idée , que ce pourrait être la duchesse. Pour m'en assurer , je m'éloignai , j'enjambai la grille du bassin ; & je revins à quatre pattes à côté des deux femmes. C'est de mal en pis ! (disait l'une.) Mon mari m'a épousée par intérêt , parce que j'avais de la fortune : aujourd'hui cet ingrat me méprise , parce que je suis fille naturelle : ne le savait-il pas ? — Servons-nous mutuellement ! (répondit l'autre.) Mon mari est pour vous , & ne demande pas mieux que de vous obliger ; mais il faut user de beaucoup d'adresse ! Il lui est venu l'idée la plus heureuse ! — Ha ! quelle est-elle ? J'ai en lui la plus grande confiance ! C'est un homme qui a de la religion , au-lieu que mon mari n'en a pas. — Cette idée est extraordinaire ; mais enfin , je la crois nécessaire pour vous tirer de la dépendance. — Mais qu'est-ce ? — Il ne s'agit de rien moins que de le quitter , avec votre fils , mais sans qu'il se doute de votre dessein , & de l'engager à vendre votre terre : vous en toucherez le prix ; vous irez demeurer avec votre père : comme il est hors du royaume , depuis sa retraite , il sera difficile de s'informer de ce que vous ferez devenue... Tout ce plan a été conçu par mon mari : j'en crois l'exécution facile : vous aurez séjourné à Paris , ou dans une autre grande ville ; au moment de la vente , vous ne ferez que ratifier ; vous vous ferez fait autoriser à en toucher le prix , & vous partirez. Le bruit de votre retraite , auprès de votre père , pourra même être vague ; vous aurez la liberté d'aller par-tout ailleurs. — Vous êtes une excellente amie ! (répondit la première.) & votre

Partie K.

K

(114)

mari un homme essentiel : je crois que je me déterminerai pour ce parti. Elles se levèrent. Comme je ne m'étais approché que dans l'idée que c'était la duchesse, ou la jeune morte, je ne fis qu'une attention superficielle à ce que je venais d'entendre, & je ne suivis pas ces femmes, qui s'éloignèrent du bassin.

J'allai chez la marquise, à laquelle je racontai ce trait. — J'aurais été plus curieuse que vous ! (me dit-elle) j'aurais voulu savoir quelle est cette femme, qui veut enlever son fils & sa dot à son mari par une supercherie, & quelles sont les gens qui prétendent la favoriser dans ce dessein ! — Je promis de faire mon possible pour les rejoindre. Mais je ne l'espérais pas.

SUITE DES FEMMES DU BASSIN.

Je retournai dans la rue Saint-Honoré par le quartier Montmartre. Au coin de la petite rue Saint-Pierre, je vis sortir d'une maison de marchand, deux femmes, un homme, & un jeune fils, qui venaient d'y souper, à ce que j'entendis. Ils demandaient un fiacre. Mais on n'en avait pas trouvé sur la place voisine. Ils s'en retournèrent à pied. En m'approchant, je reconnus les deux femmes du bassin : je marchai posément, à quelques vingt pas. On arriva dans la rue..... & je vis entrer tout le monde dans la même maison, dont personne ne ressortit. Je la remarquai.

XCIX. NUIT.

SUITE : L'ARBRE FÉTICHE.

CE fut encore au Palais-royal que j'allai : je me tins dans l'allée d'entrée, & je n'avais dans l'allée du bassin, que jusqu'au neuvième arbre en boule. Tandis que j'attendais,

un homme vint à passer fort près de moi. Il comptait les arbres à droite en sortant du Palais. Et il s'exprimait en latin : *Prima, secunda, &c.* Parvenu au neuvième, il s'inclina, en disant : *Salve, arbor nona ! arbor 8 nona ! salve ! tuam religionem servo !* Je le reconnus pour l'homme qui accompagnait, la veille, les deux femmes du bassin : il avait l'air faiblement bémis. Je pensai que c'était un fou. D'ailleurs, je craignais de manquer à voir les femmes qui entraient, ou qui sortaient. Je revins du côté de la porte. Ne découvrant personne, &c. commençant à désespérer de rencontrer celle que j'attendais, je revins dans l'allée. J'aperçus encore l'homme, auprès de son neuvième arbre ; il me parut comme en oraison. Je revins à la porte : je retournai. Je ne vis plus l'homme. Je revins à la porte. Enfin, entrant dans l'allée, j'aperçus deux personnes assises au pied du neuvième arbre. C'était l'homme, & une jeune personne ; que je connaissais de figure, parce que je la rencontrais souvent reconverte de la calèche. Elle était peu jolie ; mais c'était une laideur agréable. Elle affectait sur-tout une grande modestie : elle était parfaitement bien faite ; & tout ce qu'elle portait était du goût le plus exquis. Ils regardaient le dos au grillage du gazon. Je fus un peu curieux d'entendre ce que pouvait dire à une jeune fille honnête, un homme que je regardais comme un fou. J'entrai dans le gazon, & je vins derrière eux, à la faveur de l'obscurité. « Mon bonheur m'enchanté ! (dit l'homme) & l'amour m'a rendu superficiel. C'est le seul que ce neuvième arbre, sous lequel j'ai vu pour la première fois, est devenu mon fétiche. Je l'invoque & je te salue, ô neuvième arbre, je te salue ! Je te salue ; ô neuvième arbre, & je ne méprise pas ton culte. » Je fais qu'un pareil hommage, est

Une chimère ; mais si je ne le rendais pas ; & que je ne l vous viffe pas ensuite , je crois que je l'attribuerais à cet oubli ; & je n'ose m'y exposer. La fille sourit ; & tint compte à son amant de cette déraison , & de la superstition puiffante nime. — J'espère (reprit l'homme) que vous aurez bientôt ce que nous désirons ; je laisserai ma femme , & nous irons. Il cessa de parler. J'aperçus un autre homme , qui venait le joindre de la même allée ; il s'arrêta de même au neuvième arbre , & s'imita de lui que j'étais pour sa moquerie de l'amant. Je me trompais. Il passa , quand il eut salué respectueusement. Je levai alors la voix : — Messieurs , lequel de vous deux est imitateur de l'autre ? Monsieur (montant le premier) vient de dire , que ce neuvième arbre est son fétiche ; est-ce à votre imitation ? car vous venez de copier les arbres comme lui , & de saluer celui-ci respectueusement. — Je vais vous expliquer ce que vous voulez savoir (répondit le second) : l'an 1766 , j'eus une affaire très-désagréable , qui m'occupait sérieusement ; & m'obligeait d'aller fréquemment rue neuve Saint-Augustin. Je traversais le Palais-royal. Dès la première fois que j'avis ce arbre , & presque sous son feuillage , il me vint une excellente idée. Je passai. Une seconde fois , j'en avais rien trouvé depuis trois jours qui me satisfit ; & vis-à-vis cet arbre , au même endroit que la première fois , il me vint une excellente idée , dont je fis usage. Enfin , une troisième & une quatrième fois , la même chose arriva. Je fus surpris de cette singularité. Je pris l'arbre en affection ; je le remarquai je le saluai , je le pris pour mon fétiche. Depuis , quand je suis dans une situation très-embarrassante , je viens à cette place , & presque toujours il arrive que je m'en retourne éclairé. Lors donc que je passe ,

je compte les arbres. & lorsqu'à je suis devant le neuvième, je dis tout bas : *Salve, arbor nona ! arbor a nona ! salve !* Et je reviens sur mes pas, s'il m'arrive de l'avoir oublié : car c'est-là dans la place même qu'occupent monsieur & madame, que me vint l'idée, qui termina ma désagréable affaire. J'avais passé l'arbre, sans le saluer, & si il ne m'était rien venu : je revins le saluer, & l'idée lumineuse se présenta. Je me ferai scrupule à présent de passer sans le saluer. Le second ayant cessé de parler, le premier, c'est-à-dire l'amant, se leva, & fut se jeter à son cou. Sans y penser, messieurs, (leur dis-je) sans le vouloir, vous venez de me donner l'histoire de l'origine de toutes les superstitions : je vous suis obligé de cette école. Adieu. Et je me retirai.

J'ai revu depuis ces deux hommes. L'un... Pour l'autre, il était honnête : j'ai tâché d'être témoin de leur conduite, lorsqu'on arracha leur fétiche. 12 à 13 ans après. Ils fondirent en larmes, & firent en sorte d'en avoir le bois, qu'ils partagerent comme frères, & qu'ils emportèrent chez eux. J'en conclus que l'amant aimait encore sa maîtresse.

J'allai chez la marquise, que je regalai de ce trait bizarre : après quoi je lus un morceau intitulé : *l'Olympiade*. *

LA VISITE DE NUIT.

Je me trouvais dans la rue de la Verrerie, lorsque je vis sortir d'un hôtel garni, un commissaire & un exempt, que la garde accompagnait. Je m'arrêtai pour les considérer. Ils allèrent plus loin à un hôtel garni, dans lequel ils entrèrent. Je les suivis, comme si j'avais été de la maison.

* *Descouverte australe*, IV. vol. p. 402.

Personne ne me dit rien : les uns me croyaient de l'hôtel, les autres, de la suite du commissaire. On visita par-tout : on lut tous les noms sur le registre, ou livre de situation ; on vérifia si c'étaient bien ceux des personnes ; on examina tout le monde, hommes & femmes, sur-tout un jeune étranger & une jeune étrangère, qui se disaient époux, & qui paraissaient amants ; mais comme les ordres ne les regardaient pas, on les laissa tranquilles. On allait fortir, quand l'hôte fit un signe au commissaire. On monta dans une espèce de grenier, dans lequel était un cabinet en boiserie, où logeait un jeune homme qui paraissait un ouvrier. Le commissaire l'interrogea très-impérativement. Le jeune homme répondit avec un grand sens froid. Il dit son genre de travail, le nom du maître, la rue, son nom, & pria qu'on lui permit de reposer, attendu qu'il avait de l'ouvrage pressé pour le lendemain. On se retira. C'était la dernière visite, à ce que j'entendis : on se sépara. Je laissai les visiteurs, dont je n'avais que faire, & je demurai quelques instants devant la porte, occupé plutôt à réfléchir, que de l'attente des événements. Tandis que je rêvais, je vis arriver un homme, qui frappa. On lui ouvrit. Il prit ses clefs ; à ce que j'entrevis, & monta chez lui, sa bougie allumée. J'attendis qu'il l'éteignit, pour me retirer : il fut long-temps ! Je fis deux pas, pour m'éloigner. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit. On fit un *chit* ! Je répondis à tout hasard, *chit*. Au même instant, on me jeta un paquet, assez pesant. Je le ramassai. J'eus d'abord la pensée de le remettre à l'hôte de la maison garnie ; mais on ne doit jamais faire précipitamment une démarche, qu'on peut toujours faire, & qu'il pourrait être dangereux d'avancer. Je portai le paquet sous une porte co-

chère tout-à-côté. Un instant après , on descendit dans la rue , à l'aide des draps : la jeune personne d'abord , puis le jeune homme : je reçus la première , puis le second. On ne voyait pas , & j'avais ôté mon manteau. — Nous l'avons échappé belle ! (dit le jeune homme) : Je ne dois rien à l'hôte : rejette les draps dans la chambre , & partons. Je le fis. Au même instant arriva l'homme attendu. — Ha ! vous voilà dehors ! J'ai une voiture ici près : où est le paquet ? — Tu l'as reçu. — Non ; j'arrive. — On se retourna : je me tenais à l'écart. — Je suis au désespoir ! (dit l'homme) : Mon argent... mes effets.... Je fus embarrassé. Mais on devait passer devant la porte cochère. Je fis un peu de bruit , & je repris mon manteau. On accourut ! Je vins au-devant d'eux , & je leur montrai le paquet. Ils ne me dirent pas un mot. Ils étaient effrayés : ils le prirent , & je les laissai partir. Je les suivis de loin : ils allèrent dans une maison de la rue Thevenot , près celle de Saint-Denis. Je les vis entrer , & je me retirai.

C. NUIT.

LES FILLES-DIEU.

LA rue Thevenot devait naturellement m'attirer. Je traversai le Palais-royal , pour y jeter un coup d'œil ; mais je n'y trouvai rien. Il paraît que la jolie morte n'y venait plus , depuis que je l'avais avertie. Cependant , je fis des réflexions , en voyant les filles publiques. J'avais déjà publié mon projet , pour mieux gouverner ces infortunées ; mais j'étais loin d'espérer alors , qu'il attirât jamais l'attention des pères des peuples ! — Est-il possible (pensais-je) qu'il n'y ait pas un asile pour ces infortunées ! Quoi ! tant d'âmes pieuses gémissent sur le désordre , & pas

une d'elles n'a jeté une planche dans le gouffre , pour aider à en sortir celles qui le voudront ! Ha ! François de Sales ! il aurait été bien plus beau de faire cette bonne œuvre , que d'instituer des Visitandines , qui ne visitent pas , & des Annonciades , qui n'annoncent rien ? Et j'allais. Je n'avais pas encore assez d'expérience , pour savoir , que tout ce qui peut entrer dans la tête d'un homme , vivant aujourd'hui , est précédemment entré dans la tête d'autres hommes , dont quelques-uns ont eu les moyens d'exécuter leurs idées.

Je parvins à la rue Thevenot : je regardai la maison où étaient entrés le jeune homme & la jeune dame ; j'osai demander de leurs nouvelles , comme si je les eusse connus. On me dit , qu'ils étaient à souper , & si je voulais monter. Je réfléchis un moment ; & tout considéré , je répondis , que je le voulais bien. — Monsieur & madame , dis-je en paraissant , vous ne me connaissez pas : mais j'ai un mot à vous dire en particulier ? Ils se regardèrent , rougirent & pâlirent. L'hôtesse se retira. Je dis alors , ce qui s'était passé la nuit précédente ; ce que j'avais vu & fait : ensuite , je parlai de la marquise de M*** , & je leur demandai , s'ils auraient besoin de ses bons offices ? Cette tournure les rassura. Ils me parlèrent avec réserve , mais avec considération. Je m'expliquai davantage , & enfin , je gagnai leur confiance. Ils étaient amants ; mais ils voulaient s'épouser , & leur fuite avait pour but de forcer leurs parents à y consentir. Je leur parlai en moraliste sévère : je leur prédis des malheurs futurs , qui peut-être , dès ce moment , étaient inévitables , & je leur proposai de nouveau la protection de la marquise , qu'ils me prièrent instamment de leur ménager. Je fus par eux , qu'ils avaient quitté les hôtels garnis , à

cause

cause des visites ; & que la veille on cherchait un chevalier d'industrie , qui avait escroqué des sommes considérables au jeu ; qu'il demeurait dans l'hôtel , mais qu'il n'était pas encore rentré ; que l'hôte devait le livrer , cette nuit , &c. Ils ajoutèrent , qu'ils s'étaient arrangés pour sortir la nuit par la fenêtre , parce qu'ils étaient sûrs que l'hôte les aurait fait suivre par-tout : qu'ils demeureraient actuellement dans une maison non sujette à visite , attendu qu'ils étaient dans leurs meubles. Je sortis , en leur promettant de parler d'eux à la marquise , dès le soir même.

Je descendis la rue Saint-Denis : vis-à-vis une maison , qui me parut être religieuse , je lus sur la porte , *les Filles-Dieu*. Je ne connaissais pas encore cet établissement , & ce nom ne me présentait aucune idée. Tandis que j'étais occupé à lire , à la lueur du reverbère , M. du Hameau-neuf (l'original) vint à passer. — Que lisez-vous là ? (me dit-il.) — Cette inscription : Filles-Dieu ! — Venez , je vais vous en dire l'étimologie. Une bonne veuve , touchée de voir les filles publiques rester dans le désordre , lors même qu'elles n'y étaient plus propres , faute de ressource & d'asile , imagina de bâtir cette maison , & de la doter , pour y recevoir toutes les infortunées qui voudraient sortir du vice. — Cette idée est grande & sublime !... — De nombreuses années s'écoulèrent ; la manie des couvents était à la mode ; un archevêque , ou évêque de Paris , crut qu'il était mesquin , qu'une maison dotée fût pour les pécheresses qui pouvaient venir à résipiscence : il trouva plus beau , plus grand , plus noble , qu'elle ne fût composée que de vierges chastes. Il changea la destination de la maison , oubliant cette belle maxime de l'évangile : *Il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur repentant , que pour 99 justes*

Partie V.

L

qui n'ont pas besoin de pénitence. Je vous l'avoue , l'indignation me faisoit , lorsque je vois les hommes faire de pareilles beuvues ! Hé morbleu , mettez-moi dehors toutes ces doucettes religieuses , ces usutpatrices , & rendez à la vertu renaissante un asile contre le vice ! Que les petits dévots ont fait de mal , depuis que le monde existe !... Parlez de cela chez mad. la marquise : peut-être y pourrait-elle quelque chose ! Je trouvais que l'original avoit raison.

A mon arrivée chez la marquise , je la priai de s'intéresser auprès des puissances , afin de faire rendre à l'humanité , un asile établi pour la sauver de la dégradation. — Je n'y réussirai pas (me dit-elle) : il y a tant de raisons pour cela , que je néglige de vous les détailler. — Ha ! je le fais bien , moi , dit M. du Hameauneuf ! C'est d'abord , que les filles du peuple seules sont prostituées , & que peu nous importe , à nous autres riches , qu'elles deviennent ce qu'elles voudront. *Les Madelonettes* , la maison de *Sainte-Pélagie* , ont été instituées par des vues sublimes (qui auraient pu l'être davantage encore) pour offrir un asile à la vertu rentrée dans le cœur d'une infortunée , par le dégoût du vice ; & le gouvernement s'en est emparé , pour en faire des prisons ! Ces asiles volontaires , de repentir & de changement , ont été convertis en séjours du désespoir & de la rage ! Mais (dira-t-on) il n'y venoit personne. — Vous n'en savez rien ; mais je le veux : c'était alors le cas d'exécuter cette vue plus sublime que je vous ai fait entrevoir à l'instant : il falloit , de la moitié de ces maisons , faire des endroits publics , moins vicieux , qui fissent tomber ceux qui sont plus vicieux : il falloit réserver les autres , pour la résipiscence parfaite... Ici j'intérompis M. du Hameauneuf , pour solliciter les bontés de la mar-

quise , envers les deux amants de la rue Thevenot. Ensuite m'adressant au mari de la muette : — Si madame le permet , je vais lire quatre articles , que j'ai rédigés sur les femmes. Vous y trouverez des choses qui appuieront vos idées. — Lisez (me dit la marquise) ; aussi-bien nous avons achevé notre lecture des *fautes sont personnelles*. Je commençai par la Juvenale intitulée , *la Poçure* , à laquelle je me bornai. Il fut convenu que nous lirions les trois autres les trois nuits suivantes. * L'original se promit de venir écouter ces trois morceaux , & nous sortîmes ensemble.

LA FILLE ET SON PÈRE.

En nous en retournant , nous passâmes par la rue Grenier-Saint-Lazare. Nous causions : le mari de la muette était très-instruit. Il mit le pied dans l'eau : sur-le-champ le voilà parti : — Tout ce qui existe (me dit-il) est de la matière animable , & destinée à l'animation. Ce que nous foulons aux pieds , est non-seulement des débris d'êtres , mais de la matière vierge propre à entrer dans la composition d'individus vivants & végétants : pierre , terre , eau , air , feu , tout cela en se combinant , forme le minéral , le végétal , l'animal. Il en est cent millions de fois plus qu'il ne faut , parce qu'il est nécessaire que les êtres nagent dans leur propre substance , ou dans la substance homogène : voilà donc comme nous sommes ; des poissons nageants dans la substance , qui nous compose : hors de cette substance , nous ne pourrions pas exister un instant. Tous les êtres ne sont qu'un , mal-

* Ces quatre Juvenales se trouvent à la fin du *Duñon-Poçure perversis* , Tom. IV , XVI Partie , pp. 419 , 527.

gré leur variété : l'homme est le premier ; le singe est un homme inférieur , moins parfait ; le chien , un homme constitué différemment , & fort inférieur ; le lion , un homme carnivore ; noble , courageux ; l'éléphant , un homme monstrueux , herbivore , frugivore , granivore... M. du Hameauneuf en était-là , & je l'écoutais avec quelque surprise , lorsque nous fûmes frappés par un bruit sourd , qui provenait d'une maison. La porte s'ouvrit. Il en sortit un homme , qui paraissait dans un accès de désespoir. Une fille échevelée le suivait , mais non volontairement ; elle était poussée par une grosse femme , qui lui disait : — Sors de ma maison ! le tonnerre la foudroyerait , ou la terre l'engloutirait ! En achevant ces mots , elle referma sa porte. L'homme & la fille ne se parlèrent pas ; ils se séparèrent : l'homme s'enfuit d'un côté ; la jeune fille de l'autre. Je priai M. du Hameauneuf de suivre l'homme ; & moi , je suivis la fille.

Je l'abordai , à l'entrée de la rue du Grand-hurlleur : — Mademoiselle ? (lui criai-je) écoutez ! écoutez-moi ! Elle s'arrêta. — Qu'avez-vous ? — Ha ! je suis au désespoir ! — Mais encore ? — Secourez-moi , si vous le pouvez ! — Oui , je le puis ; mais soyez sincère ? Donnez-moi le bras ! venez avec moi ! Elle me donna le bras , & en route , elle me dit : — Il vous faut la vérité ? — Oui , absolument , pour que je puisse vous servir ? — Hé bien , quelque peine qu'il m'en coûte , je vais vous la dire. J'ai une belle-mère méchante , méchante pour moi , comme pour mon père. J'ai voulu me marier , n'importe à qui , pour me tirer de ses mains. Un homme s'est présenté. J'étais si empressée , que je n'ai rien refusé à cet homme , croyant par-là le captiver. Mais ma belle-mère nous a surpris ! Elle a fait un vacarme épouvantable : l'homme injurié.

par elle, s'est piqué ; il s'est retiré. Tout le voisinage me montrait au doigt. De désespoir, je suis venue chez cette femme, qui tient un lieu public, disant en moi-même : — Puisque je n'ai plus d'honneur, que je suis tous les jours accablée de mépris, de coups, il faut du-moins que je profite de mon déshonneur, pour me tirer des mains de cette mégère. J'étais depuis trois mois dans cette maison. Ce soir, vers le minuit, comme je venais de me coucher, un homme, qui paraissait tout ému d'une querelle, est venu chez la femme que je quitte, en demandant à coucher. Elle l'a conduit auprès de moi, sans m'éveiller. L'homme s'est mis au lit. Je m'en suis aperçue quelque temps après, & je n'en ai pas été surprise, vu mon état. J'ai répondu à ce que ses actions exigeaient de moi. Enfin, j'ai parlé. Il a parlé aussi. Nous avons reconnu nos voix. J'étais tremblante ; l'homme aussi. L'explication n'a pas tardé ; il a sauté du lit. Je me suis cachée. Il a crié, appelé. Il s'est fait ouvrir, & il a tout dit à la femme, qui m'a fait habiller, & m'a chassée, comme vous l'avez vu. Que devenir?... Je frissonnais, en écoutant cette infortunée. — Je vous ai promis du secours (lui dis-je) & je vous en donnerai. Savez-vous travailler ? aimez-vous le travail ? — Ho ! beaucoup ! je travaillais même, dans mon triste état. — Il en sera plus aisé de vous aider. Prenez courage, & tâchez de ne pas trop mépriser votre être dégradé ; l'on se relève de la dégradation. Je la menai chez moi : je la couchai, comme j'avais fait la petite muette de la rue Saint-Antoine. Le lendemain je la gardai tout le jour ; mais j'écrivis à la marquise, qui l'envoya prendre sur les six heures, pour la faire conduire dans une maison, où cette fille devait avoir tous les secours dont elle avait besoin.

CII. NUIT.

S U I T E.

A Huit heures , M. du Hameauneuf frappa. Il venait s'informer de ce que j'avais fait de la fille , & m'apprendre où en était le père. Il l'avait reconduit chez lui : la méchante belle-mère avait fait l'enragée , & il avait fallu l'intimider : il venait me prier de leur aider à réaliser les menaces qu'ils avaient faites. J'y consentis ; car je déteste les méchantes femmes. Nous allâmes ensemble chez le malheureux père : je parlai vivement à la Mégère ; & comme elle ne vit pas en moi une teinte de singularité , comme dans l'original , elle fut attentive. Je fis alors usage de ce que je savais de la fille , pour lui dire , qu'elle en répondrait aux magistrats ; que j'allais faire faire à cette fille une déclaration circonstanciée , qui lui servirait d'accusation contr'elle , & que mon ami & moi , nous rendrions témoignage de sa méchanceté. Elle s'humilia : mais je fus inflexible ; le crime était trop grand , quoiqu'elle en ignorât toutes les suites. Je la vis tomber à mes genoux. — Non ! non ! (m'écriai-je) : vous êtes un monstre , dont il faut débarrasser la société. Je voulais la remettre en fureur. Je ne pus en venir à bout. Je vis alors , qu'elle était méchante par caractère , plutôt que par l'effervescence des humeurs & du sang : il y avait par conséquent du remède : car il n'en est aucun à la méchanceté par tempérament. Je résolus de la mettre en fuite. Je parlai bas à mon camarade , il parla bas au mari. Nous sortîmes ensuite sans rien dire. La méchante craignit d'être arrêtée. Elle s'évada....

Nous allâmes chez la marquise , M. du Ha-

meuneuf & moi ; & je lus la seconde Juvenale , intitulée *les Femmes*. *

L'HOMME ENDORMI.

Nous revînmes ensemble , l'original & moi. Au milieu de la rue Montmorenci , sur le seuil du couvent des Nonains , nous trouvâmes un homme endormi , glacé de froid ; car il commençait à geler. Nous le soulevâmes. Il était ivre , & nous ne pouvions , ni l'éveiller , ni le détransir , en l'agitant : nous fîmes obligés de le porter. Notre mouvement lui fit revenir le sentiment. Il nous dit sa demeure. La fatigue empêchait M. du Hameauneuf de parler. Nous arrivâmes chez l'ivrogne. On vint ouvrir. On était dans une grande inquiétude ! On ne savait ce qu'il était devenu. C'était un marchand de la rue aux Ours. Dès que l'original fut débarrassé de son fardeau , il se mit à parler. — Comment est-il possible qu'on se grise à ce point ! Je punirais les ivrognes trouvés endormis dans les rues , & les gens qui leur auraient donné du vin ! Si c'est dans une maison bourgeoise , j'imposerais une amende au maître de la maison ; si c'était chez un cabaretier , il serait puni corporellement , outre l'amende. Les bourgeois ne doivent pas enivrer leurs convives ; & les cabaretiers ne sont institués que pour le besoin des étrangers , ou pour vendre du vin à pot : il devrait être défendu à tout citadin , sous peine d'être flétri , de boire au cabaret , & sous peine d'amende de s'enivrer chez ses amis. Qu'est-ce qu'un abus pareil , dans une ville bien policée ? je veux dire des cabarets ouverts pour y boire ! Doit-on boire autrement qu'en mangeant ! Je défendrais aux cabaretiers de servir du vin ,

* Voyez le *Paysan-Paysane pervertis*.

sans manger, si ce n'est un demi-setier dans la soif, aux gens qui passent. On ne donne aucune attention aux mœurs, & l'on paraît surpris qu'elles se détériorent ! Mais il n'est rien de si facile, que de les régler, & de les disposer de loin à devenir bonnes ; c'est en dirigeant tout pour qu'elles le soient. D'un autre côté, supprimer les mauvais lieux, sans supprimer les filles nécessaires ; mais leur faire honnêtement exercer une fonction deshonnête ; supprimer tous les cabarets non auberges, comme ceux qu'on voit dans Paris ; interdire les billards, si ce n'est aux heures fixées pour la récréation ; défendre le jeu de cartes, si ce n'est par forme d'amusement dans les maisons bourgeoises ; ne point avoir égard aux revenus que procurent à l'état le vin & les vices, parce que ces revenus sont ruineux.

C'est ainsi que pérorait M. du Hameauneuf, tandis qu'on déshabillait l'homme que nous avons rapporté. — Mais on m'a volé ! (dit l'ivrogne) : j'avais une montre... de l'argent, environ trois louis... des boucles d'argent ; celles-ci sont de cuivre !... On nous regarda. — Vous ne pouvez être les voleurs (nous dit poliment la femme) ; je vous supplie, messieurs, de croire que je n'ai pas le moindre soupçon sur vous !... Mais il dit la vérité ! — Tâchez qu'il se rappelle l'endroit où il s'est enivré. — On le lui demanda. L'ivrogne qui commençait à se reconnaître, nomma l'ami avec lequel il avait bu. C'était un honnête homme... On saura demain, qui l'avait dépouillé,



CII. NUIT.

LES TUILERIES.

Sans espoir de revoir au Palais-royal les femmes qui m'y avaient intéressé, je fis une excursion jusqu'aux Tuileries. J'y avais été le jour autrefois ; il y avait deux ans que je les avais fréquentées le soir, pour décrire ce qui s'y passait de relatif au travail qui m'occupait. Je fus témoin, un dimanche dans l'après-dinée, d'un événement, qui marque toute la futilité de ces fats, de ces petits-mâtres, qui déshonorent mal-à-propos la nation, qui les méprise, & ne leur ressemble pas. Une jeune personne charmante se trouvait au bas de la terrasse des Feuillans : un fat la regarde, & la trouve jolie. Il rencontre un autre fat, & lui dit, qu'il vient de voir une femme charmante. — Il faut voir ça ! Il court avec son semblable ; ils suivent la jeune personne avec affectation ; ils la regardent impudemment. — Parbleu ! (dit le second) il faut nous amuser, & faire foule autour d'elle ! Tiens, fais comme moi. Ils redoublèrent alors d'effronterie ; s'arrêtèrent, la fixèrent : le public étonné, cherchait des yeux : on voyait un objet charmant ; on le considéra. Tout le monde voulut voir, & ne vit rien. On se presse ; on s'étouffe : les promeneurs & les promeneuses accourent de tous les coins du jardin, & la jeune personne fut exposée à être suffoquée, parce qu'un fat l'avait trouvée jolie. Elle fut obligée, pour se garantir, de s'accoter à un arbre : son père, qui paraissait un ancien officier, repoussait avec peine les importuns ; il fut obligé de mettre l'épée à la main, pour se faire faire passage, & sortir. Sa figure vénérable, les expressions polies qu'il avait d'abord

employées , pour obtenir la liberté de se retirer , tout avait été inutile. On dit , que dans un mouvement douloureux , voyant sa vie & celle de sa fille exposées , il s'écria : — *O Français , Français ! vous êtes plus cruels que les Sauvages ! ils ont respecté ma fille , parce qu'elle était belle !* Il sortit enfin , à l'aide des Suisses , par la porte des Feuillans.

J'entrai par la longue cour de la rue de l'Échelle. A chaque côté de cette porte , était un petit balcon : deux jolies personnes , l'une mariée , l'autre fille , y causaient en vis-à-vis. Je m'arrêtai , charmé de la douceur de leur voix : — J'en suis malade ! (dit la jeune fille.) — C'est bien fait pour ça ! — Ho ! comme il souffrait ! — Qu'est-ce que c'était donc ? — Une colique affreuse. — Ha mon Dieu ! — Hé bien , il avait encore l'air doux : quand je m'approchais , il tournait ses yeux vers moi , avec des soupirs ? — Il vous aime ! — Ho ! il n'est pas d'exemple d'un pareil attachement ! Et moi : je crois que j'en mourrais , si je venais à le perdre. — Votre amant , mademoiselle ? (dis-je à demi-voix.) — Ha ! oui ; mon amant ! Les hommes sont de beaux monstres ! — De qui donc parlez-vous ? — De mon chien. — Ha ciel ! — Quoi ! (dit la femme mariée) vous répondez à un inconnu. — Mon Dieu ! qu'est-ce que cela fait ! Je ne connais pas celui-là ; je ne le vois pas ; les hommes ne sont supportables , que comme ça. — Adieu , ma belle : aimez un peu moins les chiens , mais défiez-vous toujours des hommes ? — Ha ! je voudrais connaître celui-ci !... Dites donc , dites donc , l'homme ? Qui êtes-vous ? — L'observateur nocturne , qui cherche chaque soir les vices & les abus , pour les exposer au grand jour. — Ha ! bon Dieu ! il va me donner un ridicule !... Mais , ma bonne amie , qu'est-ce que l'observateur

nocturne? — Je ne fais pas ! (dit la dame...) En vérité , Juliette , vous n'y pensez pas , de parler à un inconnu. Pendant cette réponse , la jeune personne se penchait sur le balcon , très-peu éclairé , cherchant à me voir. Elle m'aperçut , parce que je m'avançai pour lui toucher la main. Elle fit un petit cri , suivi d'un éclat de rire , & se retira. — Ma belle (lui dis-je) graces à madame , je tiens votre nom , & je saurai faire usage de ce que je viens d'entendre. Je vous ai vue de jour : vous êtes charmante ! il ne vous manque qu'une chose , ou plutôt vous avez une chose de trop , c'est votre attachement pour les chiens. Evitez , je vous supplie , cet attachement repoussant pour les hommes , honteux pour votre sexe , & vous serez parfaite ! — Ha ! qu'il est singulier ! La dame s'était retirée. La jeune personne l'appelait ; mais elle ne revint pas. — Elle a peur de vous !... Mais je ne ferai pas comme elle ; je ne vous dirai pas son nom. Je vous parle , parce que vous ne pouvez pas m'atteindre. Car tous les hommes sont si méchants , que je ne voudrais pas que le meilleur me touchât le bout du doigt !... Vous n'en avez pas meilleure opinion , n'est-ce pas ? — Non , sans doute ! Mais je trouve que vous vous exposez trop ; & j'approuve votre amie , qui s'est retirée. — Vous êtes donc vieux ?... Elle alla chercher un flambeau , pour me voir mieux... — Mais non ! Vous êtes . . . entre deux âges... Vous pourriez avoir raison. Car il est une sorte d'hommes que je considère un peu ; ceux du moyen âge , comme le mari de mon amie , & deux que je redoute , les jeunes gens , & les vieillards. Les premiers sont des impertinents , des fats ; les vieillards ont toujours à la bouche des choses qui blessent les oreilles. — Vous êtes bien instruite , mademoiselle ! je tremble pour vous ! — Ne craignez rien !

je ne suis gaie , à ce que disent les gens sensés , que parce que je ne sens rien ! Du monde qui survint (car il n'était passé personne depuis le commencement de notre conversation) fit que je ne répondis pas , & que je feignis de m'éloigner. Un instant après , les deux femmes reparurent au balcon. — En vérité , dit la femme mariée , je ne te conçois pas ! — Cet homme est très-honnête. — Oui ; sa conduite le prouve : il n'a pas cherché à te compromettre , & il s'est retiré , quand on est venu. Il t'a dit aussi des choses , dont je suis charmée. — Et moi aussi ; car je pense absolument comme lui là-dessus. Je n'aime pas les chiens à l'excès ; & j'ai résolu de n'en plus avoir après mon *Jubin* : c'est une petitesse , qui ne peut convenir qu'à l'enfance : cela distrait d'ailleurs de soins plus importants : les chiens & les oiseaux sont une folie de plus grande conséquence qu'on ne croit ! On ne devrait accorder ces amusements qu'aux insensés paisibles , & aux vieillards en enfance. La perte de temps & de sentiment qu'ils occasionnent est effrayante ! sur-tout celle du sentiment , sans parler du rétrécissement que cela occasionne à l'esprit. — Bien ! (m'écriai-je) j'emporte la douce satisfaction d'avoir rencontré ce soir une jeune personne aussi raisonnable que charmante... Et je m'éloignai.

J'entraî dans le jardin. Les feuilles commençaient à tomber , & la plupart des arbres en étaient dégarnis , ce qui donnait du jour dans quelques-unes des allées couvertes , tandis que d'autres n'en étaient que plus sombres. La nature tombante a quelque chose qui attriste & touche l'âme très-vivement ! c'est un sentiment absolument opposé à celui que le printemps fait naître. J'errais , occupé de ces pensées , lorsque dans un endroit obscur , je me sentis arrêté par

mon manteau. Je voulais passer , croyant que c'é-
 tait une de ces infortunées , qui profitent de l'ob-
 scurité , pour faire valoir des charmes flétris ;
 mais on me retenait si fortement , que je ne pus
 avancer. Je touchai pour lors , & je sentis à la
 broderie , que j'étais arrêté par deux Suisses.
 Je me dégageai un peu , & j'arrivai dans une
 clairière. — Que me voulez-vous ? — Vous étiez
 avec une fille : où est-elle ? — J'ai toujours été
 seul , & c'est moi , que vous avez pris pour une
 fille , dans l'obscurité , à cause de mon man-
 teau. — Cela pourrait être ! dit un des deux.
 — Non ! non : j'ai vu là une fille ; je la con-
 nais ; elle est jeune & très-jolie ; elle s'est perdue
 là. — Elle est loin à présent (lui dit son cama-
 rade) : courons , vous à la porte du Pont-royal ,
 moi vers celle de Saint-Roch. Le premier qui
 avait parlé , alla vers la porte du passage qui re-
 garde Saint-Roch , & l'autre alla vers celle du
 Pont-royal. Je les laissai courir , & dès qu'ils fu-
 rent éloignés , je dis à demi-voix : — Jeune in-
 fortunée , qui faites sans doute par misère un
 métier si dangereux , venez ; je vais vous sau-
 ver ! J'entendis remuer dans un monceau de chai-
 ses du limonadier ; j'y allai , & je trouvai la
 jeune fille qui grimpeait d'une sorte de puits ,
 formé par l'arrangement des chaises. Je lui don-
 nai la main. Elle était charmante. — Sortez vite !
 (lui dis-je) par le Pont-tournant ! — Je suis
 désignée (me répondit-elle) & on me guette
 par-tout. Je ne fais qu'un moyen d'échapper ,
 c'est que vous m'enveloppiez dans votre man-
 teau. Elle se mit derrière moi , & me tint telle-
 ment embrassé , que ses pieds ne touchaient pas
 la terre. — C'est bon (me dit-elle) ; vous êtes
 assez fort , & nous sortirons comme ça. Un hom-
 me qui paraissait ivre passa près de nous. La jeune
 fille me dit : — Voilà de mon gibier ! ne vous

Éloignez pas, & chantonnez dans un demi-quart d'heure, afin que je vous retrouve. Je n'eus pas le temps de lui répondre ; elle était déjà disparue. La curiosité me retint ; je voulais voir ce que cela deviendrait. J'attendis sept à huit minutes, allant & venant ; puis je chantonnai. Au même instant j'entendis venir à moi, dans l'obscurité : le froufrou m'indiquait une femme : on se mit sous mon manteau, & on me dirigea pour sortir par le Pont-tournant. Nous passâmes dans la place Louis XV ; la femme sortit vivement de sous mon manteau, & je reconnus avec surprise, que ce n'était pas celle que j'avais vue. Elle me rit au nez, & s'en alla. Je retournai précipitamment dans le bosquet : je chantonnai quelque temps ; enfin on vint à moi. Je parlai ; on me répondit : c'était ma jeune personne. Elle me saisit, & nous marchâmes. Cependant j'entendais du bruit dans le jardin ; on sifflait ; un homme courait, en paraissant chercher. Dès qu'il approcha de nous, la fille se cramponna sur moi, de façon que ses pieds ne paraissaient pas. On passa près de moi dans la grande allée, sans me rien dire. Je reconnus l'homme ivre & bien mis, qui disait : — Je suis volé ! Les aides des Suisses lui répondaient : — Ho ! nous la connaissons bien ! Elles font deux qui font ce métier-là... Mais il y en a une petite jeune & jolie, qui est d'une hardiesse & d'une adresse... J'eus quelques soupçons, que je portais cette rusée friponne. Mais la livrer ainsi... Je n'en eus pas le courage. Je sortis par le Pont-tournant, sans aucun obstacle, parce que les plaignants (ils étaient deux) ne m'accompagnaient pas jusque-là. Lorsque je fus dans la place, je me débarrassai de mon fardeau. — Ma fille (lui dis-je) ne seriez-vous pas celle dont on se plaint ? — Je vous l'avoue ; c'est moi-même.

Il me parait que vous êtes un homme neuf , car personne ne vous a soupçonné : si vous voulez , nous ferons bien nos affaires ensemble , pendant au-moins six semaines. Tous ceux qui m'ont fortie , ont été obligés d'y renoncer , parce qu'enfin on les reconnaissait. Mais j'ai résolu de changer de manière : vous m'entrerez , & vous me sortirez ; de sorte que les Suisses ne sauront jamais , si je suis dans le jardin. Aujourd'hui par une porte , demain par une autre , pendant trois jours. Ensuite nous irons au Palais-royal trois autres jours : trois autres au Luxembourg. — Hé ! que faites-vous , ma fille ? — J'escamote adroitement la bourse & les bijoux des gens qui ont trop diné sur-tout. Hier , rue de Montmorenci , je trouvai une aubaine... Je vous le dis , pour vous donner confiance dans mes talents : personne ne s'y entend comme moi. Par exemple , vous n'aviez rien senti ; hé bien , j'ai tout ce que vous aviez dans vos poches ; le voilà ; je vous le rends ; il faut avoir de la probité entre nous. Venez souper avec moi. — Vous vous êtes trompée , ma fille , en vous adressant à moi ! Je suis un honnête homme , & j'ai horreur de ce que vous faites. — Ha mon Dieu ! je me suis trahie ! Elle se tut. Un instant après elle éclata de rire : — Convenez que vous êtes un adroit fripon (me dit-elle) ; vous êtes plus retapé que moi ! Gage que nous faisons tous deux le même métier ? — C'est selon , répondis-je en souriant ; car je commençais à me douter de quelque chose. — Vous n'êtes pas venu aux Tuileries , fait comme vous voilà , sans dessein ! D'où vient vous êtes-vous fait attendre si long-temps ? — C'est qu'après avoir chantonné , une femme que j'ai prise pour vous , est venue à moi , & s'est mise sous mon manteau : je l'ai conduite jusqu'à la place ; je l'ai mise à découvert ; & voyant

que ce n'était pas vous, je me suis hâté de revenir. — Ha ! la malheureuse ! (dit la jeune fille.) Puis se reprenant : — Mais je suis bien simple ! je vois que vous êtes plus rusé que moi ! vous irez loin , en faisant double profit ! Que vous a-t-elle donné ?... Vous ne dites rien ! vous avez peur que cela ne rapetisse votre part avec moi ?... Tenez , j'ai fait mes choux gras ; voilà , pour votre part , une jolie montre : c'est en conscience la moitié de ma soirée. J'acceptai la montre. — Ce n'est pas tout (reprit-elle) ; je crains un peu pour cette nuit ; il faut me mener coucher avec vous ? — Volontiers (répondis-je.) — Ha ! nous sommes donc d'accord ? — Sans doute. — Dites-moi ce que vous êtes ?.... — Vous le savez. — Quoi ! j'aurais deviné !... Espion ?... Et moi espionne : ainsi , dans le cas où vous croiriez me prendre , vous perdriez votre temps. Mon principal emploi est de découvrir les filous , & de les vendre ; & comme je ne mets à contribution que les libertins , on s'en moque. — Je découvre aussi les filous (répondis-je.) — Ha ! que vous êtes rusé ! Il y a long-temps que vous faites le métier !... Allons , nous souperons ensemble ; je payerai le souper ; que cela ne vous inquiète pas : la connaissance d'un homme comme vous est un bonheur ! Je la laissai dans ces idées , parce que je la conduisais chez la marquise.

Arrivé à la porte de l'hôtel , je fis le signal , au-lieu de frapper. — Vous habitez une belle maison ! (me dit-elle.) On vint ouvrir , & nous entrâmes. Je remis la jeune fille entre les mains des femmes de la marquise , que je prévins en partie , & je montai. Je racontai à mad. de M***. tout ce que je viens de dire , de l'emploi de cette singulière soirée , avant de lui avouer que j'avais l'héroïne ; mais lorsque par les der-

niers

fers mots , elle fut qu'Agrippine était avec ses femmes , elle voulut absolument la voir. Elle sonna. On introduisit la jeune friponne. Elle était réellement d'une charmante figure , & ne paraissait pas dix-huit ans. Quel dommage ! (dit la marquise.) Diable ! (dit la fille) il paraît que je ne suis qu'une novice ! Mais , madame , je suis pleine de bonne volonté : employez-moi ; je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. — Je voudrais , ma fille (répondit mad. de M***) avant de vous rien dire , & de rien faire pour vous , savoir qui vous êtes , & comment vous êtes dans l'état... La petite personne coupa la parole : — Madame , je suis née dans votre état. Ma mère était danseuse chez M. Bienfait , prédécesseur de M. Nicolet : mais elle avait de si faibles appointements , qu'il fallait faire plus d'un métier. Elle me styra de bonne heure. Mais des malheurs , & certains petits tours que je fis à nos camarades , me donnèrent mauvaise réputation ; l'on me congédia , & je fus obligée , dès l'âge de 14 ans , de m'en tenir au second métier de ma mère. On ne pouvait croire que j'y fusse propre : mais je donnai tant de preuves d'intelligence dans notre état , que je méritai la confiance. Je vois , madame , que je n'ai fait que les rôles subalternes , & que vous faites les grands personnages. Je me remets à vous ; disposez de moi. — Oui , j'en disposerai (dit mad. de M***) : mais il faut une épreuve de quelques mois : vous y soumettez-vous ? — De tout mon cœur , madame. La marquise sonna , & demanda mad. Demerup la Belle-mère , à qui elle dit quelques mots à l'oreille. Cette femme , qui était très-zélée , fit signe à la jeune fille de la suivre. Agrippine (c'était son nom) ne se fit pas presser : elles montèrent en voiture , & on la mena dans une communauté , avec laquelle mad. de M***

Partie K.

M.

depuis quelque temps , avait fait un arrangement , pour retirer du vice les infortunées. C'est là qu'Agrippine fut déposée. Il est inutile de dire , que les filles y devaient être bien traitées , & conduites doucement au repentir. Cet arrangement avait l'agrément du magistrat & du ministère.

Je fis ma lecture , dès qu'Agrippine fut partie : ce fut la III Juvénale sur les femmes , intitulée , *les Coquettes*.

Je n'eus aucune rencontre extraordinaire à mon retour.

C I I I. N U I T.

S U I T E.

CE que j'avais vu la veille me donnait la plus grande envie de retourner aux *Tuileries* , pour y suivre , & la conversation du balcon , s'il était possible , & les aventures des filles. Je désirais fort de rejoindre celle que j'avais sortie , sans la connaître.

A la même heure que la veille , j'étais sous les petits balcons. Personne. J'en fus attristé ; j'aurais voulu revoir la raisonnable jeune personne au petit chien , & la dame qui valait bien son prix. Tandis que j'attendais , en regardant , j'aperçus deux dames qui venaient à moi , & qui sans doute étaient sorties de la porte voisine : elles parlèrent , lorsqu'elles furent à côté de moi : la femme mariée disait à la jeune personne : — Il fait beau ; fessons un tour dans les *Tuileries* , jusqu'à dix heures ? — Je le veux bien. Ensuite la jeune personne parla bas. Je reconnus leurs voix. Je les abordai. — Mesdames , je ne suis plus un inconnu pour vous , après notre entretien d'hier soir ; voudriez-vous me permettre de m'honorer de votre compagnie à la promenade ?

— Monsieur (répondit la dame) votre demande est hors des règles ; cependant... je vous avouerai , que nous sommes sorties , lorsque nous vous avons aperçu , pour vous voir de près : notre franchise vous marque notre caractère. — Ha ! mon amie ! (dit la jeune personne) que j'aime ce que tu lui dis-là... Venez , me dit-elle , venez avec nous ! Je vous crois le plus honnête homme du monde , & j'espère en être sûre , dans 3 quarts d'heure , lorsque nous rentrerons. — Je l'espère aussi , mademoiselle. Je ne saurais vous dire à quel point je vous estime toutes deux ! Il ne faut souvent que deux mots , pour dévoiler tout le caractère. Nous marchâmes , & elles acceptèrent chacune un bras. Parvenus dans le jardin , je leur montrai le ciel , & quelques constellations , comme le cygne , la lyre , l'aigle , le dauphin , la couronne , la grande & la petite ourse , Cassiopée , sur-tout l'étoile polaire. On m'admira ; on me respecta. La dame me demanda , ce que j'étais devenu la veille ? Je fis le récit de mes aventures. — C'est incroyable ! (répétaient les deux jeunes personnes.) — Nous sommes avec un homme courageux (ajouta la demoiselle) ; avançons dans les bosquets. La dame s'y opposait : mais enfin , elle céda. Nous prîmes une des contr'allées de la grande. Je cherchais , & à chaque froufrou ; je faisais arrêter mes deux compagnes , qui respiraient à peine. Dans un de ces moments , j'entendis entre les arbres , une voix d'homme , qui disait : — Que je suis malheureux ! Mes deux compagnes l'entendirent comme moi , & elles serrèrent leur bras contre les miens. L'homme marchait , & prononça distinctement ces mots : — Infidelle ! infidelle ! Qui l'aurait pensé ! — Ici , je reconnus le son de la voix : c'était un jeune homme de mes amis , nommé Renaud. J'appelai : ce qui

fit frissonner les deux dames. — Je le connais... ?
 (leur dis-je) : Et j'appelai de nouveau. Renaud
 vint à moi. — Hé ! mon cher , qu'avez-vous ?
 (lui criai-je de plus de dix pas , en faisant cacher
 mes compagnes derrière un gros arbre.) — Ha !
 mon ami ! l'on ne vous voit plus ! — Je suis le plus
 malheureux des hommes ! J'aimais mad. W*** ;
 & elle ne m'aime plus ! Un autre m'enlève son
 cœur ! — D'abord (répondis-je) vous aviez
 tort , d'aimer mad. de W*** , qui a son mari &
 des enfants. Ensuite , si elle change , pour en
 aimer un autre , elle est méprisable : que regret-
 tez-vous ? — Cela est fort aisé à dire ! mais quand
 on perd le bonheur , une illusion charmante...
 des plaisirs délicieux... des charmes ravissants ,
 & des appas séducteurs... — Vous êtes jeune ;
 vous avez de la fortune , du mérite , de la fi-
 gure ; c'est une jeune personne libre , qu'il faut
 aimer , à laquelle il faut plaire , & se lier par
 un attachement vertueux... Elevez votre ame ;
 dégagez-la de ces affections grossières : voulez-vous
 voir des beautés éternelles ? levez les yeux :
 voyez , dans ce beau ciel , ces diamants qui pa-
 raissent enchassés dans l'azur ! ce sont des so-
 leils !... — Ha vous me montrez le ciel ! & c'est
 sur la terre , c'est sur cette terre maudite , à la-
 quelle je tiens ; que je suis malheureux ! —
 Voyons donc (repris-je en riant) si cette
 terre maudite pourra vous consoler ! J'allai pren-
 dre la main des deux dames , & nous sortîmes
 en silence de l'obscurité. Renaud brûlait d'envie
 de me demander , qui elles étaient ? Mais il ne
 le pouvait tout bas , & il ne l'osait tout haut.
 Lorsque nous fûmes au bassin octogone , sous le
 plus beau clair de lune pleine , je lui dis : —
 Voilà deux de mes sœurs : l'une est mariée ; celle-ci
 est fille : je vous défends de regarder l'ainée. Re-
 naud adorait les femmes ; c'était réellement dom-

mage , qu'il fût tombé entre les mains d'une coquette ! Il fut ébloui de l'éclat de la jeune personne. Ha ! (me dit-il) j'admirerai ce bel astre , tant qu'on voudra , plus qu'on ne voudra , peut-être ! — Quoi ! (dit la dame) déjà consolé de votre dame W*** ? — Vous m'avez entendu ? — Nous étions derrière votre ami. — Je sens que si je dois guérir , le remède viendra de la même cause que le mal. Nous sortîmes du jardin , parce que je sentais que les deux dames me dirigeaient du côté de la porte de l'orangerie. Ainsi , ma soirée fut perdue pour les observations. Mais je me félicitai de la rencontre de mon ami , qui marchait à côté de nous , en disant des douceurs à la belle Eglé (c'est ainsi que j'avais nommé ma prétendue sœur.) Lorsque nous fîmes à la porte , les deux dames me saluèrent du mot de monsieur , & rentrèrent.

Renaud était transporté. En effet , la jeune personne avait un de ces minois , distingués par la beauté la plus brillante , & la plus touchante tout-à-la-fois : c'était une figure à la romaine , pleine de noblesse ; la plus belle peau ; les couleurs les plus vives & les mieux avancées : les yeux les plus grands , & du regard le plus persuasif ; sa taille , un peu au-dessus de la médiocre , était parfaite , avec ce dégagement , qui rend la marche également provoquante & majestueuse. — Ce ne sont pas vos sœurs ? — Elles le sont comme femmes , & comme Françaises. — Je sens que j'adorerai celle qui est libre , & que je vous devrai le repos & le bonheur. Parlez pour moi ? Il me donna des détails sur sa fortune ; il était maître de lui-même ; en un mot , il me parut si promptement épris , que je ne pus m'empêcher de lui dire , que je me défiais d'un sentiment précipité. — Vous ne connaissez donc pas mon caractère de feu ! J'aimai

mad. W*** aussi promptement , & je l'aurais toujours aimée , si elle avait voulu. Nous nous quittâmes , & j'allai chez la marquise.

Je racontai ce qui m'avait empêché de suivre mes découvertes de la veille , & je lus une dernière Juvenale sur les femmes , intitulée , *les Catins*. *

— Vous venez de m'étonner ! (me dit la marquise) : Quoi ! ces femmes , que je regardais comme le fléau de l'espèce humaine , sont malheureusement nécessaires ! J'en gémis ! & vous avez fait naître dans mon ame une idée bien affligeante ! C'est la première , depuis notre naissance... Que d'horreurs ! & je suis de l'espèce qui les commet ! Les monstres dont vous venez de parler , sont de mon sexe & du vôtre !... Ha ! n'en parlons plus... Je me suis informée de votre fille d'hier. Elle a été bien surprise le matin !... Mais on va l'instruire , & tâcher de lui faire aimer la vertu , en la lui faisant connaître. On emploiera tous les moyens possibles : sa jolie figure la fait aimer des sœurs , & elles se proposent de la toucher , en lui montrant le plus vif intérêt. Je remerciai mad. de M*** , & je sortis l'ame remplie d'idées agréables ; car j'espérais un mariage entre Renaud & la belle Eglé , que j'avais connue si singulièrement. Mais souvent , ce qui est vrai , n'est pas vraisemblable.

SUITE DU MAMONET.

Occupé de ces idées , j'allais réfléchissant , &

* On trouve de temps à autre , dans les journaux , les idées des vrais auteurs , ressuscitées par les inepies : par exemple , je viens d'y voir des réflexions sur la prostitution , mais vagues , sans philosophie , sans connaissance de la nature. Le *Pornographe* est cent fois au-dessus de ces lieux communs ; mais son auteur n'est pas de la clique des vils compilateurs des idées d'autrui ; on n'en dit mot !

je m'écartais, parce que je me sentais de l'éloignement pour le sommeil. Je me trouvai au haut de la rue de la Harpe. Le tra et était long ! Je m'arrêtai, en voyant Marcourt, & je réfléchis que j'étais vis-à-vis la demeure du Mamonet. Au même instant, il sortit de cette maison, qui était un hôtel garni, une jeune & jolie personne, que j'y avais vue deux fois, & qui devait débiter aux Italiens, où elle a joué depuis. Je m'approchai. — Avez-vous quelqu'un pour vous reconduire, mademoiselle ? — Non : je suis effrayée ; je ne remettrai jamais le pied dans cette maison ! C'est l'enfer ! Ce petit Mamonet, qui s'est donné, je ne fais comment, cette brune si douce, dont la figure prévient, est un monstre ! Il est laid comme une chenille ; & monsieur est inconstant ! Il a pour maîtresse une grande fille, qui se moque de lui ; mais le mal, c'est qu'il faut que l'épouse soit la complaisante de l'intruse : ils viennent de se battre. Une blonde, qui n'a de beau que ses cheveux, & que vous connaissez sans doute ? — Toutone ? — Oui, c'est ainsi qu'on la nomme, s'est mêlée dans cette bagarre : elle a reproché à mad. Mamonet qu'elle aimait un étudiant en médecine. Malgré sa douceur & sa bonhomie, mad. Mamonet a objecté à Toutone qu'elle avait un abbé. Celle-ci a riposté par un soufflet. Tout est en combustion. Le père de la blonde, qui me paraît un mauvais sujet, est venu au secours de sa fille : la mère de celle-ci, crie comme une pie-grièche... Je devais coucher chez mon amie, leur voisine ; mais je suis forcée de m'en retourner, à l'heure qu'il est. J'accompagnai la jolie chanteuse jusqu'à sa porte, & je m'en revins sans rencontre. Quelque nuit on trouvera la suite de l'histoire du Mamonet ; car il a une histoire, capable de faire frémir.

CIV. NUIT.

SUITE DES TUILERIES.

Eglé m'occupait trop, pour que je ne retour-
nasse pas dans son quartier. A neuf heures,
j'étais sous les petits balcons. J'avais été vu, du
bout de la rue de l'Échelle : une fille domesti-
que vint me prier de monter. Ce fut chez la
dame. La jeune personne n'y était pas encore.
— Dites-moi sincèrement, ce qu'est ce jeune
homme que nous avons trouvé hier ? — C'est un
parti convenable pour votre jeune amie ; & je
suis sûr, tant d'après ce qu'il m'a dit, lors-
que vous nous avez eu laissés, que d'après la
connaissance que j'ai de son caractère, qu'il la
rendra aussi heureuse, qu'il le fera par elle. —
Mais connaissez-vous cette dame W*** ? — Beau-
coup ! Elle est aimable, séduisante, voluptueu-
se ; mais Eglé est Vénus, comparée à cette fem-
me : je suis bien sûr qu'elle la fera oublier ; mon
ami est enchanté : je crois à son enchantement ;
car je le ferais à sa place ; je pense comme lui ;
j'adorerais Eglé.

A ce mot, la jeune personne entra. Mad. de
Worbin (son amie) lui répéta ce que je ve-
nais de dire. Eglé parut pensive : puis venant à
moi : — Je connais quelqu'un ici près, qui m'a
parlé de vous. — Ha ! mademoiselle, qui m'a fait
cet honneur ? — C'est mademoiselle Bourgeois la
cadette, à présent mad. Dutac. — Etes-vous pa-
rentes ? Sa sœur aînée vous ressemblait en 1765 ?
— Non : mad. Dutac m'a dit du bien de vous :
son papa vous connaît, & vous estime fort !
mais son beau-frère & son mari ne vous aiment
pas. — Je le crois ! — Ho ! j'en fais aussi la rai-
son !... Si vous aviez pu être leur rival, vous
l'auriez emporté. Cela ne flatte pas. — Mon ami
vous

vous adore , mademoiselle : c'est un jeune homme honnête , riche & maître de lui-même : qu'en pensez-vous ? — Ho ! cela ne se dit pas si vite !... Madame Worbin ! sortons-nous ce soir ? — Non , mon amie. En ce moment , j'entendis chanter dans la place , la romance d'*On ne s'a-vise jamais de tout*.

Je viens te voir , charmante Lize.

C'était Renaud. Je demandai à mad. de Worbin la permission de le faire entrer. Eglé voulait s'y opposer ; mais enfin je l'emportai. J'allai chercher Renaud ; je le présentai : il était radieux , & je vis qu'il ne déplaisait pas. Je m'échappai , sans rien dire , dès que la conversation fut commencée entre les deux amants , & je courus aux Tuileries.

Je m'enfonçai dans les routes les plus ténébreuses : à tout moment , j'entendais à mes alentours le froufrou des nymphes ; mais toutes passaient auprès de moi , sans s'arrêter. Je ne voyais rien de particulier , si ce n'est que de temps à autre , je rencontrais un groupe de trois chaises , sur lesquelles étaient deux personnes. Je commençais à croire que ma soirée serait infructueuse , lorsque j'entendis une dispute ; puis des coups de canne , puis des cris. J'accourus. C'était un homme , qui se prétendait volé par une jeune fille , mise en grisette , & assez jolie. Elle protestait qu'elle n'avait rien pris. Cependant les Suisses , qui avaient entendu le bruit , accouraient , pour envelopper les délinquants , auxquels je conseillai de s'évader. Ils s'enfuirent du côté du Pont-tournant. Je fus enveloppé. Je dis ce que je venais de voir. On me regarda : — C'est vous qui avez sorti l'autre jour deux friponnes ! (me dit un Suisse.) — Il est vrai ; mais je ne les connaissais pas. — Nous le savons ; on vous a vu

Partie V.

N

hier ici , avec mad. de Worbin & sa voisine : on s'est informé ; mais contez-nous donc comment cela s'est fait ? Je leur dis comment j'avais emporté les deux filles. Ils en rirent. Je ne leur cachai pas ce que j'avais fait de la dernière , & leur surprise fut extrême ! Je nommai la marquise de M*** , & ils se turent : ils me prièrent même de les débarrasser de l'autre , qui causait fréquemment du bruit , qu'on arrêtait souvent , & qui toujours était remise en liberté. — Laissez-moi faire ! (leur dis-je) : poursuivez-la seulement. En-effet ils commencèrent à courir & à siffler. J'allai me poster derrière le grillage d'Annibal , à la sortie de la grande allée. Je vis bientôt accourir une nymphe , en petit déshabillé de linon , avec une pélicie rose fort courte. Je me présentai. — Je vous ai trompé-avant-hier (me dit-elle) ; mais aujourd'hui sauvez-moi , en le sachant ? Je vais entrer sous votre manteau ? — Il est inutile : venez avec moi. Je la conduisis vers la porte des Feuillans , par où nous sortîmes : les Suisses nous voyaient. Un d'eux sortit après nous , & à la première esquouade de guet , qu'il rencontra , il montra la nymphe , en priant de l'effrayer. Le caporal vint la regarder sous le nez , & me dit de la quitter. — Non ! répondis-je : c'est le droit des citoyens , de préserver de la garde toute femme à laquelle ils donnent la main le soir ; j'en use , & si vous me violencez , j'en aurai raison. Le caporal se retira , sans me répondre. Je marchais toujours. Nous arrivâmes à la rue Païenne ; je fis le signal , & nous fûmes introduits. J'appris à mad. de M*** que c'était la seconde des deux friponnes , mais la plus adroite. Les ordres furent aussitôt donnés , pour la conduire où était l'autre. Je l'accompagnai ; & je fus en route , que c'était elle qui s'était glissée adroitement , & qui avait volé

L'homme , qui conversait avec la grisette. Celle-ci n'était pas même complice. Mais je me proposai d'avoir cette dernière le lendemain , s'il était possible. Je revins chez la marquise , & je lus un singulier morceau , extrait de mon *hibou* , intitulé , *l'Education d'un Prince du Sang*. *

SUITE DU MAMONET.

Je suivis la même route que la veille , à mon retour : il me sembla qu'il y aurait du nouveau chez le Mamonet. Arrivé à sa porte sans rencontre , je trouvai le secret , & j'entrai. Tout était tranquille : cependant on était debout chez lui ; on parlait même avec beaucoup de vivacité. C'était mad. Mamonet , Toutone , son père , & sa mère. Je frappai. — Qui est-ce ? — L'observateur nocturne. — Ha ! c'est l'observateur nocturne ! (dit mad. Mamonet) : vous venez bien à propos , mon cher observateur ! Vous ne vous douteriez jamais de ce qui est arrivé ce soir ! — Hé ! qu'est-il donc arrivé ? — Est-ce un malheur ? est-ce un bonheur ? (dit-elle en regardant ses voisins)... M. Mamonet... est en prison ! — En prison ! — Il faut le secourir , si vous pouvez ! — Non ! non ! (s'écria Toutone) ; qu'il y reste ! c'est un misérable... **

CIV. NUIT.

SUITE DES TUILERIES.

A Neuf heures j'étais au bout de la rue de l'Echelle. J'aperçus au balcon , une jeune fille , qui rentra : la belle Eglé y vint aussitôt , avec mad. de Worbin , qui me sourit. Je montai. Je trou-

* Il se trouve à la fin du IV vol. des *Françaises* , ou *Exemples choisis*.

** On tronque ici le reste de cette aventure. Voyez les 150 & 151 *Contemporaines* : la *jolie Tapissière* est la maîtresse de Mamonet , & la *jolie Lunetière* est sa femme.

vai tout le monde d'accord. Renaud avait fait parler une de ses parentes , femme très-riche & très-respectée. Qu'avais-je à faire là ? Je fouhaitai le bonsoir , & je voulais sortir. — Nous comptions (me dit madame de Worbin) que vous passeriez la soirée avec nous ? — Non ; mon genre de vie s'y oppose. — Il nous abandonnera , dit Renaud ; c'est une ame dure, insensible à l'amitié ! — Vous vous suffisez : moi , j'ai des engagements ailleurs. Il est une femme , pleine de vertu , dont je ne suis pas l'amant , quoique je l'adore , qui fait toute mon existence , toute ma gloire , toute ma sûreté , toute la douceur de ma vie : c'est à elle que , dans deux heures d'ici , je raconterai votre bonheur. J'en jouirai avec elle ; car elle est si bonne , qu'il la comblera de joie. Je nommai madame M*** ; je racontai ce que j'avais fait la veille de la seconde friponne des Tuileries , & je fortis , sans qu'on me dit un seul mot : on me regardait avec étonnement. Mais je vis mes trois amis (car ils m'aimaient tous trois) sur le petit balcon , d'où ils me saluèrent d'une manière muette , la plus tendre de toutes peut-être : le geste exprime souvent des caresses , qu'on n'oserait faire... J'entrai aux Tuileries.

C'était le courant des aventures que j'allais examiner. Je m'enfonçai dans le bois par la grande allée qui est du côté de la terrasse des Feuillans. Je marchais lentement , enveloppé dans mon manteau , négligeant toutes les agaceries vulgaires de ces filles de bois , routinées à leur vilain métier , & dont l'ame sèche & fétide comme le corps , ne peut tromper que les nouveaux débarqués. Cependant je donnais un coup d'œil à leurs trames grossières , & je prêtais quelquefois une oreille à leurs arides propos. J'allai ensuite du côté de la haie des buis , où était autrefois ce

labyrinthe , qu'on s'est vu obligé de détruire : c'est-à-dire , qu'en laissant le vice , on lui a seulement ôté sa couverture. Vis-à-vis l'escalier qui monte à la terrasse de la rivière , & hors du bosquet , je rencontrai une femme , avec une jeune fille de 13 à 14 ans. L'enfant me parut très-jolie. La vieille vint à moi. — Monsieur est un honnête homme ? — J'y fais mes efforts. — Monsieur en a l'air. Elle se tut , & l'enfant vint me prendre la main. Je la lui pressai , en me promettant bien de ne pas laisser échapper cette proie. — D'où vient n'allez-vous pas dans le bois ? (dis-je à la vieille.) — Fi donc : ce serait un meurtre ! C'est bon pour ces planches ambulantes qui veulent se cacher ; mais la jeunesse & la fraîcheur... Nous ne restons pas ici : sortons ; j'ai un joli appartement , rue des Frondeurs , tout près de celle des Moineaux ; c'est à deux pas. Je tenais la main de l'enfant : j'étais embarrassé pour m'en emparer. Nous passions devant la maison de mad. de Worbin & d'Eglé ; mais entrer chez elles , avec la vieille furie , dont l'haleine impure aurait souillé l'air qu'elles respiraient , cela n'était guère possible ! Un bon hasard me favorisa : Renaud sortait : — Mon ami , lui dis-je tout bas , il faut m'aider : emparez-vous de cette vieille , & ne vous embarrassez pas de ce que je deviendrai. Il ne me répondit rien ; mais il alla auprès de la vieille , à laquelle il fit des politesses : il lui offrit son bras , qu'à ma prière , elle accepta. J'espérais dans les embarras de la rue Saint-Honoré , quoique l'opéra fût fini depuis long-temps. Malgré la largeur de la rue , le luxe désastreux la remplissait de carrosses , vis-à-vis les Quinze-vingts , qui n'existent plus. Je fis traverser la petite par la rue Contrescarpe , puis par le Palais-royal. Elle ne se reconnut pas , heureusement ! Nous

fortimés par la cour des Fontaines , & je pris la rue des Bons-enfants. — Mais le chemin est long ? me dit-elle , à l'entrée de la rue Coquillière. — Oui ! nous nous en sommes écartés ; mais allons par ici. — Où est maman ? — Avec mon ami sans doute. J'avançai rapidement. Je pris la rue Tiquetone ; puis celle Mauconseil ; puis la rue aux Ours. — Nous nous égarons ! me disait la petite. Demandez. — Ho ! je fais où je vais. — Vous m'emmenez ? — Je vous mène. — Si vous m'emmenez , car je crois m'en apercevoir , je ne m'y oppose pas ! Cette vilaine femme que nous quittons ne m'avait promis que monts & merveilles , & depuis huit jours que je suis avec elle , je n'éprouve que tourments. Si vous voulez m'entretenir , je me trouverai bien contente ! Elle m'avait d'abord dit , que c'était pour ça qu'elle me prenait ; mais je vois bien que non. Aussi , je n'ai pas voulu ce qu'elle voulait , & on ne l'a pas eu. Je fus assez content de ces dispositions. Nous arrivâmes à la rue Païenne. Je dis alors à la petite , ce que je voulais faire pour elle ; quelle protectrice que j'allais lui donner. Je l'avoueraï ; je ne m'attendais pas à sa réponse. L'enfant les larmes aux yeux se jeta sur ma main , qu'elle baïsa , en me disant : — Ha ! cela vaut bien mieux ! Si je vous ai parlé de m'entretenir , c'est que je fais que les hommes ne font rien pour rien ; mais vous ne ressemblez pas aux autres. Je fus ensuite , que la petite Mutine (c'est le nom que lui avait donné la femme) était orpheline , & qu'on pouvait en disposer. J'entrai chez la marquise , & je lui rendis compte de ma conduite & de mes découvertes. — Je suis enchantée d'arracher au vice ces jolies figures , me dit-elle , qui pourraient le rendre aimable à certaines gens. On envoya Mutine avec les deux autres.

Je lus à la marquise une Juvenale , intitulée ; *Education de ma Fille unique* , dont elle fut très-contente. *

En sortant de chez mad. de M*** , je retournai dans la rue Saint-Honoré. J'y vis l'aveugle , qui me parla d'Eustoquie , à la place de laquelle il avait mis une autre de ses protégées. Je ne pouvais ni le louer , ni le blâmer ; il y avait du mal réel , dans ce qu'il faisait , & un bien de circonstances : je me tus donc , & je ne lui confiai rien de ce que j'avais fait aux Tuileries. Mais , à un mot qu'il lâcha , il me parut savoir ce qui regardait les deux friponnes. J'allai à la porte de Renaud. J'y frappai. Il mit la tête à la fenêtre , & m'ayant reconnu , il vint m'ouvrir. — Je n'ai pas voulu remettre jusqu'à demain , lui dis-je , à savoir ce que vous avez fait de la vieille , & à vous apprendre le sort de la jeune. Je lui racontai ce que j'avais fait , & surtout j'exprimai la satisfaction que me donnaient les dispositions de la petite. Ensuite je l'écoutai. — Ce que j'ai fait de la vieille sera bientôt dit. Elle a pensé que vous étiez arrivés chez elle avant nous , & elle m'y a conduit ; mais comme je savais le contraire , à deux pas de la porte , la garde l'ayant épouvantée , quoiqu'elle tint mon bras , elle est entrée dans une allée , & moi , je suis retourné sur mes pas. Ainsi je ne l'ai pas revue.

* Elle se trouve à la fin du III vol. de la *Malédiction paternelle*. Nota. A la page 830 , on a mal-à-propos mis *Malédiction paternelle* , au lieu de *Découverte australe*.



CVI. NUIT.

S U I T E : D O R O T H É E .

EN allant aux Tuileries , je vis Renaud , sa maîtresse , & l'aimable mad. de Worbin. Mais arrivé dans le Jardin-royal , je fus surpris de ce que toutes les nymphes fuyaient avec précipitation ! Un bruit courait , que je venais aux Tuileries , pour marquer les filles à prendre , & les envoyer aux îles. C'était probablement la vieille , qui avait répandu ce bruit le soir même : elle en comptait déjà plus de cinquante (à ce que me dit une petite laideron , qui osa m'aborder , pour me prier de la faire marier & partir pour les îles.) Je l'examinai ; elle n'avait pas vingt ans ; elle était fort marquée de petite vérole ; elle était vive , & paraissait entendue. Surpris de ma renommée & de sa promptitude , je répondis à la fille , qu'on s'était trompé , mais que je pouvais l'obliger , si elle avait de bonnes dispositions. Je lui demandai sa demeure. Elle m'y conduisit , rue des Poulies , dans la même maison où étaient les jeunes gens qui avaient mangé le lièvre. Je fus surpris de la manière dont cette maison était montée ! La maîtresse était marchande de modes : les filles avaient l'air d'ouvrières ; mais elles ne travaillaient pas. J'en vis une qui était d'une charmante figure , & toute jeune. Je l'avais rencontrée souvent , & je l'avais toujours prise pour une fille de marchand ou de bourgeois aisé. La Dubreuil (c'est le nom de la maîtresse) était une jolie femme , & ne manquait pas de raisonnement : elle ressemblait à une belle Cauchoise , nommée Saintcir , que j'avais connue l'année précédente. On me proposa différentes choses à acheter. Pendant que j'étais avec la maîtresse , la grêlée parlait bas aux

autres filles. Aussitôt l'air qu'on avait , changea. On vint parler à l'oreille de la maîtresse , & la jolie personne disparut. Je la demandai. On me dit , qu'elle n'était pas de la maison. Je vis alors qu'on me craignait. Mais je dissimulai , me promettant bien d'ôter à la Dubreuil la jeune victime qu'elle immolait au vice. Pour la grêlée , je lui proposai , en sortant , de la mettre dans une boutique honnête , à condition qu'elle se comporterait bien. Elle me le promit , & je la menai sur-le-champ au coin de la rue de Grenelle , où je la fis recevoir , moyennant une pension de 250 liv. parce qu'elle savait déjà travailler.

J'allai rendre compte à la marquise de ma foirée , & je lus une Juvenale bizarre , intitulée , *la Raptomachie*. *

L'idée me prit , en m'en revenant , de repasser par la rue des Poulies , pour voir le train de la maison de la Dubreuil pendant la nuit. J'y étais arrivé , comme deux heures & demie sonnaient à la Samaritaine. Je m'arrêtai dans l'endroit où l'on a depuis ouvert la rue de l'Oratoire. Je demurai environ un quart-d'heure sans rien entendre. Enfin , la porte cochère à côté de la boutique s'entr'ouvrit , & je vis sortir , avec un paquet , une grosse fille , & la jolie petite personne. Un fiacre collé contre le mur , reçut les deux femmes , & roula du côté du faubourg Saint-Germain. Je le suivis , & je vis descendre dans une maison obscure de la rue du Cœur-volant. Le fiacre resta. J'attendis : une demi-heure après , la grosse fille sortit seule , remonta dans la voiture , & s'en retourna probablement. Pour moi , je demurai , indécis sur ce que je ferais : m'en aller , je pouvais manquer

* On la trouve dans le IV volume de la *Découverte australe* , pag. 372.

mon coup le lendemain ; monter ; on pouvait ne pas m'ouvrir : j'avais remarqué l'étage , par la lumière qui avait paru. Je trouvai le secret de la porte d'allée ; je montai doucement , & je gratai. Aussitôt on vint ouvrir , une vieille , qui ressemblait trait pour trait à Mègère. Elle me sourit : — Vous venez à propos ! — Je le crois ! je suis au fait. J'ai vu mad. Dubreuil ce soit. — Ha ! en ce cas , vous allez être introduit... Cependant la vieille devint sérieuse ; elle perdait l'espoir d'un profit clandestin. — Vous n'avez pas besoin de lumière , puisque vous connaissez l'objet ? — Non , non. J'entrai auprès de la jeune personne , qui s'était jetée toute habillée sur un lit. Je la saluai. — Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas ? — L'homme qui tantôt ai paru fort intriguer la Dubreuil : je vous offre de vous servir ; de vous tirer de ses mains , & de vous donner une protectrice. — Ha ! vous êtes l'homme qui faites partir les filles pour les colonies ! Je le veux bien , moi ; pourvu que vous me fassiez épouser un entrepreneur de vivres , ou tout-au-moins un officier ? — Je ne ferai ni l'un ni l'autre : je vous propose d'entrer dans une maison décente , où l'on vous donnera de bons principes , contraires à ceux de la Dubreuil ; après quoi , vous choisirez un état : comme vous êtes jolie , je ne doute pas qu'un jour vous ne trouviez un établissement honnête , par la protection & les bienfaits d'une dame de qualité très-respectable. — Quoi ! je pourrais , par votre moyen , redevenir honnête fille , & rentrer dans la société des honnêtes gens ? — C'est précisément ce que je vous offre. — Mais comment me tirer d'ici ? C'est un dépôt de madame : il y a pour le garder , cette vieille que vous avez vue , & un homme habillé de bleu , qui est armé ; il couche dans l'antichambre : vous ne l'a-

vez pas vu , parce que son lit est dans un grand coffre. — Consentez-vous à sortir avec moi sur-le-champ ? — Mais , je ne vous connais pas assez. — Que risquez-vous ? d'être mieux , ou également ? Car pour être pis , cela n'est pas possible. — Ho ! vous avez bien raison ! Madame est une arabe. — Me suivrez-vous ? — Oui ; faites. J'ouvris doucement la porte de notre chambre. J'aperçus la vieille qui sommeillait , à côté d'une lampe. J'allai ouvrir la porte de l'escalier. Le passage était libre ; je fis signe à la petite Doro-thée. Elle voulut prendre son paquet ; mais il était trop pesant pour elle ; il fallut m'en charger. En allant le prendre , je mis le verrou au coffre ; nous sortions , quand la vieille remua. Doro-thée était dehors ; je soufflai la lampe. La jeune fille fit un faux pas. La vieille acheva de s'éveiller. Mais elle courut vite au briquet pour allumer sa lampe. En deux temps , elle eut fini. Cependant nous étions en-bas ; mais j'avais peine à ouvrir la porte de l'allée , qui fit grand bruit ! La vieille , apparemment , alla voir dans notre chambre , & ne nous y trouvant pas , elle appela : — Haldimant ! Haldimant ! Puis sans s'arrêter , elle descendit après nous. Mais Haldimant , qui était enfermé dans son coffre , criait à lui. La vieille crut qu'on s'était caché , qu'on l'étranglait ; elle remonta. Nous l'entendîmes & nous nous mêmes à fuir par la rue des Boucheries & celle des Cordeliers : nous passâmes par la rue du Paon , & nous allâmes à petits pas dans celle du Jardinier. Ma compagne tremblait , & riait tout-à-la-fois. Nous entendîmes courir Haldimant dans la rue des Cordeliers. Nous passâmes dans celle des Poitevins , & nous nous tinmes à l'écart sous la porte de l'hôtel de Mesgrigni , pendant une demi-heure. Après quoi , nous marchâmes doucement , traversant la

rue de la Harpe , prenant celle du Foin , la rue des Noyers , enfin la rue Saint-Jean-de-Beauvais ; & je rentrai chez moi , suivant mon usage , par une porte de derrière , dont j'avais la clef. Nous fûmes en sûreté pour lors. Dorothée éclata de rire. Elle me demanda , ce que j'avais fait de la petite Chouette (c'est la grêlée.) Je lui dis , que je l'avais placée chez une maîtresse , comme elle me l'avait demandé , & je lui fis entendre , que son sort à elle , serait plus avantageux , si elle se comportait bien ; que la dame était belle , riche , & qu'elle mettait son bonheur à sauver de jolies personnes de la corruption. Dorothée devint sérieuse pendant que je parlais : elle le fut davantage encore , lorsqu'elle me vit préparer nos lits ; car je lui cédai le mien , par une sorte de considération qu'on a pour la beauté , même dégradée. Elle parut me respecter. Nous dormîmes fort tranquillement jusqu'à dix heures , que je me levai. On m'apportait mon dîner à onze heures : je le fis doubler , & nous mangeâmes avec appétit. Je me mis ensuite dans mon cabinet pour travailler : Dorothée visita son paquet , travailla , & lut. Je lui fis écrire à la marquise une lettre , que j'envoyai par le libraire Rapenot. A cinq heures on vint nous prendre , & Dorothée , après avoir vu la marquise , qui lui dit quelques mots d'encouragement , fut conduite dans la maison dont j'ai parlé. Je revins travailler deux heures.

CVII. NUIT.

LE LUXEMBOURG.

A Neuf heures , j'allai dans le faubourg Saint-Germain : je voulais un peu laisser reposer le quartier des Tuileries , où j'avais fait une sensation , que ma conduite de la veille devait terriblement augmenter ! Je passai par la rue du

Cœur-volant , & je remarquai la maison dont j'avais tiré Dorothée. M. Haldimant était sur la porte ; mais il ne me connaissait pas. Il me regarda cependant : la vieille m'avait furement dépeint ; mais il n'osa m'aborder. J'allai au Luxembourg. Je traversai le parterre , & je gagnai l'allée des Chartreux. J'y vis quelques trottemenus , qui ne me valurent pas la peine de m'arrêter. Pour un missionnaire , toutes les âmes sont égales ; & à parler vrai , j'aimerais mieux que ces messieurs employassent ici leur zèle , que d'aller à grands frais troubler la Chine , le Tonquin & la Cochinchine , ou des sagouins d'Hottentots : ma charité est beaucoup plus vive pour des Français & des Françaises , déjà baptisés , & qu'on laisse dans le vice , qu'envers des Siamois ou des Gentous ; mais les saints missionnaires ont leur vanité , qui ne trouverait pas son compte dans le bien fait obscurément... Pour revenir à moi , je ne crus pas les trottemenus du Luxembourg plus dignes de mes soins , que celles du Palais-royal & des Tuileries : ce n'est pas assez d'être un mauvais sujet , pour attirer mon attention ; il faut être , en soi-même , un objet très-dangereux pour les autres , en même temps qu'on est propre à devenir quelque chose d'intéressant par sa figure & par ses qualités. Je crois que je devais cette explication. Mais j'honore un vertueux Chamouffet , qui pourrait s'occuper de tout le monde.

J'avancai jusqu'à la porte de la rue d'Enfer. Là , je m'arrêtai un moment , pour me rappeler que j'avais vu , douze à treize ans auparavant , dans ce même endroit , une fille charmante , qui n'avait pas eu tout le bonheur qu'elle méritait , parce qu'elle avait été mal dirigée. Au même instant , je vis arriver deux femmes seules , c'est-à-dire , sans hommes. Elles avançaient timide-

ment , regardant autour d'elles... Je me tenais à l'écart , ne me doutant pas le moins du monde de ce qu'elles cherchaient , ni de ce qu'elles étaient. Je les trouvais seulement d'une charmante figure , par le contour de leur visage. Elles vinrent très-près de moi , sans me voir. L'une , dont je reconnus sur-le-champ & la voix & la figure , dit à l'autre : — Non , je n'ose pas ! je n'oserai jamais !.... Ha ! mort amie ! quel métier ! & qu'il faut être misérable , pour oser le faire ? — Que deviendras-tu , dit l'autre ? ton mari est malade ; quand tu auras vendu tous tes habits & les siens , où vous présenterez-vous ? — Mais je puis être reconnue ici ; & aux Tuileries , où tu me veux mener ? — Je te propose ce que j'ai fait , dans un malheur semblable au tien : cela vaut mieux que d'emprunter ! On ne saurait plus rendre , on déloge sans payer , & l'on est déshonoré d'une autre manière bien plus dangereuse ! On nous a loué à toutes deux , dès que j'ai eu dit au principal , que nous fisions nos affaires aux Tuileries , au Palais-royal , au Luxembourg : il m'a seulement répondu : — Madame , jamais à la maison ; sinon , enlevée la nuit suivante... — Quel sort cruel !... Je n'ai pas la moindre faiblesse à me reprocher ; j'aime la bonne conduite , & je me vois forcée d'y manquer ! — Ton mari lui-même voit que vous n'avez pas d'autre ressource. Cela te déshonorera moins qu'une inclination. — Je ne pourrai jamais ! — Regarde-moi faire. En ce moment , elle aperçut un homme bien mis. Elle quitta la jeune Devimes , qui resta seule , & courut joindre l'homme. Je prêtai l'oreille. Elle le connaissait ; car elle lui dit : — C'est vous ! J'ai ici près une amie toute neuve , qui ne se détermine que malgré elle ; ménagez-la , & vous vous applaudirez de cette rencontre :... mais de la

politesse, comme si vous étiez avec un honnête femme ! — Laissez-moi faire ! répondit le libertain. Je vis qu'il était temps de parler à la jeune Devimes, qui avait été ma voisine, avant son mariage. Elle s'était un peu écartée, par timidité. J'allai la joindre. Je la saluai avec la même considération qu'autrefois. Elle me répondit d'un air embarrassé. Je me hâtai de parler : — Je fais que votre mari est malade ; que votre situation est gênée. Je connais une femme respectable, qui se fera un plaisir de vous obliger... Allons-y dès ce soir, à l'instant : je vous présenterai ; vous exposerez vos besoins, votre situation.... Venez. — Serait-il possible !... Ho ! s'il était vrai !... — Vous allez en être convaincue. — Allons donc ! me dit-elle en me prenant le bras : si vous me trompez, je suis destinée à l'être. — Je ne relevai pas ces mots, dont j'entendais la signification. En chemin, je lui parlai de notre ancien voisinage. Elle me raconta la manière dont elle s'était mariée, & comment son mari, qui était commis, avait perdu sa place, faute de santé. De mon côté, je lui donnai confiance dans la marquise, par le récit de quelques-uns de ses bienfaits. Nous avançons, sans nous douter que nous fussions écoutés & suivis par la Caffin sa compagne, & par l'homme auquel elle avait parlé. Ils voulaient voir où nous allions : la surprise de la Caffin était extrême, de nous voir longer dans le Marais. Lorsque nous fûmes à la porte de mad. de M***, je fis le signal, que ni la Caffin, ni l'homme qui l'accompagnait n'entendirent. Ils nous virent entrer comme si j'avais ouvert moi-même. La porte se referma.

Je présentai, de mon parloir, la jeune Devimes à la marquise, & ce fut alors que l'infortunée connut que j'avais entendu toute la con-

versation. Elle se jeta aux genoux de mad. de M***, en la conjurant d'avoir pitié d'elle. La marquise était encore si touchée de mon récit, que les larmes lui vinrent aux yeux : — Je n'aurais que pour moi, lui dit cette femme céleste, que je vous donnerais la moitié de mon nécessaire : je vous ferai une pension payable par semaine ; voici la première : vous viendrez tous les jeudis, avant dîner, c'est-à-dire à une heure, vous-même ; car je veux vous voir... Je suis trop heureuse ! me dit-elle, que vous m'ayiez crue digne de sauver d'une extrémité cruelle une jeune femme qui aime la vertu, & que... son malheur, joint au manque d'expérience & à de mauvais conseils, allait plonger dans l'abyme. Quel bonheur que vous vous soyiez trouvé là, dès la première fois !... Je veux vous aller voir ! ajouta-t-elle, en s'adressant à la jeune Devimes. Cette infortunée donna sa demeure, & nous sortîmes ; mad. de M*** voulant que je la reconduisisse à l'instant jusque chez elle.

Nous retrouvâmes à deux pas de la porte, la Cassin & l'homme qui l'accompagnait. Ils nous abordèrent. — Voilà donc que tu t'apprivoises ! dit la corruptrice ; mais tu aurais bien pu me dire, que tu allais avec monsieur (me montrant.) — Retirez-vous, lui dis-je, ou je vous fais arrêter !... Et que jamais il ne vous arrive de parler à madame !... Vous êtes corrompue ; elle ne l'est pas encore, & elle ne le sera jamais, j'espère. Je viens de lui donner pour protectrice une femme de qualité, qui saura écarter d'elle les corrupteurs, & sur-tout les corruptrices. L'homme ne disait mot. Il venait de me reconnaître ; il m'avait vu chez un médecin, notre ami commun. Il tira la Cassin par la robe, & ils nous laissèrent.

J'arrivai à onze heures chez la jeune Devimes. En entrant, elle courut à son mari. — Ha !
mon

mon ami, quel bonheur pour tous deux, que j'aie rencontré monsieur Dulis (c'est le nom qu'elle me donna) : il vient de me conduire chez une grande dame, & nous avons une pension. Cet homme me parut froid & vicieux. Sans s'émouvoir, il répondit : — Si c'est monsieur qui t'entretient, j'aime assez cette adroite tournure ; mais ce n'est pas à moi qu'on en revend. Et il remit sa tête sur son oreiller. Je crus devoir le tancer de la bonne manière. Il ne s'émut pas davantage, & me répondit froidement : — A la bonne heure. Je ne sortis de cette maison qu'à une heure, après avoir donné à la jeune femme tous les avis, tous les conseils dont elle pouvait avoir besoin.

Il était trop tard, pour retourner chez la marquise ; je n'étais qu'à deux pas de chez moi ; je rentrai sans aucune rencontre.

CVIII. NUIT.

SUITE DU LUXEMBOURG.

JE n'avais vu qu'à demi le jardin solitaire du faubourg Saint-Germain. Je sortis avant huit heures, & je montai la rue Saint-Jacques. Vis-à-vis la boutique de la dame veuve Duchêne, j'aperçus une très-jolie personne, qui marchait doucement, en s'arrêtant sans cesse, & regardant souvent derrière elle. Je me mis à l'examiner. Elle alla jusqu'à la rue Saint-Dominique, dans laquelle elle avança au-delà du cul-de-sac. Elle revint sur ses pas, redescendit la rue Saint-Jacques, & vis-à-vis Louis-le-Grand, trouva un jeune homme, qu'elle cherchait sans doute ; car ils s'unirent comme l'aimant & le fer : ils descendirent, prirent la rue des Mathurins, celles des Cordeliers, des Fossés-M.-le-Prince, des Francs-bourgeois, d'Enfer & Saint-Dominique,

Partie V.

dans laquelle la jeune personne demeurait avec sa mère , veuve d'un artiste. Lorsqu'elle fut rentrée , & que je me fus assuré que le jeune homme était étudiant en médecine , j'allai au Luxembourg. Il était neuf heures un quart , & j'étais fâché d'avoir manqué la plus belle heure de la soirée , car on ne vaque pas si tard à ses affaires dans le faubourg Saint-Germain , que dans le quartier Saint-Honoré. Je suivis l'allée des Chartreux , je revins par la grande allée ; je retournai par celle du Palais , à l'entrée de laquelle je trouvai assise une femme , mise en dame , & qui pleurait. Je ne puis voir souffrir un être humain , sans m'y intéresser vivement. Cette dame n'était plus jeune ; elle me paraissait fort laide. Je l'abordai. — Madame , lui dis-je , vous pleurez ? Seule , ici , à l'heure qu'il est ! oserais-je vous demander le sujet de votre chagrin ? — Enfin , dit-elle brusquement , & en se levant , en voilà un , qui me demande ce que j'ai ?... Croiriez-vous que je suis ici , à cette place , depuis les trois heures , c'est-à-dire au grand jour & à l'heure où il vient le plus de monde à la promenade , sans que personne ait pris le moindre intérêt aux larmes que je répandais ! En même temps elle se retourna : — Vous voyez ! (dit-elle à des gens , que je n'apercevais pas encore) ; j'ai gagné la gajure ; car il n'est pas encore dix heures ; mais de si peu , qu'en vérité... Deux personnes & une jeune femme s'approchèrent alors. — Parbleu ! il n'y avait peut-être que cet homme-là capable de s'intéresser à vous , & il faut que le hasard l'ait amené pour nous faire perdre. — Un moment ! dit la jeune dame , il faut savoir ce qu'il aurait fait : si monsieur est honnête homme , comme je le crois , il faut qu'il nous dise , dans la sincérité de son cœur , ce qu'il aurait fait pour madame , laide , vieille & pau-

vre ? — C'est suivant la position de madame, répondis-je : si elle avait été dénuée de tout, il aurait bien fallu l'aider à vivre, & j'ai quelqu'un de riche, à qui je l'aurais efficacement recommandée : si les peines de madame n'avaient exigé que des conseils & des consolations, je conseille & je console aussi bien qu'un autre : si ses peines étaient imaginaires, j'aurais tâché de lui procurer des distractions, en lui fournissant des occasions d'exercer la bienfaisance ; il n'est rien de tel, pour amuser ! Fort bien ! dit la vieille dame, avec un son de voix très-agréable, & je vois que j'ai réellement gagné !... Je n'ai pas séduit l'être compatissant, poursuivit-elle ; ainsi, je ne veux pas qu'il me croie laide plus longtemps... — Demandez-lui auparavant, ce qu'il est, dit un des hommes. — Nous n'avons pas mis pour condition, que je n'exciterais la sensibilité que d'un prince, d'un duc, ou d'un marquis, d'un comte, d'un évêque ou d'un abbé ? Nous avons vu de tout cela ici, depuis les trois heures, sans effet ; mais votre gajure est absolue. — Il est vrai ! reprit l'homme ; mais obligez-nous ? — Qui êtes-vous ? me demanda la vieille dame avec un son de voix fort jeune. — L'observateur nocturne. — Je m'en doutais ! s'écria l'homme... J'aurais bien dû l'excepter, dit-il à la jeune dame, car j'en ai entendu parler à la marquise de M***, & nous aurions gagné la gajure ! Lorsqu'il eut cessé de parler, la dame ridée me dit : — Monsieur l'observateur nocturne, je ne veux pas que vous me croyez vieille & laide. En même temps elle dénoua de sous son menton un cordonnnet, qui retenait une pellicule, & elle me montra la plus charmante figure. Que l'on juge de ma surprise & de ma joie ! c'était la dame que j'avais tant cherchée au Palais-royal ! J'ignore, si elle m'avait reconnu, ou si l'envie de gagner

la gajure , lui avait fait passer sur l'éloignement qu'on lui avait inspiré pour moi. Elle me témoigna quelque surprise , de ce que je me qualifiais moi-même d'observateur nocturne. Ce fut ce qui amena une grande explication de ma part ! Mais j'ignore l'effet que cela produisit. Je ne devais plus revoir la duchesse , quoique sa compagnie me donnât , devant elle , des témoignages d'estime. Serait-ce que les grands , une fois prévenus , ne reviennent jamais ?... En sortant du jardin , j'allai chez la marquise , & je lus une Juvenale , intitulée , *le Serpent*. *

LES YEUX BANDÉS.

La duchesse m'occupait , en revenant : il me vint dans l'idée de lui écrire , & je me proposai de le faire , en arrivant. Sur le pont Notre-Dame , une voiture m'obligea de me déranger. — C'est lui ! c'est l'observateur nocturne ! dit une jeune personne qui était dedans. Faites arrêter ! — Non ! non ! répondit une autre personne. Cependant on arrêta , & la portière s'ouvrit. On m'appela. — Montez , me dit-on. Sans me le faire répéter , sans savoir qui c'était , j'entraî dans le fiacre ; car c'en était un. Aussitôt on me saisit les bras , deux hommes qui occupaient le devant , & une des femmes me banda les yeux. Je laissai faire : je dis même que j'irais volontiers où l'on voulait me mener. — Je le crois ! me répondit un des deux hommes ; vous faites de nécessité vertu ? — Cela se peut ; mais peut-être aussi , que si je savais où vous me conduisez , j'irais de bon cœur. L'on ne me répondit rien , & nous arrivâmes , après une longue marche , plusieurs fois indiquée au cocher , à la porte d'une maison , rue d'Anjou faubourg Saint-Honoré (à ce que j'ai su depuis.) On ouvrit ; la

* *Paysan-Paysane perversis*, Tom. IV, p. 126.

voiture entra dans la cour : on me descendit , & je me trouvai , au bout de quelques minutes , dans un appartement très-éclairé. On m'ôta le bandeau , & je me vis au milieu d'une assemblée de sept à huit personnes. J'ignorais encore pourquoi l'on m'avait amené. Une porte s'ouvre , & je vois paraître une belle brune de la rue du Plâtre-Saint-Jacques , de laquelle j'étais fort connu. — Qui est cette femme ? — Mademoiselle se nomme Desirée. Je dis sa demeure , &c. On se regarda : l'on tint conseil à l'écart. On revint à nous : — Voulez-vous la remener chez elle ? — Ha ! consentez-y , s'écria Desirée. — Tout ce qui peut vous être agréable , répondis-je , est une loi pour moi , ma belle commère ! (car elle l'était.) — Ce mot surprit beaucoup ! on se regarda encore. — Savez-vous où vous êtes ? — Non , certainement ! — Mademoiselle l'ignore aussi : l'on va vous rebander les yeux : où voulez-vous qu'on vous laisse ? — Au Pont-Henri. On nous banda les yeux , & l'on nous porta dans un fiacre. Après un assez court trajet , on nous descendit : la voiture s'éloigna ; on me délia les mains , & l'on s'enfuit. Lorsque j'eus ôté le bandeau de mes yeux , je ne vis personne. Je déliai les mains de Desirée , & elle arracha son bandeau. Nous nous trouvions au milieu de la rue Saint-Honoré , vis-à-vis celle de l'Arbre-sec. Nous n'avions détourné qu'un seul coin de rue , presque en sortant de la maison ; puis cinquante pas plus loin ; les deux détours s'étaient faits à droite. J'avais observé tous mes mouvements , quand on m'avait descendu , & j'en avais conclu , que je venais du faubourg Saint-Honoré , à droite en descendant. Je demandai à Desirée , si elle n'avait aucun renseignement ? Aucun : c'est dans le faubourg Saint-Germain , que j'ai été appelée , au nom d'une amie. On m'a ensuite transportée deux

fois. — Vous me raconterez votre histoire : donnez-moi la main , & retournons sur nos pas. Nous redescendîmes la rue Saint-Honoré : à l'entrée du faubourg , je dis à ma compagne : — Voici notre second détour. Nous avançâmes ; un coude obrus se présenta : — Je n'ai pas senti celui-ci ; mais tout proche , il doit y en avoir un autre à angles droits.... Le voici. Je marchai , en comptant les tours de roue , supputation à laquelle je m'étais quelquefois exercé. Nous arrivâmes devant une porte , dont j'avais tâté le heurtoir , en y appuyant mes deux mains liées ; je le reconnus. Mais ce moyen devint superflu : nous entendîmes de l'agitation dans la maison ; ce qui m'obligea de cacher ma compagne. Pour moi , qui étais encore preste à la course , j'affrontais le péril. On riait : j'entendis des voix de femmes & d'hommes ; mais je ne pouvais rien distinguer. Bien assuré de ce que je voulais savoir , j'allai rejoindre Desirée , qui souffrait de la fraîcheur du matin , & je la ramenai , en la couvrant de mon manteau. A l'entrée du Pont-Henri , nous fûmes dépassés par un carrosse bourgeois , qui venait derrière nous : on mit la tête à la portière , & je reconnus un des hommes , qui se retira vivement , & l'on disparut. Si j'avais été seul , j'aurais fu le terme de la course de ce carrosse. Après avoir remis Desirée chez elle , je la quittai , en lui promettant de la voir le lendemain.

Fin de la cinquième Partie.

LES NUITS
DE PARIS,

OU

L'OBSERVATEUR
NOCTURNE.

PAR M. RÉTIF DE LA BRETONNE,

*Auteur des Contemporaines , du Paysan
& de la Paysane pervertis.*

Nox & Amor, Vinumque nihil moderabile suadent ;
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. *Ovid.*

SIXIÈME PARTIE.



Labbat

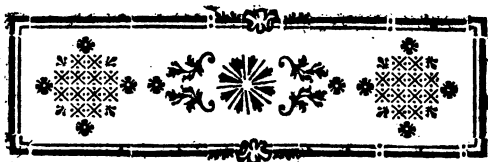
AA 3831

A LONDRES,

Et se trouve

Chez les principaux Libraires de France.

1789.



LES

NUITS DE PARIS,

OU

L'OBSERVATEUR NOCTURNE.



CIX. NUIT.

AVENTURE DE DESIRÉE.

A Huit heures , j'étais à la porte de ma com-
mère. Elle avait été malade tout le jour ,
& ne s'était pas encore levée. Sa mère m'intro-
duisit auprès d'elle. — Instruisez-moi vite , dis-
je à la belle brune , parce qu'il faut que j'a-
chève de m'éclaircir ! — Vous allez tout savoir ,
me dit-elle. Il y a trois jours qu'on m'apporta
une lettre , de la part d'une dame que je croyais
mon amie , parce qu'elle m'avait témoigné beau-
coup d'intérêt. Elle demeure au faubourg Saint-
Germain. Elle me marquait , qu'elle avait une
chose extrêmement importante à me communi-
quer , & qu'elle me priait , au nom de notre
amitié , de ne prendre que le temps de faire une
petite toilette , avant de venir. Je m'habillai.
Vous savez que je suis ma maîtresse. Je partis en

A 2

disant à ma mère, que suivant toutes les apparences je ne reviendrais pas souper. J'arrivai chez la dame, qui ne se trouva pas à la maison ; mais il y avait beaucoup de monde, toutes les personnes que vous avez vues la nuit passée, hommes & femmes. Je demandai la dame. On me dit qu'elle ne tarderait pas à paraître, & que si elle différait trop, nous irions où elle était. Elle ne vint pas. Sur les dix heures, on partit. Je ne voulais pas suivre la compagnie. J'entrai dans une pièce, où j'avais déposé mon mantelet. Je n'y fus pas plutôt, que deux hommes y survinrent, & sans me rien dire, me saisirent, me bandèrent les yeux, & me lièrent les mains. — Ce n'est pas ici chez mad. Saci, me dirent-ils ; vous êtes une aventurière, & l'on saura ce que vous êtes venue chercher ici ! — Je m'écriai ! Je voulus montrer ma lettre. On me la prit, & on ne me l'a pas rendue. Pour empêcher que je ne me fisse entendre, on me mit un bâillon, & je fus portée dans un fiacre, qui me déposa, non pas où nous étions la nuit passée, mais dans une autre maison, que je n'ai pas vue. On m'ôta le bâillon : je n'entendis personne de tout le reste de la nuit. Le matin, une dame âgée me servit à déjeuner du chocolat, que je refusais de prendre ; mais on me fit entendre, qu'on m'y forcerait. Le soir, on me fit souper, après m'avoir ôté le bandeau que j'avais sur les yeux. Je m'aperçus que j'étais examinée par quelqu'un, qui ne se montrait pas. On dit : — Quelle étourderie ! Je n'entendis que ce mot. Mais depuis, on me parla plus honnêtement. Je passai la nuit dans cette maison ; j'eus un fort bon lit, & l'on ne me banda pas les yeux. Enfin, hier soir, on me remit le bandeau, & l'on m'amena où vous m'avez vue. On délibéra sur mon sort, avant le souper. Un homme, dont je reconnus

la voix & la figure , lorsqu'il me fut libre de voir , disait aux autres : — Qu'importe ! Jolie femme pour jolie femme , celle-ci est fort bien ! On lui reprocha qu'il parlait comme un insensé. On soupa. Ensuite , on envoya quatre personnes de la compagnie en chercher une autre , au Marais. Vous revîntes avec eux , & mon étonnement a été extrême , en vous entendant parler. Voilà tout ce que je fais de mon aventure. Pour qui m'a-t-on prise ? je l'ignore.

— Il faudra que je le sache , répondis-je vivement , & peut-être dès ce soir. Il est des gens qui se croient tout permis , parce qu'ils sont d'un rang élevé. Il n'était que huit heures & demie. Je courus dans le faubourg Saint-Honoré. Je m'adressai au marchand de vin du coin de la rue d'Anjou , pour savoir les noms des personnes qui habitaient la maison que je lui désignai. Il me les dit , & en même temps , que la véritable maîtresse n'était pas encore revenue de la campagne , & que pendant son absence , son fils & sa société célébraient des orgies dans cette maison : qu'il s'y était passé des scènes très-scandalieuses , qui avaient attiré l'attention de la police ; ce qui faisait que depuis quelque temps , la joyeuse bande mettait un peu plus de circonspection dans ses démarches ; car auparavant , on y attirait par adresse des femmes de marchand & des filles de modes , qu'on retenait malgré elles toute la nuit.

Le maître a un gros chien , qu'il nomme Créancier : c'est une espèce de monstre de grosfeur & de laideur. Il est tellement stylé , que dès qu'il paraît quelqu'un , dont son maître veut se débarrasser , un mot suffit. — Un créancier ! A ce mot , le chien s'élançe , pose ses deux pattes sur les épaules de l'incommode , le renverse , le tient par terre , & gronde horriblement au moindre

mouvement que fait l'homme pour se relever. Il faut que son maître, en le caressant beaucoup, délivre le malheureux. Ordinairement ceux qui ont été accueillis de la sorte, ne reviennent jamais demander leur créance au maître du terrible chien. Le marchand de vin me fit encore beaucoup d'autres détails, qu'il est inutile de rapporter. J'hésitais sur ce que j'avais à faire, après une explication aussi lumineuse : cependant j'allai à la porte de la maison. Je frappai. Un portier d'emprunt vint ouvrir, & refermait sans me répondre, si je n'en avais empêché, en m'avançant à mi-corps. Je dis que je voulais parler à son maître. — Il n'y a personne. — Si, j'ai vu de la lumière. — Il n'y a personne ! — J'insistai. Au bruit que nous fisions, le maître s'avança sur l'escalier : — Hé ! parbleu ! c'est notre ami l'observateur, qui nous a retrouvés !... Créancier ! Créancier !... Heureusement j'étais prévenu, que c'était le nom du gros chien. Ma fermeté, qui ne m'abandonnait pas vis-à-vis des hommes, me quittait, lorsqu'il s'agissait d'un gros chien : j'ai horreur de ces animaux. Je me retirai vers la porte, restée ouverte, & je sortis. Le portier la referma, & je m'en allai.

En revenant du faubourg Saint-Honoré, je vis Pinolet à sa place : — Vous avez passé la nuit devant moi, dans un fiacre fermé, me dit-il. — Quoi vous m'avez senti ? — Non, je vous ai entendu : vous parliez avec difficulté : j'ai compris par-là que vous étiez gêné. Je lui contai mon aventure en deux mots. Il secoua la tête : — C'est une petite vengeance, d'une jolie personne, qui les avait joués. — Ce n'était pas elle ! — Je le fais... Mais ils l'ont ce soir. — Ha ciel ! — Ils ne l'auront pas encore un quart d'heure. Je retournai sur mes pas, & j'arrivai comme la jeune personne sortait, avec main-

forte. Elle ressembloit à Desirée , & tenait à la main une très-belle chevelure , qui étoit la sienne. On lui a rendu justice... Je courus chez la marquise , sans rien voir , que des tapageurs , rue des Deux-écus : ce fut à leur occasion , que je composai une Juvenale médiocre sous ce titre. *

SUITE DE L'ÉPOUSE MALHEUREUSE.

L'aventure de la nuit précédente ne m'avait pas plu , & je me promis d'être plus circonspect avec les mauvais plaisants. Je traversai les rues du Temple , Saint-Martin & Saint-Denis , tout occupé de ces idées , & je me trouvai , pour la seconde fois , dans la rue Verdelet. Vis-à-vis la porte de la belle Laure , je me rappelai cette infortunée. J'étais curieux de savoir ce qu'elle étoit devenue , depuis le jour que le père & la mère de son méchant mari l'avaient emmenée chez eux. Je vis de la lumière au premier : je frappai un seul coup. Une fille domestique vint m'ouvrir. — Comment se porte votre jeune maîtresse ? Serait-elle malade , que je vois son appartement éclairé?... Tandis que je parlais , le père du mari parut : — Ha ! c'est vous ? me dit-il : approchez que je vous dise un mot ! Je m'avançai ; la fille s'éloigna. — Je suis père ; je suis le premier magistrat de ma famille : j'ai bien examiné mon fils , sur-tout depuis que j'ai un petit-fils : j'ai vu que le premier étoit un monstre incorrigible : je l'ai puni : d'hier , sa femme , sa mère , son fils & moi , nous en sommes délivrés. Vous l'imprimerez un jour , pour effrayer les monstres comme lui ; mais pendant ma vie , taisez-vous.

Il est mort , & je parle.

* On la trouve , sous le titre des *Tapageurs* , dans le *Poëme de l'âne* , T. IV. , p. 139.

CX. NUIT.

SUITE : LA RUE SAINT-DOMINIQUE.

IL n'est personne au monde de si dangereux pour les filles d'un certain ordre, que les étudiants en médecine. On se défie des militaires, & des abbés ; mais un jeune étudiant de l'art d'Esculape a pour lui son état même, qui le rend utile, & qui lui sert à s'introduire auprès des mères & des filles ; son ton magistral & prescriptif, son savoir, & son éducation, qui sont toujours honnêtes. La femme d'un vitrier ; pie-grièche aride, dont les lèvres hâlées annonçaient le bavardage, me parut propre à m'instruire de ce qu'était la jeune personne de l'avant-veille. C'est une hasardeuse démarche, que celle d'attendre un jeune homme dans la rue ! J'entrai auprès de la vitrière, comme on allait fermer la boutique ; car on ferme plutôt dans ces rues solitaires & peu fréquentées. — Madame, je viens auprès de vous, comme étant une personne instruite & de bonne réputation... Vous avez dans votre voisinage une veuve, qui demeure avec sa fille, jeune personne très-aimable, & une domestique. — Oui ! madame Colart, & mademoiselle Adélaïde sa fille ; c'est une jolie personne : voilà trois ans qu'elle demeure dans le quartier. La mère veut donner sa fille à un architecte de mérite, mais fort laid : la demoiselle n'en veut pas ; elle a, dit-on, un amoureux, que la mère lui a défendu de voir, parce que c'est un jeune homme encore sans état, & qui, d'ailleurs, paraît un avantageux, un faraud, qui par cette raison ne plaît à personne, qu'à sa maîtresse... Etes-vous chargé de faire des informations ? — Oui, madame, je m'en suis chargé. — La jeune personne est très-douce ; c'est

un bon sujet. Si elle était aujourd'hui la femme de monsieur Desb*, ha ! mon Dieu , elle l'aimerait , ou du-moins , elle se comporterait bien , parce qu'elle a des principes de religion : au lieu que tant qu'elle restera fille , elle sera exposée... Etes-vous ami de la mère ? — Oui , madame , c'est-à-dire , que je désire de la servir. — Ha ! en ce cas , dites-lui qu'elle fasse le mariage , & qu'elle se presse ! On voit tous les jours rôder le quidam , aux environs de cette rue : mademoiselle Adélaïde ne peut faire un pas , qu'il ne soit derrière ses talons : puisque vous êtes ami de la mère , il faut vous dire la vérité. Il lui fera faire quelque sottise , je vous en avertis ! — Je quittai la vitrière , après cette information. Je ne me sentis aucun attrait pour le Luxembourg ; je remontai la rue Saint-Dominique , j'entraï dans l'impasse , & j'allai m'asseoir sur le seuil de la porte du traducteur des nuits d'Young & des tragédies de Shakespeare. Je rêvais à ce que j'avais à faire. Je crus qu'il était honnête , avantageux de servir la mère. J'étais assis dans l'ombre. J'entendis marcher dans la rue , & le son clair des talons d'une femme. Je me dis en moi-même : — C'est Adélaïde. J'allais me lever , lorsque j'aperçus qu'on venait à moi. Je me reconnai davantage. On s'approcha fort près. C'était Adélaïde Colart , & son étudiant. — Il n'y a pas d'autre moyen , disait ce dernier. — Mais je ne veux pas de ce moyen-là. — Vous ne voulez donc pas être à moi ? — Et si !... Mais perdre l'honneur ! — Je le répare. Vous demandé-je de vous enlever ? de me suivre ? de vous afficher ? Non. Introduisez-moi , le matin , ou le soir ; éloignez la domestique , & que votre mère elle-même , nous surprenne. Je ne vous demande pas même ces précieuses faveurs , pour lesquelles je donnerais ma vie , & que vous avez

tant de peine à m'accorder... Mais que votre mère, par notre situation, notre rendez-vous, notre particulier, croie tout ce qu'il faut qu'elle croie. — Vous ne demandez rien ! — Ho ! rien. — Cela me détermine ; car je ne voudrais pas offenser Dieu... Il est vrai que je l'offense, en défobéissant à ma mère, & en vous parlant en particulier ; mais je n'en suis pas maîtresse : cela est plus fort que moi. — Ma belle Adélaïde ! que votre piété me touche ! J'ai toujours désiré d'avoir une femme pieuse. — Et vous n'avez pas de religion ! — Il est vrai ; mais je désire que ma femme en ait, qu'elle en ait comme vous. — Laissez-moi me retirer, mon cher Doleron ! Ha ! j'espère vous faire aimer la dévotion, & que je serai l'instrument de votre salut ! C'est ce qui m'attache à vous ! Quel bonheur d'être unie avec vous dans toute une bienheureuse éternité ! d'en être la cause, & d'en recevoir les félicitations des Anges & des Saints ! — Ils se retirèrent ; & j'entendis que le rendez-vous n'était remis qu'au lendemain matin.

Je l'avoue, je sentis comme Doleron, que la véritable & douce dévotion est un trésor dans une femme. Mais en même temps la rendre simple d'Adélaïde me fit comprendre, que je pouvais, sans danger pour son bonheur réel, la servir à temps & à contre-temps, comme dit S. Paul. Je suivis les amants : ils se quittèrent au bout de l'impasse. Doleron prit la rue en face, & Adélaïde fit la commission pour laquelle elle était sortie.

Dès qu'elle fut rentrée, je me présentai chez la mère. J'étais parfaitement inconnu. Je fus un peu surpris de trouver la vitrière à côté d'elle. Cette femme s'était aperçue de la sortie d'Adélaïde, & elle était accourue auprès de mad. Colart, pour lui raconter ce qui venait de lui

être dit. — Le voilà ! dit la vitrière. — Je ne le connais pas ! répondit mad. Colart. — Je demandai à parler à la dame en particulier. On m'accorda ma demande : Adélaïde, la vitrière & la domestique passèrent dans une autre pièce. Lorsque je me fus bien assuré qu'on ne pouvait nous entendre, je pris la parole : — Je ne saurais vous exprimer, madame, combien j'ai de vénération pour vous, & d'estime pour votre demoiselle, malgré ce que je vais vous dire ! Les sentiments de piété dont elle est pénétrée, ont leur source dans votre ame, & découlent de l'éducation que vous avez donnée. Je fais quelles sont vos vues pour l'établissement de cette fille chérie, & on doit les approuver. Mais elle court un grand danger ! Un jeune séducteur s'est emparé de son goût, de son penchant : il n'est pas ce qu'il lui faut, comme l'homme que vous lui destinez, & que je connais, sans être lié avec lui. Je vous avoue, que j'ai vu avant-hier mademoiselle Adélaïde, dans la rue avec le jeune homme, & qu'ils ont fait ensemble un long circuit ! Mais ce n'est pas le pis de l'aventure. Je viens de les voir à l'instant ensemble, ici près, & d'entendre leur conversation.. Voulez-vous me promettre, madame, de suivre mon conseil ? — Hélas ! monsieur, vous m'effrayez ! Quoi ! ma fille... La domestique était avec elle ? — Non, elle est sortie seule. — Marie me trompe ! — Surement elle est d'accord avec sa jeune-maîtresse ; mais cela est excusable : ce sont deux enfants. — Je suivrai vos conseils, monsieur. On vient de me parler de vous, comme d'un de nos amis ; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Certainement je ne suis pas connu de vous, madame ! mais je ne saurais voir le mal, sans chercher à l'empêcher. Demain, madame, on doit introduire chez vous le jeune

réducteur. Les conditions de votre fille sont, qu'elle ne blessera pas la pudeur, que vous croirez outragée... — Ma fille !... — Un moment ! l'adresse n'est pas défendue : vous êtes instruite. Monsieur Desb* fait-il que votre demoiselle a le cœur prévenu ? — Oui ; & il ne l'en aime pas moins. — Cela est d'accord avec mes vues. Je vais vous quitter. Je me charge de l'avertir, & voici ce qu'il faut faire. Vous êtes prévenue : il faut que M. Desb* remplace dans l'obscurité, l'audacieux Doleron : c'est avec M. Desb* que vous surprendrez votre fille : vous lui ferez jurer, avant qu'elle le voie, d'épouser l'homme qui tiendra sa main. Vous hâterez les préparatifs, & liée par son ferment, elle ne pourra refuser ; sa conscience est trop délicate. — Hé ! monsieur, tout est prêt : les bans sont publiés : c'est par délicatesse que M. Desb* ne termine pas. — Cela suffit : il faut que le mariage se fasse cette nuit même. Je vais chez M. Desb* : vous, madame, préparez tout. Je sortis aussitôt, en lui recommandant de la discrétion avec la vitrière, autant qu'avec sa fille.

Je courus trouver l'architecte : il ne me connaissait que superficiellement : je lui dis que je venais de la part de mad. Colart, & je lui fis l'éloge de sa maîtresse ; ce qui l'attendrit aux larmes : — A merveille ! dis-je en moi-même ; c'est un bon-homme ; Adélaïde sera sûrement heureuse. Je lui révélai tout ce que je savais : je détaillai mes vues : je lui donnai mes conseils sur la manière de se conduire avec sa jeune épouse, après le mariage : sur-tout, je lui conseillai, de ne jamais lui parler d'amour, mais seulement d'amitié. Il m'embrassa de joie & de reconnaissance. Il avait entendu parler de moi, comme de l'observateur nocturne ; mais il ignorait que ce fût l'homme qui avait demeuré dans une mai-

Ton appartenant à M. Desb* son père. Lorsqu'en badinant, je lui eus dit que j'avais fait ma découverte, parce que j'étais l'observateur nocturne, il poussa un cri de joie, en disant, qu'il s'abandonnait à mes avis, pour les suivre à la lettre. Je retournai ensuite chez mad. Colart, qui n'avait rien négligé : j'allai de sa part, avertir à l'église, & prendre les arrangements. Tout cela fait, & l'heure convenue, je courus chez la marquise.

Je racontai ce qui se passait à mad. de M*** ; je lui lus la Juvenale intitulée *la Sauterelle* * , & je sortis à deux heures & demie.

Je me rendis chez M. Desb* , que je trouvai tout occupé de ses préparatifs. Je le quittai pour le précéder dans la rue Saint-Dominique : je passai par celle de la Harpe devant la porte de l'étudiant. Il était trois heures un quart. Je le vis sortir enveloppé dans un grand manteau bleu. Ce contre-temps me déplut : il n'était pas à propos qu'il fût témoin du mariage. Je le suivis. Il alla devant la demeure de sa maîtresse, où il chanta ce couplet du *Mariage par escalade* ; mauvaise pièce faite sur la prise de Mahon en 1756.

Holà, dormez-vous encore ?
 Belle Evire, éveillez-vous ?
 C'est l'amant qui vous adore :
 N'attendez pas que l'aurore
 Nous ramène les jaloux.

Je compris par ce couplet, & par ce qui suit, que les deux amants avaient fait une convention, que je n'avais pas entendue. Adélaïde ouvrit la fenêtre de sa chambre à coucher, & répondit en toussant. Il fallait empêcher une réunion qui aurait dérangé tous nos projets. J'avançai bruyam-

* *Paysan-Payfane*, T. III, p. 330.

ment, & j'obligeai l'amant à s'écarter un peu ; pour me laisser passer. Il se mit sous une porte voisine. Mais je n'avais garde de l'y laisser. Je m'avisai de crier : — Qui va-là ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? . . . Au voleur ! au voleur ! Il se mit à fuir, me croyant un voisin, & je le poursuivis par la rue d'Enfer. Je revins bientôt, & comme j'arrivais à la porte, je trouvai M. Desb*. Je lui fis part de ce qui venait de se passer. Il toussa, & je m'éloignai un peu. Adélaïde, qui ne douta pas que ce ne fût son amant, envoya ouvrir. J'observai que M. Desb* était en habit ; je me glissai le long des maisons, pour lui jeter mon manteau sur les épaules. On ouvrit ; il entra bien emmitoufflé : ce qui fit que la domestique le prit pour l'étudiant.

Cependant la mère s'était éveillée. Elle entendit entrer M. Desb*. Elle se leva, s'habilla & mit la tête à la fenêtre. Je toussai. Elle vint m'ouvrir. Tandis qu'elle descendait, l'étudiant s'approchait à pas comptés. Je l'aperçus, & je dis à la dame, en me glissant auprès d'elle : — Voici le séducteur : voulez-vous l'effrayer, ou le prendre au trébuchet ? Vous en êtes la maîtresse ? — Elle réfléchit ; & comme elle avait repoussé la porte, nous délibérâmes sur ce qu'il fallait faire. Il fut convenu qu'elle entr'ouvrirait ; qu'elle prendrait Doleron par la main dans l'obscurité, comme si elle était la domestique, & qu'elle le conduirait dans un bûcher, au rez-de-chaussée, où nous l'enfermerions. Ce qui fut exécuté. La dame ouvrit : elle prit la main de l'étudiant, sans parler, & l'introduisit dans le bûcher, dont elle avait disposé l'entrée pour le recevoir. Dès qu'il y fut, elle ferma la porte à double tour, & remonta chez elle. L'étudiant ne savait où il était : c'est pourquoi

sans doute il se tint tranquille , en attendant sa maîtresse.

Lorsque nous fûmes en-haut , la dame appela sa domestique , qui feignit de s'éveiller ; elle lui demanda la raison du bruit qu'elle venait d'entendre ? Cette fille parut embarrassée : je me montrai ; j'assurai à la dame , qu'on avait ouvert à un homme , que cette fille avait introduit dans la maison. Je conseillai de voir dans la chambre de la demoiselle. La mère y consentit , en m'assurant qu'elle connaissait les principes sévères de sa fille. On tourna une clef , qu'on avait laissée , parce qu'on voulait être surpris. Qu'on imagine l'étonnement de la demoiselle & de la domestique , lorsqu'à la lumière que portait mad. Colart , Adélaïde se trouva dans les bras & la tête appuyée sur la poitrine de M. Desb* ! Toutes trois firent un cri : — Quoi ! ma fille ! — Ho ! madame ! — Ha ! maman ! — M. Desb* demanda pardon. Il dit , qu'il n'avait pas eu de rendez-vous ; qu'il avait été introduit par la domestique , en venant pour ce que savait mad. Colart. — Que ferons-nous , monsieur , me dit la mère ? — Pour payer la vertu de votre fille , il faut aller à l'autel sur-le-champ : ce qui vient d'arriver , prouve qu'elle était destinée à M. Desb* , & il faut qu'elle soit l'épouse de l'homme dans les bras duquel elle s'est jetée. Adélaïde était si troublée , qu'elle ne put rien dire pour s'opposer. On lui passa une petite robe , & coiffée en grand bonnet , elle se laissa conduire à l'église. On eut soin que la fille domestique accompagnât la mariée.

Que faisait Doleron cependant ? Enfermé dans le bûcher , le mouvement qu'il entendait , lui persuada qu'il ne fallait pas qu'il remuât , & que sans doute il était arrivé , à l'étagé supé-

flcur, quelque chose, qui tenait tout le monde en l'air. Une tranquillité profonde succéda : il attendit long-temps, & il commençait à s'impatienter, lorsqu'on revint de l'église. Ce nouveau bruit le rendit encore discret. Mais le jour commençait à devenir grand : on fit déjeuner les témoins, au nombre desquels j'étais : on tâcha d'égayer Adélaïde : son mari lui montra les plus beaux & les plus tendres sentiments : il la toucha. Huit heures sonnaient, & nous n'avions pas encore achevé de déjeuner, lorsque la domestique effrayée, vint nous dire, qu'on frappait à la porte du bûcher en-dedans. Mad. Colart se leva seule, & fit même rester la fille auprès de nous : elle alla ouvrir à Doleron, en marquant le plus grand étonnement de le voir là ! L'étudiant ne savait comment s'excuser. Mad. Colart prit un air sérieux, en lui disant : — Je pourrais vous faire arrêter, en appelant mon gendre & les témoins, qui sont là-haut : mais je vous fais grâce : retirez-vous, & apprenez, téméraire, que ma fille, mariée d'aujourd'hui, est trop bien élevée & trop sage, pour entretenir désormais quelque relation avec vous. Doleron se retira confondu de ce qu'il entendait. Mad. Colart remonta, & ne parla qu'à moi de ce qu'elle venait de faire. Je laissai les nouveaux époux, & j'allai dormir quelques heures.

CXI. NUIT.

LA PLACE LOUIS XV.

UN long intervalle s'est écoulé : j'ai été malade : j'ai vu la mort instante m'annoncer la dissolution. Hélas ! je ne la redoutais pas, & déjà tranquille, par la certitude de mourir, je me sentais soulagé du poids de la vie. . . La mort n'est rien, ô mortels ! la somme des biens
de

de la vie est compensée par ses maux ; la différence des deux colonnes , est zéro. Si la vie était un bien , la nature ferait injuste , d'avoir placé la mort si près de la naissance , pour la moitié des êtres vivants ; mais la mort n'est rien. Si l'être aime la vie , c'est que l'amour de la conservation , est inhérent à son existence , comme la faim & la soif ; cet amour est la première & la plus forte des facultés : mais l'être raisonnable peut le vaincre : ainsi , dans la doctrine des anciens sages d'Égypte , la terre voit tranquillement l'avancement de sa carrière ; le soleil plus tranquillement encore ; & le grand tout , le phénix , arrange lui-même la fin de son immense période. Nous avons deux sortes d'existences ; la générale , avec tous les êtres , la terre , dont nous faisons partie , le soleil lui-même ; & l'individuelle , par laquelle nous sommes un être particulier : l'existence générale est éternelle , comme le grand être ; elle subira les révolutions de la nature , mais elle ne cessera jamais : l'existence individuelle ne dure qu'un instant , un jour , un mois , un an , un siècle au plus : la première de ces deux existences est sans peines , & sans plaisirs particuliers : tous les êtres y vivent d'une vie générale , avec une sensation générale ; à-peu-près comme tous les hommes d'un grand royaume , participent à la souveraineté : dans la seconde , ou l'existence individuelle , nous existons pour notre compte ; nous souffrons en particulier , nous jouissons en particulier : de sorte que si , avant l'existence individuelle , nous pouvions avoir le sentiment individuel , ce ne serait pas de mourir que nous tremblerions , mais de naître. La somme des biens & des maux individuels est toujours égale naturellement , quoi qu'on en dise. Ainsi le sentiment des Stoïciens , que nous ne souffrons pas.

dans la douleur , était une vérité dénaturée. Zenon leur maître avait voulu dire , que nous avons successivement , autant de plaisir que de peine ; & ses disciples avaient changé successivement , en simultanément. Et il ne faut pas croire que ces peines & ces plaisirs , même les mentaux , soient toujours moraux ; ils sont physiques ; c'est-à-dire , que l'homme isolé , l'homme sauvage , seul maître d'une île où il serait seul , ou avec sa femme , sans inquiétude , sans sujet de chagrins , aurait cependant des jours de tristesse , & des jours de gaieté , sans cause apparente , & seulement par un effet de la fluctuation continuelle qui existe dans tous les êtres individuels , du bonheur au malheur , de la joie à la tristesse , du malheur au bonheur , & de la tristesse à la joie : ainsi , dans l'état même d'innocence , dans ces belles années , par exemple , de huit ou neuf ans à 14 , en supposant qu'il n'y eût ni collège , ni arts , ni métiers , l'individu serait également affecté de joie & de tristesse physiques. — C'est donc bien pis , s'écriera-t-on , dans l'état de sociabilité ! — Non : cette idée , qui égara J. J. Rousseau , en lui faisant déplorer le sort de l'enfance , est absolument fautive : vous donnerez au jeune individu contraint plus de mouvement , des chagrins plus poignants , & des plaisirs plus vifs : vous pouvez raccourcir son existence , mais non diminuer la somme de ses biens & de ses maux ; vous les précipitez seulement. Hé ! qu'importe , quand on connaît le néant de la vie ! — Mais , dira-t-on , en ce cas , la nature n'a pas eu de sagesse en formant les individualités ? — Dieu n'a pas eu de sagesse en formant les soleils ! en les tirant de lui-même ! Dieu n'a pas eu de sagesse , en faisant former aux soleils les comètes & les planètes ! c'est ce que j'ignore : je me garderai

Bien de prononcer ce que je ne fais pas ! Ou plutôt , présumant de la souveraine intelligence ce que j'en dois présumer , je dirai que sa haute sagesse est au-dessus de ma sagesse bornée : je l'adorerai , comme la source de mon être , & je lui laisserai disposer de l'univers , dont je ne suis qu'un atome imperceptible . . .

Le 14 mai , j'étais convalescent. A huit heures du soir , je me sentis la force de sortir , & j'allai jusqu'aux Tuileries. On donnait un feu , pour une grande réjouissance ; mais je n'en vis rien , assis que j'étais sur les marches du palais , qui descendent au parterre. Le bruit épouvantable que j'entendis ensuite , ne me surprit pas ; c'est l'ordinaire dans les réjouissances tumultueuses. Je sortis , appuyé sur le premier bâton que j'eusse porté , depuis que j'étais à Paris , & je sortis seul par la porte du Pont-royal , que je traversai seul. Mais bientôt une foule innombrable me suit. J'entends des pleurs , des gémisséments. Jamais soirée ne fut si désastreuse ! On assignait au désordre mille causes imaginaires ! Il n'y en avait que deux ; les filous & les libertins ; je m'en convainquis dès le lendemain. On se rappelle le dernier feu de la Saint-Jean. Ce fut la même chose à la place Louis XV ; les filous voulaient voler ; ils foulaient : les libertins avaient telles & telles femmes ; & ils les firent périr , en périssant avec elles. Les filous firent le plus de mal , & le commencèrent : les libertins cependant en causèrent beaucoup , parce qu'en voulant se baisser , ils furent renversés , foulés aux pieds. Une troisième classe , les polissons , contribua aussi au désordre : il faut faire entendre ce que c'est. A Paris , le citadin , & les étrangers naturalisés , ont une façon de penser dure , égoïste : ils regardent tout ce qui les entoure avec mépris ; ils n'ont pas respectivement

de compassion. Si quelque chose les affecte , ils pousent , ils renversent , pour y aller ; les hommes , les femmes sont pour eux de masses inanimées , qu'ils terrassent , qu'ils foulent aux pieds , & plus ils font de mal , plus ils ont de gloire & de plaisir ; c'est une prouesse , dont ils parlent le lendemain. Les filous & les libertins voulaient bien de la presse & de la confusion , mais non faire ce qui arriva : les polissons au-contraire , en voyant l'effet , le redoublaient ; au risque de périr eux-mêmes. Ils augmentaient le mal , en montant sur les corps entassés , en les foulant sans pitié : sans eux , personne peut-être ne serait tombé. . . Je vis , ce soir-là , un amant désespéré , qui avait conduit sa maîtresse au feu , retourner la chercher ; ne pas la trouver ; pressentir son sort funeste , & mourir de douleur. Elle arriva comme il expirait On a loué l'action de ces grenadiers des gardes , qui portèrent leur colonel. Il faudrait la beaucoup blâmer. En attendant un peu , leur colonel ne risquait rien ; & en le portant , en écartant la foule , qui peut dire à combien de malheureuses victimes ils ont causé la mort la plus cruelle ! . . . O maîtres du monde , croyez-moi , ne donnez que des fêtes individuelles ; il appartient à Dieu seul de réjouir en masse toute la nature !

J'étais trop faible pour aller chez la marquise.

CXII. NUIT.

LE JARDIN DES PLANTES.

TRiste , effrayé de tout ce que j'avais entendu la nuit précédente & dans la journée , j'allai chercher une promenade tranquille. L'air m'avait un peu fort fié : je pris par la rue Saint-Victor , & j'arrivai au Jardin des plantes. Il faisait encore jour : mais le soleil était cou-

ché ; la soirée était belle. Je regardai le labyrinthe : il me prit une envie démesurée d'aller respirer l'air pur , au-dessus de cette éminence : mais les portes en étaient fermées. Un homme du quartier me dit , que les sous-préposés se réservaient cette partie du jardin , pour leurs parties fines. Je frémis d'indignation. Je cherchaitant , que je trouvai une petite porte au-dessus des forges , par laquelle j'entrai. Je n'eus pas fait trente pas , que j'entendis parler , & rire dans un bosquet. Je m'avançai doucement , & je vis sur le gazon les débaïs d'une collation copieuse , autour de laquelle étaient couchés , quatre beaux couples d'amants , qui riaient , jaisaient. . . Je l'avouerai , cette joyeuse compagnie m'offrit l'image du bonheur. Je n'en fus point jaloux , je ne fus point de mauvaise humeur. Une réflexion me vint seulement : — Ils sont là bien heureux ! mais il faut qu'une peine compense ces plaisirs-là ? Ho ! qu'elle sera grande ! Je m'éloignai sans bruit. Sur la descente orientale , j'aperçus quelques autres couples , mais séparés. Je ne décrirai pas leurs amusements ; ils avaient raison de tenir les portes fermées. J'allai de-là sur le monticule vis-à-vis , observant de marcher toujours à couvert. Je vis d'autres sociétés. Enfin je fus aperçu par deux garçons de jardin. Ils vinrent à moi furieux : — Comment êtes-vous entré ici ? — Par la porte. — Vous n'êtes pas de la compagnie ? — Non. — Vous êtes. . . — Vous êtes des insolents ; & taisez-vous , ou je vous ferai voir , que cet endroit doit être ouvert ; il ne renferme aucune plante rare ; & le jardin du roi ne doit pas être l'asile du libertinage. A ce mot , un des sous-préposés , qui se faisaient fermer les portes du labyrinthe , s'approcha , me regarda , & ne dit mot. Il fit bien. Je ne sortis pas : je me promenai ouvertement

par-tout , & je suivis la dernière compagnie. Je vis par la mollesse des sous-préposés à mon égard , qu'ils n'étaient pas autorisés. . . J'allai chez la marquise pour la première fois depuis trois mois ; je lui racontai ce que je venais de voir , & elle en écrivit à l'intendant du jardin. L'abus dura quelque temps encore ; enfin , il a cessé , par les ordres de Buffon.

Je lus à mad. de M*** une Juvenale , intitulée , *le Tragique & le Comique* , * composée durant ma maladie.

LA FILLE QUI S'ÉVADE.

Je m'en revins doucement , & sans excursion , vers le minuit. Au milieu de la rue Saint-Antoine , je vis sortir une fille nue en chemise , qui se sauvait : elle prit par la petite rue Percée : je n'avais pas la force de courir. Un instant après , il sortit de la même maison , un homme , en bonnet de nuit , ses bas non liés , qui courait de toutes ses forces. Je le laissai courir , ne sachant pas si je devais lui indiquer de quel côté la jeune fille avait pris. Tandis que je réfléchissais immobile , une femme d'un certain âge sortit de la même maison , en courant comme les autres ; enfin une fille domestique. Tous , à l'exception de la fille , avaient descendu la rue Saint-Antoine. La domestique m'aborda , pour m'interroger. — Avant de vous répondre , lui dis-je , il faut me dire ce que signifie ce que je viens de voir. Une jeune personne est sortie nue , en courant : un instant après un homme ; puis une femme ; enfin , vous. — Si vous avez vu ma jeune maitresse , dites-moi de quel côté elle a pris , & venez , je vous parlerai en marchant.

* Elle est dans le Tom. IV. du *Paysan-Paysane* parverts , p. 84.

J'y consentis. — Suivez-moi , lui dis-je. Et je marchai le plus vite qu'il me fut possible. — Ma jeune maîtresse , me disait la fille , est bien malheureuse ! Son père & sa mère , que vous venez de voir courir après elle , veulent qu'elle se fasse religieuse , pour mieux marier son frère ; les parents de la fille qu'il doit épouser , dans trois ou quatre jours , prétendent que la sœur ait prononcé ses vœux. Elle ne le voulait pas : on l'a fait venir ce matin à la maison , pour la mieux sermoner ; mais on n'a pu réussir. On l'a maltraitée. Enfin ce soir , à l'instant où on la faisait coucher , la porte s'est trouvée ouverte un moment , comme elle était toute nue , sa mère venant d'emporter ses habits ; elle en a profité , pour descendre , & s'enfuir. Elle va probablement chez sa tante , qui demeure près l'Orme-Saint-Gervais , dans une petite rue , qui passe derrière Saint-Jean-en-Grève. Tandis que la fille parlait , je regardais de tous côtés : j'aperçus dans un enfoncement , quelque chose de blanc. J'y allai. C'était la jeune personne , en chemise , sans chaussure. — Ne craignez rien , lui dis-je , mademoiselle : je vais vous procurer un asile. Je l'enveloppai de mon manteau ; je dis à la domestique d'aller lui chercher quelques habits , & de lui donner ses souliers , attendu qu'elle avait les pieds blessés par des éclats de bouteille cassée. La fille courut chercher ce que je lui demandais , ou peut-être avertir les parents. Je fis traverser rapidement la rue Saint-Antoine à la jeune personne , nous prîmes la rue des Bilettes , la rue du Roi de Sicile , la rue Pavée , & nous parvîmes dans la rue Païenne. Je fis le signal : on vint m'ouvrir , & j'appris à la marque la rencontre que je venais de faire. On donna des habits à la jeune personne ; on visita ses pieds , dont elle souffrait beaucoup , on les

panfâ , & on l'envoya dans la communauté qui recevait les protégées de la marquise.

En m'en retournant , je revis la fille domestique avec son maître & sa maîtresse , qui venaient de la rue Percée : ce qui me fit soupçonner la fille de trahison. Je me tins à l'écart , jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés par la rue Culture. J'arrivai chez moi très-fatigué.

CXIII. NUIT.

SUITE DU JARDIN.

J'Osai retourner au Jardin des plantes , malgré ce qui m'était arrivé la dernière fois. Je m'aperçus que j'étais observé : le Suisse avertit les sous-préposés de mon arrivée. Je tâchai de pénétrer dans le labyrinthe. Un homme vint m'ouvrir la grande grille. J'entrai. Je ne trouvai d'abord personne , quoique je furetaffe par-tout. J'allais , je venais ; enfin au pied d'un cyprès , j'entrevis plusieurs personnes , qui paraissaient s'entretenir. A mesure que j'approchais , je distinguais le sujet de la conversation , qui roulait sur la botanique. On m'aperçut. Sans doute on savait que j'étais là. — Tenez , dit un des jeunes gens , voici un savant botaniste ; il faut le prier de résoudre la question ? — Je ne connais rien à la botanique , leur dis je ; mais je me connais en mœurs , & je fais que vous êtes des libertins , qui fermez au public une partie de ce beau jardin , pour le faire servir à vos parties & à celles de vos amis. Je fais ce que j'ai vu l'un de ces jours , & je me propose d'en instruire des personnes en état d'y porter remède. Adieu. Je n'ai besoin ni de jeunes étourdis tels que vous , ni de vos questions. Je m'éloignai , en achevant ces mots. Mais je revins par derrière une haie de buis. — Quel est cet homme ! disaient

valent les jeunes gens. C'est sûrement quelqu'un, comme il faut ; on le voit à son assurance. Ils appelèrent le garçon de jardin , pour lui demander , si j'étais sorti ? Cet homme dit , qu'il ne m'avait pas vu. Je profitai de ce moment , pour me glisser dans le grand jardin , par la grille entr'ouverte. Je passai du côté du limonadier , où étaient quelques personnes qui se rafraîchissaient. Ces gens faisaient des plaintes de la clôture du labyrinthe , & j'entendis qu'on était instruit des motifs. Le limonadier , qui avait ses raisons , soutint que c'était par décence qu'on le fermait , parce qu'il s'y faisait des parties scandaleuses. — Quand cela serait ? lui dis-je ; mais cela n'est pas ; un endroit est toujours décent , dès qu'il est public , parce que personne n'y est sûr de n'être pas vu : au-lieu qu'à présent , le labyrinthe est le repaire de la débauche , parce qu'elle est assurée de se dérober à tous les yeux. Je parlais avec tant de véhémence , que cet homme fut intimidé ; il se tut. Je m'éloignai. Comme j'étais dans la grande allée des tilleuls , vis-à-vis la porte d'entrée , je vis arriver une jolie compagnie , qui monta par le petit escalier à côté des forges. Le souper fut commandé chez le Suisse , & l'on alla se divertir. J'hésitais , si j'entrerais , ou non. Tandis que je réfléchissais , je vis tout ce monde sortir précipitamment , ainsi que les jeunes gens qui m'avaient parlé. Je me cachai derrière un gros buisson , & j'entendis qu'on disait : — Il ne sortira pas aujourd'hui ! qu'il soit ce qu'il voudra. La joyeuse compagnie quitta le jardin , & l'on dédommagea le Suisse des préparatifs commencés. Je sortis après tout le monde. Je ne fais si je risquais quelque chose avec ces gens-là : je ne le crois pas. On ferma les portes , & le dessein

n'était sans doute que de me faire coucher dans le labyrinthe.

J'allai directement chez la marquise : je lui racontai l'emploi de ma soirée; après quoi je lui lus une pièce , intitulée *la Politique*. *

La marquise me parla de la jeune fille de la veille. Elle avait fait écrire à ses parents , pour leur annoncer , que n'étant pas dignes de disposer de leur fille , une autre personne l'avait recueillie , & l'avait mise dans un endroit honnête & sûr.

Je passai devant la porte de ces gens à mon retour , & je vis de la lumière à leurs fenêtres. Il me vint alors une idée , qui pour ne pas être trop philosophique , me parut néanmoins propre à produire un bon effet sur de pareilles têtes. Je criai de la rue , en me tenant collé contre les maisons , & à la manière des anciens oublieurs. — « O vous , qui rendez malheureux vos enfants , par d'injustes dispositions , tremblez ! La confusion , la honte , la douleur , le désespoir vont tomber sur vous ! » Je prononçai lentement , & avec l'accent d'un inspiré. J'ai su depuis , que l'effet de ces paroles avait été au-delà de mes espérances. La domestique , qui la veille avait trahi sa jeune maîtresse , en ne me trouvant plus , s'était formé de moi une étrange idée , qui s'était changée en une autre , par la lettre de la marquise. En m'entendant le soir , elle avait frissonné. Ses maîtres mêmes furent persuadés que j'étais un être extraordinaire , envoyé par la providence au secours de leur fille. Ils descendirent pour me trouver. Mais j'étais déjà bien loin.

* *Paysan-Paysans* , Tom. IV , p. 121.

CXIV. NUIT.

JARDIN DE SOUBISE.

J'Abandonnai le Jardin des plantes, pour ne pas familiariser avec ma vue, les jeunes gens que je voulais morigéner. J'étais faible, & je ne sortais pas tous les soirs. L'on était au commencement de juin. C'est le temps où la nature est revêtue de sa belle robe à fleurs. Je m'acheminai vers le Marais dès ma première sortie & en attendant l'heure de voir mad. de M***, j'entrai dans le jardin de l'hôtel Soubise. Je me crus dans le séjour de l'innocence & de la candeur. Une foule d'enfants, avec leurs bonnes, folâtraient autour du bassin. De jeunes filles, plus grandes, mais ayant cette touchante naïveté de l'adolescence, se promenaient sous les marrogniers. Dans le parterre, garni de légumes & d'arbres à fruits, je trouvai une nation entière; c'étaient tous les Juifs bas-mercantiers qui célébraient le samedi. Les pères, les mères, les enfants, les servantes, tout était confondu. Ils parlaient allemand entr'eux, & ne se mêlaient pas avec le reste du monde. Ils me prirent sans doute pour un des leurs. Je marchais gravement, & j'écoutais. Par ce que je vis & ce que j'entendis, il me semble que l'innocence & les mœurs patriarcales règnent encore parmi eux. La servante parlait à son maître & à sa maîtresse, comme une sœur ou une fille, suivant son âge; les enfants étaient respectueux & tendres; les pères & les mères paraissaient ne respirer que pour eux. Je fus édifié des sentiments de ces pauvres Juifs; car pour les riches, on fait trop que c'est autre chose. Le spectacle était uniforme; d'ailleurs ils se disposaient à partir.

J'allai de l'autre côté, où se promenaient les adolescentes chrétiennes.

Elles étaient toutes aimables, & il y en avait de charmantes. Elles me prirent pour un Juif, & j'entendis qu'elles se disaient entr'elles : — C'est un Juif ! mais il ne faut pas en avoir peur ; ces gens-là observent bien leur loi ; ils sont bons, bien unis entr'eux. Elles s'affirent sur un banc. J'allai m'asseoir derrière elles au pied de la terrasse. Elles me perdirent de vue, & j'entendis alors une conversation vraiment intéressante, par sa candeur, sa naïveté.

— Moi, j'aimerais bien ces Juifs, s'ils n'étaient pas Juifs ! dit une jeune personne. — Qu'est-ce que cela veut dire ? — Ho ! je le fais bien moi, sans qu'elle le dise ! c'est qu'elle voudrait avoir un mari, un jour comme ça ; n'est-ce pas ? — C'est ce que j'ai voulu dire ; car il ne faut pas mentir. — Moi, je ne veux pas me marier ; ma tante me dit que tous les hommes sont méchants ; & en-effet, je vois dans les ménages, que toutes les femmes sont malheureuses, plus ou moins. — Ma bonne amie, dit une des plus grandes, as-tu observé si ce n'était pas quelquefois la faute de la femme ? Pour moi, je t'assure que maman est très-heureuse avec mon père ! Et tous les jours elle nous dit : Mes enfants, respectez bien votre père ! c'est un homme si bon, si honnête, si laborieux dans son état, si estimé, si entendu, que notre bonheur à tous dépend de lui. . . Ne pourrais-je pas avoir le même avantage ; sur-tout si je laisse choisir à mon père & à ma mère, qui ont bien de la prudence, de la raison, & qui m'aiment, ho ! comme jamais on n'aima son enfant. . . . Aussi, je le leur rends bien. — Je ne pense pas comme Sophie, moi ? Nous avons le même âge ; j'ai quinze ans, & elle aussi ; mais je ne

vois rien chez nous qui m'engage au mariage ; ma mère était belle ; mon père l'adorait ; & depuis qu'ils sont mariés , elle n'a jamais pu faire sa volonté. Toujours des contradictions , à la moindre dépense ! Aussi , ma mère me dit-elle , que le meilleur des hommes , qui est mon père , ne vaut rien. Une petite éveillée prit alors la parole : — Cela s'appelle raisonner tout de travers ! Parce que le père de mademoiselle est le meilleur de taquins , il s'enfuit que tous les hommes valent moins que lui ! Mais vous sentez bien , ma'm'selle , qu'un homme qui ne dirait pas ce qu'il dit , serait meilleur que lui , pourtant ? — Ce n'est pas cela ! s'écria une autre : ne voyez-vous pas que la mère de mon amie est une folle , & que si Victoire est riche un jour , comme elle le sera , elle devra sa fortune à la sagesse de son père ? Elle a raison de dire , que c'est le meilleur des hommes ; car j'ai entendu dire à mon père , qui est le plus savant , le plus éclairé des hommes , à ce que dit ma mère , que sans la force d'esprit du père de ma bonne amie , toute sa fortune serait dissipée , parce que sa maman a la tête légère ; & si pourtant elle est bonne femme & bonne mère. — Ce n'est donc pas comme madame. . . Sa fille n'est pas ici ? . . . C'est cette pauvre Irène. . . Ha ! qu'elle est malheureuse ! Sa mère ne l'aime pas ! & elle la fait souffrir , souffrir ! jusque-là que ma mère dit , que lorsqu'on a une mère comme ça , on est dispensé de l'aimer. — Non , ma'm'selle ! dit la troisième qui avait parlé ; rien ne dispense d'aimer sa maman ! Quand vous ferez mère (si Dieu vous en accorde le bonheur !) seriez-vous bien aisé d'être haïe de votre enfant ? — Si j'avais le malheur d'être méchante mère , cela me serait bien indifférent ! — Mais , ma bonne amie , reprit la même , cela ne serait pas indifférent pour votre

fille ! Irène aime sa mère , qui ne l'aime pas , & maman dit , qu'elle a trouvé , par-là , le moyen de se rendre avantageuse la haine de sa mère ; car cela est bien beau , d'aimer une maman qui ne nous aime pas , uniquement parce qu'elle nous a donné la vie , & qu'elle est notre mère ! — Ho oui ! ho oui ! dirent à-la-fois dix de ces aimables jeunes filles. Je vis qu'elles allaient se lever ; parce que l'une d'entr'elles observa qu'il se faisait tard. Je m'approchai : — Charmantes filles ! leur dis-je , je viens d'entendre votre conversation , & je ne saurais vous dire combien elle m'inspire d'estime pour vous ! Votre sexe , à l'âge où vous êtes , a toutes les vertus aimables ; ha ! gardez , gardez toute votre vie cette inestimable candeur , qui vous rend intéressantes , & qui vient de m'attendrir aux larmes ! Elles m'écoutaient interdites , sans me répondre. Je crus devoir leur en sauver l'embarras ; je m'éloignai. Elles sortirent toutes , & j'entendis qu'elles disaient : — Il est bon-homme , ce Juif ! il avait presque les larmes aux yeux en nous parlant. — C'était autrefois le peuple de Dieu. — Il le sera encore un jour. — Oui , avant la fin du monde. Mais celui-là sera-t-il damné ? — Non ! non ! dit une des plus jeunes. Les autres n'osèrent décider , si je serais damné ; mais elles en tremblaient ! . . . Je demurai quelque temps après le départ de ces aimables filles ; ensuite j'allai chez la marquise plutôt qu'à l'ordinaire.

Je restai seul environ une demi-heure , en attendant qu'elle parût à sa grille. On me demanda , si je voulais quelqu'un pour me tenir compagnie ? Je remerciai , parce que j'allais écrire ce que je venais de voir & d'entendre , pour le lire à mad. de M***. Elle parut comme j'écrivais ; elle fut enchantée ! — Vous mettez tout

à profit , me dit-elle. Je fus ensuite la Juvenale , intitulée *la Superstition*. *

LA MALADE PAR FINESSE.

Je m'en revins doucement par le chemin le plus court , c'est-à-dire , par la rue Pavée , la rue du Roi de Sicile , la rue Tiron , la rue de Joui , la rue des Nonaindières. Au milieu de celle-ci , une porte s'ouvre ; une cuisinière en fort , vient à moi , & me nommant d'un nom inconnu , me dit : — Ha ! c'est vous , monsieur *** ! Bon ! entrez , madame est seule. Ne faites pas de bruit ! — Je l'avouerai , je me crus en bonne fortune. Je montai. On dira que c'est être téméraire. Je le fais comme un autre ; mais enfin , je me fiais sur mes dispositions , pour éviter le danger-présent , & sur la protection de la marquise , pour le danger subséquent. J'arrivai dans une chambre éclairée par une veilleuse. Une jeune & jolie femme , au lit , que je reconnus parfaitement , me tendit son bras , en me disant : — Pardon , mais je suis obligée à tout ce mystère , pour ne pas mortifier mon mari , qui est entêté de son vieux médecin ; dites-moi ce que vous pensez de ma maladie ? (Elle parlait sans me regarder.) Je lui tâtai le pouls , & le trouvant parfaitement bien réglé , je lui répondis , qu'elle se portait bien. — Ha ! vous redoublez ma confiance. . . Il faut tout vous dire : mon mari m'aime ; mais il est. . . je ne dirai pas , d'une avarice , mais d'une chicheté , qui lui fait me refuser les choses qui me flattent davantage pour la parure. Je n'aime pas à le tourmenter ; mais quand j'ai la moindre indisposition , il ne fait que me faire. J'ai donc feint d'être malade ! Aussitôt il m'a donné tout ce que je pou-

* II. Vol. des *Françaises* , p. 63.

vais désirer. Il a fait venir son vieux médecin. Celui-ci, qui sans doute n'est qu'un imbécille, m'a trouvée très-mal, & m'a mise au régime le plus sévère. Il m'a presque effrayée ; en vérité, j'ai cru que j'étais peut-être malade. Claudon la cuisinière m'a dit qu'elle vous connaissait pour très-habile, qu'elle vous avertirait, & qu'elle vous ferait entrer, quand tout le monde serait couché. Après cette explication, je compris que le vieux médecin se jouait de la fausse malade, & qu'il la voulait guérir de sa coupable finesse. . . Comme je vis que je n'étais pas connu de la dame, comme médecin, je me mis à la chapitre en lui disant, que cela était fort mal, & que sans doute M. Bouvart cherchait à la changer, en l'effrayant. J'ajoutai, que pour moi, à la première fois, je ferais pis encore, que je la rendrais véritablement incommodée ; enfin, qu'à une autre fois, j'avertirais son mari. Je me retirai, sans attendre que la cuisinière m'éclairât. Elle dut être bien surprise, quand sa maîtresse lui rendit mon discours. & mes menaces !

C X V. N U I T.

L'ARSENAL.

L'Année s'écoulait : je travaillais peu ; je voyais rarement la marquise, non par refroidissement, mais par impuissance. Enfin, au mois de septembre, ma santé se trouva parfaitement rétablie. *

J'avais visité les jardins publics ; restait l'arsenal. J'y allai par une belle soirée de la fin de

* Il y a ici une transposition de *Nuits*, environ depuis celle du *Feu de la Saint-Jean*, qui est de 1662 ; la suivante est de 1670 ; & celle-ci de 1771 : & bientôt l'on va se trouver en 1772. Mais, qu'importe ?

Père. En y entrant , j'éprouvai une tristesse profonde ! Je ne connaissais pourtant pas encore le monstre , qui depuis l'a profané ! (Voy. la IV Partie de la *Femme infidelle* ;) & l'infortunée fille de *Jean de Vert* n'y avait jamais porté ses pas ! elle n'y avait pas été calomniée , insultée par le plus vil & le plus lâche des tyrans !
 Etait-ce pressentiment ? ou serait-ce que par lui-même ce jardin n'est pas gai ? Il a cependant un site superbe ! c'est la terrasse du côté de la rivière ; mais ce beau site est nul , & l'on ne peut en jouir , la nuit. Je fis quelques tours , & j'étais parvenu jusqu'au bout du long boyau garni de canons. Il n'était pas encore huit heures : je ne voyais personne , & je n'espérais plus d'y rien rencontrer. Je rêvais à la composition de quelque *Juvenale* , & il m'en vint une dans l'esprit , que je rédigeai le lendemain. *

Tandis que je jouissais d'une solitude plus grande , que celle de ma chambre isolée du Collège-de-Prèle , j'entendis marcher à petits pas ; une jeune femme s'approcha d'une fenêtre de bureau , toussa , & alla jusqu'au fond du grand boyau. Il faisait si sombre , qu'elle ne m'apercevait pas. Je ne voulus faire aucun mouvement , de peur de l'effrayer. Elle revint , & lorsqu'elle fut vis-à-vis la fenêtre où elle avait toussé , elle s'arrêta. J'entendis marcher un homme , qui venait du côté d'une petite porte latérale. C'était un grand & beau garçon , mais qui avait l'encolure d'un sot. La jeune personne me paraissait l'aimer vivement & de bonne foi ; mais elle ne le témoigna qu'en grondant. Le sujet n'était ni des entreprises téméraires , ni l'indifférence ; on le grondait , de ce qu'il n'avait pas assez de complaisance pour le mari. Le garçon ,

* Voyez la note suivante.

qui paraissait trente-deux ans , s'excusait à-peu-près comme un petit Parisien de 14 ou 15. Et promettait tout ce qu'on exigeait de lui. Mais il est tard , ajouta-t-il ! votre mari peut revenir , & je ne voudrais pas qu'il nous fût ensemble !... La jeune dame convint qu'il avait raison , & ils gagnèrent la porte. Ils allaient sortir , lorsque j'aperçus un petit homme noir & laid , qui marchait à eux précipitamment. — Ha ! c'est ma femme ! s'écria-t-il. . . Mais elle est avec toi ! dit-il à l'homme ? c'est avec un ami , & je trouve bon qu'elle te voie en tout temps & en tout lieu , parce que tu es de bon conseil. Ce début n'annonçait rien de sinistre , & je ne me sentais pas disposé à suivre ces gens , pour effuyer les platitudes des deux hommes. J'allais m'éloigner , quand j'entendis la dame dire au beau jeune homme : — Il dissimule ! Je suis perdue ! Venez souper avec nous , s'il vous le dit une seule fois ! Effectivement , le petit homme , qui était un monstre de noirceur , dit au jeune homme : — Ha ça , tu ne nous quittes pas ! Il faut finir ensemble la soirée si bien commencée ! Viens souper avec nous ? — Je le veux bien , répondit le jeune homme ; je vais seulement prendre quelque chose chez moi : attendez ici. — Il demeura à deux pas.

Pendant sa courte absence , l'homme noir & la jeune femme se trouvèrent seuls , & je prêtai une oreille attentive. Le début du mari fut singulier ! Sans dire un mot , il s'approcha de sa femme , lui prit entre deux doigts la chair du bras au-dessus du coude , & la lui tordit si cruellement , qu'elle fit un cri ! . . . Elle fut prête à s'évanouir. Il la fit revenir à elle par un coup de poing dans les côtes , avec le pouce avancé. Je connaissais cette manière de

frapper, * & je m'en aperçus par son effet, qui fit pousser un cri aigu. Le monstre ne parlait pas. La femme pleurait. — Après le plaisir, la peine ! lui dit-il enfin. — Je ne savais que penser. J'étais quelquefois tenté de dévorer ce monstre. Mais la femme n'était pas innocente. Cependant, m'étant aperçu qu'il allait encore lui tordre le bras, je ne pus me contenir : — Arrête, malheureux ! m'écriai-je ; depuis ton arrivée, je t'examine, & tu vas être puni, comme tu le mérites ! A ces mots, le monstre me balbutia des excuses. — Où demeures-tu ? . . . Où demeurez-vous, madame ? On ne répondit rien. — Il faut que je le sache ; & ce soir, ce soir même, je vous mets sous la protection d'une dame respectable. Au premier mauvais traitement qu'il vous fera éprouver, il sera puni, & vous serez tirée de ses mains. Le monstre me regardait : — Tu médites quelques noirceurs ! lui dis-je ; mais tu as trouvé ton maître. Et voyant ses yeux étinceler, j'appelai à moi. Les invalides en sentinelles accoururent ; je me jetai sur le monstre, que je retins : on l'entoura ; je racontai ce qu'il venait de faire. Pendant que cela se passait, le grand jeune homme revint ; il voulut prendre le parti du mari. Mais lorsqu'il apprit la conduite tenue en son absence, il devint furieux. Il était connu dans le jardin, étant commis à l'un des bureaux ; il assura, que le monstre tuerait sa femme, si on les laissait retourner ensemble. Le mari fut emprisonné dans le jardin, pour y avoir frappé sa femme ; car il en convint ; je dis que je me chargeais de la jeune dame, & que j'allais sur-le-champ la mettre sous la protection de mad. la marquise de M***. Je la conduisis, rue Païenne, en lui faisant

* C'est celle des commis des femmes.

des remontrances sur son attachement criminel pour le jeune homme. Elle s'excusa de son mieux , & m'assura , qu'elle avait toujours vécu dans l'innocence. — Je veux bien vous croire , lui répondis-je ; mais il faut renoncer à tout ce qui peut mettre des torts de votre côté. Elle me raconta des horreurs de la part de son mari. J'en frémissais. . . Hélas ! . . .

Nous arrivâmes. Je la présentai ; je racontai tout ce que je savais. La marquise promit sa protection. Il fut convenu que je ramènerais la femme chez elle , & que le lendemain , elle ferait sa demande en séparation. Il fut dit aussi , qu'elle quitterait la maison de son mari , dès qu'il aurait recouvré sa liberté. Tout cela fait , je revins chez la marquise , à laquelle je lus une Juvenale , intitulée *la Loterie*. * Je prévins qu'il y aura une autre Juvenale sous ce titre ; celle que j'annonce ici , n'étant pas dans le genre.

À mon retour , je passai devant la porte de la femme du monstre. Je vis encore de la lumière chez elle , & une fille domestique arriver avec une femme âgée. La jeune femme effrayée , avait envoyé prier une tante à elle de lui donner un asile , pendant le temps qu'elle ferait les premières démarches pour la séparation , & cette bonne dame venait à son secours. Elle l'emmena. La jeune femme tremblait que son mari , mis en liberté , n'arrivât , & ne lui fit souffrir tout ce que peut inventer la méchanceté. Je les accompagnai jusque chez la tante. Quel est cet homme , ce monstre ? Lecteur , c'est le mari de l'infortunée Agnès de Saxancour , dont vous lirez peut-être un jour l'histoire.

* Elle se trouve à la fin du Tom. IV de la *Déconvenue australe* , p. 387.

CXVI. NUIT.

SUITE DE L'ARSENAL.

LA triste aventure de la veille ne m'empêcha pas de retourner au jardin , dans lequel elle était arrivée. Je ne vis rien dans l'allée en impasse , & je m'avançai du côté de la terrasse riante , qui domine sur la Seine. Un beau clair de lune formait des nappes de lumière , entremêlées d'ombres alongées. On entendait sur le fleuve , ou le long de ses bords quelques bateliers & quelques blanchisseuses , qui cessaient leur travail. Un silence profond régnait dans le jardin ; je m'en revins du côté de la porte , à pas lents , les bras coiffés sous mon manteau.

Sur le mur de revêtement , qui borde les fossés , j'aperçus deux personnes assises , qui causaient : l'homme avait un bras passé autour de la taille de la femme. Je m'avançai à découvert. Parvenu près d'eux , j'entendis que la jeune personne répondait au jeune homme : — Je fais bien qu'on ne se doutera pas que nous sommes ici , à l'heure qu'il est ; mais je crains de donner de l'inquiétude à maman. — Encore un instant ! répondit le jeune homme ; ha ! la charmante solitude ! & que ce jardin est délicieux , quand on y est avec ce que l'on aime ! Il se tut , & moi , je pensai : — Voilà deux amants ; il n'est pas fort merveilleux qu'ils se trouvent heureux ensemble ! La merveille serait , s'ils étaient mari & femme depuis un an ou deux. Après cette réflexion , je m'éloignai doucement , pour ne pas les troubler. Je fis encore un tour ; je revins , & je vis les deux jeunes gens qui se levaient. Ils passèrent près de moi , sans me voir , tant ils étaient occupés l'un de

l'autre ; ils sortirent , & moi je restai dans le jardin.

Après quelques minutes de promenade , je découvris deux autres personnes qui paraissaient arriver. Je m'approchai pour les reconnaître : c'était un homme de 45 ans , avec une femme de 35 à 40. Ils se tenaient sous le bras , & causaient en marchant. — On m'a dit qu'ils étaient ici , disait l'homme. Je voudrais bien les surprendre , sans qu'ils nous vissent ! . . . Par exemple , les entendre ? — J'avais défendu à ma fille de sortir ! répondit la dame. — Bon ! reprit l'homme , il n'y a pas de danger ! — Plus que vous ne pensez , mon compère. N'est-ce donc rien que le bonheur ? Qu'est-ce qu'une femme , même jolie , sans la contrainte & la défense ? Je veux que ma fille soit heureuse , du-moins , tant que sa jeunesse & celle de votre fils me laisseront quelque autorité ; j'en prends les moyens , & . . . — Les éluder un peu ne nuira pas à vos desseins , ma commère. S'ils ne s'échappaient jamais , ils ne connaîtraient pas le prix du bien dont vous les privez. — A la bonne heure ! Mais pour que ces échappées ne soient pas dangereuses , il faut qu'elles soient rares ; & je vous en prie , mon cher compère , au nom du bonheur de votre fils , secondez-moi ! — De tout mon cœur ; vous savez combien j'aime nos enfants , & quelle est ma confiance dans votre prudence ? Où sont-ils ? — Mais je ne les vois pas : le jardin est grand. — Nous n'en aurons que plus de peine à les rencontrer. — Voyons à la terrasse. Ils y allèrent , & je les y suivis. Ils regardèrent par-tout. Je les abordai pour lors : — Vos enfants sont partis , un instant avant que vous arrivassiez , leur dis-je ; mais si vous voulez savoir ce qu'ils ont dit , à la place que je vais vous montrer , le voici. Je le leur répétai , en y allant.

— Venez-vous souvent ici ? me dit l'homme.
 — Non ; je n'y viens que depuis hier. — Si vous y revenez , vous pourriez nous rendre un grand service , à madame & à moi. C'est mon fils & sa fille , que ces jeunes gens ; ils sont mariés depuis dix-huit mois , & nous tâchons , surtout madame , qui est une femme de mérite , de prolonger leur bonheur , par la contrainte. Madame traite encore sa fille en enfant ; elle la gêne dans sa liberté , même dans sa tendresse envers son mari. Comme ils sont jeunes , notre convention agréée par mon fils , a été , que la fille de madame resterait cinq ans chez sa mère , depuis quinze jusqu'à vingt ans , & qu'il ne la verrait que de temps en temps , sur le même pied que s'il était garçon , & qu'elle fût encore fille. Cela tient ; mais les jeunes gens s'échappent quelquefois. Ce soir , par exemple , ils ont profité d'une affaire qui occupait madame , pour s'évader , ne comptant pas qu'elle pût s'en apercevoir , & il paraît qu'ils s'en retournent , afin de prévenir le moment où elle aura fini. Ce que vous nous dites de leur entretien , marque assez que madame n'a pas tort , & qu'ils s'aimeront comme des amants , tant qu'elle pourra les retenir.

Je fus enchanté de cette découverte , & qu'il y eût encore à Paris des Spartiates. Je pris la liberté de conseiller aux parents , de feindre de ne s'être pas aperçus de la sortie de leurs enfants , si ceux-ci paraissaient vouloir la cacher. On sentit que j'avais raison. Nous causions en nous en retournant. Je laissai ces honnêtes gens à leur porte ; & j'allai chez la marquise , à laquelle , après ce récit , je lus une histoire , intitulée *l'Épouse séparée* , * dont cette respectable femme parut très-surprise !

* Elle est dans les *Françaises* , III Vol. p. 113.

CONCLUSION DU FRÈRE JALOUXÉ.

En m'en revenant , je passai par la rue Saint-Nicolas-des-champs , demeure de la jeune & provocante Elise. J'avais reçu d'elle une lettre dans la journée : ce n'était pas pour la voir , que je passais à pareille heure dans son quartier ; mais occupé d'elle , à cause de sa lettre , mes pas incertains s'étaient tournés de ce côté. Elle avait de l'esprit , de la sensibilité : par une certaine analogie avec moi , elle avait pensé , que sa lettre devait avoir pour effet , de m'amener dans son quartier. Elle avait retenu à coucher une de ses amies , jeune & belle brune appelée madem. Tahy , & c'était afin de pouvoir me recevoir à telle heure que je passasse , qu'elle l'avait retenue. Arrivé devant sa porte , je levai les yeux , & je vis de la lumière au second. Il est une jolie chanson , qu'elle avait une fois exécutée devant moi sur la harpe :

Vous êtes irrité !

En vérité

Votre courroux me fait rire!

Je chantai ces trois vers. Aussitôt la fenêtre s'ouvre , & j'y vois Elise avec son amie. — Montez ! me dit-on fort bas. La domestique de la mère d'Elise vint m'ouvrir la porte. Dans ce même instant , deux jeunes gens se présentent pour m'empêcher d'entrer : l'un était le frère de madem. Tahy ; l'autre , le troisième frère d'Elise , le même que les deux autres avaient un soir expulsé de chez leur sœur : le premier était l'avocat , dont Elise m'avait parlé. Surpris de leur procédé , je leur demandai , ce qu'ils prétendaient faire ? — Vous avez un rendez-vous nocturne , me dit le frère d'Elise , ou avec ma sœur , ou avec ma maîtresse. Ma sœur me hait ; & elle pourrait vous favoriser , afin de me faire perdre le cœur de

de madem. Adélaïde Tahy , sœur de mon ami , que voilà. — Vous êtes un visionnaire ! lui répondis-je : la demoiselle dont vous parlez m'est inconnue ; & quant à votre sœur , j'ai quelque chose à lui dire , qui ne regarde pas les affaires de son cœur , ni du mien. — Justement ! reprit le peintre , elle veut vous donner la connaissance de madem. Adélaïde , & c'est pour cela qu'elle vous a écrit aujourd'hui. — Montons tous les trois , lui répondis-je , & vous allez voir combien vous vous trompez. Ce parti fut accepté. Mais en entrant chez Elise , je vis que , par ignorance , j'avais trop hasardé. Elise fit un cri. Adélaïde courut se réfugier auprès de son frère , & je vis que toutes deux redoutaient également la présence du peintre. Il parla fort raisonnablement : ce qui parut surprendre les deux jeunes personnes ; car j'entendais Adélaïde , qui disait à son frère : — Il n'est donc pas fou ! — Où as-tu pris qu'il l'était ? — Mais , je lui ai vu faire des extravagances. — Il n'en fera plus ; depuis qu'il t'aime , il est devenu sage. — Oui , mademoiselle , très-sage ! s'écria le peintre. — Serait-il possible , lui dit Elise , que tu fusses effectivement assez sage , pour adorer mon amie ? — C'est la vérité. — A ce prix , je vais te rendre toute ma tendresse. — Ha ! je ferai le plus heureux des hommes !... Tu ne voulais donc pas la donner à monsieur que voilà ? Elise se mit à rire : — C'est l'impossible. Tahy ne parlait pas : il écoutait : sa sœur était fort rouge. — Tu ne dis rien à mon frère ? dit-elle à Elise. — Qu'il vous marie mon jeune frère & toi , & je n'ai plus d'objections ; il fera le maître absolu. — Je ne devrai donc pas votre main à l'amour ? — Non ; je vous tromperais en le disant ; mais à la reconnaissance. Mon troisième frère établi avantageusement avec mon amie ,

c'est un si grand bien pour moi , qu'il me rendra cher à jamais l'homme à qui je le devrai. — Vous disposez de moi , comme d'un être passif ! dit en riant Adélaïde. — Je connais tes dispositions , reprit Elise.

Tout étant arrangé bien plutôt qu'on ne le pensait , & l'objet sur lequel Elise voulait me consulter , heureusement terminé , je pris congé de la compagnie. Le mariage du peintre & d'Adélaïde s'est fait ; mais celui d'Elise & de Tahy n'aura jamais lieu : un malheureux amour , né au fond du cœur de cette jeune personne , s'y est toujours opposé... Hélas ! celui qui en était l'objet , ne l'a su , que pour en gémir. Mais il est accoutumé aux sacrifices !... Depuis , il ne passe jamais devant la rue Saint-Nicolas , qu'il n'entre dans la maison qu'habitait Elise , & qu'elle n'habite plus ; il y trace la date du jour , & s'attendrit , en revoyant les dates précédentes : c'est ainsi qu'il nourrit sa sensibilité. Cet homme n'est pas un puriste , c'est un homme simple & faible ; il dévoile ses faiblesses , non par ostentation , mais pour consoler ceux qui en ont de pareilles , & les soutenir contre le découragement. Les chiens l'aboient ; mais il méprise l'aboiement des chiens : il dit à chacun ses vérités , comme il expose les siennes : il dit au ver luisant de la littérature : — Tu n'es qu'un ver luisant. A l'énergumène , partisan de l'esclavage : — Tu n'es qu'un petit Machiavel , auquel tu es bien inférieur en mérite. Au talent boursofflé , à ces hommes , qui pour quelques futils productions , & de grandes places , se croient des aigles ! — Vous êtes des linottes sifflées. A l'insecte qui rampe dans la fange & dans le vice , tu n'es qu'un vil escarbot , ô Mamonet !

CXVII. NUIT.

LES BOULEVARDS DU TEMPLE.

IL me sembla que je ne devais pas me mêler de la conduite des jeunes époux de l'arsenal ! Ils étaient trop bien dirigés par leurs parents , pour avoir besoin de moi. Le 14 septembre , jour anniversaire de ma visite à Victoire , j'allai par la rue Saintonge aux Boulevards du Temple , vulgairement nommés les Beaux-boulevards , & je pris un goût très-vif pour cette promenade , où je trouvai beaucoup d'aventures : quelques-unes sont déjà décrites dans les *Contemporaines* , * & je ne les répéterai pas : d'autres sont intactes , & je vais les placer ici , en commençant par celle du premier soir.

LA JOLIE FEMME SANS ENFANTS.

Je marchais lentement dans l'allée que bordent les cafés , les futiles spectacles. Je ne cherchais rien ; j'abandonnais mes regards où ils voulaient errer , & toujours ils tombaient sur des scènes variées , plus ou moins divertissantes. C'était un tableau changeant , toujours le même , & toujours diversifié. Cet endroit n'était pas propre à penser ; mais il saturait l'ame de semences d'idées & de faits , qui revenaient ensuite dans la solitude. On sortit de chez les baladins , & deux belles femmes , de ma connaissance , vinrent avec leurs maris s'asseoir à une table du café Caussin. Elles m'aperçurent , & m'appellèrent. — Vous avez l'air , me dit une d'elles , de bayer aux corneilles : vous marchez pesam-

* Dans le XXVII Vol. , 176 Nouvelle , les Femmes qui portent bonheur à leurs Maris ; & 177 , les petites Marchandes du Boulevard.

ment, & vous regardez tout avec admiration, comme si jamais vous n'aviez rien vu ! — Il est vrai, lui répondis-je, madame ; mais, c'est que tout cela m'amuse. Je m'aperçus ensuite, que l'autre jeune dame, sœur du mari de celle qui me parlait, était toute triste. J'en demandai la raison à la dame qui m'avait appelé... — Observez-la bien, vous la devinerez.

Dans ce moment arriva une pauvre femme, portant un enfant dans ses bras, & en ayant cinq autour d'elle. Deux s'attachaient à son tablier, & les deux aînés en tenaient un petit par la main. A cette vue, la jeune dame triste, tressaillit ; & regardant sa belle-sœur : — Qu'est-ce que ces misérables ont fait à Dieu, pour en être traités si avantageusement ? — Cet avantage, qui serait réel, si vous l'aviez, lui répondis-je, est un malheur pour cette infortunée. Voyez ! Tous ces enfants ont l'air souffrant ! Elle soupira. Je la vis prête à demander les deux plus jolis, garçon & fille. Mais la vue de sa belle-sœur, dont les enfants seraient ses héritiers naturels, si elle n'en avait pas, la retint sans doute. Elle avait fait auparavant peu d'attention à moi. De cet instant, elle me prévint, me caressa. Je lui parlai, parce qu'elle parut le désirer. Dans un moment où sa belle-sœur & les deux maris étaient fort occupés d'un morceau de musique, très-comique, exécuté par l'orchestre, elle me dit : — Vous êtes un homme essentiel, je le fais : je me confie à vous ; n'abusez pas de ma confiance. Cette pauvre femme ne mendie pas ; mais elle est là pour exciter la commisération, & qu'on lui offre quelque chose. Voilà un louis ; donnez-le-lui de ma part, & apprenez-lui ma demeure. Une pareille commission m'était trop agréable, pour la refuser : je pris le louis ; je m'approchai de la pauvre femme ; je lui glissai

For dans la main , en lui disant : — C'est de la part de cette belle dame , qui vous regarde : voilà son adresse (je venais de l'écrire) : donnez-moi la vôtre. La pauvre femme parut hésiter ; elle crut ; pendant quelques instants , que je lui tendais ce piège exécrationnel , que de vils espions dressent au pauvre , depuis la loi contre la mendicité , loi juste , mais pourtant cruelle ! qui a fait périr plus de cinquante mille individus ; (je le fais d'un inspecteur de dépôt , le plus éclairé de tous) & qui en retient cinquante mille autres dans la captivité ; tandis qu'il était tout simple , de charger chaque paroisse de nourrir & d'occuper ses mendiants ; on aurait alors puni les réfractaires... Je tâchai de rassurer la pauvre femme , mais je me sentis bien humilié , d'être pris pour un espion ! Je la persuadai cependant : elle me dit sa demeure ; & il fut convenu qu'elle irait trouver la dame le surlendemain , à neuf heures du matin. Je vins apprendre à la belle dame ce que j'avais fait : — Ne la perdez pas de vue ! me dit-elle. Nous causâmes. Elle me fit beaucoup de questions singulières , entr'autres : S'il y avait des moyens naturels , des précautions à prendre , dans le mariage , pour avoir des enfants ? — Certainement ! lui répondis-je , & il est une conduite à prescrire , tant à la femme , qu'au mari lui-même. — Hé ! les médecins l'ignorent donc ? — Non ; mais la plupart des médecins sont des ignorants charlatans. Si au lieu de vos élégants à la mode , vous aviez consulté le docteur Guilbert de Preval , par exemple , il vous aurait donné de sages conseils , ainsi qu'à votre mari. — Ha ! que ne l'ai-je connu ! — Il est temps encore. — Ce que je désire le plus au monde , c'est d'avoir des enfants : mon mari le désire autant que moi. — Lorsque vous consulterez le docteur , il ne faudra pas

oublier les moindres petits détails de votre conduite morale & physique à tous deux. Il est des hommes & des femmes qui n'ont point d'enfants, parce qu'ils ont trop de sensibilité physique; d'autres, parce qu'ils n'en ont pas assez; c'est au savant médecin à juger, d'après cela, quelles sont les indications à prescrire. Il vous fera cent questions, que je ne puis vous faire; & lorsqu'il sera bien éclairé par vous-même, il vous guidera sûrement, pour vous aider à surmonter tous les obstacles de tempérament, de caractère, ou de conformation extérieure; car il pourrait arriver, qu'un très-léger défaut de cette dernière, fût le seul empêchement à un vœu aussi légitime, aussi naturel que le vôtre. La jeune dame m'écoutait avec attention; elle dévorait mes paroles, & ne songeait plus à la pauvre femme. Mais moi, je ne la perdais pas de vue; & m'apercevant qu'elle se retirait, je le dis à la jeune dame, qui me renouvela sa prière de la suivre, parce que deux de ses enfants lui avaient beaucoup plu, & qu'elle voulait en prendre soin, pour attirer sur elle les bénédictions célestes.

L'obscurité me favorisa, pour suivre la pauvre femme. Elle prit par la rue Charlot, & parvint à la rue Saintonge, en suivant celle de Normandie. Elle entra dans une maison, dont la boutique était une de ces auberges qu'on nomme gargotes. Elle monta au quatrième. J'étais charmé de pénétrer jusqu'au fond de son ame: ce qui était important, pour diriger la générosité de la jeune dame, & lui faire connaître, si elle pouvait, ou non, laisser voir ses protégés à leur mère; s'il y aurait de mauvais principes à déraciner; ensuite, à quel degré elle était pauvre, &c. Je compris, dès les premiers mots que prononça la pauvre femme, qu'elle était

veuve. C'était un motif de plus , pour exciter la bienfaisance. Après que la lampe fut allumée , la mère apprit à ses enfants , qu'elle venait de recevoir une charité considérable , dont il fallait remercier le bon Dieu ! Elle se mit à genoux devant une Madone tenant son fils , & prononça dévotement cette prière : » *Mon Dieu ! rendez à la belle dame , dans votre miséricorde , le bien qu'elle nous a fait aujourd'hui ; à moi votre indigne servante , & à ces orphelins de leur père , auxquels vous n'avez laissé qu'un faible soutien ! O mon Dieu ! soyez leur père , & bénissez leur bienfaitrice ! & qu'elle obtienne de votre bonté tout ce qu'elle désire ! Et accordez vos graces à l'homme qui m'a donné l'argent de sa part ! Accordez-moi , Seigneur , & à mes enfants , le bon usage de cette sainte aumône , afin qu'elle soit pour nous comme le pot de farine de la pauvre femme de Sarepta , chez laquelle demeura le saint prophète Elie... — C'est comme l'a dit avant hier en chaire M. le curé ? dit la fille aînée. — Oui , mon enfant... Notre Père... Elle ajouta les prières communes à celle qu'elle venait de faire. Cet élan d'une ame reconnaissante , me donna un excellente idée de la veuve , qui me parut avoir reçu de l'éducation. Tous ses enfants priaient avec elle , les mains jointes , d'un air d'innocence qui m'enchantait. La mère leur distribua ensuite à souper des haricots fricassés , achetés à une revendeuse de restes. Ils étaient froids & en masse , de sorte qu'ils formaient comme un second morceau de pain , dans lequel les enfants mordaient avec un appétit , qui donnait envie de manger. Ils remercièrent Dieu de ce régal , & on se coucha.*

Je m'en revins au Boulevard très-content. Les dames y étaient encore. On partit , dès que je fus arrivé ; mais du café au garosse de place.

j'instruisis la dame sans enfans de l'heureuse découverte que je venais de faire. Je vis combien elle était touchée, par la manière dont elle me ferra la main, en montant dans la voiture. — Vous ne venez pas avec nous ! me dit l'autre dame. — Quoi ! lui dit en riant son mari, tu ne fais donc pas qu'il va commencer ses fonctions ? — Ses fonctions ! s'écria-t-elle. — Hé oui ! d'observateur nocturne. — Ha ! cela est plaisant ! — Bien plus, il les a commencées avec nous : toi & ma sœur vous allez être couchées sur ses registres, pour votre contingent. — Il y mettra tout ce que je lui ai dit ? — Rien de plus sûr. — En ce cas, l'article de ma sœur sera plus étendu que le mien ; car ils se font dit je ne fais combien de secrets. — On partit, & moi, je pris le chemin de la rue Païenne.

Je repassai par la rue Saintonge, où je saluai ma date du 14 septembre 1769. Un peu plus loin, je vis sur la porte d'une maison voisine de celle où demeurait la pauvre veuve, deux femmes du commun qui causaient. Je les abordai : — Mesdames, leur dis-je, connaissez-vous, ici aux environs, une pauvre femme veuve, qui a six enfans ? — O mon Dieu oui, monsieur, dit l'une ; elle demeure là, tenez ! — C'est une bonne femme ! dit l'autre, bien travailleuse ; mais dame ! elle a trop de charge ! Son mari était garçon - maréchal ; il gagnait peu ; mais ça faisait aller la maison ; & puis il avait de l'industrie ; les dimanches & fêtes, au lieu d'aller boire, comme les autres, il allait à la messe, & puis il râpait du tabac du matin au soir ; ainsi que tous les soirs, quand il était arrivé de sa journée. C'était un cheval pour le travail. Il avait pris sa femme par amour. — Non, c'est elle qui l'avait pris ; car elle était plus que lui. — C'est vrai !... & il n'aurait pas voulu qu'elle eût.

est manqué de rien de nécessaire. Mais le voilà mort ! & la pauvre veuve est bien dans l'embaras ! C'est pourtant la fille d'un maître ferrurier ! Ce que j'apprenais me fit le plus grand plaisir , & je ne désespérai pas d'engager la jeune dame sans enfans , & qui était riche , à prendre soin de cette pauvre famille. Je regardais comme un gain pour moi , tout ce que je pouvais épargner de dépense à la marquise.

Ce fut avec ces heureuses nouvelles que j'arrivai dans la rue Païenne. Mad. de M*** partagea ma joie du service rendu. Une Juvenale analogue m'avait occupé dans la journée ; c'est *le Luxe & la Pauvreté*. *

En m'en revenant , je réfléchissais à ce qui venait de se passer au Boulevard ; & je me disais à moi-même : — Au-lieu de ces espions , de ces exempts , qui ne savent faire que du mal , pourquoi d'honnêtes gens ne se réunissent-ils pas , dans la vue louable de se répartir les différents quartiers de Paris , afin d'y tout voir , & de tendre aux infortunés une main secourable ? Je ne suis qu'un être isolé , sans pouvoir , sans fortune. Et cependant , que de services n'ai-je pas eu occasion de rendre déjà , indépendamment des secours pécuniaires de la marquise ? Nos pauvres ancêtres , si fort loués par les sots d'aujourd'hui , étaient de bonnes gens , de vrais Brabançons à vue courte ! Ils ne savaient que fonder des moines & des religieuses de chœur : rien d'utile ne s'offrait à leur imagination , emmailotée par la superstition ; ou si quelques ames privilégiées fondaient les Filles-Dieu , les Madelonètes , Sainte-Pélagie ,... ces institutions utiles étaient bientôt monastérisées par le mauvais génie du siècle !... Oui ! oui ! m'écriai-je , en

* Dans les *Françaises* , II. Vol. p. 131.

dépit des fots , je soutiens que notre siècle vaut mieux que les siècles précédents !

Ces mots furent entendus par un homme , qui fumait à sa fenêtre : — Tu en as menti ! s'écria-t-il. En même temps il me jeta le vase dans lequel il crachait. J'évitai le coup. — Vous êtes digne du siècle que vous préférez ! lui criai-je de loin ; & moi , je suis du nôtre ; car je vous pardonne ! Je pensai en moi-même , que cet homme aurait été un zélé Catholique la nuit de la Saint-Barthélemi. Il jurait ; mais c'est perdre son temps que d'écouter les fous.

CXVIII. NUIT.

SUITE DES BEAUX-BOULEVARDS.

LE lendemain , je fus obligé de sortir de bonne heure , à cause de la pauvre veuve. J'étais dans les rues avant cinq heures. J'allai chez la jeune dame sans enfants , & je lui fis mon nouveau récit. Elle en fut enchantée. — Sortons ensemble , me dit-elle : je vais le demander à mon mari. Et sans attendre ma réponse , elle y courut. Nous partîmes un instant après , & nous allâmes chez la veuve.

Nous la trouvâmes au travail. Ma vue la troubla un peu ; mais lorsqu'elle aperçut la jeune dame , elle fut pleinement rassurée. — Ma bonne , lui dit mad. Zamet , je fais combien vous êtes estimable , & combien vous avez de peine à élever votre famille : je n'ai pas d'enfants , & je me crois obligée , pour remplir entièrement mon devoir de citoyenne , de vous aider à élever les vôtres ? Le voulez-vous bien ? — O ma belle dame ! de tout mon cœur ! — Je me chargerai de deux , garçon & fille , & ce ne seront pas les deux aînés. (Ici la veuve parut sérieuse.) — Et je vous ferai , pour chacun des quatre au-

Vres , une petite pension par mois de dix livres , cela fera quarante francs... (*s'adressant à moi.*) J'adopte cette petite famille ; elle fera la mienne ; si j'ai des enfants , Dieu les bénira. La veuve était comblée de joie. Elle ne savait comment témoigner sa reconnaissance. Mad. Zamet choisit les deux enfants qu'elle voulait emmener : c'étaient les deux qui lui avaient plu la veille , & les plus délicats pour la santé. La mère crut que c'était par cette raison seule qu'elle les choisissait , & elle les promit avec joie , pour le lendemain. Mad. Zamet paya le premier mois , & se fit donner un détail des besoins les plus pressants : son but était de fournir les choses les plus utiles en linge & en habits , afin que cette dépense n'empêchât pas la veuve de bien nourrir ses enfants. Après que tout fut arrangé , mad. Zamet me dit : — Allons au spectacle des enfants ; c'est , je crois , l'Ambigu comique , qu'on le nomme ? Nous nous y rendîmes sur-le-champ.

On donna d'abord des scènes de marionnettes , dans lesquelles le petit Arlequin réel , jouait avec le Polichinel en bois & les autres figures mouvantes : c'est ce qui rendait piquantes des scènes insipides , des rébus sur les acteurs des grands spectacles , & sur quelques auteurs , comme Voltaire , Rousseau , Rameau. On donna ensuite une misérable rapsodie , intitulée *l'Île de la frivolité* , dont le dialogue cadrait aussi peu avec l'ingénuité de l'enfance , qu'avec le goût & le bon sens. Je m'aperçus qu'en général , on cherchait , à ce spectacle , à faire contraster l'innocence de l'âge , avec l'indécence des propos , & que c'en était-là tout le but. C'est une profanation coupable , & digne du châtement le plus exemplaire. Je ne disais rien à la dame que j'accompagnais ; & cette réflexion fut également la

sienne. Je conçus alors l'idée de faire une pièce, non pas entièrement à ma manière, mais à-peu-près dans la leur, corrigée, & rendue morale. Ce fut ce que j'exécutai peu de temps après. Je l'intitulai, *la Cigale & la Fourmi*, où *l'Enfant gâté : fable dramatique*. Le but en est moral, d'une manière frappante; mais elle ne put être jouée, par beaucoup de raisons, qui n'ont point de rapport avec le fonds de la pièce. *

Je ne voyais que les honnêtes gens du parquet, attendu que je n'étais pas seul. Ainsi je ne m'occupai que du spectacle en lui-même. Après la première pièce, on en donna une autre, qui était le comble de la platitude, de la sottise & du mauvais goût; elle s'intitulait: *Il n'y a plus d'Enfants*. On juge par le titre seul, que cette pièce ne devait pas être morale; mais c'est bien pis que tout ce qu'on peut imaginer d'indécent, d'après la manière dont le sujet était présenté! Les héros étaient, une petite libertine, qui joue la naïveté gauche; un petit amoureux, dont le rôle est destiné, non pas à peindre la nature, mais à faire naître dans tous les enfants de son âge les idées de débauche d'un homme de 25 ans. La jeune dame indignée, se leva pour sortir. Je fus obligé de l'accompagner, & de remettre à une autre fois, pour connaître parfaitement ce petit spectacle. Ce fut la même nuit; car en sortant, j'appris qu'il y aurait une seconde représentation à dix heures & demie, pour les filles & les libertins. Comme j'étais tout porté, je reconduisis mad. Zamet jusqu'à sa voiture, & je restai sur le Boulevard.

LA FAUSSE MAGUELONE.

En attendant, je me promenai allant & re-

* Elle est imprimée à la fin du IV. Volume des *Français*.

venant , depuis la rue du Pont-aux-choux , jusqu'à la rue du Temple. J'aperçus deux êtres singuliers : le premier était une belle blonde , qui avait tout charmant dans la figure , la forme , le teint , la bouche , excepté les yeux , qui étaient d'une méchanceté remarquable. Ils étaient d'un bleu gris , & fort beaux d'ailleurs. La voix de cette femme ressemblait à ses yeux ; c'était le ton aigre & criard d'une perruche. Elle était grande , faite au tour , mise en étoffe étrangère , mais du meilleur goût. Elle paraissait Allemande ou Flamande : effectivement , elle était d'Anvers. Un homme de robe l'accompagnait. Elle le traitait fort lestement ! mais dans certaines occasions , elle faisait la mignarde ; elle adoucissait le son de sa voix ; elle prononçait les mots en affaiblissant les consonnes ; & l'on était surpris de le trouver aimable. Cet être singulier , qui m'avait repoussé d'abord , m'occupait , & me fixa au café Caussin , où il était à prendre des glaces. Tandis que je l'examinais , il entra une superbe brune , ayant le port majestueux , la figure noble , habillée tout en linon , de la manière la plus élégante , chaussée en blanc avec un goût exquis & des talons hauts & minces , comme les portaient alors les femmes à voiture. Tous les yeux se tournèrent sur cette nouvelle venue , qui entrait seule. L'Anversaise sur-tout la dévorait des yeux ; & la brune n'ôtait pas les siens de sur elle. Rien là d'extraordinaire ! C'étaient les deux plus beaux corps qu'il fût possible de voir. Tout-à-coup , j'entends autour de moi un léger murmure. — C'est la D*** de ***. Ce mot réveilla toute mon attention. La belle brune s'appuya presque sur moi , en se renversant , & ses beaux cheveux , non épars comme aujourd'hui , étaient néanmoins en chignon assez lâché , pour me remplir de poudre. Elle s'en aperçut , &

m'en fit des excuses , d'un air & avec un sourire également ravissans. J'osai lui adresser la parole : — Madame me paraît sans écuyer. — Il est vrai ! me dit-elle bonnement : je passais ; j'ai vu cette femme , & j'ai fait arrêter. La connaissez-vous ? — Depuis que je la considère , j'ai entendu circuler autour de moi : — Elle est d'Anvers... Elle est venue à Paris , il y a deux ans , pour y chercher son mari... Elle ne l'y a pas trouvé ; mais on l'a retenue , & elle est maintenant à cet homme de la haute robe. — En vérité ! me répondit la belle brune , vous êtes un homme unique ! Vous ne la connaissez pas , & vous savez tout cela ! Tandis qu'elle me répondait , j'entendis autour de moi , qu'on disputait à son sujet à elle-même : — Oui ! la D*** de *** ! — C'est la Dartigni. — Hé non ! c'est la Vaudreuil , qui se nommait Saintcir auparavant. — Point ! c'est la Maguelone , de la rue du Chantre. — Vous paraissez ne pas m'écouter ? me dit-elle en s'interrompant. — Je me partage , madame , entre ce que vous me dites , & ce qu'on dit de vous. — On parle de moi ? — Toutes les bouches ! — Hé ! qu'en dit-on ? — Mais , on fait de vous trois beautés frappantes Dartigni , Saintcir , & Maguelone. — Ha ! ha ! cela est trop plaisant ?... Et vous , laquelle croyez-vous que je sois ? — Maguelone sans doute , car je connais les deux autres. — Soit , allons , je suis Maguelone ; ce nom me plaît. D'où vient-il ? car je ne me le rappelle pas trop ? — De la bibliothèque bleue , madame. — Hé bien , je le garde. Vous me paraissez un homme d'affût ! (à cette expression , je la crus Maguelone) ; il faut m'aboucher avec cette blonde , & l'ôter à ce vieux robin , sans que je fasse les avances. — Je ne voudrais pas vous rien refuser , à mon escient , lui dis-je ; mais ce que vous me de-

mandez-là est bien difficile ! — Soit ; mais je le veux , & je vous l'ordonne. — A ceci , belle Maguelone , point de réplique ! Mais si je commets une indiscretion , à vous en sera la faute. — La faute pour moi , à la bonne heure ; mais pour vous le blâme... Je le veux. — Voici une femme bien voulante ! pensai-je. Malgré ma répugnance , Maguelone avait une beauté si impérieuse , qu'elle me commandait malgré moi. Je me levai ; je m'approchai de l'oreille de l'Anversaise , & je lui dis : — Belle dame , je suis chargé de la part de toute l'assemblée de vous porter le tribut d'admiration , que méritent vos charmes. Je croyais qu'elle garderait ce compliment pour elle ; mais elle éclata de rire , d'un rire d'aise , tourna le dos à l'homme qui l'accompagnait , me regarda bien en face , après s'être secouée cinq à six fois , pour se mettre à son aise , & me répondit , dans son patois : — Vous êtes bien très-honnête , monsieur ! & je vous mercie fort beaucoup de la parole que vous me remettez : cela est d'un genre de mérite grand , envers moi de mérite petite ! Maguelone , qui brûlait d'envie de lui parler , me coupa la réponse : — Je suis enchantée , madame , qu'un homme de ma compagnie ait pu vous dire une chose agréable , & je l'en félicite ! — Ha ! dit la blonde , monsieur fait le favori de madame. — Mon favori ! non ; mais nous sommes connaissances. — Fait-il riche ? — Je l'ignore ; mais moi , je le suis beaucoup. — Ho ! que bienheureuse vous êtes , madame !... Puis se retournant vers l'homme qui l'accompagnait , elle lui dit d'un ton de fausset au diapason : — Ça m'a l'air d'une dame bien très comme il faut ? — Je le crois bien ! répondit l'homme. — Vous la connaissez ? — (*bas*) Certainement ! A ce mot , la blonde lui tourna le dos , pour dire en souriant à Maguelone : —

Puisque cela est si bien vrai, madame, vous voulez que nous allions ensemble à la représentation de nuit dans le théâtre de M. Nicolet ? — Je préférerais pour vous l'Ambigu comique, répondit Maguelone ; mais par-tout où je me trouverai avec vous, je ferai très-bien ! — La blonde se retourna vivement du côté de son homme, de sorte qu'elle montrait entièrement le dos à Maguelone : — Je n'ai jamais vu l'Ingenu comique ; il faut y vouloir aller avec cette peau dame. Si vous voudriez prendre les billets ? — Je ne le souffrirai pas ! s'écria Maguelone. — Avez-vous une carrosse ? (dit la blonde en se retournant tout-à-fait de son côté, comme si elle avait été mue par un fil d'archah.) — Oui, ma belle. — Ha ! bien ! bien ! moi le dépense de les places ; vous de la carrosse. Cependant l'homme s'était levé. Il revint avec quatre billets, qu'il me donna, en disant : — Comme vous entrerez le premier, chargez-vous des billets. — Ho ! si vous faites affaire, lui cria la belle Anversaise, emmenez-vous-en ! Il ne répondit rien ; mais j'entendis qu'on disait autour de nous : — C'est une fine mouche, que cette femme ! Elle parle ainsi exprès aujourd'hui, & elle affecte même de mal s'exprimer, parce qu'elle pense que cela lui va. Je fus au fait. Maguelone dit à l'Anversaise : — J'ai préféré l'Ambigu comique pour vous & pour moi, à cause du petit Arlequin, qui joue dans les marionnettes, & dans une pièce nouvelle misérable ; mais j'aime à voir courir, trotter cet enfant. La pantomime du *Triomphe de l'amour & de l'amitié*, qu'admirent sérieusement les cataugans & les grisettes, est une bêtise !... mais je m'amuse à voir l'attendrissement stupide de ces animaux-là, autant que de leur joie, & de leurs gros éclats de rire. L'heure d'entrer était arrivée ; la blonde

voulait partir , pour être mieux placée. — Ne vous gênez pas ! lui dit Maguelone ; nous le ferons toujours bien. Mais la blonde était entérée , & fort impatiente : il fallut que la brune cédât. On partit. Tout était plein. — Voyez-vous , là , madame , que j'avais raison !... Il faut nous en aller , & nos billets seront perdus ! Maguelone la prit à brasse corps , & lui dit : — Venez , venez , folle. Elle la mena par un corridor de côté , jusqu'à la première loge , qu'elle se fit ouvrir , & où nous ne fûmes que nous quatre. La blonde en était toute étonnée. — Vous êtes donc l'amie de M. Landinot ?... Ha ! c'est bien ! nous voilà bien placés ! c'est bien ! Et dans sa joie , elle embrassa la brune , qui le lui rendit. La toile se leva. Maguelone regardait indifféremment , & fourrait seulement au petit nain , qui tâchait par ses lazzis , de singer Carlin : elle louait aussi le talent d'Audinet , pour formèr ses bûches , ses enfants , & ses plats auteurs de pièces ; car il avait pour manœuvres à son théâtre , ce qu'il y a de plus vif dans la basse littérature. Quant à la blonde , elle ouvrait ses grands yeux de toute l'étendue de leurs paupières , & elle admirait tout. — Ha ! que c'est très-peau ! Ho ! que c'est pus choli davantage !... Ha ! que c'est du pon gendre ! Elle louait haut ; elle riait de toutes ses forces ; & sans le savoir , elle donnait à Maguelone le plaisir le plus vif & le plus neuf , qu'elle eût goûté depuis long-temps !... Après les marionnettes , elle dit bien haut à la brune : — Hé ! vous m'auriez dit , qu'il n'y avait que la cataugan & la grissette , qui trouverait ça si bien peau ! che ne suis pas grisé ; che n'a pas la cataugan ; & par le tant voyez comme che ris si fort ? Ho ! ça m'amuse , plus que davantage ! Ce qu'elle disait , & sur-tout son ton & son langage , plurent à l'assemblée , qui en parut plus amusée que de ce

qu'on avait joué. Mais ce fut bien pis, aux *Fourberies du petit Arlequin* ! platitude qu'on donnait ensuite. Quand elle le vit courir avec sa feringue après le père de sa maîtresse, pour lui mieux persuader qu'il est apothicaire, elle éclata, elle se leva, retomba ; elle interrompit le spectacle, & faillit à mourir de rire. J'entrevis le Mamonet à cette représentation : il s'intéressait vivement au succès de la sottre pièce, par une singulière raison, c'est qu'on le flattait qu'il ressemblait au petit Arlequin, à la gentillesse près : aussi assurait-il à tout le monde, que n'ayant pas le bonheur d'être son père, il voulait un jour l'avoir pour gendre : on le voyait grossir, à mesure que la blonde marquait plus d'intérêt à l'acteur : — Hé ! voyez, messieurs, quel doit être le mérite de l'enfant ! car la pièce est misérable : je le fais mieux que personne ; & cependant voyez, voyez l'effet qu'elle produit sur les plus belles des spectatrices ! (car la belle brune riait du rire de la belle blonde.) Enfin, on donna la pantomime. Ici la blonde pleura, s'écria, sanglota. Maguelone ne s'était jamais vue à pareille fête. Elle était enchantée. Je souriais. Elle me dit : — Mais c'est une ame neuve, que cette femme ! c'est un trésor ! Le spectacle finit ; mais j'y reviendrai seul. Je dois me sacrifier, suivant ma promesse, pour l'utilité de mes lecteurs... Maguelone emmena la blonde... Je dois revoir celle-ci ; mais pour la brune, ce fut la seule fois. L'homme de robe voulut me remener dans sa voiture ; mais je le remerciai, en l'assurant que je n'allais qu'à pied. Je pris par la rue Saintonge & la vieille rue du Temple.

Arrivé chez la marquise, à deux heures, je lui fis un récit détaillé de ce que je venais de voir. Ensuite, je lus une *Juvenale*, qui se trouve dans le *I. Vol. des Français*, p. 152. Je partis à

trois heures. Je ne rencontrai rien qui fût digne de remarque. Je vis seulement des chiffonniers attaquer les chats , & l'homme à la petite lanterne , qui courait en regardant par-tout.

CXIX. NUIT.

LA VRAIE MAGUELONE.

JE n'avais garde le lendemain de manquer le Boulevard , & les représentations nocturnes ! Après avoir vu mad. Zamet , qui m'annonça qu'elle avait les deux enfants ; qu'elle se proposait d'en faire des adoptifs , qui la chérissent un jour comme leur mère , & que son mari avait goûté cette idée , je me rendis au café Cauffin , comme le plus fécond en aventures , à raison de son voisinage des baladins. J'y étais à peine , que je vis passer devant les tentes de l'avant-salle , une belle fille , mise d'une manière provoquante , chaussée en blanc & très-haut. Quelqu'un dit : — Vous parliez hier de Maguelone ; la voilà ; c'est bien elle ! Ces mots me frappèrent ; ce n'est pas que je ne fusse à quoi m'en tenir sur la belle dame de la veille , mais je voulais connaître celle pour qui on l'avait prise. Je me levai , je suivis la grande fille , j'admirai le charme de sa taille , & je l'abordai vis-à-vis la salle de Nicolet. — Vous êtes la belle Maguelone ? lui-dis-je. — Elle me regarda en fouriant ! — Qui vous a dit mon nom ? — Tout le monde : vous êtes si connue ! une belle femme comme vous fait sensation. Ce mot la flattait : — Veux-tu payer une bavaroise ? me dit-elle ; j'ai la poitrine fatiguée ; cela me fera du bien ? Je ne pouvais m'y refuser. Je la conduisis au café d'Alexandre , ne me souciant pas de me donner en spectacle avec elle à celui de Cauffin. Je voulais étudier cette fille , & savoir ce qu'elle était. Je lui trouvais de la no-

blesse dans la figure , un air de grandeur ; ses manières étaient aisées , & me parurent d'abord agréables. Je la jugeai très-séduisante ; quoique cela ne s'accordât guère avec son état. Toute sa conduite , en débutant , me parut celle d'une fille aimable au plus haut degré. Je me disais néanmoins , d'après mon expérience : — Il est impossible que cette fille , charmante en apparence , n'ait pas l'esprit faux , & le cœur mauvais. Après la bayaroise , qu'elle prit avec un pain , elle demanda du café : elle y versa un peu de lait , pour l'adoucir , & je l'imitai , n'ayant rien pris d'abord. Le vin & le café produisent sur certaines gens un effet avantageux ; c'est-à-dire , que plus ces liqueurs agissent , plus ils deviennent bons , gais , tendres ; il suit de-là , que ces gens sont naturellement gais , bons , sensibles , & que les stimulants , en excitant leurs esprits , donnent de l'énergie à ces qualités. Je m'aperçus , tout-au-contraire , que Maguelone , après le café , devenait capricieuse , insolente. Il s'était présenté , à son sujet , une idée ; car je pouvais beaucoup par la marquise , moi , néant par moi-même ! Voici mon idée : — C'est une excellente action , que d'ôter au vice une belle fille , & de tâcher de la rendre à la nature , à la société ! Ha ! si cette belle femme voulait être épouse & mère , quel est l'homme qu'elle ne rendrait pas heureux ? On pourrait la marier à la campagne , après avoir purifié son cœur.... Hé ! quel est le cœur d'homme ou de femme , que celui de la céleste marquise de M*** ne purifierait pas !... Mais lorsque je commençai à voir de la disparate , je résolus d'approfondir le caractère de Maguelone. Elle demanda de l'eau-de-vie ? Malgré ma répugnance pour cette détestable liqueur , j'en fis apporter , & je lui servis le tout. Elle s'anima , & en se développant ,

son caractère se montra le plus bizarre , le plus extravagant , que jamais j'eusse rencontré. Elle me souriait ; elle me brusquait ; elle m'insultait , ce qui est plus qu'injurier. Je tâchai de m'armer de patience. Mais il est impossible d'exprimer à quel point elle en abusa ! Elle me prit pour un grigou , un plat , & agit en conséquence. Lorsque je l'eus laissé aller assez loin , je me concentraï un moment : elle me crut au comble de la sottise , un vrai Colas. Elle se rinça la bouche avec un reste d'eau-de-vie & d'eau , & me jeta le tout au visage. On peut croire , que bien que je sois d'un caractère très-emporé , je ne pouvais me fâcher contre une femme que j'éprouvais ; mais c'était le dernier trait que je devais souffrir. Les ris de tous les environnans la faisaient triompher : j'ai le poignet fort : je la saisis vigoureusement par le bras : — Allons , Maguelone , essuyez-moi ? &... ne vous le faites pas redire... C'est pour vous éprouver , que j'ai voulu voir jusqu'ou vous porteriez l'insolence !... Obéissez ! ou morbleu !... Tous les yeux étaient fixés sur nous ; toutes les bouches étaient béantes. Je secouai Maguelone si puissamment , que je l'inclinai jusqu'à terre. Elle voulut rire : — Non , non ! plus de plaisanterie ! Essuyez-moi avec votre tablier blanc ! Il le faut ! Je le veux !... Je l'inclinai encore. Ma force l'effraya. Elle changea de ton. J'insistai. Elle m'essuya , en reprenant son air charmant , par lequel elle avait débuté avec moi. Je vis comment il fallait la mener , & je ne désespérai plus. Lorsqu'elle eut fini , & qu'elle m'eut embrassé , sans que j'en parlasse , je lui dis : — Vous m'avez manqué de la manière la plus insolente , devant tout ce public ; il faut me demander pardon ; pardon , à genoux. Il le faut ; je le veux. Elle me regarda étonnée. Je la saisis une seconde fois : —

Allons, & point de retard ! Elle sourit, si... Non, il n'est pas d'expression qui puisse rendre le charme de ce sourire ! si je ne m'étais pas intéressé à elle, je la quittais désarmé. — A genoux ! m'écriai-je, en feignant de m'échauffer ; ce qui m'était fort aisé, le feu me monte facilement au visage ! Alors, en s'appuyant mollement sur moi d'une main, elle s'agenouilla d'un seul. — Des deux ! Elle mit les deux en terre. — Que veux-tu que je te dise ? — Monsieur, je vous demande pardon de mon impertinence ; vous n'aviez rien fait pour l'exciter : je suis une folle, un mauvais sujet. — Répète-moi cela mot à mot ; car jamais je n'ai pu rien apprendre par cœur ? Je répétais ; elle prononça. Mon air était terrible, le sien... charmant, doux, bon. Je vis de bonnes gens pleurer. Lorsqu'elle eut fini, elle me demanda, si elle pouvait se lever ? Je lui tendis les deux mains. Elle se leva péniblement, me regarda, & s'assit au signal que je lui en fis. Je ne lui parlai presque plus. Pour achever de la soumettre, il m'aurait fallu prendre une pipe, & fumer gravement ; mais cela ne se pouvait pas. Je demandai une glace, que je lui fis prendre. Elle employa les agaceries les plus séduisantes, pour m'en faire accepter quelques cueillérées : je fus inflexible. Lorsqu'elle eut fini, je lui fis signe de sortir, & de me suivre. Elle obéit, mollement, en s'appuyant sur moi. Toute la salle retentit d'applaudissements. Ils ne pouvaient être pour elle... Maguelone sortit majestueusement.

Lorsque nous fûmes dehors, je lui dis : — Maguelone, je vous emmène. — Je ferai tout ce que tu voudras, me répondit-elle : je n'ai jamais rencontré d'homme qui m'ait maîtrisée comme toi ! Je ne lui répondis rien : je lui présentai mon bras, sur lequel elle s'appuya de la meil-

teure amitié du monde. Je la conduisis chez la marquise. Elle crut que c'était-là mon hôtel , & sa considération pour moi en augmenta. Je la laissai avec la femme-de-chambre & les demoiselles de Merup , afin de raconter plus librement à la marquise tout ce qui s'était passé. Je dis ensuite , qu'il fallait soumettre cette fille par la crainte : que sans m'en faire connaître , je paraîtrais de temps en temps au parloir de la maison où l'on allait l'envoyer , pour la contenir , & diriger son éducation. L'adorable marquise consentit à tout , & ne se réserva que le droit de payer les soins qu' je demandais pour l'infortunée. On alla chercher une voiture de place : j'y montai avec Maguelone , qui me dit : — Ce n'est donc pas ici chez toi ? — Je ne lui répondis rien. Elle devint douce , caressante. Je la repoussai faiblement. Enfin , nous arrivâmes dans une cour. Nous descendîmes : je donnai tout haut les ordres de la marquise , comme les miens , & je me retirai , laissant Maguelone très-étonnée du dénouement.

Elle a eu souvent de disparates , depuis son séjour dans cette maison : on lui témoigne beaucoup d'amitié : moi seul , je viens la réprimer , & j'écoute gravement les plaintes. C'est un grand travail , que l'éducation de cette fille , dont je donnerai quelque nuit l'histoire singulière. Qu'il fût de dire en ce moment , qu'elle était fille naturelle d'un grand seigneur , & qu'au bout de deux mois , elle aurait été au désespoir de quitter son asile.

Après avoir placé Maguelone , je revins lire à la marquise une Juvenale , intitulée *la Langue française*. *

* Dans les *Françaises* , I Vol. p. 181.

DUEL DE DEUX BOURGEOIS.

Les événements de la soirée étaient de nature à m'occuper profondément à mon retour. Je réfléchissais sur le caractère des femmes, & je me disais à moi-même : — Ce caractère est aussi celui des hommes, & sur-tout celui des Orientaux : c'est une des causes du despotisme de leurs gouvernements. On a éprouvé, qu'il fallait conduire ces nations, comme je conduis Maguelone. En ce moment, j'entendis ferrailer. J'étais alors dans la rue du Chaume, assez près du Cadran ; parce que je voulais aller prendre le bout de la rue Saint-Denis, pour m'en revenir par les Halles. Je courus du côté d'où partait le bruit. Je vis deux hommes, l'épée à la main ; une femme évanouie sur des pierres de taille, & une autre femme qui la secourait. Je m'écriai. Aussitôt les deux hommes s'arrêtèrent. Je m'approchai, pour leur demander le sujet de leur querelle. L'un des deux me montra la femme évanouie, & me dit : — Voilà ma sœur, femme de ce misérable, qui la traite mal : j'ai résolu de le punir, dussé-je périr en Grève. — Votre sœur se conduit mal, répondit le mari. — Tu en as menti ! reprit le frère en voulant encore fondre sur lui. Mais je le désarmai. La femme revint à elle ; & son premier mouvement, fut de venir se jeter dans les bras de son mari. Je fus touché. — Votre femme n'est pas coupable ! lui dis-je ; elle ne serait pas venue dans vos bras. — Ha ! puissiez-vous dire la vérité ! — Montre ! tu le fais bien ! dit le frère. — Vous gêtez tout ! interrompis-je... Madame, êtes-vous innocente ou coupable !... Je vous en croirai ! Mais ne mentez pas ! Je suis l'observateur nocturne, & je le découvrirais ! La dame étonnée me regarda : — Je suis innocente ; je ne suis pas criminelle ; mais je n'ai pas toujours été

été prudente. Je jure par ce beau ciel étoilé, trône de Dieu, que je n'ai jamais été infidèle ! — Je te crois, ma femme, dit le mari en laissant couler des larmes... Allons, me voilà heureux... Allons, mon frère, donnez-moi la main... Qui, me voilà heureux : une infidélité matérielle aurait empoisonné ma vie... — Les deux hommes s'embrassèrent : la femme prit le bras de son mari ; l'autre dame, celui du frère, & je les reconduisis.

CXX. NUIT.

SUITE : MARGUERITE.

LA veille, tandis que j'étais avec Maguelone, j'avais aperçus la reine des vieilles : c'était une fille appétissante, bien mise, & qui paraissait avoir un manège propre à son état. J'avais remarqué, qu'elle n'avait pas approuvé l'insolence de ma compagne, & qu'elle avait été une des plus ardentes à m'applaudir, après que je l'eus soumise. J'étais curieux de la revoir, & c'est pour elle, que je revins ce soir, aux beaux Boulevards. Je la cherchais, lorsque j'en entrevis une autre, plus grande, faite au tour, & d'une figure charmante. Je demandai son nom à mad. Cauffin, très-jolie femme elle-même. — C'est la belle Renette, me répondit-elle : on la dit aimée d'un homme comme il faut : elle paraît très-peu au Boulevard, depuis quelque temps, & je suis surprise de l'y voir aujourd'hui. — Mais il en est une autre, fort bien aussi, très-éveillée, très-hardie. — C'est Marguerite ; elle était là tout-à-l'heure, elle ne tardera pas à reparaitre. Un instant après, je l'aperçus avec son cordon bleu. Je lui fis signe ; elle s'approcha en riant.

— Que voulez-vous ? me dit-elle. Vous êtes

Partie KL.

R.

hier avec Maguelone : elle va venir sans doute, & vous voulez que je vous amuse, en l'attendant ? — Non, ma fille, Maguelone ne viendra pas ; vous ne la verrez plus dans ces endroits. Mais vous, qui avez de la figure, à qui l'on donne de l'esprit, comment pouvez-vous mener une vie aussi dissipée ; servir de jouet, d'amusement aux libertins, aux ivrognes ? Marguerite me regarda, éclata de rire, & s'assit à ma table. — Payez quelque chose, & nous allons causer. — Que voulez-vous ? — Un poulet, & une bouteille de vin. — Soit ; mais je ne mangerai pas ; je soupe en ville ce soir. — Je mangerai bien mon poulet, & je boirai bien ma bouteille... Vous me demandez, comment je m'accorde de la vie que je mène ? Je m'étonne de la question ! Je suis la plus heureuse des femmes. Toujours en partie de plaisir, toujours fêtée, il ne m'en coûte que quelques complaisances, peu considérables, pour satisfaire les payeurs. Si je joue de la vielle, je m'amuse autant que j'amuse les autres. Je gagne ce que je veux, en me divertissant. Un seigneur m'a offert de m'entretenir ; je l'ai remercié. Je veux être libre, comme l'air. Ma vie est celle des actrices célèbres. Je suis belle ; tout en moi est parfait (& sans que je lui en témoignasse la moindre envie, elle me découvrit sa gorge) : je donne la vue à qui la veut ; le toucher, à personne : voilà en quoi nous différons Maguelone & moi. — Vous ne voudriez donc pas d'une vie réglée ? Vous ne songez donc pas que vous êtes femme, chrétienne, & que votre conduite... — Moi ! je suis un être de plaisir ; le sort m'a placée dans la nature, comme une perle, comme un diamant, comme une fleur, pour briller, charmer les yeux : c'est ma destination, comme celle d'une marchande de vendre, d'une bonne.

fermière, d'économiser & de faire des enfans forts & vigoureux. De la conduite, j'en ai : je suis ce que je dois être. J'ai voulu souper ce soir à vos dépens, parce que vous m'avez paru singulier hier, avec Maguelone ; mais je ne suis pas comme elle : vous ne m'étonnerez pas. Rien ne m'étonne. Avec vous, je raisonne ; avec des fous, je suis inconséquente ; & avec tout le monde, je conserve mes principes. Je ne trompe jamais : je donne du plaisir pour de l'argent ; non le plaisir qu'on veut, mais celui qui me convient. J'ai fait une réflexion, dès le commencement de ma vogue ; c'est que si je devenais *fille*, je serais bientôt méprisée ; que d'ailleurs je ne donnerais sûrement ce qu'on veut de moi, qu'une ou deux fois ; & qu'ensuite avilie, je serais dédaignée. Tous les hommes d'ici, car on voit à-peu-près toujours les mêmes, savent que je suis inflexible ; & personne ne pousse les choses, où j'ai vu les pousser avec quelques-unes de mes camarades, qui n'ont pas eu ma prudence. Elle mangeait, elle buvait en parlant ! Elle me présentait son verre, pour que je versasse ; elle me demandait une cuisse, une aîle, & ne prenait rien elle-même. A son dessert, elle désira une pêche, & de l'eau-de-vie, dans laquelle elle mit du sucre. Elle était d'une aisance aimable.

Lorsqu'elle eut fini, elle se leva, me fit une révérence, & me remercia. Je la perdis de vue quelques instans. Je cherchais des yeux, si je reverrais la jolie Renette. Je ne l'aperçus pas. Tandis que j'étais occupé de cette idée, un cri aigu, qui partait du jardin, frappa mon oreille. J'y courus, ainsi que tout le monde, & je vis . . . Marguerite qu'on relevait, baignée dans son sang. Elle venait de recevoir un coup d'épée, d'un homme, qui voulait l'obliger à ve-

nir chez lui: Il l'entraînait, & comme elle se défendait vigoureusement, que sans doute elle l'avait frappé, le lâche lui avait plongé son épée dans le corps. Je frémissais. . . Une jeune vieilleuse, sœur de Marguerite, se désolait. On éloigna le corps & la sœur. Jamais depuis, je n'ai revu cette dernière.

J'allai tout-tremblant, porter cette étonnante nouvelle à madame de M***. Je lus ensuite une Juvenale, intitulée *le Chagrin*. *

S U I T E.

Je retournai au Boulevard, en quittant la marquise. Le trouble était passé: il régnait une solitude profonde dans le séjour du trouble & de la confusion. Tandis que je réfléchissais, je vis trois hommes qui revenaient du côté du réservoir de la ville. Ils paraissaient disputer vivement. — Heureusement, on ne t'a pas arrêté! disait l'un, mis en officier supérieur. Quelle folie! quelle barbarie! tuer une fille, parce qu'elle ne veut pas te suivre? Te croyais-tu encore dans le champ de Closter-Seven, avec ces Hanoyriennes, que nous faisons aller & venir, à notre caprice? — Celle que tu viens de poignarder, dit un autre d'environ 40 ans, a toujours été sage. C'était une fille de mérite! J'ai souvent causé avec elle, & je la regrette sincèrement. Je n'en entendis pas davantage. Je m'en allai par le Boulevard Saint-Antoine.

LA FILLE IMPRUDENTE.

Près de la demi-lune où l'on joue à la longue paume, je trouvai une jeune fille du peuple, comme assoupie sous un banc de pierre. Je la

* Elle se trouve dans le IV. Volume des *Français*, p. 99.

renvau. Elle me répondit par un cri de frayeur : — Hé ! mon enfant ! que faites-vous là ? — Monsieur Lafrance , ne me découvrez pas ! — Ne craignez rien ! je ne suis pas Lafrance ; je suis un honnête bourgeois. Qui êtes-vous ? Elle se leva de sous le banc , me regarda , & me dit : — Je suis blanchisseuse ; j'ai été à la Courtille avec un sémestre mon voisin : deux autres de ses camarades sont venus à notre table. Ils m'ont grisée , pour faire de moi ce qu'ils voudraient après. Ils ont voulu me mener dans le Marais : je me suis sauvée ; ils m'ont rattrapée : ils m'ont battue ; mais je n'ai pas cédé. Enfin , je me suis échappée d'eux sur le Boulevard ; & les entendant me poursuivre , je me suis couchée sous ce banc , où je me suis endormie. Je vous en prie ! remenez-moi chez ma tante , rue des grands Degrés , & dites que j'étais avec vous ; car je vous reconnais pour un voisin. Je la ramenai effectivement. Je fis lever la tante , & je lui remis sa nièce , en lui recommandant de la douceur & de la surveillance.

CXXI. NUIT.

FOIRE SAINT-LAURENT.

Depuis quelque temps , j'avais grande envie de revoir le spectacle des danseurs de corde. Je ne pouvais mieux choisir que cette nuit. Les spectacles du Boulevard étaient à la foire Saint-Laurent. Après avoir parcouru les beaux Boulevards , je poussai jusqu'à la porte Saint-Martin , & j'allai à la foire , qui se tient dans le preau des Lazaristes. Tous les baladins (& autrefois l'opéra comique) sont obligés de s'y rendre : c'est , dit-on , pour donner de la vie à cette foire inutile , & si parfaitement inutile , qu'on est obligé d'y envoyer des baladins pour la vie

vifier. C'est le commerce seul, qui devrait attirer, & le public, & les baladins. Mais il n'est pas de pays, où l'on connaisse moins le commerce, & les moyens de le favoriser, qu'en France. La ferme générale anéantit l'industrie nationale, la repousse dès qu'elle veut prendre l'essor, & finira par la détruire. Il faudrait des franchises, & la ferme n'en veut pas; elle ne rêve qu'à des profits immenses; mais on n'en fait pas d'immenses sur des pauvres; elle tire peu de chacun, & elle les épuise tous, pour s'engraisser de leur sang, pour étaler ensuite une folle & criminelle opulence. Une franchise, cependant, accordée aux deux foires Saint-Laurent & Saint-Germain, qui seraient toutes deux ôtées des mains des moines, lesquels ne peuvent décemment les conserver, attirerait en France les étrangers, & sur-tout donnerait occasion aux marchands de Paris, de vendre & de faire vendre tous leurs gardes-boutiques. La ferme même y trouverait son compte, par une circulation plus abondante, & la consommation des autres denrées; mais l'esprit financier est le poison lent de l'état. Quand chargera-t-on les peuples de verser eux-mêmes leurs contributions dans le trésor public! . . . Telles étaient mes réflexions, de la porte Saint-Martin, à l'enclos Saint-Laurent.

Arrivé dans le Bazar, je vis quelques boutiques mesquines & mal fournies, des coureuses étalant des modes, comme les araignées tendent leurs toiles, des billards, des cafés, des tabagies, & sur-tout des baladins. Les parades commençaient, avec un vacarme épouvantable, & faisaient déserter jusqu'aux billards. Je me crus en Espagne. Je me mêlai dans la foule, & j'examinai ce qui se passait à la parade, dans un endroit moins large & plus concentré que le Bou-

levard. Je remarquai d'abord, que la foule était particulièrement composée de trois sortes de personnes, de filous, d'apprentifs, non encore avancés, qui ne gagnaient pas leur chandelle, & dont quelques-uns n'étaient pas plus sûrs que les premiers; enfin d'enfants de famille, qui s'échappaient. Il y avait aussi des ouvriers peu actifs, ou de ceux qui ne peuvent travailler à la lumière, & des étrangers. Les filles étaient particulièrement des coureuses novices, des couturières, des frotteuses, des gazières, & des filles d'artisans. Il n'était pas possible qu'il se commît là des désordres, comme dans les grandes foules, mais on s'y essayait. On profitait des pointes ordurières de la-parade, pour expliquer aux jeunes filles les choses relatives à l'indécence-bouffonnerie. De temps en temps, il y avait un petit reflux, pendant lequel les escamoteurs tâchaient d'opérer. Des polissons jouaient des tours aux filles; dans les moments de grande attention, & après une indécence bien caractérisée, ils se retiraient au cri de la jeune personne, que les camarades de l'insolent environnaient d'un air de morgue affectée, les yeux fixés sur la parade. Je vis avec sa mère, une jeune fille qui fut si gravement insultée, dans un moment où elle riait de tout son cœur, qu'elle s'en trouva mal. Elle était même bteffée. Je fis des reproches à sa mère, de ce qu'elle amenait sa fille dans un endroit pareil. On fut obligé d'appeler un chirurgien. . . Je détourne les yeux de cette infamie. Un jeune provincial perdit sa montre, sa tabatière, sa bourse & son mouchoir. Je crois même, que ce ne furent pas des filous de profession qui le dépouillèrent, mais de très-mauvais plaisants, que son air neuf & sa physionomie admirative avaient beaucoup divertis.

Le sujet de la parade , était Cassandre grossièrement dupé par Léandre , secondé , comme de raison , par Colombine & par Pierror. L'indécente coquine employait les moyens les plus coupables , de la manière la plus effrontée , pour duper Cassandre , en lui faisant payer sa dot. Elle le caressait , le flattait , & donnait ainsi la leçon la plus efficace aux novices qui l'écoutaient. Cette Colombine était jolie ; elle était même , contre l'ordinaire des paradeuses , mise avec une sorte de goût voluptueux. Ce qu'elle disait , ce qu'elle faisait n'en était que plus propre à séduire. Dans cette occasion , tandis qu'elle caressait Cassandre , dont elle pressait la tête contre sa poitrine , le beau Léandre chatouillait le creux de la main du vieillard , qui s'imaginant que c'était Colombine , jouait une pantomime semblable à celle de la danse des Nègres. Ce fut à cette farce , que la jeune fille fut insultée , & elle n'avait pas été la seule. Le lubrique vieillard excitait une frénésie universelle parmi la jeunesse exaltée , & l'on vit une partie des femmes & des filles obligées de s'écarter , ou de fuir.

Une sage police a supprimé ces parades , qui ont absolument cessé en 1777 , à la dernière foire Saint-Ovide de la place Louis XV. Je n'entrerais pas chez Nicolet , comme je me l'étais proposé. Je remis à la nuit suivante. J'aidai à remener chez elle la jeune fille insultée. Nous la portâmes doucement à quatre : c'est-à-dire , que nous nous relevions de 50 en 50 pas. Elle fut très-incommodée , & garda le lit six semaines. Il n'est pas nécessaire que l'on m'entende plus clairement. Elle était jeune , blonde , & très-jolie.

J'allai raconter l'emploi de ma soirée à la marquise :

marquise : ensuite je lui lus une petite Juvenale ; intitulée *l'Ami de la Maison*. *

DUEL DE DEUX ABBÉS.

Comme je savais que la foire ne fermait qu'à deux heures , j'y retournai , pour voir les suites des représentations nocturnes des bas farceurs. J'arrivai au préau comme on en sortait. Je vis une dame âgée , avec son mari , & une jeune personne charmante , leur fille. Ils se retiraient tranquillement. Deux abbés , mis en petits-maîtres , & que j'ai connus depuis pour deux maîtres de musique , suivaient à quelque distance , & se disputaient avec vigueur. Je compris , que l'un avait soufflé à l'autre cette charmante écolière. Je ne croyais pas que cette dispute pût avoir des suites fâcheuses , entre deux êtres pareils , ordinairement très-lâches ; ainsi , je marchais fort tranquillement , sans trop les observer. Au moment où je m'y attendais le moins , vis-à-vis une petite rue , ils s'éclipsèrent avec vivacité. Cette démarche m'étonna : je m'arrêtai , & j'entendis un coup de pistolet. J'accourus : un second se fait entendre. Un des abbés passa près de moi en courant , & disparut. J'allai pour lors porter secours au blessé , qui , peut-être , n'en avait plus besoin. Je trouvai l'autre abbé , plein de vie , cherchant son chapeau. — Vous n'êtes pas mort ? lui dis-je. — Non ! que voulez-vous dire ? — Votre homme fuit , & vous venez de vous battre au pistolet. . . — Paix ! paix donc ! — Ne craignez rien. . . Mais , dites-moi ; quel est le sujet de votre querelle ? — Une écolière , qu'il m'a enlevée en s'en faisant aimer. C'est un mauvais sujet ; & c'est plus pour l'intérêt de la jeune personne , que pour le mien

* Dans les *Françaises* , III. Vol. p. 177.

que je me suis battu. Il croit m'avoir tué, je vais me tenir renfermé ; je ferai courir le bruit que je suis mort ; il fuira, & mon but sera rempli. Je préserverai ainsi la personne d'une séduction inévitable. Je ne savais trop, si je devais approuver ou blâmer. Je quittai l'abbé cru mort, & je marchai vivement. Je rattrapai les parents de la jeune personne, & je trouvai le prétendu vainqueur avec eux. Il me reconnut, & ma présence l'effraya au point, qu'il s'enfuit en me voyant aller droit à lui ! A tout événement, j'appris aux parents ce qui se passait ; bien sûr que cette découverte ferait expulser les deux maîtres de musique. Ce fut mon avis, qu'on suivit dès le lendemain. Mais on apprit alors, que les deux lâches ayant chacun chargé le pistolet de l'autre, n'y avaient mis que de la poudre ; que tous deux étaient tombés exprès, & que celui qui s'était enfui le premier, était le plus adroit : il s'était traîné, avant de s'échapper, parce qu'il pensait avoir réellement tué son rival, cru plus généreux que lui dans la charge du pistolet.

CXXII. NUIT.

SUITE : NICOLET.

J'Étais curieux de savoir ce qu'étaient devenus les deux vaillants maîtres de musique. J'allai chez les parents de la jeune & gentille écolière. Ils m'apprirent, que le prétendu vainqueur, croyant réellement avoir mis son rival par terre, avait pris la fuite : que le prétendu mort était venu, le matin, raconter l'aventure à sa manière, en offrant ses services ; mais qu'il avait été durement congédié. J'observai la jeune personne. Je surpris un sourire, & je soupçonnai

que le fuyard n'était pas loin. Je dissimulai , me promettant de savoir bientôt la vérité.

En quittant les parents de la jeune écolière , je courus au Boulevard. Je m'y arrêtai peu ; l'absence des petits spectacles les rendait presque déserts. D'ailleurs , Marguerite n'y était plus ; sa jeune sœur & Renette semblaient craindre d'y reparaître. J'arrivai à la foire Saint-Laurent , à l'instant où les parades finissaient , & où l'on entrait à la représentation nocturne de *Nicolet*. Je n'avais jamais vu ce bas spectacle , quoique j'eusse été fréquemment aux *Français* , aux *Italiens* & à l'*Opéra* , tout ennuyeux que ce dernier était alors.

Au moment où je me plaçai dans le parquet , l'on allait commencer la danse de corde , & l'on en faisait les préparatifs. J'en fus distrait néanmoins par ce qui se passait aux premières loges. Elles étaient remplies de filles & d'hommes comme je n'en avais jamais vus. Je comparai tout bas ces derniers aux bourdons des ruches , qui n'en sortent qu'à la fin de l'été , qui ne s'établissent jamais ; car on n'en voit pas dans les essaims , & qui , nés pour le plaisir , expirent inutiles , après l'avoir goûté. Ils me rappelèrent les efféminés du *Bal payé* de la *LXV. Nuit*. Ce qui m'étonna , ce fut l'impudence des filles ! Ha ! combien je sentis , en ce moment , l'importance de l'exécution du *Pornographe* , qui les sequestre de la société , sans les rendre malheureuses ; mais qui préserve les hommes de leurs montres affectées , scandaleuses ! Le tripot s'arrangeait , s'amusait , avant la toile levée , & il me parut que les jeux , les exercices , les pièces n'étaient que le faible prétexte des scènes pittoresques qui les précédaient. Je réfléchis un moment sur la réunion favorisée de tant d'êtres vicieux ; je considérai la plupart de ces filles ,

la fleur de nos campagnes par la beauté ; je comparai ce qu'elles faisaient à Paris, avec ce qu'elles eussent été chez des parents travailleurs ; à ce qu'étaient leurs sœurs, leurs mères. Je songeai qu'il était possible que de jeunes paysanes grevées d'un travail rude & continuel, vissent en beau la vie désordonnée de leurs effrontées parentes, & qu'elles s'échappassent, pour venir vivre comme elles. . . Je frémis ! Je comparai ces bonnes mères, les jeunes filles pleines de pudeur, de nos campagnes, avec ces libertines sans libertinage particulier, mais plongées dans le vice par les passions d'hommes pervers, retenues dans le désordre par des prêteuses sur gages, qui les logeant, les habillant, tiraient tout le déplorable profit de leurs charmes, tant qu'elles avaient de la fraîcheur, & les plongeaient ensuite dans le gouffre de la honte, du crime & du malheur ! Je voyais ces êtres, brillants comme des papillons, mais dont le sort n'avait pas plus de solidité que les ailes dorées de cet insecte éphémère, je les voyais, deux années plus tard, réduites au plus vil des emplois, arrêtées, referrées, puis rendues au vice & à la crapule, pour continuer une vie misérable dans une suite d'emprisonnements & de débauche, dont tous les profits devaient être absorbés par les pestes publiques, par ces bas libertins délateurs & suppôts du crime ! . . . Aussi tandis que les infortunées riaient, que de jeunes militaires corrompus & corrupteurs s'availlisaient avec elles, j'étais immobile, l'œil & la pensée arrêtés sur les années subséquentes : le moment présent ne me paraissait que l'orifice d'un gouffre profond. Je m'étonnai, que dans un pays, où la raison paraît dominer, qui professe une religion décente & sérieuse, on pût tolérer des amusements qui blessent & la raison, & la morale, & la pu-

reté du culte public ! Je me dis avec douleur : — Chez tous les peuples dont l'opinion civile contrariera , bravera la religion , l'on n'aura ni religion , ni mœurs : aussi n'en avons-nous pas. On voit parmi nous quelques femmes , un petit nombre d'hommes absolument dévots ; le reste n'a ni principes , ni religion , & se moque même de ceux qui en ont ! Point d'application de la croyance à la morale , parce que le gouvernement public lui-même ne fait pas cette application , dans ce qu'il prescrit , ou ce qu'il tolère. Il permet aux gens sans principes , des plaisirs tels , qu'il paraîtrait lui-même , sans principes , s'il n'était moralement impossible qu'il en manquât. — Mais , introduira-t-on un régime monacal ? rendra-t-on la nation triste ? — Non pas triste , mais sérieuse ; & elle n'en vaudra que mieux ; elle en fera meilleure , & par-conséquent plus heureuse. L'on n'anéantira pas ses plaisirs , on en changera le genre ; elle n'aura plus ceux de la satire , du persiflage , de la méchanceté , mais ceux de la bonhomie , de l'attendrissement. Au lieu des farces polissonnes des Dancour & des Montfleuri ; des pièces scélérates de Renard ; au lieu des basses & dégoûtantes parodies , qu'on n'autorise que des drames vertueux , & l'on en verra les fruits ! Les plaisirs des rieurs sont presque toujours fondés sur la méchanceté , & je soutiens , qu'on ne rit jamais innocemment du ridicule , parce que jamais on ne peut en rire bonnement. En proscrivant le comique méchant , inhumain , petit-à-petit la nation deviendra sérieuse , grave : elle s'occupera de choses utiles ; elle respectera la vertu ; elle en recherchera la pratique. Elle ne rira plus d'autrui , parce que ce genre de rire dissout la confraternité , aigrit la sociabilité , éteint la sensibilité. On ne rira plus , mais on sera content : les vains éclats de rire

ne font pas le bonheur ; ils ne font pas même le plaisir. Les gens les plus heureux & les plus estimables que j'aie connus en ma vie , ne riaient jamais ; ils ne se laissaient jamais emporter à la colère. Je les ai suivis ; j'ai vu que ces êtres vertueux & toujours contents , n'aimaient pas la comédie ; qu'ils détestaient la farce ; je leur ai entendu dire , que jamais on ne corrigeait les hommes par le rire , mais par une remontrance sérieuse , onctueuse , sensée ; que si le rire éloignait de certains ridicules , c'était aux dépens de la bonté d'ame , & en substituant un vice au ridicule ; qu'on n'a pas assez réfléchi à ce genre dangereux de correction des ridicules , dont on s'est quelquefois puérilement applaudi : — Le bel effet , ajoutaient-ils , qu'on a produit en ridiculisant la gaucherie des bourgeois ! on leur a ôté leurs petits ridicules , pour leur faire prendre les grands vices de nos seigneurs. . . Que Molière a fait de mal ! le *Tartufe* & les *Femmes savantes* exceptés , toutes ses pièces sont le fléau du genre humain. Le *Misanthrope* a ridiculisé la sévérité morale , la vérité de caractère ! On cite le mot de Montausier comme un éloge ; & c'est une critique douloureuse ! — Vous êtes loin d'avoir une juste idée de la vertu , faibles courtisans , qui faites , avec votre Molière , l'injure à l'homme vertueux de le nommer misanthrope. Je voudrais lui ressembler ! . . . Mais c'est l'*École des Maris* , cette pièce ingénieuse , le chef-d'œuvre de Molière , comme comédie ! elle est bien plus funeste aux mœurs , que les pointes ordurières de Dancour & de Montfleury ; que la scélératesse du *Légataire* , qui n'est dangereux que pour le peuple ; (& c'est justement l'amusement familier que donnent au peuple les bas spectacles !) Molière plus grand , plus noble dans ses idées , avait une pénétrante philosophie , qui

tendait à donner aux Français une facilité de commerce & de mœurs, qui contrastât avec la jalousie des Italiens, & la gravité des Espagnols. Il voulait aussi repousser la sévérité janséniste, qu'il regardait comme un acheminement au puritanisme ; il cherchait à énerver notre antique franchise, à émousser toutes les vertus, à les rendre urbaines, au-lieu d'agrestes, & à leur donner une aménité de cour. On dirait, à la lecture de ses ouvrages, (qu'on me passe cette idée, qui m'a toujours frappé !) qu'il voulait préparer toutes les belles de la cour aux galanteries du maître, & tous les maris à la résignation, . . . Mais ne suis-je pas chez Nicolet, entouré de filles & d'efféminés ?

Il n'exista peut-être jamais de directeur de spectacle aussi dépourvu de goût & des connaissances relatives à son art, que le chef des *grands danseurs de corde* ! Son genre est le plus bas, le plus vil, le plus corrompu. Cependant, si je le compare à celui de l'*Ambigu comique*, dont le directeur au-contraire a le goût délicat, je crois que ce dernier est le plus dangereux pour les mœurs. On y profane de jeunes talents ; on y rend le vice aimable par la naïveté, par la figure, par l'habit, par le jeu, par le ton. Chez Nicolet tout est grossier, crapuleux ; c'est le spectacle des faquins de la lie des tailleurs, des cordonniers, des savetiers, des débardeurs ; la classe des marchands & même des artisans ne trouve rien là qui puisse la séduire ; ce sont de vieilles danseuses sèches & sans talent ; des actrices de parade, sans art, sans maintien, ayant une voix à rogome ; des acteurs barbouilleurs & mal-propres ; des baladins repoussants. . . . Mais si quelque jour ce théâtre venait à mettre plus de goût & de propreté dans ses représentations ; à se donner des actrices jeunes & jolies ; des acteurs

passables pour le talent, la figure & l'habit, il serait un foyer de corruption pour la classe moyenne, d'autant plus pernicieux, que cette classe est la plus nombreuse, & celle dont les mœurs importent le plus à l'état. (C'est ce qui est aujourd'hui.)

Des hommes assez légers dansèrent sur la corde ; ils m'amusèrent, ils m'étonnèrent ! Une femme très-laide parut ensuite ; mais eût-elle été jolie, ce genre de danse, & l'habit sous lequel la danseuse y paraît, ôte tout le charme du sexe. Aussi, ne trouvai-je pas la moindre indécence dans ces premiers jeux, dont on m'avait parlé en province avec admiration, comme d'un spectacle voluptueux. Les sauts, qui vinrent ensuite, & tout ce que Nicolet appelle ses exercices, me parurent un amusement d'écolier ; ou, ce qui revient au même, de bonnes gens de village, qui s'étonnent de tout. Mais ce furent ses pièces, qui me surprirent ! On en donna trois, outre la pantomime. La première était une saveterie, que je n'aurais pas désapprouvée, si elle avait été propre à corriger l'ivrognerie. Mais loin de-là ! elle la rendait agréable pour le peuple, qui s'intéressait à l'ivrogne ; car toute la haine retombait sur sa femme. Taconet, auteur & acteur, jouait d'après nature ; vu que souvent il allait boire avec ses modèles, qui la plupart du temps le régalaient. La seconde pièce présenta une coquette du genre de celles des loges sur le théâtre : elle dupait un vieillard, & donnait à un escroc les présents qu'elle extorquait au barbon. Je ne vis pas la moindre improbation du vice, dans toute cette pièce, intitulée *les Girandoles* ; si ce n'est que le vieillard est grossièrement dupé. Dans la troisième, *Madame Miroton*, il y eut quelques sales équivoques sur différentes espèces de fausses. La pantomime répondit aux pièces.

Un vieillard a une fille aimée par Arlequin , qui , au moyen d'une baguette enchantée , se métamorphose de différentes manières , pour échapper aux poursuites de son rival , & aux défenses du père de sa maîtresse ; il les enchante , les rend immobiles , par la vertu de sa baguette : & le peuple bâille. Pour le bon exemple , le père reçoit fréquemment des coups de pied ou de bâton ; son valet se moque de lui , le fait tomber : & le peuple rit ! La fille trompe son père , & le peuple rit ! On voit comme tout cela est exemplaire pour le peuple , & pour les laquais des secondes loges !

Durant tout ce salmi , les filles & les efféminés riaient , causaient , & faisaient pis encore ! On se disputait , on se poussait : le public Nicolet , qui aime autant ou mieux la scène des loges , que celle du théâtre , applaudit aux premières , siffle les secondes , & de spectateur , devient acteur indécent , bruyant , scandaleux.

On sortit à deux heures passées , & je courus chez la marquise. Je n'eus que le temps de lui raconter ce que je venais de voir , & de lui laisser une petite Juvenale , intitulée *l'Esueil*. *

CXXIII. NUIT.

S U I T E : R E N E T T E .

Avant que d'aller au Boulevard , je désirais de voir la jeune personne de l'entrée des Tuileries par la rue de l'Échelle. Renaud m'avait écrit , pour me prier de me trouver à ses accords. Je m'y rendais , lorsqu'au bout de la rue du Four , j'aperçus une grande fille , faite au tour , mise en vieilleuse. Je la joignis , & la reconnus : c'était Renette. Je lui adressai la pa-

* Dans le III. Vol. des *Françaises* , p. 27.

role , par un compliment. Elle sourit , & me regarda : — J'entends tous les jours ce que vous me dites-là , me répondit-elle , tantôt bien , tantôt mal tourné. . . Mais ne vous ai-je pas vu quelque part ? — Oui , sans doute : chez un traiteur du Boulevard , à côté du café d'Alexandre. — Justement ! vous étiez avec Maguelone. Qu'est-elle devenue ? On dit que vous l'avez emmenée. — Si je vous connaissais davantage , je vous ferais ma confidence. — Ho ! faites-la-moi , & soyez sûr de ma discrétion. . . Si vous l'avez retirée d'un état , pour lequel elle n'était pas faite , je vous en remercie , comme étant de son sexe. Mais j'ai un avis à vous donner : c'est qu'il faut , avec elle , beaucoup de fermeté ! . . . Vous en avez fait votre maîtresse ? — Non , belle Renette : j'ai des principes sévères , qui s'y opposent. A ces mots , Renette étonnée me regarda. — Ce n'est pas pour moi , que j'ai tâché de la retirer du vice , mais pour son avantage personnel : on pourra un jour la marier , après avoir formé son esprit , & purifié son cœur. Je lui dis la manière dont une dame respectable prenait soin de Maguelone , & de quelques autres ; enfin , ce que j'étais. La belle vielleuse m'écoutait attentivement. Lorsque je cessai de parler , nous étions à sa porte , rue du Jour , tout à côté de Saint-Eustache. — Je me trouve heureuse de vous avoir rencontré ! me dit-elle , pour vous faire ma confidence , & vous demander vos sages conseils. . . Voulez-vous entrer chez moi ? vous y trouverez un homme qui sera charmé de vous connaître. J'acceptai , pensant que mon ami pourrait se passer de moi , & que je ne retrouverais peut-être jamais l'occasion d'entretenir la belle Renette.

Nous entrâmes dans une petite maison à portecochère : l'appartement de Renette était d'une

élégante propreté. Elle passa dans une pièce du fond, d'où elle revint avec un homme de 30 ans. — Voilà mon mari, me dit-elle. Quoique j'aie en vous la plus grande confiance, je ne vous dirai pas son nom. Il est riche & noble : il m'a épousée presque malgré moi ; je ne voulais être que sa maîtresse ; mais il n'a pu consentir à vivre avec une femme méprisable. Il est pour nous de la plus grande importance de cacher à jamais notre mariage ; mais j'ai des raisons pour vous l'avouer. Je vous connais beaucoup, depuis que vous vous êtes nommé ! mon ami vous connaît également, & nous avons tous deux plus d'une fois désiré de vous rencontrer. Mon ami avait même songé à vous écrire : le hasard m'a servie, ce soir. Il peut arriver, malgré toutes nos précautions, que notre mariage se découvre ! & alors nous aurions des effets terribles à redouter de la part des parents de mon ami. Vous sentez combien il serait important, en cas de malheur, que nous eussions quelqu'un, comme mad. la marquise de M***, qui voulût agir ! . . . Vous êtes surpris, qu'étant mariée à un honnête homme, je paraisse quelquefois au Boulevard en vieilleuse ! Mais il le faut, pour prévenir les soupçons : l'on n'imaginera jamais que l'épouse de M. de *** continue son ancien état. Je ne le continue pas en-effet : je parais seulement pour la frime, & jamais je ne joue à personne. Je ne pense pas qu'on approfondisse ma conduite, & l'on a de moi l'opinion que nous désirons. Je serais la plus heureuse des femmes, adorée d'un homme aimable & que je chéris, sans la crainte continuelle où nous vivons.

— Ne vous en plaignez pas ! interrompis-je : cette crainte, qui diminue votre bonheur, le prolonge, & votre ame, à tous deux, s'engourdirait, si la crainte cessait de vous agiter. — Ce

qu'il dit est plus consolant, que tout ce que j'ai pensé là-dessus, s'écria le mari de Renette. Monsieur, ajouta-t-il, veuillez nous voir quelquefois : nous tâcherons de vous recevoir comme vous le méritez. Je pris congé des deux époux, en leur témoignant combien je serais charmé de les voir, & je courus où mon ami Renaud m'attendait.

Il ne manquait à son contrat de mariage, que ma signature, comme témoin. Je la donnai. Je félicitai la belle Eglé ; car mon ami était un homme aimant, estimable, & passionné pour les femmes. Or, c'est un trésor qu'un pareil homme, parce qu'avec un peu d'art, & beaucoup de propreté, une épouse est toujours sûre de dominer son esprit & son cœur par les sens. Je les quittai bientôt, malgré leurs instances, pour aller au Boulevard, à Saint-Laurent, & chez la marquise.

LA FILLE QUI VEUT UN SORT.

Au Boulevard, je fus abordé par une jeune & belle malheureuse, que j'avais entrevue six mois auparavant, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Palais-royal, avec une sœur plus jeune qu'elle. Toutes deux étaient perdues par une Faubouraine Marcellaise, appelée communément la Moucharde. Il lui était arrivé depuis une aventure à la revue du roi, & elle avait été arrêtée ; mais elle avait obtenu sa liberté. Cette jeune infortunée me demanda, si je n'étais pas le chat-huant ? La question me fit rire. — Je suis l'observateur nocturne. — Ha ! oui, oui, l'oiseau nocturne ; voilà comme on m'a dit, & que vous aviez emmené Maguelone. — Il est vrai. — Que vous lui aviez donné un sort, pour lui faire faire tout ce que vous vouliez, & qu'elle vous suivait, comme une levrette en laisse. — Après, ma fille ! — Je

viens vous prier de me donner aussi un sort , pour que je sorte de mon état . . . Ce n'est pas que j'aie à m'en plaindre ; je gagne plus que je ne veux ; mais je dépéris ; je sens que je m'épuise , que je meurs . . . Voyez mes bras ? ils diminuent , & ma gorge . . . — Je vous donnerai volontiers le sort que vous demandez ; mais je n'emploie pas la magie : cela serait criminel. J'ai un moyen simple , qui est de la magie blanche ; je suppose le sort ; la personne se persuade bien qu'elle l'a ; elle agit comme si elle l'avait ; elle m'obéit scrupuleusement , même malgré elle , & tout va bien. — Donnez-le-moi ? — Oui , mais il serait rompu , si vous ne me suiviez pas sur-le-champ ! Toutes vos affaires sont-elles en ordre ? — Non. — Allons les arranger. Quelle est votre situation ? — La Moucharde en a bien agi avec moi : elle a gagné gros ; mais elle m'a laissé ma part. Comme je suis jolie , que je suis douce & bonne , les hommes m'ont toujours bien traitée , sans jamais me faire de peine. J'ai de l'argent à la maison , & un contrat de cent louis de rente viagère. — Allons prendre tout cela : ensuite obéissez-moi : voilà le sort : Maguelone est heureuse , & vous le ferez aussi. — Ho ! je le crois ! car on m'a dit de vous des choses . . . suffit . . . Je désirais bien de vous connaître ! Voilà trois soirées que je viens exprès sur le Boulevard . . . J'ai lu votre livre des filles de ma sorte . . . Ha ! que je voudrais que ça fût ! Je vis que Zaïre n'avait pas horreur de son état , mais seulement des inconvénients de sa situation. Cependant j'allai chez elle , rue Mêlée : elle prit son argent , fit un paquet de ses habits ; n'oublia pas son contrat ; me chargea de vendre les meubles ; renvoya sa vieille cuisinière , & me suivit. Je la menai dans une maison différente de celle où était Mague-

lone , mais qui était également sous la protection de la marquise ; je mis la supérieure au fait du caractère de Zaïre , & j'allai rue Paëenne rendre compte de ma conduite. J'avais agilibrement , parce qu'il n'y avait rien à payer pour la marquise.

Je lus une Juvenale importante , intitulée *les Romains* * , & je me retirai à trois heures.

LA FEMME IVRE.

A la porte Saint-Martin , je vis deux hommes , qui se mirent à fuir , dès qu'ils m'aperçurent. Je les poursuivais , quand je fus arrêté par les plaintes d'une femme ivre , assez jeune encore , qu'ils venaient. . . L'espèce humaine est quelquefois bien au-dessous des brutes !

CXXIV. NUIT.

LA BELLE NUIT DE GELÉE.

JE fus quelque temps sans rien rencontrer , soit que les événements ne se présentaient pas ; soit que leur chaîne fût réellement interrompue ; soit enfin qu'occupé du travail à l'imprimerie , je ne les cherchasse plus avec la même avidité. Au-reste , le destin ne peut-il pas être quelquefois localement en repos ? Car universellement , c'est l'impossible ; il va comme le soleil , sans s'arrêter. Semblable au temps , qui roule majestueusement , entraînant avec lui la terre , le soleil , les astres , l'univers entier ** , le destin agit toujours , coupe des trames , en monte de

* III. Vol. des *Françaises* , p. 141.

** Il est singulier que j'eusse alors deviné ce que vient de découvrir l'illustre Hertschel : que les soleils se déplacent , & marchent dans une orbite immense autour d'un centre universel ! . . . O belle & sublime vérité ! il existe donc un centre général-des centres , & ce centre unique , c'est vous , ô mon Dieu !

nouvelles, en ourdit de commencées, & préside à toutes les actions des hommes : c'est un mot, comme le hasard, derrière lequel Dieu lui-même est caché.

Le 21 décembre, à 9 heures, par une claire & froide soirée, je courus jusqu'à la porte Saint-Antoine, & je gagnai le Boulevard. On voyait au nidi le superbe Orion, précédé du taureau, suivi du brillant Sirius, surmonté de Procyon. Le charretier était au zénith; l'ours dominait le pôle; l'aigle, le cygne & la lyre allaient se coucher. C'est le temps de l'année où le ciel est le plus beau. Je courais pour m'échauffer. On était sorti des petits spectacles : j'étais dans une solitude profonde. Une fenêtre s'ouvre du côté de la ville, & j'entends une voix douce, harmonieuse, qui dit : — Ha ! maman ! le beau ciel ! Mon Dieu ! que je voudrais me promener sur le Boulevard, par ce beau temps sec ! — Vous auriez trop froid ! — Prenons nos pelisses, enveloppons-nous bien ! — Allons, il faut la contenter. Si mon fils vient, vous lui direz que nous prenons l'air sa femme & moi. On descendit, & l'on arriva sur le Boulevard. Une femme-de-chambre donnait le bras à la jeune personne, & un laquais à la mère. J'étais resté immobile auprès d'un arbre. On fit quelques pas. — Les belles étoiles ! dit la jeune dame. Je voudrais bien les connaître ! On dit que toutes ont des noms ? — Tous les hommes en ont bien ! — Oui, maman, mais beaucoup d'hommes ont le même. On marcha en silence, & l'on vint tout près de moi : — Quelle est cette belle étoile-là, plus brillante que toutes les autres ? — C'est une planète, répondis-je en adoucissant ma voix ; c'est Jupiter : — Ha ! voilà quelqu'un qui nous répond ! C'est peut-être un voleur ? dit la mère. — Non, madame, c'est un homme

de bonnes mœurs, qui vous offre de nommer les étoiles à madame votre bru. — Ha ! dites : dites ! s'écria la jeune dame. — Voilà Sirius : c'est la plus belle des étoiles fixes : elle est sur la lèvre du grand chien ; c'est pourquoi cette constellation s'appelle la canicule. Pendant les jours caniculaires, marqués sur l'almanach, Sirius & sa constellation se lèvent & se couchent avec le soleil ; ainsi, on ne les voit pas, si ce n'est du fond d'un puits bien profond, comme celui de l'Observatoire. — On ne voit pas toujours les mêmes étoiles ? — Non, madame ; le ciel change du midi, au zénith, & à une partie du nord, comme les saisons ; tous les trois mois, à 10 heures du soir, qui est l'heure la plus commode pour observer, nous avons un ciel presque nouveau. Les étoiles qui étaient là, se couchent ; celles que nous ne voyons pas encore se lèvent, & celles qui se lèvent aujourd'hui seront au méridien, ici, c'est-à-dire, au milieu de leur course. . . Mais, madame, ce qu'il y a de plus intéressant à vous montrer, c'est le ciel du nord : celui du midi est beau, mais il change comme un amant volage ; celui du nord est presque toujours le même, du-moins au point central. Le voici, ce point central. Voyez-vous cette belle constellation, composée de sept étoiles ? c'est la grande ourse, que le vulgaire nomme le chariot. Elle tourne autour d'une autre constellation, qui affecte la même figure qu'elle, & que voilà. Observez bien ces petites étoiles, dont trois sont un peu plus brillantes que les autres : la dernière de la queue est l'étoile polaire : le reste de la petite ourse, qui est sa constellation, tourne autour d'elle, ainsi que tout le ciel, de proche en proche, jusqu'à l'équateur, qui est à-peu-près à la place qu'occupe cette belle constellation du midi, à notre égard,

qui

qui a la forme d'un râteau. — Mais , dit la jeune dame , & cette belle planète. . . J'allais expliquer ce que c'était qu'une planète , & sa différence avec les étoiles fixes , lorsque la mère de son mari lui dit aigrement : — Allons , allons , madame , c'est assez ; on ne parle pas comme cela aux hommes sans les connaître ; & c'est encore plus mal , quand on les connaît. La jeune dame fit un soupir , & répondit avec douceur : — Allons , maman , rentrons. Elles étaient à la porte de la petite barrière , & elles allaient la refermer , quand le mari parut. Il vint à sa jeune épouse avec empressement : il était fort laid ; mais il me parut très-aimable. Sa femme le vit avec plaisir. Il s'informa de ce qu'elle faisait sur le Boulevard : elle lui dit , que je lui nommais les étoiles. Il voulait y retourner ; il me fit accueil ; mais la jeune dame le pria de rentrer. Je vis qu'elle était piquée au cœur contre sa belle-mère. Je m'approchai de l'oreille de celle-ci : — Madame , vous venez de commettre une grande imprudence ! Elle le sentait : elle pria elle-même sa bru de retourner ; mais la petite personne était de ces brebis têtues , qui ne pardonnent pas un soupçon défavantageux. C'est une grande leçon pour les belles-mères ! car souvent le mari souffre de leurs torts. Je m'éloignais , quand le monsieur me pria de revenir le lendemain. — Non , non ! dit la jeune dame : au reste , que monsieur revienne : j'ai beaucoup d'estime pour lui ; je veux qu'il le sache ; mais de sa vie ni de la mienne , il ne me dira un mot auquel je réponde. J'aurais bien voulu faire entendre à cette jeune femme , qu'elle avait tort à son tour ; mais elle rentra , fit fermer les portes , & je me trouvai seul. J'ai vu plus d'une fois des scènes approchant de celle-ci dans le monde. Ha ! que le bonheur est difficile pour

la jeunesse ! . . . C'est bien dommage qu'il soit impossible à la vieillesse , & que le proverbe ne soit que trop vrai. Si jeunesse savait , si vieillesse pouvait !

Je continuai ma promenade , jusqu'à la porte-Saint-Martin , & je rentrai dans la ville. Je trouvai un ivrogne gelé sous les étaux des bouchers , vis-à-vis la rue Jean-Robert : je le portai jusqu'à la première escouade , que je rencontrai. On le fit parler enfin , & on le remit chez lui , rue aux Ours.

Je fis mon récit à la marquise , dont j'avais été quelque temps éloigné , par des affaires qui lui étaient survenues. Elle me dit un mot , à cette occasion , que je n'ai jamais oublié : — Nous sacrifions au moindre obstacle , les moyens de nous voir , comme si nous étions éternels ! C'est une folie ! ces privations-là ne se peuvent jamais réparer : ne manquez plus de venir , à moins que vous ne le puissiez pas. Je lui lus une Juvenale , intitulée *la Satyre* ; * je m'informai des personnes qui m'intéressaient , & dont madame de M*** prenait soin , puis je partis content ; car la voir était le bonheur pour moi.

En m'en revenant , je m'écartai jusqu'à la rue Poissonnière , au-delà de la rue Montorgueil. Ce fut ce soir-là , que je rencontrai aux environs de la rue de la Lune , la jeune personne , qui m'a fourni le sujet de la 14. *Contemporaine*. Je ne répéterai pas cette histoire intéressante : je dirai seulement , qu'elle est fort déguisée. Mais je ne saurais encore lever le voile. Cependant il s'en est peu fallu , que le secret n'ait transpiré. Dans un voyage par une voiture publique , un jeune officier s'empara du livre de l'héroïne , dans lequel était son nom ; heureusement ce fut

* Dans le *Paysan-Paysane* , Tom. II , p. 472.

à moi qu'un ami commun en parla : je demandai le livre, & j'eus l'adresse d'en soustraire le papier, que je fis parvenir le même soir à mad. de la S***.

C X X V. N U I T.

D U E L D E D E U X S O L D A T S.

JE sortis à huit heures : je voulais avoir des choses intéressantes à raconter à la marquise, par une raison bien simple ; je trouvais plus de plaisir à les lui dire, qu'à les voir. A huit heures & demie, j'étais au coin de la rue Mâcon, près de celle de la vieille Bouclerie. Je la suivis pour me rendre dans la rue Saint-André. Au milieu de cette petite rue, j'entendis ferrailleur. Je m'approchai hardiment, & je vis debout, collé contre le mur, un soldat qui semblait se débattre, tandis qu'un autre s'enfuyait. Je passais. Le sabre échappa de la main du soldat debout ; il tomba lui-même sur le visage, en faisant un cri étouffé. Il périssait, d'un coup qui lui avait ouvert la poitrine. Le soldat homicide était rentré dans une tabagie, qui fait le coin des rues Mâcon & Saint-André : il en sortit, tenant une jolie fille par le milieu du corps. Il jurait ; elle criait : — Tu es la cause de la mort de mon ami, disait-il ; tu vas l'aller joindre. Les passants tremblaient. Je m'avançai par derrière, je me jetai sur le bras de ce malheureux, & je saisis le sabre. Il courut après moi : je l'amusai, fuyant du côté du Marché neuf, où je voulais le faire arrêter ; j'étais furieux contre ce misérable ! Tuer son camarade pour une catin ! . . . Il sentit ma ruse, & il m'abandonna au bout du pont Saint-Michel. Mais la fille avait eu le temps de s'échapper. On avait relevé le soldat tué, qu'on avait remis à une

patrouille de son corps. Je revins : le tueur était pris. Je rendis le sabre aux grenadiers , qui parurent fâchés de ce que j'avais sauvé la vie de la fille. Cette raison me fit la chercher. La tabagiste pouvait la connaître ; je m'informai : cette femme me donna la demeure de l'infortunée , & j'y courus. Je la trouvai au désespoir. C'était son amant qui était tué : elle n'avait d'autre tort , que celui de son état. Le tueur était un brutal. Je lui représentai , qu'elle était perdue , si elle ne fuyait , & si elle ne quittait sa profession. Elle me demanda mon secours , en disant , qu'elle savait la cuisine. Je la conduisis chez la bonne Sellier , qui avait besoin d'une aide. J'instruisis cette femme , qui fut intéressée par le genre de malheur de Bastienne. Elle la garda , l'empêcha de sortir , & lui réserva l'ouvrage de la maison. Bastienne s'est ainsi éloignée du vice ; elle a repris l'habitude d'être honorée des hommes , & la maison de la Sellier , propre à corrompre une fille innocente , fut justement ce qu'il fallait pour elle. C'est que la Sellier avait des pensionnaires , & que dans ces sortes de maisons , où il se trouve beaucoup d'hommes , les jolies filles sont fêtées à l'envi : on ignorait ce qu'avait été Bastienne. Au bout de deux ans de séjour , un pensionnaire ; qui avait quelque fortune , outre son état , lui offrit de l'épouser , & elle accepta. Heureusement elle ne s'était jamais brouillée avec la Sellier ! de sorte que celle-ci , toute causeuse qu'elle était , ne la trahit pas.

J'allai chez la marquise , après avoir mis Bastienne en sûreté ; je racontai la première partie de son histoire , & je lus ensuite une *Juvenale* , intitulée *l'Inégalité*.*

* *Payson-Paysane* , Tom. II. p. 450.

L'HOMME SAUTÉ PAR LA FENÊTRE.

Je m'en revins par le Boulevard , que je suivis jusqu'à la rue de Richelieu , par laquelle je rentrai dans la ville. Vis-à-vis celle de Saint-Marc , j'aperçus quelque chose dans la rue , de la hauteur d'un chien. Je m'approchai : c'était un homme ; je ne lui dis rien , ne croyant devoir l'interrompre : j'étais seulement surpris , qu'il se fût accroupi presque au milieu de la rue. Je restai néanmoins à quelque distance , surpris de son immobilité. Pendant que j'étais indécis sur ce que je ferais , je vis sortir une jeune fille , qui me parut foubrette , une petite lanterne à la main. Elle s'approcha de l'homme , le toucha , fit un cri , & rentra précipitamment. Je m'approchais , à mon tour , quand on revint de la maison où la jeune fille était rentrée : elle était accompagnée d'une jeune dame , qui me parut sa maîtresse , & du Suisse. Cet homme prit l'accroupi , qui poussa une sorte de hurlement , & l'emporta dans la maison , qui se referma. J'étais fort curieux de savoir ce que cela voulait dire. J'hésitai , si je frapperais , & si je m'aiderais de quelque prétexte , pour faire des questions. Je m'en tins au dernier parti. Je frappai. L'on vint. — Voilà une singulière aventure ! Elle pourrait faire du bruit ! concertons-nous sur ce que j'aurai à dire , moi qui en suis le témoin ? Cela n'est pas inutile ? A ces mots , à mon air bon & doux , on me pria d'entrer ; je fus introduit auprès de la dame , & de sa femme-de-chambre. Je les trouvai dans la plus grande douleur. Avant de parler , je leur aidai à étendre l'homme insensiblement dans un lit bien chaud. Je m'aperçus qu'il fallait le secours d'un chirurgien ; le malheureux était disloqué. J'offris d'en aller chercher un ; mais on n'ac-

cepta pas ma proposition ; on envoya le Suisse. Pendant l'intervalle , je demandai , de nouveau , ce qu'il ferait à propos que je disse , pour être utile à tout le monde , dans le cas où ce qui venait de se passer ferait du bruit. Voici quel fut le récit de la jeune femme-de-chambre , à laquelle sa maîtresse fit signe de parler.

— Puisque vous avez tout-vu , & que vous pouvez dire ce qu'il vous plaira , je préfère de me mettre à votre discrétion. C'est mon amant. J'ai eu l'imprudence de le recevoir plusieurs fois la nuit , sans que jamais il en foit mal arrivé. Ce soir , comme il entrait , il a été aperçu de monsieur , le mari de ma chère maîtresse. En voyant les précautions que prenait pour s'introduire , un homme comme il faut , il a cru qu'e'était un amant pour sa femme. Il est venu à la porte de madame ; il a frappé avec force , & l'a obligée d'ouvrir. Mon amant , qui était dans ma chambre , craignant de compromettre également & ma maîtresse & moi , s'il était découvert , a mesuré la fenêtre des yeux , & , malgré moi , il s'est exposé à sauter. J'ai aussitôt refermé la fenêtre , le croyant bien loin. Monsieur a cherché par-tout ; & ne trouvant rien , il a cru s'être trompé ; il a fait ses excuses à madame , & de lui-même il s'est persuadé qu'il n'avait vu qu'un des domestiques de la maison. Il s'est retiré , & il est parti sur-le-champ pour Versailles , où il est appelé par des ordres pressants. Lorsque tout a été tranquille , j'ai ouvert la fenêtre , pour montrer à madame comment mon amant l'avait franchie. Jugez de mon étonnement , lorsque je l'ai revu dans la même position où il était après avoir sauté. Nous y avons couru , madame & moi ; & le Suisse , dont nous sommes sûres , nous a prêté la main. Voilà tout. Je ne vis pas , comme ça

mauvais génies , qui vont toujours au-delà de ce qu'on leur veut montrer. Je crus tout bonnement la jolie suivante. Le chirurgien arriva : il trouva l'état du sauteur très-dangereux ! Il lui lubrifia tous les membres ; après quoi le trouvant en état d'être transporté à bras , il me demanda , si je pouvais leur aider ? J'y consentis : le Suisse & moi nous mîmes l'homme sur nos bras , & lorsque je fus las , le chirurgien me releva. Je relevai le chirurgien à mon tour , & comme l'homme ne demeurait pas loin de la rue de Richelieu , nous arrivâmes , & nous le remîmes à son portier. Le chirurgien resta : le Suisse & moi , nous nous en retournâmes ensemble. J'observe que le Suisse ne s'était pas montré au portier du sauteur. J'ai su depuis , que celui-ci en était revenu , mais après un long alitement , & des souffrances qui avaient singulièrement tempéré ses galantes idées. Je passai devant Pinolet : j'entraî au gîte de la rue Jean-Saint-Denis ; mais on m'y reconnut. J'arrivai chez moi à trois heures.

CXXVI. NUIT.

L'HOMME QUI NE DÉPENSE RIEN.

EN sortant , au bout de la rue du Fouarre , que j'habitais alors , tout à côté de l'égoût de l'Hôtel-Dieu , je trouvai un homme , vêtu d'une espèce de blôde de toile cirée. Il avait une longue barbe , des favates , un vieux chapeau , un bas noir & un gris. Sa figure extraordinaire me frappa d'autant plus , que cet homme , d'environ 40 ans , ne me paraissait pas infirme. Je l'abordai : — Monsieur , lui dis-je , pardon ! Etes-vous dans l'état qu'annonce votre habit ? — Oui , & non , me répondit-il : je suis dans une profonde misère , parce que je ne possède rien s.

& cependant, comme je vis sans manquer, que-
 je vis content, je ne suis pas misérable. — Ose-
 rais-je vous demander, monsieur, quel est vo-
 tre genre de vie ? (Je répétais le mot de mon-
 sieur, à cause de la grande révérence qu'on doit
 à l'homme pauvre.) — Vous me paraissez un
 bon enfant ; car vous vous intéressez à moi, &
 il ne m'était pas encore arrivé de rencontrer un
 être compatissant. Depuis que je suis tombé dans
 une indigence absolue, par l'injustice des hom-
 mes, il m'est venu dans l'idée de subsister,
 sans rien avoir, sans rien prendre, sans rien
 dépenser. J'en ai fait le serment, que je tien-
 drai. C'est un gros chien de mon voisinage, dont
 le maître est mort, & dont personne ne vou-
 lait, qui m'a donné l'exemple. Ce chien n'ayant
 plus d'ordinaire réglé, s'est mis à étudier les
 lavoirs des cuisines, & sur-tout il a bien gravé
 dans sa tête, l'heure à laquelle les cuisinières
 jettent leurs lavures. Il y allait d'avance, faisant
 sentinelle, pour écarter les chiens parasites. Il
 s'emparait alors de tout ce qui était jeté, peaux,
 os demi-rongés ou dégarnis, carottes, panais,
 &c. Il faisait ventre de tout, & se portait bien,
 quoiqu'il jeûnât un peu rigoureusement les ven-
 dredis & les samedis. — C'est un être vivant, pen-
 sai-je ; tout lui profite, parce qu'il n'a de dégoût
 pour rien : il faut en faire autant. Ce chien peut
 m'être utile ; la prévoyance du lendemain lui man-
 que ; je lui prêterai la mienne. Je me liai donc d'a-
 mitié avec le gros chien, & nous allâmes ensen-
 ble. Je ramassais tout ce que je trouvais, herbes,
 fruits demi-gâtés, mais bons encore. J'ôtai au
 chien tout ce qui était viande, je lui broyais les
 os dans une pierre creusée, au moyen d'une au-
 tre façonnée en pilon, & je parvins à l'accoutu-
 mer à se contenter de chasser les parasites. Nous
 étions par-tout les plus forts & les plus raison-
 nables.

nabtes. J'allais dans les ateliers , & montrant mon chien , je recevais pour lui les vieilles croûtes , & le pain durci. Les os à moëlle ne nous manquaient guère ; je les flairais , & s'ils étaient frais , nous en mettions le pot au feu , en y joignant des feuilles jetées , de laitue , ou de chou , suivant la saison , & nous en fisions deux soupes copieuses ; la mienne était du pain le meilleur & le plus propre ; tout le contour & les os broyés , étaient mis dans celle du chien. Après un repas , sinon délicat , au-moins nourrissant , nous nous couchions ensemble , l'hiver , pour nous échauffer , dans un dessous d'escalier , appartenant au chien , car il en était en possession avant moi , & on ne m'y souffrait qu'à cause de lui : dans l'été , nous avions souvent pour asile un fumier de jardinier , où nous avions creusé une cabane. Pour faire notre cuisine , nous nous étions arrangés avec une marchande de crêpes du Port-au-blé , moyennant un sachet de brouilles tous les jours ; car je ramassais les petits brins de bois & de charbon , que je voyais ; sur-tout aux maisons où l'on déchargeait du bois : mon camarade , lui , traînait une heure ou deux sur le port , le chariot des enfants du quartier , à six liards , un sou par tête ; ce qui nous composait un petit pécule... Hélas ! j'étais trop heureux , tant que le gros chien mon camarade a vécu !... Il cessa de vivre : j'héritai de tout le pécule & faible dédommagement de la perte d'un ami vrai ! La nuit , ce cher compagnon m'échauffait les pieds ; le jour il me défendait contre les enfants , qui me respectaient alors , à cause de l'air im-
 posant de mon compagnon... (ils me poursuivent aujourd'hui !) Il me défendait contre les hommes méchants & jaloux !... Il n'est plus !... Ha ! vous ne sauriez croire combien j'ai perdu ! On m'a renvoyé de sous l'escalier , où j'ai dit

qu'on ne me souffrait qu'à sa considération ! Que je l'ai pleuré !... J'ajouterai , que lorsque mon cher camarade fut mort , je l'écorchai ; sa peau retournée me sert à mettre mes pieds l'hiver , je fis rôtir sa chair , & je la mangeai en pleurant !... L'amitié que j'avais pour lui ne m'a pas permis de jeter ses os ; je les porte sur moi , & j'ai prié la bonne veuve Sellier , qui veut bien m'héberger , de les coudre avec moi , ainsi que la peau , quand je serai mort...

— Mad. Sellier ? lui dis-je ; mais je la connais ! — Ha ! vous connaissez donc une bonne femme ! — Elle ne m'a jamais parlé de vous ! — Je l'ai priée de se taire. Pour continuer ; depuis la mort de Pataut , mon cher camarade , je me suis accoutumé à me passer du secours que j'en recevais pendant notre société. Je trouve dans les rues des fourneaux cassés , que je rajuste un peu , & je les vends : j'arrange les assiettes & les gobelets invalides. Je connais trente vendeuses de restes , & mon pauvre chien me sert encore ; je vais ramasser , comme pour-lui , ce qu'elles ne peuvent plus vendre ; on le met à part. Rien ne me répugne. La gelée de bouillon jetée au coin des rues , ni les restes des haricots ne sont plus perdus : je les mange : j'ai même de ce qu'il y a de meilleur en fruits , comme des fraises ; je suis les marchands , & je ramasse ce qu'ils laissent tomber , jusqu'à ce que j'en aie un plat. Enfin , depuis dix ans , je n'ai pas dépensé un sou. Je n'ai point de linge : je me garnis en hiver , de peaux de lapin jetées par ceux qui les épilent , ou que je trouve devant les portes , & que je couds ensemble. Je ne perds rien ; je ramasse tout ; les plus petits morceaux d'étoffe : & quant au fil , je vous assure qu'il n'est pas rare à Paris ; j'en trouve plus qu'il ne m'en faut , de toutes les couleurs. Tenez , j'ai là une

espèce de veste , qui est de trois mille six cents morceaux : je couds en me reposant , ou lorsqu'il pleut. Voilà ma vie. J'ai trouvé quelquefois une pièce de monnoie , & jusqu'à 12 sous ; ce peu d'argent , uni à ce que j'avais déjà de la succession de mon chien , forme une somme de 45 l. 10 s. 3 deniers. On ne fait pas ce qui peut arriver ; j'ai précieusement serré ce petit trésor.

— Mais , que ne faites-vous quelque travail ? lui dis-je. Votre conduite est étonnante , extraordinaire ! vous ne vous faites point raser , vous raccommodez vos haillons ; vous ne dépensez rien ; vous vivez de ce qui serait perdu : c'est un mal de moins que certaines gens ; mais vous n'êtes d'aucune utilité pour la société. — Ha ! elle m'a indignement traité ! elle m'a ôté les biens , l'honneur , la vie ! Je ne lui dois plus rien ! J'ai renoncé à elle... Sachez que je suis un malheureux gentilhomme , échappé des prisons... Il m'acheva son histoire , qui me fit frémir. — Infortuné... lui dis-je , pourquoi vous confier à moi ? — Cela ne m'est jamais arrivé avec personne ; mais vous avez la physionomie bonasse , & j'ai eu de la confiance , sans m'en apercevoir ! — Elle ne sera pas trahie. — Ha ! le fût-elle ! croyez-vous que ma vie vaille la peine de la conserver ? Non : je la supporte ; je me suis ravalé au rang des bêtes ; pénétré de sentiments de religion & de repentir... — Vous n'y êtes pas ! la religion , interrompis-je , veut qu'on s'occupe utilement pour soi-même & pour les autres : elle désapprouve un genre de vie , qui n'est qu'avilissant , & qui ne produit rien. Je parlerai pour vous à une dame respectable. C'est une femme à laquelle vous serez charmé de devoir quelque chose : elle est belle & bonne : quel est l'homme qui ne verra pas en elle l'image

de la Divinité bienfaisante !... Je fais votre demeure. . A demain. Je le quittai.

A mon arrivée chez mad. de M*** , je la trouvai dans la douleur : son mari était dangereusement malade ! Cependant je lui parlai du malheureux officier , & elle me donna des pouvoirs fort étendus , mais inutiles. Je ne lus rien.

LA FEMME QU'ON JETTE PAR LA FENÊTRE.

Ayant pris un grand détour , afin de profiter de ma nuit , je me trouvai au coin de la rue de Bourbon-des-petits-carreaux. Des cris en l'air frappèrent mon oreille. Je levai la tête , & j'aperçus quelque chose de blanc à une fenêtre élevée. Je m'écriai ! — A moi ! à moi ! répondit une voix de femme étouffée. Enfin , elle tombe , & s'écrase... Plus de remède !... Je frissonnai... Tandis que je réfléchissais , un homme , que je reconnus pour un bandit , un souteneur , un croc de billard , s'échappe de l'allée , & s'enfuit. C'était une peste publique , capable de tout le mal possible. Je courus après lui , sans crier. Je le devançai ; je le guettaï ! Il me suivait au corps-de-garde de la Halle : je m'approchai de la sentinelle , & je lui dis : — Faites arrêter l'homme qui me suit. Au-lieu d'avertir , le fusilier m'interroge ; enfin il siffle , & l'homme effrayé , rétrograde. Je racontai au sergent ce qui venait de se passer. — Allons relever le corps. Je conduisis l'escouade. On l'avait enlevé. Je fus menacé , prêt à être conduit en prison... Le lendemain , je me plaignis à la marquise , qui fit punir le sergent & la sentinelle.



CXXVII. NUIT.

LA PETITE CHANDELIÈRE.

CHarme de la nature ! ô beauté , divine émanation de la bonté céleste , tu es le baume de la vie , l'enseigne de la vertu , & la promesse du bonheur ! Tu suspends nos maux , tu excites une sensation universelle , délicieuse ! tu nous associes à la Divinité , dont tu es l'image !.....

La marquise l'était pour moi : Reine Telort l'était pour un jeune homme charmant , riche , sensible ; & Reine Telort n'était que la fille d'une chandelière veuve , brune noire laide : Reine était blonde , délicate , jolie , comme on l'est à Paris ; c'est-à-dire , que sans traits réguliers , mais avec une figure arrondie , un nez en l'air , quelques marques de petite vérole , c'était (le minois le plus attrayant , une fille plus parfaite , plus provoquante que la Vénus de Médicis. Avait-elle donc été changée en nourrice ? Tout le monde le disait. Mais par quel motif ? La nourrice avait une sœur , qui allaitait une autre petite fille , née de parents pauvres. La chandelière , au-contraire , paraissait dans l'aisance : donna-t-on à cette marchande la jolie petite , afin qu'elle fût plus heureuse ?.... Quoi qu'il en soit , la jeune Reine fut remise à la chandelière , qui l'éleva , la chérit. Le père mourut , lorsque la petite eut douze ans. La marchande adora une fille unique , & mit tous ses plaisirs & son bonheur à la bien élever. On la voyait , lorsque Reine eut 15 ans , l'engager , par son exemple , à se former l'esprit & le cœur par la lecture : elle lui donna une maîtresse de géographie , de musique & de danse ; car elle eut le bon esprit de ne pas donner des ma-

tres à une femme , indécence trop ordinaire , par laquelle on prostitue à un faquin la virginité de l'esprit , & souvent les prémices du cœur d'une jeune personne.

A ma sortie du soir , je me trouvai rue Mazarine , vis-à-vis la porte de Reine. Je jetai les yeux dans la boutique , & je fus surpris d'y voir une figure douce , naïve , ayant ce charme arrondi de la jeunesse , qui annonce la candeur & la naïveté. Je m'arrêtai à la considérer , & dans le fond de mon ame , je désirai son bonheur. Tandis que j'étais immobile , une boulangère , sa voisine , m'aborda : — N'est-ce pas qu'elle est jolie ? — Elle est charmante. — La croiriez-vous fille de cette femme que voilà ? — Pourquoi non , si elle est sa mère ? — Alors la boulangère me tirant à part , me raconta ce qu'on vient de lire. Je m'éloignai , après cette instruction. Je me promenai dans les rues , sans rencontrer aucun événement , & j'arrivai chez madame M*** de bonne heure.

Je fis part à la marquise du récit de la boulangère. — Hé bien ! me dit cette dame , vous êtes surpris qu'une brune noire ait pour fille une jolie blonde ; passez , rue Saint-Anastase , chez le marquis de *** ; vous parlerez , de ma part , de ce que vous venez de me dire ; vous observerez en même temps la demoiselle , qui est de l'âge de votre jolie blonde : le marquis son père est blond ; la demoiselle au-contraire est brune , jusqu'à la négreur. Observez ses traits , & voyez si elle ne ressemble pas à votre chandelière. Sur-tout ne dites mot ! Il faut de la prudence ! Je serais bien charmée de pouvoir découvrir la vérité ! Mais je voudrais la tenir dans ma main , de façon qu'elle ne fit de mal à personne !... Ce qui augmente mes doutes , c'est que le marquis s'étant marié par inclination à une très-jolie per-

sonne , il fut obligé de cacher long-temps son mariage , & de déguiser sa condition à la nourrice. J'entrevis effectivement , qu'il pouvait y avoir quelque chose de vraisemblable , dans un échange déjà soupçonné. Je promis à mad. de M*** de me conformer à ses ordres ; après quoi je lus la Juvenale , intitulée *la Vérité*. *

LA FILLE QUI TOMBE PAR LA FENÊTRE.

Je revins par la rue Saint-Honoré. Au coin de celle du Chantre , j'entendis quelque bruit. C'était une fille que la ronde voulait enlever : elle était accusée d'avoir volé la montre d'un homme , qu'elle avait reçu chez elle. On ne fait si l'accusation était vraie ou fausse ; l'homme étant d'un état à ne mériter aucune croyance ; il était croc de billard , &c. Il avait facilement obtenu l'ordre de surprendre la malheureuse au milieu de la nuit , & de la conduire à Saint-Martin. La fille entendit quelque rumeur dans la maison , & comme elle était menacée , elle sentit que c'était à elle qu'on en voulait. Elle barricada sa porte , & entreprit de passer par la fenêtre du quatrième , dans la maison voisine. Il y avait un échéné , qui facilitait la communication. La fille s'y mit à quatre , & avança jusqu'au milieu de l'espace : là , elle eut peur : sa tête lui tourna , & elle tomba sur le pavé , au moment où elle voulait entrer par la fenêtre de la maison voisine. Elle fut broyée , & ne respira pas un instant. J'arrivais dans le moment où elle tomba. Je m'en retournai , après m'être informé des circonstances.

* *Paysan-Pagane parvertis*, Tom. II , p. 465.

CXXVIII. NUIT.

SUIŒ DE LA PETITE CHANDELIÈRE.

EN sortant , & avant que de songer aux aventures , je courus dans la rue Saint-Anastase , chez le marquis. Je me fis annoncer de la part de mad. de M*** , & je dis que la marquise désirait fort lui faire voir une jeune personne , dont je lui avais raconté l'histoire. Je m'en tins-là. Je cherchai des yeux la demoiselle de la maison. Elle parut enfin , & je fus frappé de sa ressemblance avec la chandelière ! Je l'examinai attentivement , & lorsque je fus sorti , je courus dans la rue Mazarine , pour mieux comparer les figures. Je fermai les yeux , & je me bouchai les oreilles en route , pour ne rien voir & ne rien entendre qui pût me distraire. J'arrivai. J'entrai chez la chandelière , & j'achetai. Je l'examinai d'autant plus à mon aise , que sa fille étant absente ; rien ne me distrayait. Je me convainquis de la ressemblance , & je sortis pour aller sur-le-champ chez mad. de M*** , à laquelle je rendis compte de ma visite au marquis , & de mes observations sur les ressemblances... Nous reviendrons quelque nuit à la jolie blonde.

— Il est une chose que je veux vous demander , me dit la marquise : J'ai un ami respectable par ses places & par ses mœurs , quoiqu'il ressemble un peu à ses pareils , qui sont blasés sur-tout. Je voudrais , que vous me fîssiez une sorte de Juvenale , qui fût absolument relative à lui ; une plaisanterie singulière par la forme , mais sans trop de recherche & sans trop vous gêner : la raison en est , qu'il ne faut pas que cela ressemble aux ouvrages soignés dont il est las. Car il m'est venu un jour dans l'esprit , en enten-

dant lire un fort beau discours sur la décadence du goût , qu'il ne fallait pas s'en prendre aux auteurs , mais aux gens du monde , qui dégoûtés de Pascal , de Corneille , de Racine , de Boileau , de Voltaire , de Rousseau , ne veulent plus rien de ce qui leur ressemble : ce sont des gens rebutés même du bœuf , du mouton , de la volaille , & auxquels il ne faut plus que des ragoûts & des fritures. Cependant le colifichet n'est pas trop votre genre !... Faites comme vous pourrez , & à votre manière , cela sera toujours très-différent de ce que l'homme a coutume de voir , & cela suffit... Je ris quelquefois , lorsque j'entends des gens parler des bons modèles , se passionner pour n'avoir du plaisir que d'une manière : hé ! tout ce qui est , n'est-il pas dans la nature ? Ce que vous nommez beau , l'est-il plutôt que cette autre chose que vous nommez laid ? Qui vous l'a dit ? Ce n'est pas la nature , auteur de l'un & de l'autre. Cela est si vrai , que dans un pays de laideur , l'homme le plus délicat , d'abord rebuté , finit par y trouver des beautés touchantes. — Je ferai ce qui dépendra de moi , dis-je à la marquise. Donnez-moi l'esquisse du caractère de votre homme , afin que je puisse lui présenter sa figure , comme dans un miroir ! — Excellente idée ! s'écria mad. de M*** : voilà précisément ce que je demande. Elle me peignit l'homme , ses ridicules , ses travers , ses vices même , & ses vertus ; car il en avait. Je partis rempli de mon objet , résolu de mettre la main à l'ouvrage avant de me coucher. Par cette raison , je ne lus rien. En m'en revenant , j'entendis des gens se quereller ; je passai : je ne voulais rien voir , ni rien entendre. Je vis cependant , malgré moi.

LE BRUTAL.

Dans la rue du Figuier , j'entendis crier , & une fenêtre s'ouvrir. C'était au quatrième : — A moi ! à moi ! disait une femme , d'une voix étouffée. Personne dans la maison ne parut l'entendre. Je tâchai d'ouvrir la porte de l'allée ; & j'y réussis. Je montai aussitôt. Je sortais toujours armé d'un bâton , comme celui des crocheurs. Arrivé à la porte du quatrième , je frappai rudement : — Ha ! misérable ! dit la femme , on vient à mon secours. Au même instant la porte s'ouvrit. L'homme sortit vivement , & voulut me renverser ; mais je me tins ferme. — Pars , lui dis-je : tu vois que je ne te retiens pas ! Il s'évada. J'entrai auprès de la femme. C'était une couturière , d'environ trente ans , mais d'une jolie figure. Elle s'habilla ; car elle était nue. Je lui demandai quelques détails. — Monsieur , me dit-elle , le misérable est mon porteur d'eau , mon commissionnaire , enfin l'être que j'employais pour tout. Je travaille : vous me voyez ; je m'arrange avec quelque goût , & sur-tout j'aime à être propre. Il est devenu amoureux de moi. D'abord , il ne me l'a témoigné que par un zèle très-ardent à me servir : c'était malgré lui que je le payais ; il refusait mon argent. Surprise de cette conduite , & me doutant de ses motifs , j'ai voulu le changer : il s'est jeté à mes genoux , & m'a tant priée , que j'ai eu la faiblesse de continuer à me servir de lui. J'ignorais que dans le voisinage , on me soupçonnait... Enfin il y a trois jours , j'ai entendu deux voisines , qui disaient de moi : — Il faut avoir l'ame bien basse , avec sa figure & sa mise , pour se servir de son porteur d'eau ! J'ai voulu avoir l'explication , & je l'ai demandée. On m'a grossièrement répondu , que je devais bien la savoir ,

& que quand on couchait avec son porteur d'eau , on avait toute honte bue. Cela m'a donné un coup ! J'ai défendu à Jean , que j'ai payé , de remettre les pieds chez moi. Il n'est plus revenu. Mais aujourd'hui , au moyen de ma double clef , qu'il m'avait prise , il est entré pendant mon sommeil & instruit des bruits qui couraient contre moi , il a voulu me faire violence , sûr , que les voisins ne viendraient pas à mon secours. Voilà mon histoire. — Je fus surpris : je résolus de connaître parfaitement la vérité , pour justifier cette femme , ou lui faire épouser l'Auvergnat , si elle s'était mal comportée..... Je découvris qu'elle était innocente : on a renvoyé le porteur d'eau en Auvergne , & intimidé les méchantes voisines.

CXXIX. NUIT.

SUITE DE LA PETITE CHANDELIÈRE.

ON verra , dans la pièce que j'avais commencée la nuit précédente , comment j'y dispose les événements dont j'étais le témoin , en allant chez la marquise. Je vais les amalgamer avec mon ouvrage du jour , pour raconter le tout dans mes visites nocturnes. Je morcelerais seulement ce qui n'était que simple lecture.

En attendant l'heure de me rendre dans la rue Païenne , il fallait me dissiper un peu : le travail trop prolongé épuise les forces , & déteche la tête : j'allai dans le quartier de la jolie blonde. Elle était dans la boutique de sa mère , & son mari arriva un instant après. Il la prit sur ses genoux , & la regardait avec une tendresse , & une admiration qui m'enchantaient. Je fus curieux de connaître un aussi bon mari. Je me tins à portée de voir s'il sortirait. Je m'aperçus , qu'il occupait le second avec sa jeune épouse , &

que deux domestiques , un laquais & une femme-de-chambre , étaient logés au troisième. Je me rendis chez la marquise , avec ces lumières.

Dès que mad. de M*** m'aperçut , elle me demanda , si j'avais commencé la pièce dont elle m'avait parlé ? Je lui montrai mon manuscrit. — Bon ! bon ! reprit-elle.... Je n'ai oublié votre jolie blonde : je suis passée dans son quartier , & sous un prétexte d'achats , je suis entrée dans la boutique. La mère & la fille étaient ensemble : je leur ai parlé à toutes deux. Elles ont pensé , que j'étais une parente du mari. Hé ! quel est ce mari ?... J'ai entrevu quelqu'un , qui a fui en m'apercevant... Je suis fort contente de l'esprit & des manières de la fille ! Mais sa ressemblance avec le marquis m'a paru frappante ! Celle de la mère avec la jeune personne que vous savez , l'est encore davantage : c'est qu'en général les blonds se ressemblent plus entr'eux que les bruns ; & ceci fortifie mes conjectures au sujet de la petite laide... Je verrai ce qu'il faudra faire , & vous me seconderez... Mais votre pièce ? — Je commençai ma lecture.

LE COUCHER , LE RÊVE , LE RÉVEIL.

I. LE COUCHER.

Un homme riche , d'une ancienne maison , occupant une place distinguée , raffiné de plaisirs & d'honneurs , rentra un soir chez lui , accablé d'ennuis & de vapeurs. Il ne regarda qu'avec effroi un lit voluptueux , pour tout autre , temple du sommeil & du repos ; pour lui , séjour de trouble & d'agitations tumultueuses. Un valet-de-chambre affidé , un secrétaire favori , un parasite empressé , flatteur à gages , qu'il logeait dans son hôtel , parurent en même temps.

Le valet-de-chambre proposa de déshabiller

monsieur. — Non , fut la réponse laconique qu'il reçut. Le secrétaire présenta les lettres du jour. — Retirez ces fastidieuses épîtres. Le parasite tâta le pouls : — Monsieur aurait-il quelque indisposition ? le pouls est agité. — Oui , d'impatience ?... Retirez-vous. Trois inclinations automates se firent à-la-fois : le secrétaire se retira brusquement ; le parasite en pirouettant ; le valet-de-chambre à reculons ; & ce dernier ferma doucement la porte.

Voilà donc monsieur de Fontlèthe seul. — Que la vie est ennuyeuse ! Que tous ces valets sont bas ! Ne pourrait-on pas se suffire à soi-même ?... Tout m'est devenu insipide... & cependant , je ne puis me passer de rien !... Ces automates me sont nécessaires... Je méprise les hommes , & je veux en être considéré , respecté !... Je voudrais avoir des places , des créatures... Je caresse ceux que je méprise , & je rampe moi-même , pour en voir ramper d'autres devant moi ! Quel est donc le point , où l'homme pourrait être content !... Je crois que c'est dans la plénitude du pouvoir , & de toutes les jouissances qu'il procure... Oui , un maître , absolu , doit être le plus heureux , le seul heureux des hommes... Cette idée est lumineuse !... Elle tient à la nature , à la raison. Dieu est parfaitement heureux , parce qu'il est tout-puissant : le plus heureux des hommes , est celui auquel tous les hommes obéissent... Les autres degrés de bonheur suivent graduellement celui du pouvoir !... Ne nous arrêtons pas... sortons de notre accablement ; donnons carrière à notre ambition... L'impuissance est le seul malheur... Dès que je ne puis pas , je souffre ; dès que je suis commandé , je suis humilié ; si je suis contraint , je me vois souverainement malheureux... Pouvons , & jouissons. Si nous sommes forcés d'obéir , déguisons l'obéissance , & ne sentons que la

Douceur de commander... Je n'obéis qu'à deux hommes , dans le monde ; & j'en ai des milliers au-dessous de moi , qui volent au moindre signe de ma volonté... Je n'ai pas le suprême degré de bonheur , qu'un seul homme peut avoir dans le royaume ; mais je suis au troisième rang d'une immense série... Je suis un des grands ; par ma place , je suis un des pouvants , des agissants , des exécutants , des hommes auxquels on obéit avec le plus de respect. Je fais parler de moi par des actions grandes , belles , long-temps différées... Allons , je puis , ce me semble , me supporter... Hé combien d'êtres n'ont pas les motifs de consolation & de gloire qui se présentent en foule à mon imagination !... Il faut que je lise mes lettres , & que j'écoute Scribain (le secrétaire) ; il faut que je souffre que ce bas , mais nécessaire louangeur Flagornin m'affadisse ; & que Servin , (le Valet-de-chambre) me déshabille. Je règne sur ces trois êtres , qui n'existent que par moi. Il sonna : le valet-de-chambre parut. — Dites à Flagornin , à Scribain , qu'ils peuvent entrer.

Durant le monologue de M. de Fontlèthe , Flagornin s'était couché , Scribain s'était mis en robe de chambre & en bonnet de nuit. On ne sait par quel motif il prit à M. de Fontlèthe l'idée de suivre son valet-de-chambre ; si ce fut exprès , ou parce qu'il voulait se procurer lui-même quelque chose ; car on ne supposera pas qu'un homme aussi relevé fût curieux ou défiant ; cependant il ne faut jurer de rien !... Peut-être lui vint-il dans l'idée , que ses caprices pouvaient impatienter ses gens. Fontlèthe était à la porte du secrétaire , au moment où le valet-de-chambre lui donnait l'ordre de revenir.

— On ne saura bientôt plus comment vivre avec lui ! répondit-il : c'est impatientant ! Il faut me r'habiller !... Peste soit du capricieux !... du fou !...

Cet égoïste-là compte pour rien l'existence des autres ! — Vous avez bien raison !... Mais on y est ; il a du pouvoir... il faut rester. Servin sortit , en achevant ces mots , pour aller à la chambre du parasite Flagornin.

Il frappe. — Qui est-ce ? — Vite debout ! Monseigneur vous demande. — La peste soit de monseigneur , & du maroufle qui m'éveille ! — Allons ! allons , debout ! Vous connaissez son impatience ? (à part) Tout le monde en souffrirait ; car s'il n'y avait que toi , flatteur à gages , je m'en embarrasserais comme de ma première chemise ! Il frappa de nouveau. Flagornin était sauté du lit. — Je n'ai plus de lumière ; il faut me donner le temps de m'habiller ! — Cherche , cherche ! pour moi , je te laisse.

Fonlèthe , après avoir entendu , s'était retiré : il arriva dans son cabinet , un instant avant son valet-de-chambre. On croit peut-être , qu'il était en colère ? Point du tout ! il riait du meilleur cœur qu'il n'eût encore fait depuis 30 ans ! — Hé bien ? viennent-ils ? — Ils étaient quasi couchés , monseigneur. — Ils auront bien pesté ? — Ils savent trop le respect qu'ils doivent à monseigneur !... — Servin ! je t'aime : tu es d'un bon caractère !... Je voudrais bien savoir ce qu'ils ont dit ? — Ils ont répondu , avec le respect qu'ils doivent à monseigneur , qu'ils allaient venir. — Je le crois ; mais enfin ils ont dû maugréer , au-moins à cause de la circonstance ? — Oui ;... je crois qu'ils se sont plaints de la circonstance , de s'être couchés sitôt ; ce qui les empêchait de voler à l'instant aux ordres de monseigneur. — Servin a sans doute ses raisons , pour plaider ainsi la cause de ses camarades ? — Monseigneur me fait trop d'honneur !... Cependant j'ose dire , que je suis un peu plus utile à monseigneur , que M. Flagornin. — Bon ! excellent ! j'aime qu'on sente ce qu'on vaut...

Notre sincérité me fait plaisir : je suis sûr que vous me dites toujours vrai ; que jamais vous ne m'avez trompé ? — Jamais je n'ai trompé monseigneur , dans ce qui est de mon devoir. — Vous aimez tous vos camarades , Scribain , Flagornin , & mes autres domestiques ; car ce mot domestique est honorable , il signifie de la maison. Je suis bon ; j'élève mes gens jusqu'à moi : toute mon ambition est d'être aimé. — Monseigneur ne m'a jamais parlé avec tant de bonté ! — Je te dirai , que depuis hier , je suis magnétisé : on a découvert en moi du somnambulisme : ainsi dans le cas où tu me verrais me lever , marcher , agir la nuit , &c. ne me touche pas !

En ce moment , Flagornin se présenta , quoiqu'il eût eu beaucoup plus à faire pour sa toilette que Scribain. Mais c'est que celui-ci n'étant pas aussi parfaitement inutile , se gênait moins. Fontlèche en fit l'observation , & Flagornin eut soin de vanter son zèle.

Le maître éprouvait enfin une sensation ! (Il y avait si long-temps qu'il n'en avait eue !) Celle de lire dans le cœur de ses domestiques , sans qu'ils s'en doutassent. C'était réellement une jouissance pour lui , & son humeur s'en ressentait. Il renvoya son valet-de-chambre , à l'arrivée de Scribain , & il dit à ce dernier de lire un petit ouvrage de sa composition , intitulé LE RÊVE.

Le secrétaire fut très-étonné , qu'on l'eût empêché de se coucher pour une chose qui pouvait aussi facilement se remettre , & l'on voyait quelque humeur sur son visage ; tandis que Flagornin se réjouissait , sur l'heureuse idée de lire un rêve , au lieu de dormir. Il ne s'en tint pas là ; il fit d'hyperboliques remerciements du plaisir qu'il allait goûter. Cependant Scribain , qui avait apporté les lettres , croyant que c'était le motif de l'appel , resserra le paquet , & Flagornin demanda de lire lui-même.

Dès

Dès la première phrase, M. de Fontlèthe, qui s'était enfoncé dans son fauteuil, sentit sa paupière s'appesantir ; soit que le sommeil eût pour véhicule l'ouvrage en-lui-même, ou que ce fût l'effet nécessaire du ton monotone & d'un petit nazillard de Flagornin. Quoi qu'il en soit, Fontlèthe s'endormit si profondément, que depuis son enfance, il n'avait pas eu le sommeil aussi complet. Il rêva : le secrétaire s'en aperçut, & voulant profiter du somnifère, il laissa lire Flagornin, & s'évada. Le parasite lisait avec une emphase admirative, qui le soutenait, & M. de Fontlèthe n'en dormait que mieux, ou n'éprouvait que cette interruption légère qui fait rêver. Mais avant de dire quel était son rêve, il faut lire l'ouvrage qui l'endormit.

J'en demeurai là, quoique j'eusse composé le Rêve & le règlement qui vont suivre ; mais la femme-de-chambre fit le signal de la retraite.

Je pris le chemin du quartier de la jolie blonde. On sait que souvent le hasard me favorise : cela va fort loin ! & bien souvent en achetant chez l'épicier, ou chez les autres marchands de détail, j'ai trouvé sur l'enveloppe, d'excellentes choses, écrites ou imprimées, dont j'ai quelquefois fait mon profit, sur-tout dans les *Contemporaines communes*, qui sont les plus récentes. Si en bouquinant sur les quais, je parcours un livre, ordinairement la page sur laquelle je tombe, est ce qu'il y a de meilleur dans l'ouvrage : cela m'est arrivé si fréquemment, que je ne puis douter, que je ne sois très-heureux dans ces sortes de choses. Mais c'est tout : cependant, je n'ai pas à me plaindre : combien de gens n'ont aucun bonheur ! & se dépitent au-contre d'être toujours contrecarrés par le sort !... à moins qu'ils ne soient injustes, & que l'envie de se lamenter, n'étroupe en eux la sincérité. Je pen-

che pour ce dernier sentiment. Je disais que je pris par le quartier de la jolie blonde. Au moment où j'y arrivais, environ vers les trois heures, je vis un homme assez bien mis, entrer dans une brouette. Je portai mes regards sur la fenêtre de la jolie blonde, & je l'aperçus qui suivait la brouette des yeux. Je ne doutai plus que ce fût son jeune époux. Je fis le chemin, par les rues Mazarine, de Seine, le Quai, le Pont-royal, la Chaussée, la place Louis XV. Il rentra, & je connus, à son habit, ce qu'il était.

L'INDIGNITÉ.

Je revins par la rue Saint-Honoré. Auprès de Saint-Roch, à quatre heures sonnantes, je vis une jeune & jolie personne sortir d'un hôtel, par la petite porte, ouverte sans bruit, & monter en voiture avec un laquais. Elle s'y opposait; mais le laquais, dit que son maître l'avait ordonné. Je voulus savoir ce qui allait arriver. Je me plaçai derrière la voiture. Nous n'avions pas roulé la valeur de 20 pas, que j'entendis la jeune personne s'agiter & se défendre. Je criai au cocher: — Arrête! arrête! Surpris, il arrêta. Je descendis, j'ouvris vivement la portière, & j'offris mon secours. — Ha! monsieur! tirez-moi des mains de ce malheureux! — J'agis par les ordres de mon maître, répondit le laquais. J'étais entré: je le poussai dehors, & j'ordonnai au cocher de continuer. Il n'obéissait pas: je le menaçai, en lui montrant un des deux pistolets, que j'avais permission de porter. — Il marcha. La jeune personne se hâta de me dire, qu'elle était attachée au spectacle du **; qu'elle avait eu le malheur d'accepter l'invitation du comte de **, qui l'avait gardée jusqu'au matin; qu'il venait de la renvoyer brutalement, en donnant des ordres tout bas à son valet; que celui-ci

avait voulu les mettre à exécution, & qu'elle s'était écriée. Je fis quelques remontrances à la demoiselle. — Ha ! me dit-elle vivement, je n'y ferai plus attrapée ! Nous arrivâmes à sa porte, dans le quartier Montmartre ; elle descendit, & me pria de lui donner la main jusqu'à son appartement. J'obligeai le cocher, qui restait, à s'en retourner. — Je vous remènerai chez vous. — Je n'ai que faire de votre service. Il fut contraint de m'obéir. Mais je m'aperçus qu'il n'allait pas loin. Je restai peu chez la jeune actrice, dont je ne dirai pas un mot de plus, & je sortis avec toutes les précautions, qui pouvaient m'empêcher d'être aperçu. Elles ne furent pas inutiles. Le laquais me guettait. Il avait été avertir son maître, à ce que je vis, & ce dernier était dans sa voiture, arrêtée à quelque distance. On attendait ma sortie, pour me joindre, ou me suivre, à ce que je crois. Je remontai dire à la demoiselle de se tenir sur ses gardes. Pour moi, je redescendis sans bruit ; & une fois dans la rue, je courus droit au laquais, qui s'enfuit. Je le forçai de prendre par la rue Montmartre, les Halles, la rue de la Ferronnerie : la rapidité de notre course nous déroba à l'œil de son maître, quoique le cocher se dirigeât au bruit de notre marche. Je harcelai le laquais avec ma canno. Quand je le vis cent pas devant moi, je me jetai dans la rue des Fourreurs, je passai derrière Sainte-Opportune, & je me retirai par le grand Châtelet, la rue de Gèvres & le pont Notre-Dame. J'arrivai chez moi, rue du Fouarre, à 8 heures.



CXXX. NUIT.

L'HOMME QUI MENACE.

UN rien quelquefois consume une soirée utile. Je sortais pour aller faire une petite tournée , avant de me rendre chez ma divinité tutélaire , quand au coin de la Huchette , je remarquai deux hommes , dont l'un venait de sous le petit Châtelet , qui subsistait encore , l'autre de la rue du Petit-pont. Le premier heurta le second brutalement : celui-ci s'en fâcha : celui-là , au-lieu des excuses qu'il devait naturellement , & que j'aurais faites à sa place , répondit par des injures , & menaça de coups de canne. Le heurté dit encore un mot : le heurteur courut sur lui. J'examinais tout en silence : je me jetai entre deux , lorsque le bras fut levé : je reçus le coup. Je requis aussitôt la garde du petit Châtelet , de m'apporter aide & secours. Le frappeur fut saisi , & conduit chez le commissaire. En route , (il n'y avait qu'environ trente pas) je préparais ma harangue , que je prononçai en ces termes devant le représentant du magistrat de la police : — Monsieur , je suis frappé par cet homme , & mon sang coule encore , comme vous voyez. Je vous dénonce cet homme , comme un brutal & un mauvais sujet. J'aurais pu me venger , puisque je suis frappé ; mais la loi nous promettant satisfaction , lorsqu'on nous insulte , c'est avec plaisir que je m'en remets à elle & à vous : à condition qu'elle & vous allez redresser le tort , & punir l'injure qui m'a été faite. Je parlais exprès avec emphase. Je racontai ensuite tout ce qui s'était passé. — Quelle satisfaction exigez-vous ? — Que ce furieux , répondis-je , soit envoyé à la prison voisine , pour y demeurer tant que mon injure soit réparée.

rée , & que mon ame soit mue à compassion envers lui. C'est un insolent , un turbulent , un homme dangereux , qu'il faut corriger , assouplir , & rendre capable de vivre en société. Ces grands mots firent leur effet sur le commissaire , & sur l'honorable assistancè : l'homme fut envoyé au petit Châtelet. Le commissaire me dit en sortant : — Il aurait été plus chrétien de pardonner. — Non : il est plus chrétien de corriger , que d'être généreux aux dépens des citoyens tranquilles. Cet homme est un taureau indompté , qu'il faut envoyer au mattoir. Je suivis le prisonnier , qui me conviciait de toutes ses forces , en marchant. Il ne voulait pas qu'on le mît au petit Châtelet , & il demandait , comme une grace le Fort-l'Evêque. On penchait à lui accorder ce qu'il souhaitait. Je m'y opposai , quoique je n'en eusse pas le droit ; mais je donnai pour raison , que cette répugnance annonçait quelque cause , qu'il fallait éclaircir : je proposai qu'on le présentât du-moins au concierge. On se rendit. Mais le concierge n'eut pas plutôt entrevu l'homme , qu'il s'écria : — Hé ! vous me ramenez le drôle qui s'est sauvé d'ici , sous mon devancier !... Parbleu ! je le reconnais... Il l'admettait à sa table , & je l'y ai vu trente fois. A ces mots le quidam fut écroué. Une observation que j'ai faite ; c'est que l'homme qui se conduit dans les rues , comme avait fait celui-ci , est toujours ou un coquin , ou un espion : ce qui est synonyme ; si ce n'est que le dernier a déjà passé sous la verge de la justice , qui d'un putois , en a fait un furet.

A mon arrivée chez la marquise , je lui rendis compte de ma découverte , au sujet du mari de la jolie blonde : elle se promit de le connaître aisément par là. Je lui parlai de la vilaine aventure de l'actrice , & enfin , de ce que je ve-

mais de faire. — Ensuite je lus le Rêve de M. de Fontlèche.

II. LE RÊVE.

Une nuit d'hiver, sur les deux heures du matin, M. de Fontlèche, qui, dans la journée avait décidé de grandes affaires, s'endormit la tête agitée, & crut se voir environné de toutes les personnes qu'il avait coutume de recevoir chez lui. Ce n'étaient que félicitations, compliments. Il en fut lui-même étonné ! C'était une énigme ! rêvait-il. Il désirait qu'on lui expliquât, comment il se faisait, que des gens qu'il avait cru ses ennemis, fussent accourus le féliciter & lui faire la cour !... Tandis qu'il était dans cette incertitude, il entendit qu'on se disait : — Le voilà roi d'Irlande, & bien affermi sur le trône ! On a donné une couronne au mérite, aux vertus, aux sublimes qualités... C'est un grand coup de politique, d'avoir mis un souverain particulier dans cette île fertile ! Il contiendra nos rivaux naturels, dont ce démembrement diminue la force & l'orgueil... Fontlèche écoutait attentivement. — Il faut, rêvait-il, que je voie où je suis, & que je profite de tout ce que j'entendrai. Il rêva qu'il sortait, & qu'un monde, à son premier mouvement, se levait pour le suivre. Il jeta les yeux sur le pays, qu'en-effet il ne reconnut pas. Il demanda une carte d'Europe : on lui montra son royaume, & la capitale. — Allons, il est bien vrai que je suis en Irlande ! Et il rêva, qu'il se rappelait son élection, son couronnement & son intronisation... — Je règne donc enfin ! rêva-t-il... Ha ! je vais établir de bonnes lois ! On verra dans cette île se réaliser tous les beaux rêves des philosophes. Rien n'est si facile ! & ce qui m'a toujours étonné, c'est leur non exécution

Il s'assura ensuite de la réalité de son autorité.

par divers ordres , qui furent exécutés sur-le-champ. Bien convaincu qu'il était roi d'Irlande , il se proposa de commencer son règne par la promulgation de deux codes de lois civiles & criminelles , si sages , si justes , qu'elles attirassent dans ses nouveaux états les plus honnêtes gens des Iles Britanniques. J'en restai là.

LES BULLETINS.

En sortant de chez la marquise , je vis voler devant moi une feuille de papier. Je courus après , je la ramassai , & j'y lus : » Un jeune homme beau & riche a trouvé le secret de faire de l'or. Il y consacre les nuits ; il dort depuis deux jusqu'à onze. Il a trente maîtresses , qu'il voudrait entretenir dans l'aisance. 1. Celle qu'il préfère est une Languedocienne , belle comme l'Amour ! qui a les cheveux blancs les plus fournis qu'il soit possible de voir ; ils lui descendent jusqu'aux pieds. Mais il n'est cependant pas encore décidé , laquelle des trente sera son épouse légitime. 2. Une jolie brune de la rue de la vieille Bouclerie , qui a tant de grâces & d'aisances dans sa démarche , qu'il voudrait faire passer par elle la plus belle forme à ses enfants. 3. Une autre brune , au coin de la rue de Bièvre , le tente encore , par la noblesse de sa figure. 4. Les beaux yeux d'une autre brune , rue Dauphine , le font hésiter. 5. 6. Le charme qui accompagne deux jeunes beautés , rue Saint-Jacques , le fait balancer. 7. Il est très-épris d'une jeune veuve , rue Saint-Severin. 8. Une jeune personne , qui sort à peine de l'enfance , quai des Augustins , le captive. 9. Il voudrait pouvoir se déterminer en faveur d'une jolie personne de la rue Saint-Anoine , près celle des Ballets. 10. Une jeune beauté , de la rue Pastourelle , lui tient fort au cœur. 11. Une autre , de la rue Saint-Louis-du-Marais , l'enchanse. 12. Il

est amoureux d'une jeune personne de la rue Galande , près celle du Fouarre. , 13 , 14 , 15. Il en chérit trois dans l'île Saint-Louis , une brune , une blonde , & une cendrée. 16. Dans la rue Saint-Louis-du-Palais , une jeune personne de 16 ans le fixerait. 17. Une jolie fille de papetier , rue Saint-Jacques. 18. Une fille d'imager. 19. Une fille de bâtisseur du quai des Augustins. 20. Une fille de bijoutier , brune éveillée , rue Saint-Honoré. 21. Une charmante blonde , même état , même rue. 22. Une demoiselle de qualité , rue d'Orléans au Marais. 23. Une demoiselle , rue du Sépulcre , faubourg Saint - Germain. 24. Une jeune fille de la rue d'Ablons , faubourg Saint-Marcel. 25 , 26. Deux sœurs , rue des grands Degrés. 28. Une petite blonde délicate & jolie du quai des Orfevres. 29. Une jolie fille , presque enfant , du milieu du quai des Gèvres : 30. Une jolie marchande , dans le passage du Palais-royal à la rue de Richelieu. C'est entre toutes ces jeunes personnes qu'hésite le jeune Chryfogène. Il attend un bon conseil de celui qui trouvera ce papier ; car il le connaît. Il fera prendre sa réponse à cet endroit , sous la boîte de la lanterne ; la pierre se dérange. Toutes les jeunes personnes sont égales en attraits , en mérite : qu'il les examine soigneusement ! «

Je lus avec surprise ce papier singulier , & je le regardai comme un amusement. Cependant je le ferrai , pour y faire une réponse.

CXXXI. NUIT.

SUITE DES BULLETINS , &c.

J'avais écrit dans le jour ma réponse au jeune homme riche , sur six de ses maîtresses , que je connaissais un peu , la première , la seconde , la troisième , la quatrième , la douzième , rue Saint-Louis

Saint-Louis en l'Île , près la rue Guillaume & celle de la Femme sans tête , enfin la vingtunième. Je lui promettais des informations sur les autres. Voici mon écrit :

1. *Votre Languedocienne est belle , & dans son pays , où les blondes sont rares , elle doit être un prodige : je fais qu'elle est coquette. La brune n^o. 2 , est charmante , & sa grace l'emporte sur sa beauté ; mais elle est aussi très-coquette. La belle n^o. 3 , est aimable , sensible à l'excès ; mais ces sortes de femmes sont exigeantes. La charmante personne n^o. 5 , est hautaine , impatiente ; du-reste elle a de l'esprit & des mœurs. Le petit bijou , n^o. 12 , est d'une taille trop courte ; un homme riche comme vous doit prendre une épouse qui puisse donner à ses enfants les belles proportions. Au-reste ; si l'on est grand dans cette famille , la petiteesse individuelle n'est rien ; elle ne se propagera pas. La belle blonde , n^o. 21 , est instruite , supérieurement élevée ; elle a le plus excellent caractère : elle est douce , aimante , ravissante ; mais... Cela ne s'écrit pas.*

Je remis ce papier où j'avais trouvé le précédent.

Je ne pouvais manquer de passer devant la demeure de la jeune blonde de la rue Mazarine : ce fut par-là que je commençai mes courses. Je l'entrevis avec son mari. Jamais femme ne fut aussi vivement adorée : on voyait qu'il aurait voulu la mettre dans son cœur ; ses regards , ses paroles , ses gestes , ses actions , tout prouvait à l'aimable Reine la passion la plus vive. J'étais fort curieux de savoir quelles étaient les instructions que la marquise avait reçues à son sujet ! Pour moi , je désirais vivement , qu'elles ne fussent pas de nature à troubler une félicité si ravissante à voir , & si consolante , pour ceux qui pensent que les peines de l'humanité sur-

passent les biens. Je m'éloignai , après avoir goûté le plaisir de contempler deux heureux... Hélas ! je l'étais moi-même alors , quoique tant de gens me plaignissent , en me voyant mesquinement habillé ! — Tu ne meurs pas de douleur ou d'ennui ! me disait un jour un fat opulent , qui venait d'épouser une jolie femme ? Tu travailles comme un cheval ; tu ne prends aucun amusement ; tu ne ris jamais ; tu ne connais ni les plaisirs de la table , ni ceux de la société. Meurs ; descends un peu plus avant dans le tombeau ! Je le regardai en souriant , sans répondre. — Réponds-moi ? — Tu l'exiges ? — Je le veux ! — Je suis plus heureux que toi. Ha ! quel bonheur égalait le mien , puisqu'il était assez grand , pour que la félicité d'autrui n'excitât en moi qu'une jouissance délicieuse !...

Lorsque je fus arrivé à l'endroit où je devais déposer la réponse au papier trouvé la veille , j'en aperçus un autre , que je pris , & je mis le mien à la même place. Ce papier était de la même écriture que le premier. Voici ce qu'il contenait : » *Le prince de Mataran , dans l'île de Java , est gardé par les plus belles filles de ses états , que la nation lui a choisies. Elles sont en même temps ses concubines : elles font des tournois devant le palais : les cavalières y prennent le turban , ou le bonnet à la Japonaise , suivant que le roi porte l'un ou l'autre. Ces filles ont appris l'exercice , à chanter , à danser. Ce sont elles qui introduisent les gouverneurs des douze provinces , qui ne paraissent devant le prince qu'en posture de misérables esclaves ; mais qui le rendent bien à leurs inférieurs. Ils ont aussi , comme le prince , des gardes-femmes ; mais celles-ci sont des harpies , qui sucent le sang des peuples , avec une insatiable avidité. Je voudrais pouvoir m'environner des 30 belles que j'aime , en épouser une*

« multiplier mon existence avec toutes les autres , sans libertinage : mon seul désir serait d'avoir des enfants. J'ai de quoi en faire des citoyens aisés ; car je ne veux pas en faire des opulents , mais des hommes utiles , dans l'état moyen de la société. Ha ! si j'étais en Angleterre ! mon projet serait possible ! mais à Paris... J'aurais demandé conseil là-dessus , par 30 billets pareils , répandus en 30 endroits différents , à presque tous mes concitoyens : il se fût trouvé peut-être un homme sage , dans les 30 fois 366 fois que je les aurais parsemés , lequel m'aurait donné un moyen praticable d'être heureux !... Mais je n'ose. »

Je répondis sur-le-champ au crayon : » Mon sentiment serait de marier chacune des 29 belles à un jeune homme aimable , d'en épouser une , & d'être ainsi leur bienfaiteur à toutes. «

CODE CIVIL.

Voici quelles furent les lois civiles que publia M. de Fontlèthe , lois qu'on ne put s'empêcher de trouver belles & simples.

I. Titre. PROPRIÉTÉ. Art. I. Tout acquéreur d'un champ , d'une maison , ou de tel autre héritage , ou qui défrichera , bâtira , &c. sera tenu d'en faire dresser un titre , par-devant le juge-notaire établi , comme il sera prescrit par le Titre II , en payant un droit du centième de la valeur du terrain , après dix années de jouissance. Art. II. Tous les possesseurs actuels se feront faire des titres uniformes , en payant seulement le parchemin timbré , ainsi que l'honoraire modique fixé pour la rédaction. Art. III. Personne ne pourra se faire faire un titre de ce qu'un autre possède ; les doubles titres seront annullés sur-le-champ , d'après la notoriété publique. Art. IV. Le titre constaté sera possessoire à jamais , & se transmettra nécessairement aux acquéreurs à prix d'argens , ou aux donat.

taires ; les cohéritiers recevront chacun le titre entier , avec la note de ce qui leur est propre , sans autres droits que les frais d'expédition. Art. V. L'honoraire du juge-notaire , pour un titre , sera de six fr. tournois , qui seront payés sur-le-champ ; six fr. de contrôle , qui seront payés dans un an ; & six fr. de timbre , qui seront payés au bout de deux ans : après quoi le titre sera remis au propriétaire , qui néanmoins pendant cet intervalle pourra s'en aider , s'il en a besoin , sans aucuns frais de prestation. Art. VI. Lorsqu'il y aura contestation sur la propriété d'un terrain , elle sera portée devant le juge-notaire qui aura le titre , lequel la décidera en une seule séance , en le montrant aux parties dûement appelées , en présence de ses assesseurs & commis-greffiers , les mêmes qui lui servent à rédiger les actes ; & le faux attaquant sera condamné , 1 , en une amende de 6 liv. envers nous ; 2 , en 6 fr. envers le juge-notaire ; 3 , en 3 liv. envers chacun de ses douze assesseurs , & ses deux commis-greffiers ; & en outre , au dédommagement du tort occasionné au possesseur par titre , à dire de deux honnêtes citoyens , sans frais. Il payera de plus pour le papier marqué , encre & plumes , 3 liv. au profit des deux commis-greffiers , faisant aussi la fonction d'huissiers , pour l'appel des parties à l'audience.

SUITE DE LA PETITE CHANDELIÈRE.

Après ma lecture , & pendant mon souper , la marquise m'apprit des nouvelles du mari de la jolie blonde , & me chargea de lui parler , pour lui recommander de prendre les plus grandes précautions. Quoique le temps soit éloigné de bien des années , je ne puis , ni ne dois révéler ce qu'a découvert mad. de M***. Mais il faut laisser entrevoir la vérité. Aujourd'hui , cet homme

Il tendre, vraiment aimable, est environné de six enfans, dont quatre filles, belles comme leur mère : l'aînée a 15 ans, la seconde 14, la troisième 13, & la quatrième 12. Celle-ci est la plus belle, & une occasion unique s'étant présentée, elle a été mariée la première, dans un royaume voisin : elle est grande & presque formée, pour la taille, l'esprit & le cœur ; elle a inspiré une passion comme celle de son père ; elle est brune, ainsi que ce dernier, & ses trois sœurs sont blondes. Les deux garçons, qui sont encore deux enfans, vont au collège, & l'on ne néglige rien pour leur éducation. ¶ En quittant la marquise, j'allai dans le quartier de Reine Telort, attendre la sortie de son mari. Ce fut à la même heure que la veille. Je le joignis ; je l'instruisis de ce que nous savions la marquise & moi ; je l'assurai de notre discrétion ; mais je lui recommandai des précautions, dont il fit usage. Sur une question que je hasardai, d'où vient il avait contracté un mariage, qui l'exposait ? Il me répondit : — J'adore la jeune Reine : je ne puis vivre sans elle. Aurais-je avili celle que j'adore ? aurais-je conçu l'idée de la dégrader à ses propres yeux, en la ravalant à un état. . . Je l'aurais moins aimée, si son cœur avait été capable d'une bassesse. . . Non ; je n'en ai pas fait la proposition, de peur de souiller la pureté de son ame. J'ai pris sur moi, sur moi seul, tout le danger, tout le blâme ! Je lui donnerais ma vie ; je puis bien exposer ma sûreté pour elle ! — Homme vertueux ! lui répondis-je, je vous approuve ; je vous loue : soyez prudent ; soyez heureux ! Adieu : & bannissez toute inquiétude ; deux personnes sûres possèdent seules votre secret ; une saine philosophie, en détruisant en elles tous les préjugés du cagotisme, ne leur laisse plus voir votre action, que :

comme une juste réclamation de la nature , contre l'aveugle superstition. Adieu.

SUITE DES BULLETINS.

En le quittant , j'allai regarder où j'avais trouvé les billets , & je mis ma^e réponse au second. J'en trouvai un troisième : » *Je remercie l'être estimable qui m'a répondu ; j'ai dans ses lumières la plus grande confiance ; mais je le dispense des éclaircissements. Je connais parfaitement les 30 belles ; aucune d'elles ne fait que j'en fréquente une autre. Mon nouveau projet est de les rendre amies , & de ne jamais les voir ensemble ; de diversifier de trente manières ma façon de me vêtir , & d'avoir toujours la même avec chacune d'elles ; de ne jamais sortir avec aucune , & de ne pas violer les lois. Si vous voulez me donner encore quelques avis , je les recevrai. »*

CXXXII. NUIT.

LA PETITE CONVICIANTE.

A Ma sortie , je voulus jeter un coup d'œil sur la belle de la rue de Bièvre : c'était encore une enfant ; elle ne paraissait pas seize ans ; mais il ne fut jamais de figure aussi touchante. J'étais surpris que l'homme aux 30 filles ne se décidât pas en sa faveur. Je m'éloignai par la rue des Noyers. Vis-à-vis celle des Lavandières , était une jeune fille de 16 à 17 ans , qui se moquait d'une vieille femme , folle ou ivre , je ne sais lequel , ou peut-être elle était tous les deux. La petite qui lui disait des convices , étant fort jolie , mais si mal arrangée , que ses habits annonçaient une misère profonde. Je réfléchis , en la considérant , que c'était sûrement une victime pour la débauche. Deux hommes qui l'attaquèrent , à cause de son effronterie , me con-

firmèrent dans cette triste prévision. Au coin de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, étaient trois polissons, apprentifs de quelque métier, qui paraissaient machiner quelque chose au sujet de la jeune fille. J'entendis que le plus hardi conseillait aux autres, de proposer à la fille de venir avec eux, & à son refus, de prendre son bonnet, & de le jeter dans le ruisseau. A ce mot, je redoublai d'attention. Les polissons s'approchèrent, pour réaliser leur projet. Alors je sautai sur eux, & avec mon cheval de crocheteur, je les mis en fuite. Je dis à la jeune conviciante, qu'il était extraordinaire qu'une fille de son âge fût ainsi à nigauder dans la rue, à pareille heure. — J'attends mon père. Au même instant un vieillard parut. Il avait l'air d'un mendiant. Sa fille lui dit, qu'elle allait acheter de l'huile, & le suivre. Je parlai au vieillard. Je lui représentai, que sa fille était jolie, & qu'elle serait bientôt perdue. Il me regarda : — Que pouvez-vous faire pour elle ? — Mais, je puis la mettre en métier, à son choix & au vôtre. — Soit : vous l'habillerez ? — Oui, je la ferai habiller. — Hé bien, quand je serai sûr de ce que vous me dites, je vous la donnerai. — Mais n'aurez-vous pas de crainte ? . . . — Moi ! hé ! que peut-il lui arriver de pis, que d'être ce qu'elle est ? Je regarderai comme un avantage pour elle tout ce que vous ferez ; il faut bien qu'elle le paye. — Je compris combien cette malheureuse enfant était exposée. Je dis au vieillard, que j'allais lui donner mon adresse, & que dès le lendemain, je me chargerais de sa fille. J'écrivis sur une carte l'adresse de mad. de M***, que je lui laissai. Sa fille parut avec une petite bougie, & l'huile qu'elle venait d'acheter. Ils montèrent. Je ne suis pas homme à rien négliger. Je voulais savoir où en était la petite.

avec un pareil père. Je les suivis , & lorsqu'ils furent arrivés dans leur grenier , que la porte en fut refermée , j'écoutai attentivement. — Mon père , j'ai bén dit des sottises à la mère Rafiat ! vous savez bén , ç'te vieye , que j' vou' ai dit qui voulait me m'ner cheux elle , pour vilainer avec l's hômes ? — Oui , oui ! T'as bén fait d' n'y pâ' aler ! car , au premier jour , n'on t' prendrait , pour te m'né' à l'hôpital : san' cômpté' qu' v'là un mônsieu' qui te d'mande ! C'è' un queûqu'un c'm i' faut ; car v'là soun adresse. — Ouh ! cheû. . . cheû. . . madame. . . la. . . la. . . mar. . . mar. . . qui. . . qui. . . se. . . marquise. . . cheû mad, la marquise. . . C'è' eune marquise ! Il est marquis. . . de. . . de. . . M***. . . rue. . . pagine , au Maraud. . . — Qu' c'è' beau , d' savoir lire ! dit le père. — Qu'è' qu'i' m' fra donc l' marquis de ç'te marquise ? Je n' veû' point d' vilainie , déjà ! — Alôn' , alôn' , n'on voira ç' que c'è'. Me v'là que j' deviôn' vieû' , é i' t' faû' eun souquién. . . Quién , Rosette , arrange-nous ç' peti' morciau de rôti , qu' n'on m'a donné , la quîsignère de ç't avocat , rue d' Biève. — Hôn ! qu' ça fra bon ! i' n' sent pas mauvais du tou' ! J'y vas faire eune sauce avec d' l'ail , &c. Il n'y eut plus rien de remarquable dans la conversation. Je vis que Rosette n'était pas indigné que la marquise en prît soin , & j'allai la recommander.

SUITE DES BULLETINS.

En passant à l'endroit des billets , je regardai , si j'y en trouverais un. Tout était ôté , soit que l'on n'y en eût pas mis , soit que d'autres m'eussent prévenu. Je mis néanmoins ma réponse , conçue en ces termes : » *Je ne fais ce que prétend le jeune homme à la pierre philosophale : il veut avoir des enfants de 30 femmes ! il a de quoi*

les établir tous, dit-il : benè sit ; mais il trouvera bon que je me taise sur les moyens à employer , pour remplir un plan aussi vaste , & dont l'exécution peut avoir des conséquences désagréables. Je ne dirai rien de ce que ce plan a de contraire aux intérêts de 29 autres hommes , qui peuvent prétendre aux 29 belles , dans un pays où le nombre des hommes & des femmes est égal à-peu-près. Je ne dis rien des lois civiles & religieuses. Le jeune philosopho-chymiste est trop éclairé sans doute , pour ne pas savoir tout ce que je lui représenterais : je lui dirai seulement , qu'il n'existera pour lui aucun moyen de sécurité , s'il réalise son projet. Qu'à la vérité , l'avantage d'avoir tant d'enfants , est réel , & que je le regarde comme le plus grand & le plus solide de tous ; mais que j'ignore les moyens de réussir à vivre tranquille , en violant les lois de son pays. «

J'entrai chez la marquise , après avoir déposé ce billet. Je lus après souper.

II. Titre. DES JUGES. Art. I. Il sera établi dans toutes les provinces & dans toutes les villes & bourgs d'Irlande , des juges-notaires , ayant chacun 12 assesseurs & 2 commis-greffiers-huissiers , pour tenir leur tribunal. Art. II. Le juge-notaire recevra tous les actes d'acquisition ou de vente , les contrats de mariage , de constitution quelconque , permis par la présente loi , au Tit. III. Il jugera les causes avec ses assesseurs , non en raison du domicile des parties , mais comme ayant passé l'acte de propriété ; sa compétence n'étant que pour les actes rédigés & déposés dans son tribunal. Ce qui abrégera tous les procès , lesquels , par ce moyen , ne dureront jamais plus d'un jour , sans y comprendre ceux destinés à la demande de la partie lésée , celui destiné à l'indication du jugement , si les parties sont présentes , ou le second jour indiqué , si l'une d'elles est absente , pour

venir discuter ses droits & recevoir jugement, en gain ou perte. Art. III. Les assesseurs aideront au juge-notaire à dresser les actes, par tour, ou plusieurs ensemble, si la multiplicité des actes le requiert. Ils jugeront avec le notaire-mage, en donnant leur voix. Le plus ancien remplacera le juge-notaire malade ; mais alors le douzième sera suppléé par un des assesseurs désignés ou surnuméraires, afin qu'il y ait toujours le même nombre de juges à la séance. Art. IV. Les commis-greffiers-huissiers ne pourront s'absenter de l'audience, sans être remplacés par un de leurs confrères, de sorte qu'ils y seront toujours deux. Leur fonction sera d'inscrire le jugement, chacun de leur côté, sans se le communiquer, avant que les juges aient lu les deux écrits, lesquels leur seront remis, avant qu'ils quittent l'audience, pour être le jugement lu & confirmé par eux en présence des parties. Les greffiers-huissiers se sont chargés de tout appel de parties, vulgairement dit en France, assignation, exploit, sommation, &c. desquels actes ils ne pourront être payés qu'après le jugement, & suivant le tarif ci-dessous. Art. V. Tout juge-notaire rédacteur du titre de l'objet litigieux, décidera en dernier ressort à l'audience publique ; mais s'il y avait deux titres, les deux tribunaux se réuniraient, & il y aurait ensuite appel à un troisième, lequel appel serait toujours sans frais pour les parties ; si ce n'est qu'il y aurait, contre le perdant, une amende de 12 liv. à notre profit. Quant aux frais de la procédure, ils se partageront entre les deux juridictions, les frais de celle qui se déplace strictement évalués à une liv. par lieue, & à 3 liv. pour la séance : lesquels frais seront payés par la province, sur les deniers provenant d'une capitation de deux sous par tête, affectée à l'entretien des routes.

En saupant, la marquise me parla du mari de

la jolie blonde , & je lui rendis la conversation que j'avais eue avec lui. — Je le plains ! me dit-elle : il peut être heureux ; mais à quels désagrémens n'est-il pas continuellement exposé ! Je dis un mot du feseur d'or , & de ses projets. — Que de choses singulières se passent ! répondit la marquise ; il leur faudrait un historien particulier & journalier. Je vous conseille de l'être un jour , lorsque les événements feront un peu éloignés. . . Mais je ne saurais croire que cet homme fasse de l'or ! c'est quelque plaisanterie que cela ! . . . Il faut tâcher de le découvrir. — Je ne crois pas non plus à la pierre philosophale , repris-je. Je pense que c'est un jeune homme , héritier , ou fils de quelqu'un , qui lui aura laissé une immense fortune. Je me suis déjà proposé de le connaître ; mais il me faut pour cela de la prudence. C'est dans la vue d'y parvenir , que je lui ai répondu : dès cette nuit , & toutes les suivantes , je donnerai une grande attention à l'auteur des singuliers billets.

En sortant de la rue Païenne , par celle du Regard , j'observai curieusement tout ce qui se passait autour de moi. J'avancai , par la rue Saint-Louis , jusqu'à celle du Parc-royal. Vis-à-vis celle des Minimes , j'aperçus un grand jeune homme , précédé d'un laquais avec un flambeau. A l'endroit où j'avais trouvé les deux bulletins précédents , il ramassa le papier que j'avais écrit , & me parut y en déposer un autre. Je ne doutai pas , que ce ne fût le héros de l'aventure. Je me tins caché. Il s'éloigna. Je le vis rentrer. Je revins prendre le billet , & j'allais le lire , lorsqu'un bruit léger m'obligea de me mettre à l'écart. C'était le jeune homme , qui revenait. Il voulait voir sans doute , si son bulletin avait été pris , & il venait de lire le mien. Il parut satisfait de ne pas le trouver , en mit un

autre , & se retira ; mais il alla se mettre à l'écart. Comme je pouvais quitter ma cachette par la rue des Egouts , sans qu'il me vît , je demeurai tranquille , pendant près d'une heure ; il revint alors , & voyant toujours son bulletin , il se retira. J'allai le prendre , & je m'éloignai , quand je l'entendis revenir. Il était alors quatre heures. Le jeune homme trouvant son billet ramassé , courut par la Place-royale. Comme les réverbères étaient encore allumés , je lus les deux bulletins. Voici le premier.

» *Je voudrais parler à l'être , homme ou femme , qui m'a déjà répondu , & je désire vivement de le connaître. «*

Voici le second.

» *Je vois , être estimable , que vous êtes dans les bons principes. Je désire encore plus vivement de vous connaître : montrez-vous , je vous en prie ! «*

Je répondis sur un morceau de blanc du bulletin , que j'en séparai.

Demain à deux heures après minuit , à l'entrée de la rue Saint-Anastase , vous me verrez , si vous voulez me voir : je serai en manteau bleu.

J'allai déposer ces deux mots à la place ordinaire , & je me tins à l'écart. Le jeune homme vit le papier , en revenant de la Place-royale , & le prenant pour le sien , il le laissait. Il le prit cependant , l'ouvrit , marqua de la joie , s'en alla , & rentra. Le hibou en fit autant.

CXXXIII. NUIT.

L'HYPOCRITE.

JE désirais ardemment de voir le jeune homme païdomane : mais comme je lui avais donné rendez-vous à deux heures , j'avais toute mon

avant-soirée libre. J'étais à 9 heures & demie dans la rue Grenelle. Une de ces vilaines femmes, qui trafiquent de la beauté, m'aborda : — Mademoiselle Sailli, me dit-elle, m'a chargée de vous prier de monter chez elle, lorsque je vous rencontrerais. — Où demeure-t-elle ? — Rue d'Orléans. — Conduisez - moi. Elle me conduisit, & je montai chez Sailli, alors absente. Son appartement était au second, somptueusement meublé. Je ne voulus pas l'y attendre. En descendant, le premier se trouva ouvert, & j'entrevis une jeune & charmante personne, qui paraissait fuir de chambre en chambre. Je demandai à la femme, ce que c'était que cette jeune fille ? — C'est une jeune enfant, qu'on avait mise en pension dans une communauté : on a d'abord exactement payé ; mais enfin on a cessé tout-à-coup. La moucharde, que vous connaissez sans doute, a su, par une jeune & jolie fille du faubourg Saint-Marcel, qu'elle a enlevée à ses parents, qui sont pauvres, & qu'elle y fait élever, pour un monsieur de haut état, la situation & la figure de la jeune délaissée. Elle a été payer, & avec l'attestation de deux bijoutières de la rue Saint-Honoré, ses amies, elle l'a retirée. D'abord elle l'a bien mise, en lui faisant accroire, que c'était par l'ordre des gens qui prenaient soin d'elle autrefois. Enfin, elle l'a fait voir à un gros monsieur, comme celui pour lequel elle a si bien élevé l'autre. Cet homme s'est conduit bien poliment d'abord ; mais enfin, comme il faut bien en venir là, il a parlé aujourd'hui, & , dame ! la jeune fille se défend. . . Mais elle se laissera comme les autres. A ce mot, indigné, sans m'embarasser des suites, hardi que j'étais de la protection de la marquise, je me précipitai dans l'appartement. Je trouvai l'homme & la moucharde, les yeux

collés à la petite ouverture de la porte d'une chambre, où la jeune fille s'était renfermée. Ils ne m'avaient pas entendu. Je les saisis vigoureusement, en leur ordonnant de se retirer. — Ouvrez, & ne craignez rien ! criai-je à la jeune personne. Elle ouvrit aussitôt. — Qui êtes-vous ? continuai-je impérieusement : il faut me dire la vérité. La moucharde me regardait effrayée ; l'homme s'assit, & ne parla pas. La jeune fille me dit : — Hélas ! monsieur ! je suis une infortunée, abandonnée sans doute dès sa naissance ; on m'avait mise en pension à Villejuif ; une dame prit soin de mes premières années ; je crois qu'on la nommait mad. Duclairon. . . — Duclairon ! s'écria l'homme. Puis se concentrant de nouveau sur sa chaise, & se couvrant le visage de ses mains : — Continuez ? dit-il. — Cette dame mourut, lorsque j'eus dix ans ; & j'en ai seize. Une espèce de femme-de-chambre prit soin de moi. Un jour elle me fit monter en voiture, & après bien des détours, nous descendîmes une rue que je ne connais pas. Elle renvoya tout le monde, puis nous marchâmes long-temps, long-temps ! Enfin elle frappa à la porte d'un couvent. J'y fus reçue ; elle y a payé ma pension pendant cinq ans, me donnant en outre tout ce qui m'était nécessaire. Voilà toute mon histoire, monsieur. Il ne m'est rien resté de ce que mad. Duclairon m'avait donné, que son portrait que voici. Elle le montra. L'homme le regarda, leva les yeux au ciel, & se tut. — Madame, reprit la jeune personne, en montrant la moucharde, est venue payer ma pension, & me proposer de me prendre pour être sa demoiselle de compagnie. Tout le couvent m'a conseillé de me jeter entre ses bras. Je l'ai fait. Dès les premiers jours, monsieur est venu ; il a montré la plus grande piété ; il faisait des lectures ; le soir,

avant de se retirer, on faisait la prière en commun, comme au couvent. Mais aujourd'hui, il lui a pris une frénésie, à ce qu'il m'a dit, & il m'a si fort effrayée, que je ne saurais m'en remettre. Je lui en demande pardon. Peut-être ai-je tort. . . Madame! excusez-moi! ne m'en voulez pas; je vous en prie! A ce mot, l'homme se leva: — Ha! je respire! Me regardant: — Vous êtes un homme sage, j'espère. Apprenez que par le récit que vient de faire cette enfant, dont vous voyez l'innocence, je découvre qu'elle est ma fille. . . Oui, oui, ma charmante Nanine! je suis ton père! — Ho! vous devez l'être! car personne au monde que mad. Duclairon, & celle que j'appelais ma bonne, ne fait que je portais ce nom-là, dans mon enfance. — Je te donnerai bien d'autres preuves! Me regardant: — Qui êtes-vous, monsieur! — Je suis l'observateur nocturne. — Ha! . . . j'ai entendu parler de vous à la marquise de M***: vous êtes un homme sûr, & je vous donnerai ma confiance. Il se nomma: je connus sa qualité, par son nom. Nanine était sa fille naturelle, parce qu'il avait séduit la mère de cette jeune personne, veuve alors, & très-belle. Je lui dis, qu'il fallait rendre Nanine heureuse par le mariage & une bonne dot; qu'à ce prix, j'allais le respecter. Il me frappa sur l'épaule: — Bon! bon! je le ferai. . . (tout bas:) Vous autres bonnes gens, vous ne savez pas que le vice est quelquefois aimable. . . Sans lui, par exemple, cette enfant que je vais chérir tendrement & purement, n'existerait pas. Je le regardai fièrement, & il ne baissa pas les yeux. Je lui dis qu'il aurait la marquise pour surveillante.

Vous lui direz cette rencontre? . . . Ha! il est vrai, que vous êtes chargé de la garantir

de ses vapeurs ! . . . Ma fille ne couchera pas ici , ajouta-t-il ; & je charge monsieur (me montrant) de la reconduire à son couvent. J'acceptai la commission avec la plus grande joie. En chemin , je ne déguisai rien à Nanine. Je lui dévoilai son origine , & l'état de son père , ses dispositions , ses mœurs , son hypocrisie ; je lui dis ce qu'était la misérable qu'elle quittait , & je l'engageai à se jeter dans les bras de la vertueuse marquise de M*** , qui sûrement la verrait dès le lendemain. Je parlai de même à la supérieure , dont le nom seul de mad. de M*** me fit extrêmement considérer , & je courus apprendre toutes ces choses à la vertueuse marquise. Je repris la suite du plan.

III. Titre. DES CONVENTIONS. Art. I. *Les discussions civiles entre les hommes , ne venant que du manque à leurs engagements , il est essentiel de leur donner une base solide. Aucune convention ne blessera les mœurs , sans quoi elle cessera d'être valable. Dans le doute , si une convention embrouillée blesse ou non les mœurs , le juge invoqué la suspendra.* Art. II. *Aucune convention ne pourra être suivie en exécution , qu'elle n'ait été reçue par le juge-notaire , lequel , avant de rédiger l'acte , en examinera la nature , & décidera si la convention est légale ou non ; car en tous cas , il répondra de la légalité de l'acte qu'il aura sanctionné ; ce qui sera décidé par trois des notaireries voisines.* Art. III. *Lorsque les parties se présenteront devant un juge-notaire , pour contracter , il aura soin , par lui-même , ou par l'un de ses assesseurs , de leur faire bien expliquer leurs volontés , bien détailler les clauses & leur fondement , par l'explication qu'ils donneront des causes. Il examinera , ou fera examiner , si un tiers ne souffre pas des conventions que font les parties ; & dans ce cas , il les obligerait d'appeler*

peler ce tiers , afin de l'entendre & d'avoir son consentement , ou recevoir sa protestation ; car le but de notre présente loi est de prévenir tous les procès , la perte du temps qu'ils occasionnent , les haines qu'ils fomentent , & les dépenses ruineuses qu'ils nécessitent. Art. IV. Nulle convention ne sera stipulée irrévocable , qu'il n'apparaisse au juge-notaire & à ses assesseurs , que l'irrévocabilité n'est pas nuisible aux parties , ou tout-au-moins qu'elle n'est pas essentielle à la nature de l'engagement ; comme , par exemple , si la non irrévocabilité rendait la convention illusoire. Les parties seront exhortées à ne contracter que rarement de ces engagements irrévocables ; & ceux qui , en personnes raisonnables & sensées , ne se lieront qu'à temps & d'une manière conditionnelle , en seront loués ; car il n'est pas de la nature de l'homme & des événements de sa vie , d'être toujours les mêmes. Art. V. Une convention qui obligerait , soit à mal faire à soi-même , soit à se priver des effets naturels à l'homme & au citoyen , sous quelque prétexte qu'elle soit présentée , de telle manière qu'elle soit enveloppée , sera nulle de plein droit , & le juge-notaire qui oserait y mettre le sceau de son ministère sacré , en serait puni suivant la grandeur du préjudice fait à la partie. Art. VI. Ne pourrons-nous plus nos sujets faire aucune convention d'intérêt onéreux , ou qui les oblige à payer une somme au-delà de leur fortune , quelles que soient la somme & la cause qui les déterminent à s'imposer l'obligation de la payer.

Pendant mon petit souper , j'entretiens ma respectable amie de ce qui s'était passé entre le jeune homme & moi , après ma sortie de chez elle , la nuit précédente , & je lui promis des éclaircissements pour le lendemain. De son côté , elle m'assura bien qu'elle ne manquerait pas de voir Nanine.

Il était deux heures , quand je débouchai dans la rue Saint-Louis : je m'avançai lentement vers celle de Saint-Anastase ; je me tins à l'angle , & j'attendis. Trois heures sonnèrent : quatre heures . . . Personne ! . . . J'allai jusqu'à la demeure du jeune homme ; j'entrevis des sentinelles placées. Je les évitai. On déménageait. Il fallut savoir où l'on allait , & je le sus . . . Je croyais qu'il devait y avoir des raisons , pour que le polygyne ne fût pas venu au rendez-vous ; mais était-ce moi qu'elles regardaient ?

Au dépôt des lettres , je trouvai : *« Il m'est absolument impossible de tenir ma parole : à demain , à la même heure. Je fais que vous vous mêlez d'écrire. J'ai bien des sujets à vous donner. Si absolument je ne pouvais vous voir , je vous les écrirais. Adieu. »*

LES GARÇONS PERRUQUIERS.

Je m'en retournai sans rencontre. Mais en arrivant dans mon quartier , j'y entendis un bruit horrible. Il était cinq heures : trois garçons perruquiers , chacun à une porte de procureur , faisaient aller à l'envi trois marteaux pour réveiller les clercs , qu'ils allaient accommoder. Je fus surpris , qu'il n'y eût aucunes précautions de prises , pour la tranquillité des citoyens fatigués , ou des pauvres malades , qui s'assoupissent vers le point du jour ! Les hommes pourraient être heureux , tranquilles : & ils se troublent eux-mêmes ! Celui qui souffre d'une privation , voudrait priver tout le monde : sans penser que par là , il n'y aurait plus un instant de plaisir ni de tranquillité dans la vie.

CXXXIV. N'UITE

L'HOMME AUX 366 mille liv. de rentes.

L'Aventure de l'homme aux bulletins n'avait plus rien qui tentât vivement ma curiosité : je commençais à la croire une plaisanterie. Je retournai chez Sailli , pour savoir ce qu'elle avait à me dire , & s'il y avait moyen de l'obliger. Je la trouvai seule. Après m'avoir témoigné son étonnement sur ce qui s'était passé la veille , au premier , elle m'expliqua ce qu'elle désirait : c'était un mari , comme j'en avais procuré un à Eustoquie , dont elle enviait le sort. Je répondis à cette fille un peu sévèrement , sur ses dispositions naturelles au libertinage. Elle m'assura qu'elle était changée : elle me prouva qu'elle était plus riche qu'Eustoquie. Je ne lui demandai pas les moyens , que je présumais , & je lui laissai voir , que je me croyais obligé à m'intéresser vivement pour elle. *

En la quittant , je pris par la nouvelle Halle , que je trouvai peuplée d'une multitude de filles. Je les considérais tristement , assis sur les bandes de fer des bornes du pourtour. Tandis que je rêvais , je remarquai un grand & beau jeune homme , qui passa plusieurs fois devant moi , observant toutes les filles , & parlant à quelques-unes , mais les quittant aussitôt. Enfin il vint s'asseoir assez près de moi : il porta sa main à son front , & dit : — Est-il possible ! N'avait excité ma curiosité. Je me levai : — Monsieur , vous paraissez avoir de la douleur ? Je pourrais peut-être vous obliger ? Parlez ? Cherchez-vous quelque parente ? — Qui êtes-vous ? me répon-

* Voyez au sujet de Sailli , le *Payfan-Pagane* , Tome III. p. 459. & suiv.

dit-il. — Je suis un homme laborieux , qui travaille le jour , & qui , le soir , est quelquefois assez heureux pour rendre service à l'humanité. Je suis connu de la marquise de M***. — Je la connais aussi : je m'informerai de vous , & d'après ce que cette dame me dira , peut-être pourrai-je vous employer. — Cet homme est riche , pensai-je ; les riches seuls parlent avec cette assurance protectrice ! . . . Voulez-vous y venir à présent ? repris-je. — Etes-vous le maître de lui parler quand vous le voulez ? — Non : mais à ces heures-ci , je lui parle tous les soirs. — Vous êtes peut-être l'observateur nocturne ? — Oui , je le suis. — Ha ! c'est autre chose ! que ne parliez-vous ? Depuis long-temps , j'ai un dessein que je veux vous confier : vous m'avez écrit une lettre , pour une pauvre fille de ma terre de B*** ; elle m'a touché ; on doit vous avoir dit que j'y ai fait droit. . . Il ne me reste plus que 366 mille livres de rentes , & j'ai résolu d'en faire un emploi utile. Je viens d'examiner les plus jolies de ces filles : il n'en est pas une qui mérite qu'on s'intéresse à elle ; ce sont des âmes de boue. — Ce sont des âmes comme la vôtre & la mienne ; il ne leur manque que de la culture. Cependant , voyons quel est votre dessein ? — Le voici : de borner ma dépense à 4 francs par jour , & d'employer les 996 livres restantes à faire du bien à de jeunes filles jolies ; soit en les tirant du vice , soit en les préservant d'y tomber. Mon projet est , d'établir une maison de travail & d'éducation , sous une maîtresse sage , prudente , éclairée , que vous m'aideriez à choisir ; de lui donner des secondes , de son goût & du nôtre , & de mettre sous sa conduite cent filles , à mille francs de pension. On les formera au travail ; on leur enseignera ce que nous déterminerons des arts ; & on leur donnera

ce qu'il faudra des talents agréables. On les choisira dans tous les âges au-dessous de vingt ans, observant que les plus âgées seront toujours en plus petit nombre. On en mariera dix par an, avec vingt mille francs de dot en argent clair, outre un trousseau bien utile & sagement ordonné, suivant l'état du mari. Les dots ne prendront deux cents mille livres; les soixante mille livres restantes seront employées aux dix trousseaux par an, & j'aurai six mille livres pour moi. Je ne ferai d'autre plaisir au reste du monde, que de recevoir une cent-fille à leur recommandation, supposé qu'elle ait les qualités nécessaires. C'est vous que je consulterai, pour rendre cet établissement le plus utile possible, soit en prenant des innocentes, soit en corrigéant des vicieuses, capables de devenir de grands sujets. — Ce projet est superbe ! m'écriai-je, & vous êtes un homme admirable ! Allons en causer avec mad. de M*** : elle en fera enchantée ! & sa prudence vous sera très-utile, pour arrêter absolument votre projet. . . Nous partîmes. En route, je lui dis : — Je ne crois pas, quelque belle qu'en soit l'idée, qu'on puisse amalgamer les vicieuses avec les innocentes : les premières rendraient louche votre bel établissement. Il faut ne prendre que des filles pures ; afin que les partis qui se présenteront n'aient rien à craindre pour l'honneur de leur maîtresse ; par la confusion des deux classes, la honte frapperait également sur vos cent filles. Il goûta d'autant plus cette raison, qu'il était révolté de la manière d'être des filles perdues.

Nous avançons en devisant. Au coin de la rue des fossés Saint-Germain-l'Auxerrois, nous aperçûmes une femme, recouverte de sa calèche ; mais si bienfaite, dont la démarche avait tout de grace, que nous la jugeâmes belle. Cette

Antoine leva les yeux sur moi : — Ha ! c'est vous ! me dit-elle, en me prenant le bras : rendez-moi un service important ! Au son de sa voix, & à sa figure, que j'entrevis, je la reconnus pour la belle Rosette, qui demeurait à côté du Fort-l'Evêque. Comme je savais combien cette infortunée avait de mérite, malgré son état de modèle, qu'elle désirait de quitter, je dis au jeune homme riche : — Voici une femme qui pourrait vous servir à retirer du vice des filles perdues : on pourrait la mettre à la tête d'un petit établissement à part... Je demandai ensuite à Rosette, ce qu'elle désirait de moi ? — Un jeune peintre, que vous connaissez, voudrait m'épouser : j'aurais un état honnête, par le mariage, & je vous réponds de m'en rendre digne ; mais un de ses confrères l'en détourne. Obligez-moi de parler à mon onnant, & de le fortifier contre les discours ? — Aimez-vous le peintre ? — J'aime plus le mariage que l'homme, quoique celui-ci ne me déplaît pas. — Vous voulez un état honnête ? — Oui. — Hé bien, nous tâcherons de vous le procurer. Quant au mariage, je ne vous en détourne pas ; mais je n'oserais le conseiller au jeune peintre avec vous. Nous la conduisîmes jusque chez elle. Le jeune homme trouvait Rosette très-aimable. Il me pria de remettre au lendemain à le présenter à la marquise, & il resta chez elle. Je ne fais pourquoi je n'en fus pas content ; Rosette était très-séduisante ! Elle avait le fond du caractère honnête. Elle possédait mille charmes... Je sortis, fâché de sa rencontre.

Arrivé chez la marquise, je lui racontai ce que je venais de voir. Elle sourit, en me disant : — Je connais votre jeune homme ; il n'exécutera rien. C'est une tête à projets, qui n'aura

jamais d'exécution, parce qu'ils sont trop beaux. Au-reste, voyez : tâchez d'en tirer un peu de bien ; mais pas trop en grand, de peur d'échouer. Je savais que mad. de M*** était la prudence même ; je présumai qu'elle avait raison. Je lus.

IV. Titre. DES IMPÔTS. Art. I. Deux sortes d'impôts composeront les revenus de l'état : le premier sera une capitation personnelle ; le second sera territorial. Art. II. La capitation personnelle consistera pas seulement dans ce qui a porté ce nom jusqu'ici ; mais elle remplacera les impôts sur le vin, le sel, la viande, le bois, l'industrie, le commerce, & sera calculée d'après la consommation des maisons. Et comme la haute quote sera toujours un titre d'honneur, on aura en conséquence la plus grande attention d'empêcher certaines gens de se faire imposer trop haut. Par exemple, si la consommation d'un artisan ou d'un gagne-denier est de 3 liv. de viande par semaine, d'une demi-livre de sel, de 3 pintes de vin, de 12 demi-bûches de bois flotté, &c. on calculera ce qu'il payait pour tout cela, & on l'ajoutera au taux de sa capitation personnelle, mais de sorte que la taxe nouvelle soit toujours un peu au-dessous de l'ancienne. Il en sera de même des grands, à proportion, sans que personne au monde puisse s'attribuer la gloire de contribuer aux charges de la chose publique au-delà du taux de sa véritable consommation. Art. III. Tous grands seigneurs, tous ministres de la religion, tous gentilshommes, tous bourgeois, artistes, artisans, manœuvres, & journaliers payeront leur capitation par semaine : observant que les gens non établis solidement, ne payeront point eux-mêmes, mais par les mains de ceux qui les occuperont, & qui en feront la retenue. Art. IV. Il n'y aura ni commis ni bureaux : chaque particulier portera sa quote part, chez le

commissaire du quartier, lequel sera toujours un
 des assesseurs du juge-notaire : il donnera des
 quittances imprimées en entier, suivant l'ordre
 d'un registre, numéroté comme les maisons des
 contribuables. Le commissaire enverra chaque soir
 au juge-notaire la contribution de la journée : &
 le juge-notaire fera porter le total, pour Paris,
 au trésor royal. Quant aux villes, bourgs & vil-
 lages du royaume, le régime sera le même, pour
 tous les gens à la journée ; l'employeur retiendra
 l'impôt, qu'il déposera chez le juge-notaire, ou
 chez l'assesseur du quartier, pour, par le juge,
 en compter à l'état de la manière suivante. Art.
 v. Dans les villages de labour, chaque labou-
 reur payera sa contribution en nature ; tant de
 boisseaux de blé, suivant la valeur de ses terres ;
 laquelle denrée sera transportée par les contribu-
 ables, à un jour commode & marqué, qui sera
 toujours le même. Dans les villages mi-partis, vi-
 gnes * & terres, la contribution sera en blé &
 en argent ; suivant la récolte du cultivateur ; mais
 la contribution en argent ne sera payée que lors
 de la vente du vin. Et pour que cette vente soit
 toujours assurée, le gouvernement enverra par
 contrée les marchands de vin, lesquels seront obli-
 gés d'acheter les vins bien conditionnés. Et si,
 par la faute du cultivateur, ils ne l'étaient pas,
 ils resteront à la charge de celui-ci, à la condi-
 tion de payer l'impôt double l'année suivante.
 Art. vi. Les blés, & autres grains, comme
 seigle, orge, avoine, & autres, fournis par les
 contribuables, seront déposés dans le grenier pu-
 blic de la province, pour y être employés aux
 besoins des habitants des villes, en payant
 par eux le prix qui sera fixé chaque année, ou
 destinés à l'exportation, si la province se trouve

* Des vignes en Irlande : . . . mais c'est un rêve.

suffisamment

suffisamment fournie ; mais on ne pourra vendre le blé à l'étranger , que d'après une délibération de la province , laquelle , en conséquence , répondra au gouvernement du montant de la valeur du blé , au taux fixé. Art. VII. Chaque imposition de village sera portée , soit en nature , soit en argent , à une ville ou bourg d'arrondissement , dont le plus éloigné des villages ne pourra l'être que de 6 lieues ; lequel transport se fera sans frais , en un seul jour , par le nombre d'habitants & de chevaux , ânes ou bœufs qui sera nécessaire , par tour ; de sorte qu'en un certain nombre d'années , tout le bourg ou village ait fait ledit transport. Et pareillement , chaque ville ou bourg chef-lieu d'arrondissement , fera en un ou plusieurs jours déterminés , le transport de toutes les contributions de son arrondissement , à la ville capitale de la province , par tour ; chaque habitant contribuant de sa personne & de ses animaux , ou de son argent , pour conduire ou accompagner le transport , par tour ; de sorte qu'au bout de quelques années , chacun des habitants de la ville ou bourg chef-lieu aient rempli le devoir de porter à la capitale de la province le montant des impositions. Et pareillement , une fois l'année , à un jour fixé , d'après ceux donnés aux chef-lieux d'arrondissement , la métropole de la province fera le transport de la contribution provinciale , à la capitale du royaume : lequel transport s'effectuera aux frais de cette métropole particulière , par contribution de ses habitants , lesquels payeront , ou feront ledit transport , à leur choix , en nombre suffisant , pour que l'escorte soit sûre & hors de toute insulte , soit par eau sur les rivières seulement , & non par mer , soit par terre , s'il ne se peut autrement. Art. VIII. Il pourrait arriver , que par le local & la nature des dépenses à faire , les contributions d'une province devraient y rester.

Partie VI.

N

Dans ce cas , il sera donné un ordre , par lequel la métropole , son juge-notaire & ses assesseurs demeureront caution & garants du total , & même des contributions des provinces limitrophes qui pourraient être apportées chez eux , jusqu'au moment de l'emploi , lors duquel il leur sera donné décharge. Art. IX. Toutes tailles , gabelles , entrées , tous dixièmes , vingtièmes , seront abolis ; tous financiers , fermiers , commis , banquiers , usuriers n'auront plus lieu. Art. X. Il y aura une monnoie-papier , dont les plus bas effets seront de 300 liv. jusques & compris 100 mille liv. somme la plus haute ; lesquels papiers seront souscrits par le chancelier , & serviront pour la facilité du transport des sommes qu'ils représenteront , avec assignation sur telle province , pour les acquitter , à l'époque où elle doit verser sa contribution au trésor royal : ce qui sera d'une double utilité , en évitant les déplacements ; aussi les provinces , & même les districts devront-ils être favorisés par tour , & suivant les besoins locaux , du payement en papier-monnoie.

J'étais piqué contre le jeune homme aux bulletins : je savais sa nouvelle demeure , & je voulais connaître à fond la conduite de ce plaisant. Je passai néanmoins au dépôt des notes écrites , & à mon grand étonnement , j'y trouvai telle-ci !

» Voici , monsieur le hibou , le titre piquant d'un ouvrage , que je vous conseille de faire : **MON HISTOIRE** , ou les aventures très-communes d'un jeune homme sans qualité , d'un mérite assez mince , & dont les talents sont très-bornés : ouvrage utile aux personnes des deux sexes , auxquelles la nature a donné beaucoup de desirs , & le sort peu de fortune : par moi-même en vérité. α

Ce titre me parut saillant ; mais il me convainquit , que le jeune homme avait voulu s'amu-

fer par ses bulletins précédents. Au-lieu d'aller à sa demeure , je repassai chez Rosette.

Je trouvai le jeune homme aux 366 mille livres de rentes prêt à en sortir. Il me déclara , que tous ses projets étaient changés ; que Rosette venait de le captiver à jamais ; & que puisque je la connaissais , je devais en être charmé. — Adieu ! adieu ! m'écriai-je , beaux rêves de philanthropie. Rosette vint à moi la larme à l'œil , en me suppliant de confirmer son nouvel amant dans ses bonnes dispositions. Je ne répondis rien , & je sortis peu satisfait. J'ai depuis rencontré une seule fois Rosette opulente ; je lui parlai. Sa réponse fut la preuve complète de son ingratitude.

CXXXV. NUIT.

SUITE DES BULLETINS.

Ainsi donc (pensais-je en sortant le lendemain) se sont évanouis ces beaux projets , qui m'avaient tant flattés ! . . . Allons à la demeure de l'homme aux bulletins , & une fois pour toutes , sachons à quoi m'en tenir sur son compte. J'y allai : mais auparavant , je visitai le dépôt. J'y trouvai un nouveau bulletin.

» Vous auriez pu me remercier par deux lignes du beau plan d'ouvrage que je vous ai donné hier : cependant , comme je ne suis pas susceptible , en voici un autre que je vous abandonne totalement. Celui-ci n'est pas plus un roman que le premier : je l'intitule : L'ÉDUCATION PROPRE À RENDRE NOS SEIGNEURS DES HOMMES. ¶ Un jeune homme est élevé comme le fils d'un meunier : on le place chez le comte de * * * , non en qualité de domestique , mais comme l'émule du marquis de * * * , fils de la maison , & de madem. Septimanie , sœur du marquis. Firmin (c'est le nom

N 2

du jeune homme) fait qu'il a besoin d'appui & de se pousser , parce que la famille du meunier est très-nombreuse , & qu'il n'aura pas de fortune : ses progrès sont rapides ; il excite la jalousie du marquis , & l'admiration de sa jeune sœur. Septimanie est belle : Firmin ne peut défendre son cœur ; il l'adore , sans espérance , & avec cette probité forte , effet d'un bon esprit & d'une sincère reconnaissance. Cependant le comte se plaît à voir l'attachement mutuel de Septimanie & du fils du meunier ; il va souvent chez le marquis de * * * , son plus proche voisin , homme singulier , âprement vertueux , & méprisant tous les avantages qu'il ne tient que de ses ancêtres. Le vieux marquis aime autant Firmin , que le jeune marquis le déteste. Celui-ci , indigné que Firmin ose quelquefois sourire à sa sœur , & lui rendre les services du zèle le plus ardent , lui cherche querelle. L'éducation est achevée. Le comte père & le vieux marquis mènent les deux jeunes gens au moulin du père de Firmin. En chemin , pendant que Firmin s'écarte , le jeune marquis l'accuse d'aimer Septimanie , & Septimanie de n'être pas indifférente. Le comte lui demande si cela est bien sûr ? & il promet que d'après des preuves certaines , il la mettra au couvent. Le jeune marquis s'engage à les donner. On arrive. Firmin se jette dans les bras de son père & de sa mère : il leur marque le plus tendre respect , & la plus vive amitié à ses frères & à ses sœurs ; à l'une de ces dernières sur-tout , qu'on nomme Eulalie , & qui est si charmante , que le jeune marquis est frappé de sa beauté. Le bon naturel de Firmin attire les caresses & les compliments du vieux marquis. Le comte déclare alors , qu'il est si touché de son bon cœur , qu'il lui donnera Septimanie , s'il se distingue par ses vertus & son mérite. On propose au meunier de mettre Eulalie au couvent ,

avec Septimanie ? L'homme & la femme y consentent. Firmin se distingue à Paris, où on l'envoie, par ses mœurs & par ses progrès ; le jeune marquis adore Eulalie malgré lui, tâche de l'oublier, & ne le peut. Cette passion lui donne de l'énergie, & il se distingue au service. Enfin, pendant un quartier d'hiver, on rappelle les deux jeunes gens ; Firmin servait dans la marine ; on les réunit à table avec leurs maîtresses. Septimanie était adorable ; Eulalie ravissante ; Firmin présenta son respectueux hommage ; le marquis déclara, qu'il n'y avait de bonheur pour lui qu'avec Eulalie. On la lui accorda, mais à condition qu'il consentirait que Firmin devînt doublement son beau-frère, & qu'il promettrait de l'aimer. . . Il hésitait. On n'alla pas plus loin : le vieux marquis déclara que Firmin était son fils, & Eulalie sa fille, qu'il avait voulu les préserver de l'orgueil, en les substituant à deux enfants qu'avait perdus la meunière. Cet éclaircissement combla de joie le jeune marquis ; il se jeta au cou de Firmin ; Septimanie rougit de bonheur & d'amour ; Eulalie fut enchantée. Mais le frère & la sœur ont toujours respecté le meunier & la meunière, autant que s'ils eussent été leurs enfants. »

Après avoir lu ce plan d'ouvrage, j'allai dans le quartier du Polygyne. Je trouvai la portecochère ouverte. J'entrai, résolu de demander à lui parler. Personne ne me dit mot : je vis cependant une jeune & jolie portière, dont la demeure était somptueusement meublée. J'avancai. Je trouvai dans l'antichambre cinq à six jeunes pages, qui s'amusaient entr'eux. Je demandai à parler au maître. On m'annonça, de la part de la marquise de M***. Je fus introduit, & je vis le jeune homme au milieu de 23 jolies personnes, qui n'aspiraient qu'à lui plaire. J'eus d'abord la pensée qu'il avait réalisé son projet.

& j'en étais fort surpris , dans notre pays , dans
 notre siècle , dans nos mœurs , & sous notre
 police ! J'allais commencer ma harangue , après
 avoir décliné mon nom & ma qualité , lorsqu'il
 m'interrompit : — Ha ! c'est vous , monsieur
 l'observateur nocturne ! Je vous attends depuis
 plusieurs jours ; j'espérais qu'avec votre har-
 dieffe , votre finesse , votre curiosité , vous se-
 riez parvenu beaucoup plutôt jusqu'à nous !
 Vous me voyez , comme un bon Musulman , au
 milieu de mon férail ? — Monsieur , lui dis-je ,
 vous savez ce que je vous ai marqué , dans une
 de mes réponses. Il n'est pas juste , dans un pays
 où le nombre des hommes & des femmes est à-
 peu-près égal , qu'un seul homme ait trente de
 celles-ci. — C'est mon goût à moi : que vou-
 lez-vous que je fasse , si je ne puis être heureux
 autrement ? Il est de l'essence de tout être vi-
 vant de tendre au bonheur. — Oui , au bon-
 heur qui ne nuit à personne. Voilà des charman-
 tes filles ! que je reconnais toutes pour des Pari-
 siennes , & non pour des Musulmanes. Une pu-
 deur touchante se peint sur leurs visages. . . Hé !
 quoi , mesdames , ne méritez-vous donc pas un
 homme tout entier ? — Il faut le détromper ,
 dit la belle aux beaux yeux , de la rue Dau-
 phine : je souffre de l'opinion où il est. Votre
 but avait d'abord été de lui montrer votre plan
 d'association : ensuite vous avez voulu vous amu-
 ser ; mais je trouve que vous avez été assez loin. —
 Hé bien , monsieur le hibou , me dit le jeune
 homme , puisqu'on ne veut plus rire , il faut parler
 sérieusement. Je suis l'un des trente maris , des trente
 jeunes dames que vous avez vues. Notre régime
 est fort bon , & nous en sommes contents , mes
 ving-neuf amis , leurs épouses & moi. Voici
 nos statuts , que je vous remets : vous les lirez
 à votre aise , & vous les publierez ensuite , si

vous le jugez à propos. Et fur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

Je me retirai sans lui répondre, & j'allai chez la marquise.

— Madame, lui dis-je en entrant, j'ai enfin le secret du jeune pavidomane. Je viens de le voir; il m'a instruit, & m'a remis les statuts d'une association, que je regarde comme admirable, par deux mots que j'en ai lus. Nous les examinâmes; il se trouva, que c'était la même chose que ceux contenus dans son papier, que j'avais trouvé précédemment, & dont la lecture nous avait tant intrigués, dans la LXXXIII. Nuit. Après les avoir comparés, je continuai le réglemeut des rêves.

V. Titre. DES COMESTIBLES. Art. I. *La culture, & le soin de tout ce qui sera comestible, comme blé & autres grains, légumes, fruits, racines, bestiaux, vin, cidre, bière, seront particulièrement encouragés, comme étant la vraie source des richesses de l'état.* Art. II. *Ainsi, l'on encouragera par des marques d'honneur tout excellent laboureur, qui donnera une grande quantité de grains, ou d'autres productions propres à la nourriture solide, comme pommes de terre, navets, &c. le vigneron qui, dans le même territoire, fera de meilleur vin, & en plus grande quantité; ou le meilleur cidre, ou la bière la plus forte, &c.* Art. III. *Pour obvier aux frais de voiture, il sera désormais ordonné, que tous les malfaïcteurs jadis condamnés à mort, tireront les bateaux chargés de denrées, sans aucun autre coût de transport, qu'un léger péage, pour l'entretien convenable & humain des tireurs, lequel péage sera surajouté au prix.* Art. IV. *L'équilibre entre les pays de vin & de blé, sera établi par une loi fixe & invariable, abondance ou stérilité; le surprix étant inutile, quand les denrées*

ne vont pas à l'étranger. Art. V. Dans la capitale & les secondes métropoles , où il se trouve des marchands de bouche , comme rôtisseurs , pâtisseries , chaircuitiers , traiteurs , aubergistes , il n'y aura aucune gêne pour l'apprêt de la nourriture , en aucun temps de l'année ; mais au contraire , il sera permis aux gens de ces états , d'apporter tels aliments sains qu'ils jugeront à propos , d'après les besoins & le goût connus de leurs pratiques habituelles. Art. VI. Et cependant , comme il est bon qu'il y ait un temps d'abstinence de chair , ce temps sera celui des grandes chaleurs , c'est-à-dire , depuis le 1 sextile (autrefois 21 juin) jour du solstice , jusqu'au 20 octobre (autrefois 10 auguste.) Pendant lequel temps il ne pourra être tué en Irlande que du porc & de la volaille , & seulement la quantité de bœuf nécessaire pour le bouillon des malades : le gibier sera permis , ainsi que les œufs. Art. VII. Tout ce qui sert à la nourriture , sera considéré , respecté ; on en punira l'inutile destruction comme un sacrilège. Pareillement , tout ce qui pourra servir d'engrais sera précieusement conservé , pour être transporté dans les champs. Art. VIII. Il y aura , pour les plus excellents cultivateurs , des distinctions , dont ils porteront les marques sur leur habit de travail , & sur-tout les jours de fête ; & cette marque , en quelque endroit que se trouve le cultivateur , le fera honorer dans les temples , par une place & le pain béni , & dans la ville , bourg ou village , par une invitation chez un des premiers de la paroisse ; de pareilles gens ne pouvant jamais être d'incommodes parasites.

L'AMI DE LA MAISON.

En passant devant une maison de la rue Sainte-Avoie , j'y vis de la lumière , & j'entendis beau-

coup de bruit. Je voulus y entrer. Je m'aperçus que deux hommes gardaient en-dedans la porte de l'allée , afin que personne ne pût sortir. J'attendis patiemment environ un quart d'heure. Je vis alors arriver le commissaire avec la garde. Il frappa impérieusement , & les deux hommes qui gardaient la porte l'ouvrirent. J'entrai avec la suite du commissaire , parce que le clerc de celle-ci me prit pour un homme de la maison , & les gens de la maison , pour un satellite. Nous trouvâmes , dans un bel appartement au premier , un jeune homme de 18 ans , avec une charmante fille de 15 à 16. Le jeune homme n'était aucunement troublé ; mais la jeune personne était tremblante. C'était son père & sa mère , qui l'ayant découverte , venaient la faire enlever , au retour d'une partie de bal , où quelqu'un de leur connaissance l'avait vue par hasard. Le jeune homme , dont le domestique avait ouvert dès qu'on avait frappé , demanda aux parents ce qu'ils voulaient ? — Notre fille. — Etes-vous leur fille , mon amie ? — Hélas ! oui. — Votre demande est juste. — C'est vous qui l'avez enlevée ! — Non , je l'ai trouvée ; mais je ne l'ai pas enlevée. — Vous l'avez enlevée il y a trois ans ! — Elle n'est avec moi que depuis dix-huit mois !... Il faut vous exposer ma conduite devant monsieur , qui , je crois , est ici pour la constater ? (*montrant le commissaire.*) Il y a dix-huit mois , (& tout ce que je vais dire peut facilement se prouver) j'aperçus Henriette à une fenêtre au troisième , dans une maison suspecte. Je n'avais jamais mis le pied dans ces endroits. Je montai hardiment. Je fus arrêté au premier par une grosse femme , avec laquelle je m'expliquai. Je fus introduit , & l'on nous laissa seuls. La jeune personne me parut douce & triste. Je l'interrogeai. Elle avait été séduite

& trompée ; mais par un heureux concours de circonstances , elle avait jusqu'à ce moment échappé naturellement au vice... Je vous tairai d'autres détails : c'est à vous à voir , si par votre conduite envers elle , vous n'avez pas été la cause de sa fuite de chez vous... Les parents convinrent qu'ils l'avaient maltraitée , parce qu'un homme de leurs amis ne cessait de la faire accuser par la domestique , de mille défauts qu'elle n'avait pas. — C'est ce misérable , reprit le jeune homme , qui a fait tout le mal , à l'aide de la perfide domestique , qu'il avait gagnée. Il réussit jusqu'à un certain point. Mais , comme vous savez , il périt peu de jours après , on croit , par la vengeance du frère d'une autre jeune personne séduite... Henriette se trouva donc à la merci d'une femme corrompue , qui l'ama-doua , & tâcha de gagner & sa confiance & son affection , pour la perdre plus sûrement. Cette séduction fut longue ! parce que la grosse femme en espérait un dédommagement si fort , qu'elle ne voulait rien risquer. Ce fut à l'époque du plus grand danger pour Henriette , que je l'aperçus à la fenêtre , une seconde au plus. Je fus enchanté de trouver une fille de cette espèce ! J'ai de là fortune ; je proposai à la grosse femme de me céder son élève. Elle fit ses arrangements , & j'emmenai Henriette de son aveu. Arrivés tous deux chez moi , je fus touché de sa naïve innocence. Je voulais connaître la condition de ses parents ; une fille aussi bien élevée , aussi décente , devait avoir reçu la meilleure éducation. A force de prières & de marques d'intérêt , elle m'avoua tout. Alors , voici le parti que je pris. Ce fut de respecter l'innocence d'Henriette , de rétablir ceux de ses principes qu'on avait attaqués , & d'attendre l'occasion favorable , pour l'aveu de ses parents , si je la trouvais digne

d'être mon épouse. Pour cela , il fallait mieux la connaître. Au bout d'un an , je fus entièrement déterminé. Je cherchai alors à me lier avec quelqu'un de votre connaissance. Cela m'a pris tout le reste du temps ; mais enfin j'y suis parvenu , & M. de Michu , votre parent , fait que j'ai déjà sondé ses dispositions. — C'est de vous qu'il nous a parlé ! s'écrièrent le père & la mère , la larme à l'œil... C'est de moi. — O bon jeune homme ! apprenez que nous avons perdu notre fils , & que cette enfant , que vous avez préservée , & que vous nous demandez pour votre épouse , est à présent notre unique consolation ! A ces mots M. le commissaire salua , fit signe à son escorte de le suivre , & sortit. Je restai. On me regarda. Je me fis connaître , & je félicitai le jeune homme de ses sentiments. Il assura , que d'après la connaissance qu'il avait du caractère d'Henriette , il la préférerait à toutes les autres femmes. Je m'en retirai fort édifié , en promettant que j'instruirais mad. de M*** de ce que je venais de voir.

CXXXVI. NUIT.

LA NOUVELLE HALLE.

LE 18 juillet 1772 , la marquise fut obligée d'aller dans une de ses terres , où sa présence était nécessaire à ses vassaux. Elle ne partait qu'à dix heures ; je courus lui dire adieu , & pendant les préparatifs de ses gens , je repris ma lecture.

VI. Titre. DES MOIS , DES LOIS , POIDS ET MESURES. Art. 1. *Pour se conformer à la nature & au bon sens , le 1 du 1 mois de l'année , sera fixé au jour du solstice d'hiver , point auquel les jours recommencent à grandir. Et comme les mois romains sont insignifiants & dénaturés , ils ne porte-*

ront plus que des noms numériques ; janvier , commençant au 21 décembre , s'appellera primobre ; février , duobre ; mars , triobre ; avril , quartile ; mai , quintile ; juin , sextile ; juillet , septembre ; auguste , octobre ; septembre , novembre ; octobre , décembre ; novembre , onzeobre ; enfin décembre notre douzième , & non pas notre dixième mois , comme chez les premiers Romains , douzobre. Duobre aura 29¹ jours , & 30 aux années bisduobres (mal nommées bissextilles ,) & l'on en retranchera un au nouvel octobre , afin de rendre un jour au 1^{er} semestre , qui en a 3 de moins ; & douzobre finira le 20 décembre actuel. Art. II. Pareillement , il n'y aura qu'une seule & même loi pour tout le royaume , & par la présente , nous abolissons toutes lois , coutumes & usages particuliers. Voulons que dans tous nos états , les livres de prières soient les mêmes , pour ceux d'une même communion , sans égard à la différence du diocèse. On identifiera autant que possible les liturgies des différentes communions. Art. III. Dans tout notre royaume , on n'aura qu'un seul & même poids , sur l'étalon conservé dans notre capitale : la livre sera de 16 onces , &c. Toutes les mesures seront pareillement les mêmes , afin qu'on s'entende plus facilement d'une province à l'autre , quand il s'agira de l'échange des denrées. Ainsi le setier sera la grande mesure , laquelle pesera cent livres ; le boisseau sera la moitié du setier , & la quarte la moitié du boisseau. Pour les liquides , le muid contiendra 240 pintes , le tonneau la moitié du muid , le quarteau la moitié du tonneau , le baril la moitié du quart , le broc la moitié du baril. La pinte pesera 2 livres de liqueur ; la chopine la moitié ; il y aura une mesure tiers , une mesure quart , & une mesure huit , ou d'un gobelet. Art. IV. Quant aux mesures de longueur , le pied sera de 12 pouces

naturels , divisés en 12 lignes. La toise sera de 6 pieds , la lieue de 5 cents toises , ou 3000 pieds : chaque mille sera marqué par une pierre , chaque lieue par une plus grande , & chaque 10 lieues par une colonne.

Il n'était que 9 heures un quart , lorsque je pris congé de mad. de M***. Ainsi , je me trouvais seul , à dater du soir de ce même jour. Je ne fais par quel pressentiment , j'allai m'asseoir en face du n^o. 14 , en pensant à Victoire , que je ne voyais plus. J'y étais depuis quelques instants , repassant dans ma mémoire les années écoulées , quand je vis deux libertins poursuivre une fille de la plus jolie & de la plus délicate figure. Ils lui donnaient des coups de baguette fortement appliqués. Quoique ce fût une vile créature , je fus touché de compassion pour elle , & transporté d'indignation contre les deux libertins. Je me levai , je m'élançai sur eux. Celui que j'attrapai tomba , & roula sous moi. Je le crus assez puni. Je le laissai , heureusement ! car son camarade tirant de sa canne une épée trahissante , allait m'en percer. J'avais toujours , lorsque j'étais en manteau , mon cheval de crocheteur. Je m'en servis pour parer d'abord : puis ayant été assez heureux pour faire sauter le poignard , je le brisai. La fille cependant m'attendait sur une porte de boutique. Mes adversaires disparurent tous deux , & j'allai à la jeune infortunée , qui me pria de la conduire chez elle. — Quel métier faites-vous-là , lui dis-je , avec cette figure angélique ! — Ha ! me dit-elle , si vous me connaissiez ! Elle me prit le bras : — Reconduisez-moi. Je la ramenai chez elle. — Rendez-moi service , me dit-elle en entrant : trouvez moi une dame , qui réponde de moi , & placez-moi femme-de-chambre. Je fais coiffer & travailler en modes : je chante agréablement , & je fais la mu-

fique ; je pince la harpe , je m'accompagne de la guitare & de la mandoline. — Mais qui êtes-vous donc ? — La fille naturelle d'un ** , qui m'avait fait bien élever. Il est mort subitement , & de l'abondance , je suis passée à la misère la plus profonde. Ceux qui se donnaient pour amis de mon père , m'avilirent les premiers sans commiseration , & l'un d'eux m'a mise dans l'état où vous me voyez , sans égard pour mes prières , de me placer femme-de-chambre , ou toute autre chose. Je saisis la main de la jeune fille : — Vive Dieu ! mademoiselle , lui dis-je , dès demain votre sort sera changé. La déesse qui doit le changer est absente ; mais elle ne me défavouera pas. Consentez d'entrer dès ce soir dans une communauté , où l'on payera votre pension , & en sortant de-là , vous aurez une place au-dessus de ce que vous demandez. La jeune personne me fit m'expliquer davantage. Je lui donnai tous les détails nécessaires. Suffisamment instruite , elle fit une action qui me donna une haute opinion d'elle. Je la vis tomber à mes genoux , fondante en larmes : — Vous êtes un ange , me dit-elle , qui me sauvez de plus d'un péril. Les deux misérables , que vous avez mis en fuite , ne me maltraitaient que parce que je n'ai pas voulu être à eux , & ils devaient me faire enlever sous peu de jours. — Ce malheur peut vous arriver ce soir : suivez-moi. Elle arrangea ses effets , paya son loyer ; j'allai chercher un fiacre ; on y mit ses paquets , & nous partîmes. Au coin de la rue du Four , nous aperçûmes les deux infâmes , avec le commissaire & la garde. Nous arrê tâmes , & nous le vîmes entrer dans la maison de la jeune Pulquerie. Nous nous éloignâmes. Pulquerie ne pouvait contenir les marques de sa reconnaissance. Nous arrivâmes bientôt. On me connaissait. On la reçut. Je revins aussitôt à la nouvelle Halle.

Le commissaire & la garde étaient encore chez Pulquerie , dont l'aide-magistrat avait fait ouvrir la porte. On perquerait par-tout , mais en-vain. Je ne voulus pas me montrer : j'envoyai seulement dire au commissaire , qu'il était bien bon de se rendre l'instrument de la vengeance de deux drôles ; que la demoiselle qu'il cherchait était pour jamais à l'abri de leurs insultes & de leurs attentats , parce qu'elle venait de quitter le vice. Je le vis s'en retourner avec la garde. Les deux misérables restèrent à rôder dans le quartier. Lorsque le commissaire fut suffisamment éloigné , je me laissai voir. Je ne les aurais jamais crus si lâches ! Ils s'enfuirent avec la célérité du cerf poursuivi par les limiers. Je ne vis rien de remarquable le reste de ma tournée.

CXXXVII. NUIT.

SUITE DE LA NOUVELLE HALLE.

JE revins la nuit suivante dans le même quartier que la veille. Je m'assis au même endroit vis-à-vis le n^o. 14. Je me levai ensuite , pour me promener un peu. Ce fut alors que je fis une des plus agréables rencontres de ma vie. Une jolie petite personne , en robe de taffetas des Indes , venait hâtivement par la rue du Jour. Sur la place du Portail , trois espions souteneurs l'entourèrent , pour savoir ce qu'elle était ; car aucune fille publique ne peut exister sur le pavé de Paris , sans l'attache de ces êtres vils. La jeune personne n'était pas ce qu'ils pensaient , elle ne concevait rien à leurs propos : seulement elle eut peur , & se mit à fuir. Ils l'entourèrent à l'entrée de la rue Oblin , & lui fermèrent le passage. Elle était tremblante. Je m'avançai ; je pris , sans parler , la main de la demoiselle , en lui disant : — Vous avez bien tardé ! L'on

vous attend ! Elle ne savait trop si elle devait prendre confiance en moi. Cependant comme les misérables s'éloignaient , je lui dis : — C'est exprès que je m'exprime de la sorte. Allez tranquillement chez vous. Elle me remercia. Je la vis entrer au n^o. 14. J'étais curieux de connaître une si jolie personne , qui avait l'air honnête , à ne pas s'y tromper. Je montai presque sur ses pas , & j'entendis ouvrir la porte. Un instant après , elle passa , un flambeau à la main , chez sa voisine. J'écoutai , sans être vu. — Ha ! madame Louison , dit-elle en s'asseyant , je viens d'être attaquée , pour la première fois de ma vie !... Tout ici près , vis-à-vis Saint-Eustache , sans un homme fort honnête , & que je ne connais pas , je ne fais en vérité ce qu'on m'aurait fait ! — Une jeune personne de votre âge s'expose , en sortant le soir , répondit la voisine , sur-tout quand elle a votre figure. — Mais qu'a donc ma figure ? Personne ne m'a jamais parlé à Versailles , pendant quinze ans ! — C'est que vous êtes venue à Paris , précisément dans le temps où l'on parle aux filles. — Soit. Mais je n'oserais plus sortir seule ; & cela est bien désagréable ! — Vous aurez bien raison , mademoiselle Louise , de prendre des précautions !... Mais puisque vous me parlez sur ce ton , aujourd'hui , permettez-moi de vous faire une question ? Que faites-vous , ici à Paris , seule , sans parents , indépendante , à l'âge que vous avez ? — Si vous me l'aviez demandé plutôt , madame , je vous l'aurais dit ! J'ai pensé que vous le saviez ! A ces mots , un gros homme que je n'avais pas encore entendu , & qui avait l'encolure & les cheveux d'un maître d'école de village , sortit d'un cabinet , & dit gravement : — Ma femme , il ne faut pas que la curiosité nous domine au point de nous faire commettre des indiscretions ! Il est

- toujours

toujours impoli de dire à quelqu'un , qui êtes-vous ? que faites-vous ? & d'avoir l'air d'être tourmenté par l'envie de tout savoir. — O mon Dieu , monsieur , point du tout ! dit l'aimable Louise. Je suis toute prête de dire à madame ce qu'elle demande ; & même cela me fera plaisir. — En ce cas , je me retire. — Non , non ! monsieur , restez , je vous en prie ! — Soit : je vous obéis ; car je ne suis aucunement curieux.

— Je suis orpheline , depuis un an , reprit Louise. Mon tuteur , qui demeure à Paris , m'y a fait venir , & comme il est marié , qu'il a des enfants , & une seconde femme fort jalouse , il n'a pas osé me prendre chez lui. Jamais il ne parle de moi à la maison : de toute sa famille , il n'y a que son fils aîné qui me connaisse , & qui vient assez souvent me voir. — Ha ! j'entends ! dit le gros voisin. (Ce qui prouve qu'il avait remarqué les visites du jeune homme.) — Je demeure seule , continua Louise ; parce que mon tuteur ne veut me donner aucune de ses connaissances en femme ; il dit qu'il les craint. Une femme au mois est seulement chargée de faire ce qui pourrait me gâter dans mon petit ménage. Je nomme le jeune homme mon frère : son père l'a voulu. Quelquefois le père & le fils commandent un dîner au traiteur , afin de manger avec moi. Ils m'aiment beaucoup , & ils se plaisent à ces petites parties , comme ils les appellent. Mon tuteur m'a pourtant donné une compagne de promenade. C'est une orpheline comme moi , pupille d'un de ses amis , qui en agit tout comme lui avec moi , par les mêmes raisons : la seule différence , c'est que n'ayant que des filles , comme mon tuteur n'a que des garçons , sa confidente est sa fille aînée. Vous les avez vues ici quelquefois toutes deux. — Oui ! dit le gros voisin , & ce sont de charmantes personnes. !

Partie VI.

tout la grande mince. — C'est l'orpheline, reprit Louise. Nous nous aimons tendrement ! car c'est le meilleur cœur qui soit au monde. Nous nous traitons de sœurs toutes trois, & quelquefois nous allons nous promener tous six, les deux tuteurs, le fils, mes deux amies & moi. Mon tuteur & le sien se proposent de nous marier, dès qu'ils auront trouvé des partis convenables ; & l'on en a déjà un pour Thérèse. Le fils de mon tuteur est pour la fille du sien, & tout s'arrangera le mieux du monde, quand on aura trouvé ce qu'il me faut. Voilà tout.

— Ha ! c'est fort bien, mon aimable voisine ! dit la femme du gros homme. — Admirable ! s'écria celui-ci. Mais quand les choses n'auraient pas été aussi belles, croyez que ma femme & moi, nous avons l'esprit trop bien fait, pour condamner ! les jugemens téméraires sont très-criminels ! La jeune personne salua ses voisins, & rentra chez elle. La femme qui la servait vint lui mettre son couvert, & elle soupa seule, en causant avec la femme.

— Je croyais que madem. Thérèse souperait avec vous ? — Non, elle est restée rue Montmartre, chez une de ses amies qui est malade, & je suis revenue seule. (Elle raconta son attaque.) — L'homme qui vous a débarrassée de ces polissons, n'a-t-il pas un manteau bleu ? — Mais, oui ! — Je le connais ! Je le vois souvent le soir dans les rues. Je l'ai rencontré dans tous les quartiers. C'est un honnête homme, à ce qu'on dit ; & il a rendu service, même hier encore, à une jeune fille, dont je connais la cuisinière, qui est sans condition de cette affaire-là. Elle était perdue sans lui... Les a-t-il rossés ? — Non ; il est venu me prendre au milieu d'eux. — Ho ! vous avez eu là bien du bonheur !... Si vous le revoyez, remerciez-le ; vous ne risquez

rien. Tenez, vous le verrez de votre fenêtre : & s'il est dans la nouvelle Halle, soyez sans crainte. — Vous me donnez une bonne idée de lui !... Mais vous êtes bien sûre ? — Ho ! sûre comme de moi-même ; car je fais encore d'autres traits de lui...

En ce moment, j'entendis monter à l'étage où j'étais, & je fus obligé de descendre. Il était l'heure où la clochette avertit de fermer les portes dans la nouvelle Halle, & je ne pus remonter. Je demurai environ une demi-heure encore : je vis disparaître la lumière chez Louise, & j'allais me retirer, quand je vis sortir la femme.

Elle prit la rue Oblin, & celle du Jour, pour se rendre dans la rue Montmartre. Elle frappa. On vint lui ouvrir, & j'entendis qu'elle disait, qu'elle venait chercher madem. Thérèse. J'attendis. Quelques minutes après, elles sortirent. Thérèse était grande, faite au tour, & un peu rieuse. Je me laissai voir. Aussitôt je m'aperçus que la femme parlait de moi. Thérèse se retournait souvent, & paraissait s'applaudir de ce que je faisais la même route qu'elles. Je ne m'avançai pas. Je les vis rentrer, rue de Bourbon, dans une maison, que je remarquai. Je continuai ma route, & je m'en revins par la rue neuve Saint-Eustache, la place des Victoires, &c.

L'HOMME du peuple qui bat sa femme.

Il était onze heures. Vis-à-vis la rue des Bons-enfants, & celle Coquillière, j'entendis crier une femme & une petite fille. Je courus à l'entrée de la première rue, où la scène se passait. J'aperçus un homme ivre, qui traînait par les cheveux une femme renversée par terre. La petite fille de 12 à 13 ans, criait : — Maman ! Papa ! laissez-la donc ! Elle tirait son père, qui la renversa d'un coup de poing. Je sautai sur ce tigre,

mais je ne le frappai pas. Je délivrai la femme , & je m'informai , en contenant l'ivrogne. Il était séparé de son épouse , qu'il avait abandonnée , & il venait la maltraiter ; toutes les fois qu'il s'enivrait. Cette infortunée avait trois enfants , qu'elle nourrissait du produit de son travail , & d'un petit commerce de bonnets ronds , de vieilles hardes , qu'elle raccommodait pour les revendre. J'écoutai ce qu'elle me disait. Les voisins en confirmèrent la vérité. Je tenais l'ivrogne au collet. Je le conduisis seul chez le commissaire , suivi de la femme , des enfants & des voisins. Mon manteau bleu me faisait respecter. Quand nous fûmes devant l'officier public , j'exposai ce que je venais de voir : les voisins donnèrent leur témoignage ; la femme porta ses plaintes. L'homme , en qualité de mari , allait être renvoyé , avec exhortation de se mieux conduire ; mais il fut tellement insolent envers le commissaire , qu'on fut obligé de faire appeler la garde , qui le conduisit en prison , pour cause d'irrévérence. Je me proposai de mettre cette femme sous la sauve-garde de la marquise ; & ce ne fut pas en-vain. Par sa protection puissante , la malheureuse épouse & mère est aujourd'hui tranquille.

Je repassai par la nouvelle Halle. L'excès d'insolence des êtres vils dont j'ai parlé , est inconcevable ! Ils avaient eu l'art de faire servir un mémoire de voisinage , en le falsifiant , contre la jeune Louise , & l'on était à sa porte. Je courus aussitôt chez l'épicier Anselme , que je forçai de se lever , & de venir , comme préposé à la location des logements de la nouvelle Halle , parler au commissaire. Cet homme parut avec son registre. Il regarda le n^o. , & dit au commissaire : — On vous a trompé ; tout est régulier dans cette maison. D'ailleurs , le pourtour est privilégié. Remettez à demain. Je m'ap-

prochal pour-lors , afin d'expliquer au commissaire toute la trame de la veille , & de cette nuit. Je dis ce que j'avais fait de la jeune infortunée ; comment je venais de délivrer Louise , & ce qu'elle était. Le commissaire fut juste : il se retourna , serra la main du sergent , & les trois gredins furent arrêtés. On les conduisit au Fort-l'Evêque , aux applaudissements de toute l'assistance , qui multiplia les récits des horreurs qu'ils commettaient tous les jours. Je me retirai content.

Fin de la sixième Partie.



T A B L E

DE LA SIXIEME PARTIE.

CIX. Nuit.	<i>A</i> ventures de Desfrée.	3
	Suite de l'Epouse malheureuse.	7
CX. Nuit.	Suite : la Rue Saint-Dominique.	8
CXI. Nuit.	La Place Louis XV.	16
CXII. Nuit.	Le Jardin des Plantes.	20
	La Fille qui s'évade.	22
CXIII. Nuit.	Suite du Jardin des Plantes.	24
CXIV. Nuit.	Jardin de l'Hôtel-Soubise.	27
	La Malade par finesse.	31
CXV. Nuit.	L'Arsenal.	32
CXVI. Nuit.	Suite de l'Arsenal.	37
	Conclusion du Frère jaloux.	40
CXVII. Nuit.	Les Boulevards du Temple.	43
	La jolie Femme sans Enfants.	ibid.
CXVIII. Nuit.	Suite des Beaux-Boulevards.	50
	La fausse Maguelone.	52
CXIX. Nuit.	La vraie Maguelone.	59
	Duel de deux Bourgeois.	64
CXX. Nuit.	Suite : Marguerite.	65
	Suite : La Fille imprudente.	68
CXXI. Nuit.	La Foire Saint-Laurent.	69
	Duel de deux Abbés.	73
CXXII. Nuit.	Suite : Nicoles.	74
CXXIII. Nuit.	Suite : Renette.	81
	Zaire, ou la jolie Fille qui veut un sort.	84
	La Femme ivre.	83
CXXIV. Nuit.	La belle Nuit de gélée.	ibid.

T A B L E.		167
CXXV. Nuit.	<i>Duel de deux Soldats.</i>	91
	<i>L'Homme sauté par la fenêtre.</i>	92
CXXVI. Nuit.	<i>L'Homme qui ne dépense rien.</i>	95
	<i>La Femme qu'on jette par la fenêtre.</i>	100
CXXVII. Nuit.	<i>La petite Chandelière.</i>	101
	<i>La Fille qui tombe par la fenêtre.</i>	103
CXXVIII. Nuit.	<i>Suite de la petite Chandelière.</i>	104
	<i>Le Brutal.</i>	106
CXXIX. Nuit.	<i>Suite de la petite Chandelière.</i>	107
	<i>Le Coucher , le Rêve & le Réveil.</i>	108
CXXX. Nuit.	<i>L'Indignité.</i>	114
	<i>L'Homme qui menace.</i>	116
	<i>Le Rêve.</i>	118
	<i>Les Bulletins.</i>	119
CXXXI. Nuit.	<i>Suite des Bulletins , &c.</i>	120
	<i>Code civil. I. Titre. Propriété.</i>	123
	<i>Suite de la petite Chandelière.</i>	124
	<i>Suite des Bulletins.</i>	126
CXXXII. Nuit.	<i>La petite Conviciante.</i>	ibid.
	<i>Suite des Bulletins.</i>	128
	<i>II. Titre. Les Juges.</i>	129
CXXXIII. Nuit.	<i>L'Hypocrite.</i>	132
	<i>III. Titre. Des Conventions.</i>	136
	<i>Les Garçons-Perruquiers.</i>	138
CXXXIV. Nuit.	<i>L'Homme aux 366 mille livres de rentes.</i>	139
	<i>IV. Titre. Des Impôts.</i>	143
	<i>Mon Histoire (Bulletin.)</i>	146
CXXXV. Nuit.	<i>Suite des Bulletins.</i>	147
	<i>V. Titre. Des Comestibles.</i>	151
	<i>L'Ami de la Maison.</i>	152
CXXXVI. Nuit	<i>La nouvelle Halle.</i>	155

T A B L E.

	<i>VI. Titre. Mois, Lois, poids & Mesures.</i>	155
CXXXVII. Nuit.	<i>Suite de la nouvelle Halle.</i>	159
	<i>L'Homme du peuple qui bat sa femme.</i>	162

Fin de la Table de la sixième Partie.

